

La chute des fils

Anne McCaffrey

VISIT...

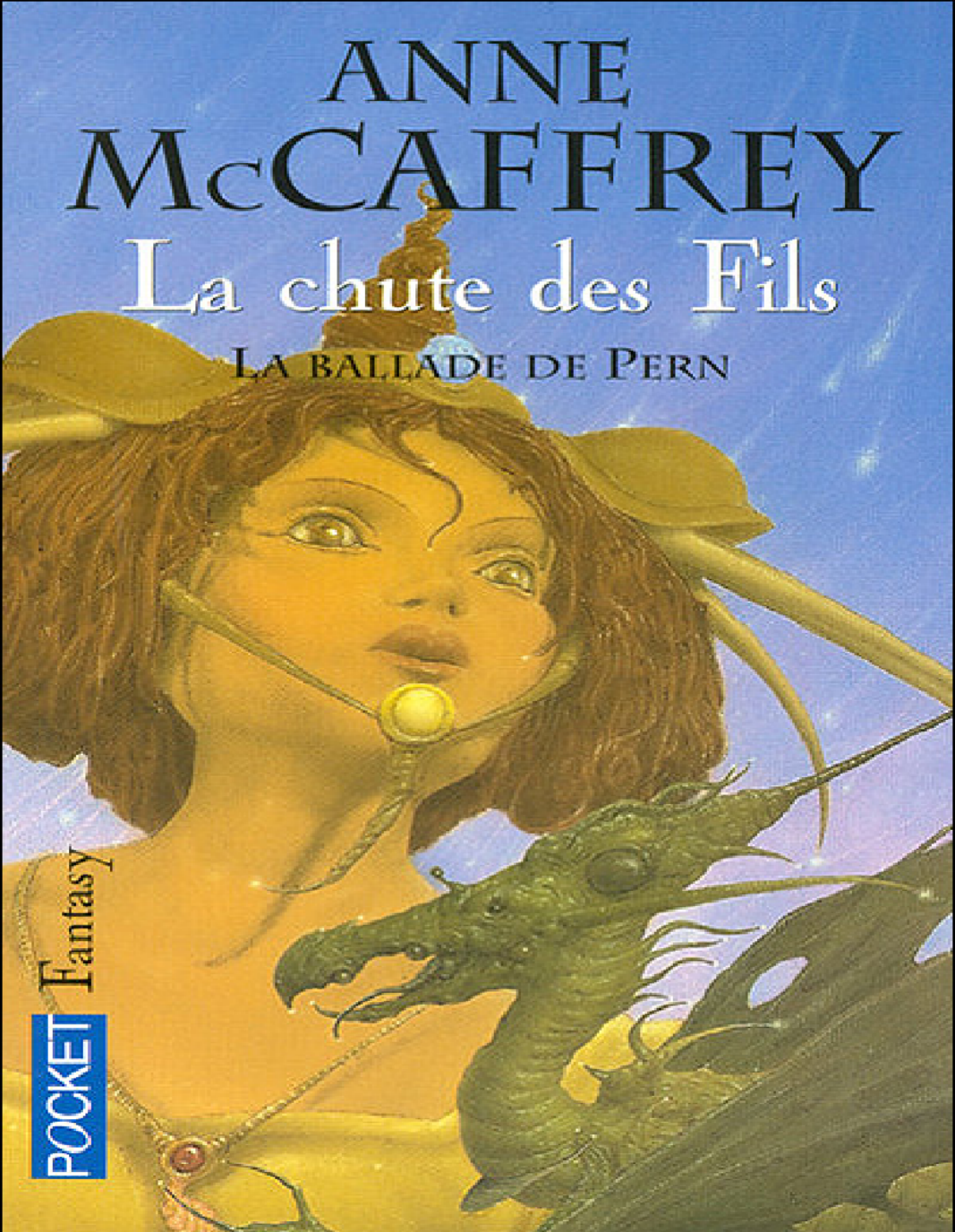
LANZAROTE
Caliente.COM

ANNE
McCAFFREY

La chute des Fils

LA BALLADE DE PERN

POCKET
Fantasy



Anne McCaffrey

La grande romancière américaine est issue d'une famille irlandaise fixée dans la région de Boston. Son père est docteur de l'université de Harvard ; conseiller politique du général Clark, il termine la Seconde Guerre mondiale à Vienne ; à sa mort (1954), le *New York Times* lui consacrera une page entière. Anne Dorothy, sa mère, écrit des romans policiers ; comme son époux, elle est catholique mais non pratiquante.

Anne Inez McCaffrey naît en 1926. À huit ans, elle tape ses premières fictions. Mais son désir est de faire carrière dans l'opéra : elle étudie le chant pendant neuf ans, comprend qu'elle n'est pas assez douée et renonce. Elle interrompt également ses études de lettres et se marie en 1950, puis donne trois enfants à son mari. C'est alors qu'elle découvre la S.-F. Sa première nouvelle paraît en 1953.

Et elle revient au chant : de 1958 à 1965, elle est chanteuse ou metteur en scène dans trente spectacles universitaires. En 1961 commence le cycle du *Vaisseau qui chantait* où s'exprime la solitude d'une héroïne réduite à son cerveau intégré à un astronef. En 1967-1968 paraît son premier chef-d'œuvre, *Le vol du dragon*, où elle crée la planète Pern et les chevaliers-dragons qui, tous les 256 ans, la protègent de l'attaque meurtrière des Fils.

L'étape suivante est la conquête de la liberté. En 1970, elle divorce et va s'établir en Irlande, où elle se consacre à l'élevage des chevaux, modèles de ses dragons. En 1978, *Le dragon blanc* est son premier best-seller. Son succès ne se démentira plus.

La ballade de Pern

La chute des fils

Chronologies

Chronologie Par Cycle

Première partie: les origines

- L'Aube des Dragons
- La chute des Fils
- L'œil du Dragon
- La Dame aux Dragons
- Histoire de Nérilka

Deuxième partie: la grande guerre des fils

- Le Vol du Dragon
- La Quête du Dragon
- Le Dragon blanc
- Tous les Weyrs de PERN

Troisième partie: les Harpistes

- Le chant du Dragon
- La chanteuse-Dragon de PERN
- Les tambours de PERN

Quatrième partie: Autre monde de Pern

- Les Renégats de PERN
- Les Dauphins de PERN
- Les ciels de Pern

Chronologie par ordre de parution

- *Le Vol du Dragon* (1971), traduction de *Dragonflight* (1968), composé de quatre parties :
 - *La Quête du Weyr*, traduction de *Weyr Search* (1967)
 - *Le Vol du Dragon*, traduction de *Dragonrider* (1967)
 - *Poussières*, traduction de *Dust Fall* (1968)
 - *Le Froid Interstitiel*, traduction de *The Cold Between* (1968)
- *La Quête du dragon* (1972), traduction de *Dragonquest* (1971)
- *Le Plus Petit des Dragonniers*, traduction de *The Smallest Dragonboy* (1973). Cette nouvelle est parue originellement dans le recueil *Get off the Unicorn* et elle a été traduite dans le recueil *La Dame de la Haute Tour*.
- *A Time When* (1975), nouvelle non traduite en français, est devenue la première partie du roman *Le Dragon blanc*.
- *Le Chant du dragon* (1988), traduction de *Dragonsong* (1976)
- *La Chanteuse-dragon de Pern* (1989), traduction de *Dragonsinger* (1977)
- *Le Dragon blanc* (1989), traduction de *The White Dragon* (1978)
- *Les Tambours de Pern* (1989), traduction de *Drumdrums* (1979)
- *La Dame aux dragons* (1990), traduction de *Moreta: Dragonlady of Pern* (1983)
- *The Atlas of Pern* (1984) est un guide (plus précisément un atlas) non traduit en français, écrit par Karen Wynn Fonstad sous la supervision d'Anne McCaffrey.
- *The Girl who Heard Dragons* (1986), nouvelle non traduite en français, a donné son nom au recueil *The Girl who Heard Dragons* (1994).
- *Histoire de Nerilka* (1990), traduction de *Nerilka's Story* (1986)
- *The People of Pern* (1988), est un guide non traduit en français, écrit par Robin Wood en collaboration avec Anne McCaffrey.
- *L'Aube des dragons* (1990), traduction de *Dragonsword* (1988)
- *Le Dragonslover's Guide to Pern* (1989) est un guide non traduit en français, écrit par Jody Lynn Nye sous la supervision d'Anne McCaffrey. Une seconde édition, augmentée de plusieurs chapitres, est parue en 1997. Ce guide contient :
 - *The Impression* (1989), nouvelle non traduite en français.
- *Les Renégats de Pern* (1991), traduction de *The Renegades of Pern* (1989)
- *Tous les Weyrs de Pern* (1992), traduction de *All the Weyrs of Pern* (1991)
- *Les Chroniques de Pern : La Chute des Fils* (1995), traduction de *The Chronicles of Pern: First Fall* (1993), est un recueil de nouvelles composé de :
 - *Première reconnaissance : P.E.R.N.*, traduction de *The Survey*:

P.E.R.N. (1993)

- *La Cloche des Dauphins*, traduction de *The Dolphins' Bell* (1993)
- *Le Fort de Red Hanrahan*, traduction de *The Ford of Red Hanrahan* (1993)
- *Le Deuxième Weyr*, traduction de *The Second Weyr* (1993)
- *Mission sauvetage*, traduction de *Rescue Run* (1991)
- *Les Dauphins de Pern* (1996), traduction de *The Dolphins of Pern* (1994)
- *L'Œil du dragon* (1998), traduction de *Red Star Rising* (nom du volume grand format paru au Royaume-Uni en 1996) / *Red Star Rising: Second Chronicles of Pern* (nom du volume en poche paru au Royaume-Uni) / *Dragon's eye* (nom du volume paru aux États-Unis en 1997)
- *Le Maître-Harpiste de Pern* (2000), traduction de *The Masterharper of Pern* (1998)
- *Messagère de Pern* (1999), traduction de *Runner of Pern* (1998). Cette nouvelle est parue originellement dans l'anthologie *Legends: short novels by the masters of modern fantasy* de Robert Silverberg (1998) et elle a été traduite dans l'anthologie française *Légendes* (1999).
- *Les Ciel de Pern* (2003), traduction de *The Skies of Pern* (2001)
- *A Gift of Dragons* (2002), recueil de nouvelles non traduit en français, composé :
 - des rééditions de *The Smallest Dragonboy* (1973), *The Girl Who Heard Dragons* (1986) et *The Runner of Pern* (1998),
 - et d'une nouvelle inédite, *Ever the Twain* (2002)
- *La Lignée du dragon* (2007) traduction de *Dragon's Kin* (2003), écrit avec son fils Todd McCaffrey
- *Au-delà de l'Interstice* (2005), traduction de *Beyond Between* (2004). Cette nouvelle est parue originellement dans l'anthologie *Legends II: new short novels by the masters of modern fantasy* de Robert Silverberg et elle a été traduite dans le premier volume de l'anthologie française *Légendes de la Fantasy*.
- *Dragonsblood* (2005), roman non traduit en français écrit par Todd McCaffrey avec l'accord d'Anne McCaffrey
- *Dragon's Fire* (2006), roman non traduit en français écrit avec Todd McCaffrey
- *Dragon's Harper* (2007), roman non traduit en français écrit avec Todd McCaffrey
- *Dragonheart* (2009), roman non traduit en français écrit avec Todd McCaffrey.

Chronologie par passages

Premier passage

Première Reconnaissance P.E.R.N. (1)	
L’Aube des Dragons	
La Cloche des Dauphins (1)	
Le Fort de Red Hanrahan (1)	
Le Deuxième Weyr (1)	
Mission sauvetage (1)	

Deuxième passage

L’œil du Dragon

Sixième passage

Histoire du Dragon	
--------------------	--

Neuvième passage

Le maître-harpiste de Pern			
Les renégats de Pern			
Le vol du Dragon (2)			
Le chant du Dragon			
La quête du Dragon			
Le plus grand des dragonniers (3)			
La chanteuse-dragon			
Les Dragons de Pern (5)			
Les dragons de Pern			

- (1) : Nouvelles parues dans le volume "La chute des Fils" (Les Chroniques de Pern)
- (2) : Nouvelle non parue en France ("Runner of Pern" dans le recueil "Legends")
- (3) : Nouvelle parue dans le volume "La Dame de la Haute de Haute Tour"

(Press Pocket n°5469)

(4) : Nouvelle non parue en France ("The Impression" dans le "Dragonlover's Guide to Pern")

(5) : Nouvelle non parue en France ("The Girl who heard dragons" dans le recueil du même nom)

Crédits : <http://pern.info>

PREMIÈRE RECONNAISSANCE :

P.E.R.N.

— C'est la troisième planète de ce maudit système qui nous intéresse, dit Ben avec humeur. Que disent tes calculs, Shavva ?

Levant les yeux de son terminal, Shavva fit la grimace avant de répondre.

— J'ai le plaisir de t'annoncer que tout va pour le mieux. Dommage qu'on ne puisse pas jeter un coup d'œil aux confins du système, ajouta-t-elle. J'aimerais bien voir ces planètes lourdes et le nuage d'Oort, mais c'est impossible avec une trajectoire d'entrée à la normale de l'écliptique.

Elle le regarda avec espoir. Il répondit d'un grognement.

— On va encore être obligés de porter deux casquettes.

Devant son regard mi-critique, mi-sardonique, il ajouta :

— Sapristi ! Shavva, depuis le temps qu'on travaille ensemble, on en sait assez des spécialités des copains pour faire un rapport valable.

— Valable ? répéta Ben Turnien, haussant un sourcil étonné. Valable pour qui ?

— Bon Dieu ! assez valable pour savoir si une planète est habitable par des humanoïdes. Aucun de nous n'a plus besoin d'un zoologiste pour savoir quelles bêtes ont des chances d'être des prédateurs. Et on a tous connu assez de formes de vie étranges, assez de conditions de surface et d'atmosphères hostiles pour savoir quand flanquer un interdit sur une planète.

Un silence tendu s'ensuivit, les quatre survivants de l'équipe repensant aux morts récentes : Sevvie Asturias, le paléontologue-médecin, et Flora Neveshan, la zoologiste-botaniste, tous deux perdus sur la dernière planète visitée par l'équipe d'Exploration et Évaluation. En haut de son rapport, Castor avait écrit en grandes capitales d'imprimerie : C.d.S – cul-de-sac. Terbo, le zoologiste-chimiste, avait

trouvé la mort dans un glissement de terrain sur la première planète de la mission en cours, mais comme ils avaient détecté une certaine vie intelligente sur ce monde, le rapport était surmonté des initiales F.V.I. Ils avaient perdu Beldona, second pilote et archéologue, sur le troisième monde, dans le même accident où Castor avait été blessé, planète qui s'était vu attribuer les initiales U.I.G.E.D. – uniquement intéressante pour de grandes entreprises diversifiées. Et ils en avaient orbité une sur laquelle la sonde leur avait donné toutes les informations nécessaires pour la qualifier de L.E. – létale, éviter. Morts durement ressenties par des gens qui avaient accompli cinq missions ensemble. Et la mission en cours n'était pas terminée. Le système qu'ils venaient d'atteindre, cinq planètes en orbite autour du primaire Rukbat, était le cinquième des sept à visiter dans ce secteur de l'espace.

— Nous pouvons nous débrouiller pour la géologie, la biologie et la chimie, poursuivit Castor, fronçant les sourcils sur le géoplâtre de sa jambe, dont les fractures n'étaient pas encore ressoudées. Je ferai les analyses des échantillons que vous renverrez. Impossible d'analyser en profondeur tout le biotope, mais nous pourrons trouver les cinq sites d'atterrissage requis, et déterminer s'il y a des impacts de météores importants ou réguliers, des bouleversements géologiques et une forme de vie dominante.

— Les planètes hospitalières sont rares, mais le Numéro Trois a l'air prometteur, remarqua Mo Tan Liu de sa voix douce. J'ai de bons relevés sur l'atmosphère et la gravité. Je crois que des sondes s'imposent.

— Lances-en donc, dit Castor. Des sondes, on en a à revendre.

— Et on est sur une bonne trajectoire pour envoyer une capsule à la maison, ajouta Liu. Les Planètes Intelligentes Fédérées doivent être averties que Floria Asturias est un C.d.S.

Selon une tradition bizarre, et peut-être macabre, des Expéditions d'Exploration et Évaluation, ils avaient baptisé la planète des noms de leurs camarades qui y avaient trouvé la mort.

— On est obligés de les en avertir immédiatement, et aussi de la L.E.

— D'accord, d'accord, dit Castor avec irritation.

— Dois-je rédiger le rapport ? demanda Shavva.

— C'est fait, répondit Castor d'un ton qui coupa court à toute discussion.

Il appela le programme, et quand la copie fut prête, il la roula dans un tube qu'il inséra dans la capsule spatiale. Elle devrait atteindre le vaisseau mère quelques semaines avant la date prévue pour leur retour.

— Ils voudront savoir si nous avons découvert un nouveau

nuage d'Oort. On en est à combien ? Cinq, six ?

— Six avec celui-là. Mais je ne marche toujours pas dans la théorie du virus spatial, remarqua Ben, soulagé de passer à un sujet moins déprimant.

— Le Système Numéro Quatre était mort, dit Shavva d'un ton sans équivoque.

— Ça ne prouve pas que c'est la faute du nuage d'Oort. De plus, poursuivit Ben, la planète a subi des bombardements de météores et de météorites, à en juger par les cratères d'impact. Ils ont fracassé la croûte et fait évaporer la plupart des océans. Exactement comme sur Shaula Trois. Ce système avait aussi un nuage d'Oort.

— Mais il y avait eu de la vie sur cette planète. Nous avons tous vu les fossiles sur les falaises.

— Comme des panneaux routiers annonçant : Il y a eu de la vie ici, elle a maintenant disparu.

Cette reconnaissance avait déprimé Shavva. Dix jours sur un monde mort, c'était neuf et demi de trop. L'atmosphère était à peine adéquate et, par prudence, ils avaient travaillé avec les respirateurs. Une grossière estimation donnait à penser que les dégâts remontaient à un millénaire.

— Au début du Haut Moyen Age sur la Terre, cette planète avait trouvé la mort.

— Dommage. Ce devait être un monde sympa. Bon équilibre des masses terrestres et aquatiques, dit Castor.

— Je ne vois pas ce qui a pu l'anéantir si complètement, dit Ben.

— Tu n'as jamais aimé la théorie Hoyle Wickramasingh, hein ?

— Quelqu'un a-t-il jamais trouvé un virus formé dans l'espace ? Ou même une simple trace dudit dans un nuage d'Oort quelconque ? dit Ben, avançant un menton belliqueux. Je ne marche pas dans cette théorie du virus spatial, pas quand une planète est criblée de cratères grands comme des villes. Le virus et les météores, ça ferait double emploi, et l'univers est économe. De plus, l'un vous tue aussi bien que l'autre.

— J'ai recherché des données sur d'autres planètes mortes, et Asturias y correspond dans tous les détails, dit Liu, les yeux sur son écran. Enfin, dans tous les détails que nous possédons.

Il se leva, s'étira, et bâilla.

— Ce qu'il nous faudrait, c'est une planète en cours d'anéantissement.

— Compte là-dessus, dit Shavva avec un rire bref.

Liu haussa les épaules.

— Ça vient bien de quelque chose. Mais les probabilités d'un virus sont très faibles, tandis que les météores sont communs, très communs. Regardez ce qui s'est passé sur la Terre au Crétacé et au

Tertiaire. Sondes lancées, Capitaine, ajouta-t-il, cérémonieux, à l'adresse de Castor. Maintenant, je serais partisan de manger un morceau, puis je chargerai la navette pour le lancement.

— Je te donnerai un coup de main, dit Shavva. Cette fois, je veux être sûre que nous aurons tout ce qu'il nous faut, ajouta-t-elle d'un ton amer, tristement consciente que c'était la propre négligence de Flora qui leur avait coûté deux vies.

Maintenant, Shavva était chef par défaut de l'équipe décimée, et elle était bien résolue à ne pas répéter les erreurs passées.

Jeune biologiste, avec des qualités latentes de nexialiste, elle s'était engagée dans les Expéditions d'Exploration et d'Évaluation, attirée par la diversité des tâches et le frisson d'être la première à poser le pied sur des planètes inexplorées, mais elle n'avait pas compté perdre des amis dans l'affaire. Des liens étroits s'établissaient entre les membres des équipes des E.E.E., qui dépendaient de leurs forces et faiblesses mutuelles dans des situations dangereuses, stimulantes et éprouvantes, qu'aucun manuel, et souvent aucun autre rapport d'exploration, ne pouvait prévoir. Cette mission était pour elle la quatrième, mais la première assombrie par des désastres. Maintenant, tout le travail sur le terrain devrait être exécuté par trois personnes – elle-même, Ben et Liu –, tandis que Castor, toujours handicapé par ses fractures, resterait sur le vaisseau en orbite autour de la troisième planète.

Pendant cette reconnaissance, Shavva devrait coiffer la casquette de botaniste. Heureusement, elle en avait assez appris par Flora pour être capable de juger des grandes lignes d'une écologie végétale planétaire – existence ou non de pollinisateurs, concurrence des plantes vivrières, valeur nutritionnelle des végétaux indigènes, agents pathogènes et vecteurs possibles.

Ben, géologue, avec une formation secondaire de chimiste, pourrait prendre le pouls de la planète – air et masses continentales, champs magnétiques, structure tectonique, régime des marées, température, topographie générale, et surtout activité sismique – et évaluer l'histoire géologique de la surface planétaire pendant au moins le dernier million d'années. Si cela se passait sans accroc, il tenterait de remonter plus loin dans le passé, cherchant à détecter des signes d'inversions magnétiques, et si – et quand – il y avait eu des extinctions massives.

Liu, en sa qualité de nexialiste, étudierait tous les autres aspects dont ils auraient le temps de s'occuper. Enfin, si les rapports des sondes concluaient qu'une visite s'imposait. Le Numéro Trois semblait prometteur, mais Shavva avait appris que les apparences étaient souvent trompeuses.

Les sondes revinrent avec des rapports que, sceptiques, ils

trouvèrent trop beaux pour être vrais.

— Bon équilibre des masses terrestres et aquatiques, dit Liu. Calottes polaires habituelles, montagnes, belles plaines. Parallèle Earth-Terre – à bien des égards. Pour commencer, tu peux lui donner les initiales P.E., Castor.

— Atmosphère respirable, avec un taux d'oxygène un peu supérieur à la normale ; gravité un peu inférieure, à zéro virgule neuf, dit Ben. Volcanisme considérable dans cette chaîne d'îles partant de l'hémisphère Sud. Pas de grosse activité pour le moment. Petite planète plutôt sympa.

— Et beaucoup de verdure, dit Shavva. Ça alors ! ajouta-t-elle, perplexe, alors que l'ordinateur commençait à décoder la topographie. Venez donc jeter un coup d'œil sur ces cercles bizarres.

La sonde, maintenant sur une trajectoire à basse altitude, leur renvoyait des images plus détaillées du terrain de l'hémisphère Sud. Ils voyaient nettement des groupes de taches circulaires, comme des ondes gelées se chevauchant à la surface de la planète.

— Tu as déjà vu ça ailleurs, Ben ? demanda-t-elle, regrettant amèrement l'absence de Flora Neveshan et sa longue expérience de botaniste.

— Sûrement pas. On dirait une moisissure indigène géante. Et cela semble affecter toutes les aires végétales, et pas seulement ce qui d'ici ressemble à des prairies.

— Anneaux des fées ? suggéra plaisamment Shavva.

— Ha ! Qu'est-ce que tu as encore lu comme trucs ésotériques, ces temps-ci ? dit Ben, la regardant de travers.

— Quoi que ce soit, soyez prudents, compris ? dit Castor d'un ton amer. Nous avons encore deux systèmes à visiter, et je commence à être à court d'initiales.

— Et on sera tous des héros ? dit Ben, essayant de remonter le moral de Castor.

Il savait que Castor se reprocherait toujours la mort d'Asturias et de Neveshan. Il était le meilleur alpiniste du groupe, et il aurait sûrement pu prévenir le désastre s'il avait été là. Et le fait que personne ne lui reprochait rien n'atténuait pas ses remords.

Shavva posa la navette dans la grande plaine orientale de l'hémisphère Sud, à quelques centaines de mètres d'un groupe de cercles observés de l'espace. Elle, Ben et Liu respectèrent les procédures de débarquement, vérifiant l'atmosphère, la température et la vitesse du vent, avant de sortir de la navette, revêtus de leurs encombrantes combinaisons protectrices. Au moins, ils n'avaient pas besoin de masque, ni de lourdes bouteilles d'oxygène. Ils respirèrent à pleins poumons l'air pur que leur apportait une bonne brise.

— Bonne camelote, dit Shavva, avec un sourire heureux.

Soudain, elle fut obsédée du désir que cette planète soit habitable. De l'espace, elle ressemblait à la Vieille Terre telle qu'on la voyait sur les films historiques. Un tel état d'esprit pouvait être dangereux, et dangereusement trompeur, se rappela-t-elle, mais cela ne l'empêcha pas d'espérer.

La plaine herbeuse était souple sous les pieds, et l'herbe écrasée sous leurs bottes émettait des odeurs douces et acres. Ils marchèrent en silence jusqu'aux premiers cercles, et Ben et Liu s'accroupirent pour les observer. Shavva prit un échantillon de sol. Liu enfonça un doigt ganté dans le trou, tripota les grains de terre qu'il ramena, puis les remit soigneusement dans la cavité.

— Bizarre. Ça a la consistance de la bonne Vieille Terre. Granuleux, grossier, inégal.

— Le test empirique ! gloussa Ben.

— Commençons, les gars, dit Shavva. Nous n'avons que dix jours pour faire le travail de huit personnes et évaluer la planète.

— Du gâteau ! répliqua Ben avec un sourire impudent. Je vais commencer par brancher mon cerveau de géologue.

Il s'approcha d'un autre groupe de cercles, et prit de nouveaux échantillons de sol stérile.

— Hé, il y a succession écologique ici, dit-il, montrant des parties de cercles où pointaient de nouvelles pousses.

Shavva et Liu s'approchèrent pour voir les prometteuses touffes vertes.

— Bon régime des vents. Assez forts pour transporter des semences aussi bien que de la terre, remarqua Shavva, tournée face à la brise. Encore quelques décennies, et de l'herbe ou autre chose repoussera dans tous ces cercles. Enfin, on verra ce que disent les échantillons. Prends-en quelques-uns près des nouvelles pousses, veux-tu, Ben ? Pour voir si quelque chose aide à la régénération.

Ils consacrèrent ce premier jour à recueillir des échantillons de sol et de végétation dans la plaine, se déplaçant d'est en ouest pour profiter du jour au maximum.

Ils firent de profondes carottes des terres riches de la plaine et de la prairie, et, avec plus de difficultés, des sols rocheux. Ils s'enfoncèrent dans l'intérieur, cap au sud, vers des sites possibles de minerais, quoique les relevés des sondes n'aient pas fait espérer des richesses minières facilement accessibles. Le premier soir, ils se posèrent sur un vaste promontoire dominant les sables d'une grande crique. La vie marine semblait très diversifiée, avec assez de variétés d'exosquelettes et de végétation aquatique pour occuper jusqu'à la fin de ses jours un spécialiste de la biologie marine. Liu prit des échantillons d'algues vertes et rouges, et trouva des moisissures

intéressantes sur le rivage, dont certaines animées d'un mouvement visible. Dans les eaux profondes de la baie, ils aperçurent de grands animaux aquatiques au crépuscule – moment où ces bêtes se nourrissent généralement. Les explorateurs passèrent une soirée agréable à récolter échantillons et spécimens le long de la plage. Liu avait trouvé assez de bois mort pour faire un feu. Ayant été leurs combinaisons protectrices, ils mangèrent leurs rations autour du foyer – parvenant à attraper différents types d'insectoïdes attirés par les flammes.

— C'est peut-être les pollinisateurs que nous cherchons, dit Liu, considérant l'éprouvette d'insectoïdes captifs.

L'un d'eux s'était immobilisé en plein vol, et ses ailes doubles étaient nettement visibles.

— Braves petites bêtes. Mais je me sentirais mieux si on trouvait quelque chose de plus gros. Il devrait y avoir des ruminants dans ces prairies.

— Et ces gros trucs aériens qu'on a vus tout à l'heure ? demanda Ben. On dirait des péniches volantes, trapues et lourdes et chargées à ras bord, ajouta-t-il avec dédain.

— Ouais, mais qu'est-ce qu'ils mangent ? Et qu'est-ce qui les mange ? demanda Liu, morose.

— Peut-être que nous nous trouvons entre deux glaciations ? suggéra Shavva avec espoir.

Elle ne voulait pas trouver de défaut à cette planète – tout en sachant que cette attitude, non professionnelle, était en outre dangereuse. Mais elle ne parvenait pas à réprimer cette impression d'être « chez elle », qui commençait à influencer toutes ses perceptions de ce monde. Liu grogna, pas convaincu.

— L'écologie convient à des ruminants. Il devrait y en avoir.

— S'il y en a, on les trouvera. S'il n'y en a pas...

Shavva haussa les épaules avec philosophie.

Le lendemain, ils s'aventurèrent jusqu'à la calotte polaire australe, prenant des échantillons de glace et des carottes aussi profondes qu'ils le purent. Puis ils se tournèrent vers le nord où régnait l'hiver. Maintenant, l'absence de ruminants rendait Liu un peu parano. Jusque-là, les plus gros animaux qu'ils avaient vus étaient des reptiloïdes écailleux se chauffant au soleil.

— Assez gros pour mon goût, merci, avait remarqué Shavva, échappant de justesse aux attentions d'un spécimen de sept mètres de long et dix centimètres de diamètre.

Ils virent aussi de nombreuses péniches volantes.

— Des wherries ! dit-il soudain pendant l'après-midi. C'est ainsi qu'on appelait autrefois les bateaux transportant les marchandises entre les îles Britanniques et le continent. Wherries, c'est comme ça

qu'on appellera les plus grandes formes de vie dans notre rapport. Peut-être que le nom leur restera.

Liu exerçait rarement cette prérogative des équipes des E.E.E.

Il y avait deux types identifiables de grands aviens, l'un aux cris rauques et au comportement agressif de prédateur, l'autre, plus petit, au plumage éclatant, à la fois dans l'intérieur et sur le littoral. Ils avaient aussi trouvé des coquilles d'œufs sur les plages, dont les fragments jonchant ce qui était sans doute des nids enterrés dans le sable. Mais pas trace des pondeurs, ni des occupants précédents.

Ils découvrirent des fossiles intéressants, remontant à environ cinquante mille ans, dans une grande fosse bitumeuse ; sur un spécimen bien conservé, ils virent la denture usée des animaux herbivores, suggérant que c'étaient là les ruminants que Liu appelait de ses vœux. La courte végétation verdâtre ressemblait à de l'herbe, mais ce n'en était pas, car elle ne contenait pas de silicates, elle était triangulaire et tirait davantage sur le bleu que sur le vert.

— Je veux voir ces ruminants *immédiatement*, dit Liu d'un ton ferme, quand même soulagé de les avoir trouvés à une autre époque de l'histoire planétaire.

Ils localisèrent également une cheminée diamantifère juste au-dessus de la surface dans un large rift. Des diamants bruts, dont l'un gros comme le poing de Shavva, furent extraits. Ils en gardèrent quelques-uns en souvenir, sinon, ils n'étaient plus particulièrement précieux, car la galaxie avait produit des gemmes bien plus exotiques ; mais les diamants restaient utilisés en technologie, à cause de leur dureté et de leur durabilité.

— C'est quand même agréable de ne pas être obligé d'être constamment sur ses gardes, dit Ben, le troisième soir, quand Liu recommença à entonner l'air de la disparition.

— Tu te rappelles Clostro, la L.E. de notre dernière mission ? J'osais à peine respirer, attendant tout le temps que quelque chose me tombe dessus.

— Chez moi, l'absence est aussi menaçante que la présence, grogna Liu.

— L'axe de la planète a peut-être changé d'inclinaison, et ce qui était leur territoire, c'est maintenant les calottes polaires, suggéra Shavva. Ils ont été pris dans les blizzards et ont gelé. Nous avons des carottes de glace qui pourraient très bien nous livrer des fragments d'os et de tissus.

— Cette P.E. n'est inclinée que de quinze degrés sur son axe ; les sondes situent les pôles magnétiques très près du nord et du sud écliptiques, à une quinzaine de degrés de l'axe.

— Nous le saurons une fois revenus au vaisseau, quand nous aurons étudié nos matériaux. Les échantillons d'aujourd'hui sont prêts

à être envoyés à Castor ?

— Ouais, mais, bon Dieu, je voudrais bien qu'il nous envoie ses conclusions, lui. Il a eu le temps.

Fronçant les sourcils, Liu tendit ses tubes et boîtes à échantillons à Ben, qui les disposa dans la capsule à lancer au vaisseau.

— Peut-être qu'ils ont tous émigré vers le nord, dit Ben dans un esprit de conciliation.

— Vers l'hiver ?

— Ce n'est pas encore le plein été sur ce continent.

— En tout cas, il n'y fera jamais assez chaud pour y rôtir, pas avec les vents qui y soufflent, dit Liu, refusant de se laisser mollifier.

En route vers le nord, ils s'arrêtèrent sur la plus grande des îles d'un archipel : basaltique, criblée de grottes, et couverte de la végétation luxuriante propre aux climats tropicaux. Ils remarquèrent plusieurs formes reptiliennes inusitées, ou plutôt de gros herpétoïdes d'apparence vraiment répugnante.

— J'en ai vu de plus laids, remarqua Ben, observant à distance respectueuse un monstre cornu de cinq centimètres de haut et sept de large, qui agitait agressivement ses griffes et ses tentacules.

Ils ne discernèrent ni bouche ni yeux. L'olfacteur indiquait une odeur immonde, et le dos de la créature était couvert de formes insectoïdes.

— Système digestif externe ? suggéra Shavva, observant la chose. Et... ouah !

Soudain, la créature avait bondi, l'arrière-train maintenant couvert de dards minuscules. Au même instant, l'aiguille de l'olfacteur sortit de son cadran, et une infecte puanteur se répandit dans la clairière.

— Regardez, il est entré à reculons dans cette plante épineuse, dit Ben, montrant un petit arbuste. Et il s'est fait piquer le derrière.

Restant à bonne distance, et à l'aide d'un long bâton, Shavva taquina l'une des épines restantes, et fut récompensée d'une seconde décharge.

— Quelle plante astucieuse ! Elle ne tire pas au hasard dans toutes les directions. Je me demande ce qui peut la désactiver ?

— Le froid ? proposa Liu.

— Il y en a une petite, là-bas, dit Shavva.

Elle lui pulvérisa du cryo dessus et la titilla expérimentalement, puis, comme la plante ne réagissait pas, elle l'emballa dans une boîte à spécimen.

Le soir, alors qu'ils préparaient la capsule pour Castor, Liu poussa un cri triomphal, levant une éprouvette dans sa main.

— J'ai trouvé ça dans la grande grotte. C'est une sorte de mycélium luminescent.

Il referma la main autour du tube et poursuivit :

— Maintenant vous le voyez. Et maintenant, vous ne le voyez plus, dit-il, rouvrant la main.

De nouveau, il referma la main, observant l'organisme entre deux doigts.

— Est-ce que c'est l'oxygène qui déclenche la luminosité ?

— Tu ne retournes pas dans la grotte ce soir, Liu, dit Shavva d'un ton sévère. Nous n'avons pas l'équipement spéléo nécessaire pour t'empêcher de te casser tous les abattis.

Il haussa les épaules.

— De toute façon, les organismes lumineux ne sont pas mon fort.

Il enveloppa soigneusement le tube de plasfilm opaque, ajoutant :

— Je ne veux pas qu'il s'épuise avant que Castor l'ait vu.

Plus tard dans la soirée, des piaulis et pépiements les attirèrent hors du camp. Écartant les feuillages luxuriants qui les entouraient, ils se trouvèrent devant un spectacle stupéfiant. De gracieuses créatures, totalement différentes des aviens lourdauds de l'hémisphère Sud, exécutaient des acrobaties aériennes d'une étonnante complexité. Les dos bleus, verts, bruns, bronze et or étincelaient aux rayons du soleil couchant, et les ailes translucides brillaient comme des gemmes ailées.

— Les pondeurs de plages ? murmura Shavva à Liu.

— Possible, répondit-il doucement. Superbe. Regarde, on dirait qu'ils jouent à « attrape-moi si tu peux » !

Ravis, les trois explorateurs contemplèrent ce spectacle jusqu'à ce que les créatures se dispersent une fois la nuit tombée.

— Créatures intelligentes ? demanda Shavva, désirant et craignant à la fois que ces magnifiques aviens soient la forme de vie intelligente dominante de la planète.

— Marginalement, murmura Liu. Si c'est eux qui pondent leurs œufs sur les plages, où les marées peuvent les emporter, ils ne possèdent pas une grande intelligence.

— Seulement une grande beauté, dit Ben. Peut-être que nous te trouverons des types plus grands descendant du même ancêtre.

Perplexe, Liu haussa les épaules en retournant vers le campement.

— On verra bien.

Ils notèrent ce qu'ils venaient de voir, puis raccrochèrent pour la journée. Le lendemain, ils étudièrent les bancs de récifs entourant l'île. Dans la péninsule orientale, de climat plus tropical, ils découvrirent un organisme compliqué, semblable au corail, avec des fossiles remontant, estima Ben, à quelque cinq cents millions d'années. Au moins, c'était une écologie viable, et non une dense écologie bloquée

de forêt vierge, dont les divers éléments vivent, pour ainsi dire, de la mort des autres. L'existence de ces écologies transitoires fortifia la théorie de Ben d'une tempête météoritique récente, plutôt que d'un hiatus glaciaire dans l'évolution.

Les cercles stériles se trouvaient sur toute la planète, sauf aux pôles et dans une étroite bande de l'hémisphère Sud. Mais, malgré leurs recherches, ils ne trouvèrent pas trace des météorites qui auraient pu les provoquer. De plus, s'inquiétait Ben, les cercles n'étaient pas assez profonds et ne se chevauchaient pas suffisamment pour correspondre aux schémas connus des impacts météoritiques.

L'hémisphère Nord, quoique en partie enseveli sous la neige, fut dûment exploré, et ils firent des carottes de terre et de roc. Des plages vaseuses de la vaste plaine centrale du delta, émettant les vapeurs sulfureuses habituelles, présentaient plus de ressemblances que de différences avec les sites comparables, et leur livrèrent une quantité de bactéries prometteuses qui enchantèrent Shavva. Remontant la large rivière navigable vers l'intérieur, ils trouvèrent des dépôts respectables de fer, cuivre, étain, nickel, bauxite, vanadium, et même un peu de germanium, mais pas en quantités suffisantes pour intéresser un consortium minier.

L'avant-dernier matin de leur séjour, Ben trouva des pépites d'or dans un torrent de montagne.

— C'est vraiment un monde vieux jeu, remarqua-t-il, faisant sauter les pépites dans sa main. Autrefois, les cours d'eau de la Vieille Terre charriaient aussi de l'or. Un parallèle de plus.

Shavva se pencha et prit entre le pouce et l'index une pépite en forme de larme presque parfaite.

— Mon butin, dit-elle en la jetant dans sa banane.

Elle trouva une plante extrêmement intéressante sur les hauteurs de la péninsule orientale : un arbre vigoureux dont l'écorce, écrasée entre les doigts, émettait une odeur acre. Le soir, elle en fit une infusion, flairant l'arôme d'un air gourmand. Des tests empiriques montrèrent qu'elle n'était pas toxique, et, à la première gorgée qu'elle but, elle sourit de plaisir.

— Goûte-moi ça, Liu. C'est super !

Liu regarda le liquide noirâtre avec méfiance, mais, les papilles stimulées par l'odeur, il y trempa les lèvres, faisant claquer sa langue pour apprécier le goût.

— Hum, pas mauvais. Un peu aqueux. Il faudrait infuser davantage ou mettre moins d'eau. Tu tiens sans doute quelque chose d'intéressant.

Ben se joignit à la dégustation, et quand Shavva, expérimentant une autre méthode, moulut l'écorce et filtra l'eau dessus, il approuva le résultat.

— On dirait un mélange de café et de chocolat, avec un arrière-goût épicé. Pas mauvais du tout.

Shavva récolta donc une grande quantité d'écorce, et en fit leur boisson des deux derniers jours. Elle en réserva même un peu pour faire goûter à Castor.

Bien qu'aucun n'en parlât, ils furent tous tristes de quitter la planète, bien que soulagés qu'il n'y ait pas eu d'autre accident. A moins de facteur imprévisible à découvrir dans les analyses des sols, des végétaux et des spécimens biologiques, ils furent d'accord avec Castor pour lui attribuer les initiales P.E.R.N. – Parallèle Earth, Ressources Négligeables. Castor ajouta un « C » en haut de son rapport, indiquant par là que la planète était propre à la colonisation.

Enfin, si un groupe de colons acceptait jamais d'aller s'installer sur une planète pastorale, à l'écart de toutes les voies commerciales, et aussi loin du centre gouvernemental des Planètes Intelligentes Fédérées qu'on pouvait l'être dans la galaxie.

LA CLOCHE DES DAUPHINS

Jim Tillek frappa la séquence « alerte rouge » sur la Grosse Cloche de la Baie de Monaco ; et la bande de Térésa, Kibby et Amadeus sautant et plongeant à ses côtés, arriva quelques minutes après. Dans l'heure qui suivit, les bandes dirigées par Aphro, China et Captiva se présentèrent – au total soixante-dix dauphins en comptant les trois plus jeunes nés dans l'année. Jeunes mâles et solitaires surgirent de toutes les directions, couinant, cliquetant et soufflant et se livrant à des acrobaties aquatiques incroyables. Peu de dauphins avaient jamais entendu cette séquence sur la Grosse Cloche, et ils brûlaient de savoir pourquoi Jim l'avait jouée.

— Pourquoi sonner l'alerte rouge ? demanda Térésa, sortant la tête devant Jim, debout – jambes écartées pour garder son équilibre – sur le radeau amarré au bout de la Jetée de Monaco. Son museau portait de nombreuses écorchures et cicatrices, conséquences de l'âge et aussi de sa personnalité agressive. Elle tendait à assumer le rôle de Porte-Parole des Dauphins.

Le radeau, presque aussi large que la Jetée, était le point de rassemblement traditionnel des dauphins, qui y tenaient conférence avec leurs bandes et/ou les humains. C'est aussi là que les dauphins venaient informer le Guetteur de la Baie des incidents inusités, et qu'ils se présentaient les rares fois où ils avaient besoin de soins médicaux. Les poutres terminales étaient polies par le dos des dauphins, qui avaient l'habitude de se frotter contre elles.

Au-dessus du radeau pendait la Grosse Cloche, sa solide potence fixée à un pylône massif de plastique moulé de six pouces de côté, ancré au fond de la mer. La corde que tiraient les dauphins pour appeler les humains cognait doucement contre le pylône sous les ondulations de la mer.

— Nous les terriens, nous avons des problèmes et nous demandons l'aide des dauphins, dit Jim.

Il tendit le bras vers l'intérieur des terres, où des nuages

menaçants de fumées blanches et grises s'élevaient de deux des trois volcans jusque-là en sommeil.

— Nous devons quitter cet endroit en emportant tout ce qui est transportable. Les autres bandes vont venir ?

— De gros problèmes ? demanda Térésa, nageant nonchalamment derrière la Jetée pour regarder dans la direction indiquée.

Elle se dressa dans l'eau à la verticale, tournant d'abord un œil, puis l'autre, pour évaluer la situation. Ses flancs portaient les traces de nombreux et violents contacts avec des mâles amoureux ou furieux.

— Grosse fumée. Pire qu'à la Jeune Montagne.

— Plus grosses fumées jamais vues, dit Jim, trouvant pour une fois déplacé l'air éternellement joyeux des dauphins.

Car l'agglomération principale des colons, avec ses laboratoires, ses habitations, ses magasins, et le travail de près de neuf ans, risquaient d'être ensevelis sous les cendres dans le meilleur des cas, ou complètement anéantis s'ils jouaient vraiment de malchance.

— Où vous allez ?

Térésa fit demi-tour et s'arrêta devant Jim, lui consacrant sérieusement toute sa joyeuse attention.

— Vous retournez au monde de l'océan ?

— Non, dit Jim, secouant vigoureusement la tête.

Comme les dauphins avaient passé les quinze ans du voyage interstellaire en animation suspendue, ils n'avaient aucune notion du passage du temps. De leur installation de l'océan Atlantique, ils étaient entrés dans les bacs de l'astronef, et on ne les avait réveillés que pour les lâcher dans la Baie de Monaco.

— Nous allons dans le Nord.

Térésa plongeait le museau dans la mer, soulevant une gerbe d'eau comme pour acquiescer. Puis, enfonçant la tête sous la surface, elle émit à l'intention de sa bande une série de bruits, trop rapides pour que Jim Tiliek puisse les interpréter, quoique, au cours de ses huit ans passés sur Pern, il eût appris assez bien le langage des dauphins.

Kibby glissa près de Térésa, et Captiva creva la surface de l'autre côté, tous trois regardant Jim avec sérieux.

— Sadman, Oregon sont à Flux Ouest, dit distinctement Captiva. Ils vont revenir aussi vite que les courants le permettent.

Puis Aleta et Maximilien arrivèrent en trombe, évitant adroitement une collision avec les autres. Pha se fraya un chemin jusqu'au premier rang, n'étant pas du genre à rester à la périphérie.

— Écho de Cass. Ils reviennent à grande vitesse. Le soleil nouveau les verra ici, dit Pha, soufflant de l'eau par ses trous pour souligner l'importance de son message.

— Oui, c'est eux qui ont le plus de chemin à faire, dit Jim.

Cette bande, basée dans les eaux proches de la Jeune Montagne, aidait l'équipe sismologique. Mais les dauphins pouvaient nager toute la nuit, et Cass était l'une des femelles les plus âgées et les plus fiables.

Les dauphins étaient si tassés dans les eaux de la Baie de Monaco que, quand les dolphineurs arrivèrent, Théo Force remarqua qu'on aurait pu traverser la Baie à pied sec en marchant sur leurs dos.

Certains des neuf dolphineurs et sept Apprentis mirent plus longtemps à arriver que leurs amis marins car ils devaient venir en aéro-traîneau de leur concession. Heureusement, le sloop de quarante pieds de Jim, le *Croix du Sud*, et la yole de Per Pagnesjo, le *Persée*, étaient dans le port. Anders Sejby avait annoncé par radio que le *Mayflower*, toutes voiles dehors, arriverait sans doute au coucher du soleil, tandis que Pete Veranera pensait profiter de la marée de la nuit pour faire entrer le *Vierge des Mers* au port. L'*Aventurier Pernaïs* et le Capitaine Kaarvan ne s'étaient pas encore manifestés. C'était leur plus gros bâtiment, une goélette à deux mâts avec un important tirant d'eau, et il était plus lent que les autres.

Une fois tous les humains présents, Jim leur expliqua laconiquement que, l'un des volcans étant sur le point d'entrer en éruption, il fallait évacuer le Terminus et mettre en sûreté le plus de matériel possible à la Pointe de Kahrain. Les plus gros bateaux pourraient amener leur chargement jusqu'au Fort de la Rivière Paradis ; c'était un peu loin pour les bateaux les plus petits, mais il faudrait utiliser tout ce qui flottait pour transporter le matériel jusqu'à Kahrain.

— Nous devons transporter tout ça ? s'écria Ben Byrne d'un ton ulcéré, embrassant du geste tout le port où s'amoncelaient d'énormes piles de caisses et de ballots, apportés par des aéro-traîneaux de toutes les tailles. C'était un petit homme trapu aux cheveux blonds décolorés par le soleil. Claire, sa femme, qui travaillait avec lui à la Rivière Paradis, se tenait à son côté.

— Il n'y a pas tellement de bateaux de bonne taille, et si tu crois que les dauphins peuvent...

— Nous n'allons que jusqu'à Kahrain, Ben, dit Jim, posant une main rassurante sur l'épaule de son cadet.

— Click ! Click ! lança Térésa d'un ton strident pour attirer l'attention. On peut le faire ! On peut le faire ! Amadeus et Pha hochèrent vigoureusement la tête.

— Dauphins, allez ! épuisez-vous, cria Ben, exaspéré, agitant les bras pour les faire taire.

— On peut le faire ! On peut le faire !

La moitié des dauphins rassemblés au bout de la Jetée se dressèrent dans l'eau à la verticale pour manifester leur enthousiasme.

Ils parvinrent à ne pas se cogner contre leurs congénères qui plongeaient au-dessous d'eux, synchronisés à la fraction de seconde. Et ces acrobaties se répétèrent sur toute l'étendue de la Baie.

— Regarde ce que tu as provoqué, Capitaine ! s'écria Ben avec une extravagante manifestation de désespoir.

— Espèce d'imbéciles heureux ! Vous voulez vous faire exploser les tripes ?

Parfois, pensa Jim Tillek, Ben était aussi peu inhibé que les dauphins impétueux et fantaisistes qu'il était censé « manager ». La différence entre leur enthousiasme et la réalité de leur assistance résidait dans le fait que tous les dauphins adultes avaient été entraînés avec des partenaires humains, pour apprendre à venir au secours de nageurs ou de marins en péril, et parfois de bateaux endommagés. Ils étaient ravis de pouvoir mettre leur savoir en pratique à aussi grande échelle.

Les harnais des séances d'entraînement étaient toujours disponibles – et on pouvait en confectionner d'autres rapidement – pour atteler plusieurs dauphins aux plus petites embarcations. Il existait déjà un grand joug, fabriqué pour la péniche de minerai que les dauphins avaient plusieurs fois remorquée à partir du Lac de Drake. Mais jamais les colons n'avaient dû faire appel à *tous* les dauphins à la fois.

— Nous savions que quelque chose d'important se préparait, dit Jan Regan, beaucoup plus calme, comme il convenait à la dolphineuse en chef.

Elle eut un bref éclat de rire, qui tenait assez du grognement.

— Ils n'arrêtent pas de couiner comme des fous sur les changements sous-marins, par ici, dit-elle, embrassant toute la Baie du geste. Mais tu sais comme ils ont tendance à exagérer !

— Ha ! Avec le Picchu qui crache de la fumée, sûr qu'ils savaient que quelque chose se préparait, dit Ben, qui avait recouvré son équilibre. Maintenant, il s'agit de savoir combien de temps nous avons avant l'explosion du Picchu.

— Ce n'est pas le Picchu qui va exploser, dit Jim avec autant de ménagement que possible.

Il se tut, pour laisser Ben se remettre de sa stupéfaction, puis termina :

— C'est le Garben.

— Je savais qu'on n'aurait pas dû donner à une montagne le nom de ce vieux schnock.

— Plus important, reprit Jim, Patrice ne peut pas nous donner une estimation de temps.

Cela assomma même l'impassible Bernard Shattuck.

— Tout ce qu'il pourra faire, c'est nous prévenir quand

l'éruption sera imminente.

— Imminente à quel point ? demanda sobrement Bernard.

— A deux ou trois heures. L'augmentation du rapport soufre/chlore indique que le magma s'élève dans la cheminée. Nous avons deux, peut-être trois jours avec uniquement des émissions de soufre et de cendres...

— Les cendres, ça va encore. C'est le soufre qui est terrible, dit Helga Duff, prise d'une quinte de toux.

— Le vrai problème, c'est que Monaco est à portée du danger pyrotechnique.

— A portée de quoi ?

Jan fit la grimace devant le terme technique. Elle savait tout ce qu'on peut savoir sur les dauphins, mais elle tendait à ignorer le jargon technologique.

— A portée des gros trucs que le volcan peut nous cracher dessus, dit Jim, presque d'un ton d'excuse.

— Pire que la fumée et les cendres qu'on a en ce moment ? demanda Efram.

Ils n'étaient pas sur la Jetée depuis longtemps, mais leurs combinaisons de plongée étaient déjà grises de cendres volcaniques.

— Les gros trucs, rocs, toutes sortes de débris fondus...

— Mais nous avons une Chute de Fils au Lac Maori cet après-midi, dit le jeune Gunnar Schultz, désarmé devant ces impératifs conflictuels.

— Il faut transporter tout le matériel qu'on pourra à Kahrain aussi vite que possible, et ça, c'est la priorité absolue, les gars. Les Fils devront attendre leur tour, dit Jim avec son humour habituel. Tous les véhicules disponibles seront utilisés, et l'on a fait savoir à tous les propriétaires qu'ils devaient les amener ici, ou se faire remplacer. Tout ce que nous avons à faire, c'est expliquer aux chefs de bandes ce qu'il y a à faire et ce qu'on attend d'eux.

Il se mit à passer des copies du plan d'évacuation qu'Emily Boll, le chef de la colonie avec l'Amiral Paul Benden, lui avait donnés quarante minutes plus tôt. Il leva des yeux angoissés vers trois lourds traîneaux sur le point d'entrer en collision.

— Bande d'imbéciles ! Bon, lisez ces plans pendant que je vais organiser un semblant de contrôle aérien.

Les dolphineurs lurent docilement les plans d'évacuation, mais Jan passa tout de suite à leur responsabilité particulière : le matériel qui s'amoncelait sur la plage. Tous les ballots et caisses portaient un code-couleur : rouge et orange, prioritaire ; rouge, fragile, à transférer immédiatement à Kahrain. Jaune devant voyager dans une coque quelconque ; vert et bleu, sous emballage imperméable, et pouvant donc être remorqué dans l'eau.

Jim passa la tête par la fenêtre de la salle de contrôle.

— Lilienkamp nous envoie des bidons, du bois, des cordes, et tous les hommes dont il peut se passer dans ses magasins pour confectionner des radeaux. Au moins, la météo est bonne. Décidez quels sont les dauphins auxquels on peut se fier pour remorquer...

— N'importe lesquels, dit Ben avec indignation.

— Et nous aurons besoin de quelques dauphins raisonnables pour escorter les plus petits bateaux. Bon Dieu, qu'est-ce qu'il fait, ce pilote ?

Sortant son grand corps de la fenêtre aussi loin que possible, Jim agita ses longs bras vers le rivage, pour éloigner un lourd traîneau de deux autres plus petits qui tentaient de se poser sur l'étroite piste d'atterrissage de la plage.

— Faites du mieux possible, cria-t-il à son équipe, puis il quitta la fenêtre pour remettre un peu d'ordre dans le trafic aérien.

— Jan, toi, Elf et moi, on explique, dit Ben. Bernard, commence à préparer les charges orange et rouges pour le *Croix du Sud* et le *Persée*. Prends les plus grosses des petites embarcations pour effectuer le chargement. D'ici là, les chefs de bandes sauront ce qu'on attend d'eux, et pourront désigner les dauphins escorteurs. Vous autres, tâchez de déterminer la charge limite des voiliers. Tâchez de noter ce qui est parti et avec qui...

Il s'interrompit, réalisant la tâche monumentale à laquelle ils s'attaiaient.

— Il nous faut des enregistreurs manuels... Vous les gars, au boulot. Je vais voir si je peux trouver quelques enregistreurs. Il doit bien y en avoir quelque part...

Sa voix mourut tandis qu'il montait l'échelle conduisant au bureau de la Jetée.

— Dès qu'on aura dit aux dauphins ce qu'ils doivent faire, on organise la police de la mer, d'accord ? dit Bernard.

— D'accord, vieux, d'accord, dit Efram, acquiesçant du fond du cœur. Maintenant, donnons leurs instructions aux dauphins...

En combinaisons de plongée, ils arpentèrent la Jetée, cherchant leurs chefs de bandes respectifs. Puis, faisant signe aux dauphins de s'écarter un peu, ils plongèrent. C'était la façon la plus facile de faire comprendre à chaque dauphin sa tâche individuelle.

Il y eut des remous soudains autour des dolphineurs, les dauphins choisissant leurs partenaires de nage préférés. Malgré la presse, Térésa émergea juste à côté de Jan Regan, Kibby près d'Efram ; Ben se fit asperger par un coup de nageoire bien dirigé d'Amadeus.

— Arrête ça, Ammie. C'est sérieux, dit Ben.

— Pas de cabrioles ? demanda Amadeus, couinant de surprise.

— Pas aujourd'hui, dit Ben, grattant affectueusement Ammie

entre les ailerons pectoraux pour adoucir sa réprimande.

Puis il porta son sifflet à la bouche et émit trois notes aiguës.

Toutes les têtes, d'humains et de dauphins, se tournèrent vers lui. Laisant pendre ses jambes contre Amadeus, une main légèrement posée sur le museau du dauphin, Ben expliqua le problème et l'assistance requise.

— Kahrain, c'est tout près, dit Térésa, soufflant énergiquement par son orifice nasal.

— Tu devras faire beaucoup de voyages, dit Jan, montrant les monceaux de caisses et boîtes de toutes les formes et couleurs.

— Et alors ? répondit Kibby. On commence ?

Efram attrapa Kibby par un pectoral.

— Il faut former des équipes, pour aller et venir. Il nous faut des escorteurs pour les plus petites embarcations. Il nous faut des équipes pour remorquer les gros radeaux et les barges.

— Deux, trois équipes à se relayer pour la vitesse, dit Dart, bousculant Théo Force. Je connais les plus forts. Je vais les chercher. Toi, va chercher les harnais.

D'un de ces coups de queue impressionnants dont les dauphins sont capables, Dart justifia bien son nom – flèche – et, après avoir exécuté un saut périlleux au-dessus de plusieurs de ses semblables, elle rentra sans problème dans l'eau, sa nageoire dorsale s'éloignant rapidement donnait une idée de sa vitesse.

— Je vais chercher les harnais, répéta Théo Force, avec une grimace ahurie aux autres. Je vais chercher les harnais, répéta-t-elle, nageant vers l'échelle la plus proche. Pourquoi est-elle toujours en avance sur moi ?

— Parce qu'elle nage plus vite, lui cria Toby Duff.

— Toi et Kibby, on police le trafic, dit Oregon à Toby. Tu veux des bouées-drapeaux ? Jan se mit à pouffer.

— Pourquoi se donner la peine de leur expliquer ? dit-elle.

— Les bouées-drapeaux arrivent, dit Toby, nageant vers l'échelle la plus proche des cabanes où l'on entreposait les bouées de régates. Vertes pour les arrivants ; rouges pour les sortants.

— Il devrait en rester assez des régates d'hiver, dit Efram.

— C'est tout ce qu'il y a comme bateaux ? demanda Térésa, dressée sur sa queue pour regarder tout le long de la Jetée.

— Il devrait arriver encore une douzaine de lougres et de sloops venant des concessions côtières et de l'intérieur, lui dit Jan. Les plus grands feront voile directement vers la Rivière Paradis, mais tout ce que nous pourrions transporter à Kahrain sera pratiquement en sécurité.

— Quelle activité ! dit Térésa, l'air plus heureux que d'habitude. Nouvelles choses à faire. On s'amuse. Jan l'attrapa par la nageoire

gauche.

— Ce n'est pas un jeu, Térésa, pas un jeu !

Et elle brandit l'index devant l'œil gauche de Térésa.

— Dangereux. Fatigant. Longues heures de travail. L'expression de Térésa se rapprocha, autant que le peut un dauphin, du haussement d'épaules désinvolte.

— Mon jeu pas ton jeu. Ça, c'est mon jeu. Toi, tu restes à flot. Compris ?

Le temps que Jim Tilleg ait réglé le trafic aérien et posté quelques gardes sur la plage, les deux voies étaient installées, avec des bouées rouges et vertes, et trois équipes de grands mâles étaient attelées à la grande barge qui, remplie des fragiles chargements rouges, appareillait déjà.

La première flottille de petites embarcations suivit, remorquée par des dauphins hors du port embouteillé, jusqu'au large où elles purent hisser les voiles et cingler vers Kahrain. On leur avait assigné des dauphins escorteurs.

— On n'arrivera jamais à savoir où retrouver tous ces trucs, marmonna Ben à Claire.

Elle avait improvisé un repas pour les dolphineurs, tandis que Tory, son dauphin partenaire, s'occupait de sa bande, remorquant des charges bleues et vertes jusqu'à des canots, et autres embarcations tenant encore moins bien la mer.

Même les kayaks et les grandes pirogues de cérémonie étaient mis à contribution. Il faudrait les surveiller de près, vu qu'ils étaient pilotés par des matelots de fortune, dont beaucoup de pré-adolescents.

Jim s'était assuré qu'ils portaient tous des gilets de sauvetage et savaient exactement comment appeler les dauphins à leur secours. Le stock de sifflets était épuisé, ce qui inquiétait les moins compétents de ces jeunes, mais Théo Force avait demandé à Dart de leur montrer à quelle vitesse elle pouvait venir à leur aide s'ils claquaient simplement l'eau des deux mains.

— Ces imbéciles de péquenauds sont les pires, dit Jim, quittant la Jetée, et levant son mégaphone pour engueuler des résidents du Terminus qui ajoutaient leurs biens personnels au tas des charges rouges prioritaires. Certains colons restés au Terminus comme administrateurs trouvaient qu'ils avaient droit à certaines prérogatives. Eh bien non, pas dans une crise pareille. Perdant patience, il marcha vers le traîneau le plus proche, en sortit le pilote sans cérémonie et lui ordonna d'y remettre ce qu'il venait de décharger. Cela fait, Jim pilota l'appareil à l'autre bout de la plage, pour joindre sa cargaison aux piles de biens à emporter « selon place disponible ». Puis Jim s'attribua le traîneau, malgré les protestations

volubiles de son propriétaire, et s'en servit le reste de la journée pour s'assurer que tous les biens apportés du Terminus se trouvaient dans l'aire appropriée. Grâce au traîneau, il dominait aussi suffisamment le panorama pour garder l'œil sur tout ce qui se passait dans la Baie.

Une bonne brise entraînant les fumées volcaniques loin de Monaco, Jim, regardant parfois vers l'intérieur, était stupéfait de constater que le Garben et le Picchu émettaient toujours de gros nuages blancs et noirs, et sans doute aussi des gaz délétères. Et son cœur se serrait de terreur à la vue des masses de matériel à mettre à l'abri des bombardements volcaniques. Il leur aurait fallu une véritable armada... Pourquoi ne transportaient-ils pas plus de matériel par voie aérienne ?

Pourtant, il ne pouvait nier qu'un flot constant de traîneaux de toutes les tailles évacuait effectivement des quantités énormes de matériel. Même les jeunes dragons avaient de grands paniers attachés derrière leurs cavaliers.

Essuyant son front couvert de suie d'un mouchoir presque aussi noir que son visage, Jim regarda les gracieuses créatures s'élever jusqu'à un courant ascendant, puis amorcer la longue descente vers la Baie de Kahrain. Si seulement ils avaient plus de dragons, plus de batteries, plus de bateaux, plus de...

Quelqu'un le tira par la manche : Toby Duff attirait son attention sur un radeau en perdition.

— L'imbécile a mal réparti les charges, commença-t-il, alors même que les dauphins soutenaient les bidons pour les empêcher de s'enfoncer. Je ne peux pas être partout... gémit-il.

— Tu en donnes l'impression, en tout cas, dit Toby, pince-sans-rire. Regarde, tout est arrangé.

— Mais ils ne reviennent pas pour recharger... commença Jim.

— Prends tes jumelles, Jim. Gunnar est là-bas. Il a l'air de contrôler la situation. Ce que je voulais te demander, c'est si on peut mettre certaines charges orange-rouge sous cocons imperméables et les confier aux jeunes dauphins encore trop faibles pour s'atteler aux bateaux ?

Jim réfléchit, jetant un coup d'œil vers le monceau à peine écorné des charges prioritaires.

— On peut essayer. Ça vaudra mieux que de les laisser frire dans un bombardement volcanique.

Après un sourire hésitant, Toby éclata franchement de rire, et, regagnant la Jetée au petit trot, sauta dans l'eau pour donner les instructions nécessaires.

Très vite, la nuit tropicale tomba sur la Baie, et il s'ensuivit une grande agitation pour déterminer quels bateaux de la flottille disparate étaient arrivés à Kahrain, lesquels encore en route avaient

besoin d'éclairage, et s'il y avait eu des pertes et des blessures.

A la stupéfaction de Jim, dauphins et humains n'avaient souffert que de bobos mineurs : écorchures, contusions, coupures, et quelques déchirures musculaires. Et malgré les excuses continuelles de Ben sur les lacunes de ses listes, il y eut très peu de pertes dans les charges communes, et aucune dans les charges prioritaires.

Tous les chefs de bandes se présentèrent à la Jetée de Monaco, annonçant que les dauphins allaient manger et qu'ils reviendraient à l'aube. Une fois de plus, Jim et les dolphineurs envièrent ces créatures qui pouvaient mettre la moitié de leur cerveau en sommeil et continuer à fonctionner parfaitement.

Un colon attentionné avait disposé une marmite de ragoût, des miches de pain et une montagne de biscuits sur la grande table du bureau de la Baie, et les affamés se servaient à leur guise. Puis ils se roulaient par terre dans leurs couvertures, cirés ou ce qui leur tombait sous la main, pour garder au chaud leurs corps épuisés. Certains de ces dormeurs faisaient partie des colons assez heureux pour avoir conféré l'Empreinte à un ou plusieurs lézards de feu, ces merveilleuses créatures mentionnées dans le rapport d'évaluation des E.E.E. Et pendant que leurs amis humains dormaient, ces lézards de feu s'installèrent sur la Jetée, leurs yeux étincelants rivalisant avec les feux de position disposés tout le long.

La Grosse Cloche réveilla tous les dormeurs ; Jim et Efram sortirent en titubant du bureau, afin de voir ce qui se passait. Kibby et Dart se chamaillaient à qui tirerait la chaîne la prochaine fois.

— Bonjour, bonjour, bonjour ! chantèrent ensemble des centaines de dauphins aussi frais et vigoureux que la veille, avant le nouveau divertissement inventé par leurs amis terrestres pour leur faire plaisir.

Jim et Efram grognèrent, se soutenant l'un l'autre, encore hébétés de sommeil. La brise de mer commençait à compliquer le travail : l'air chargé de soufre et de chlore faisait pleurer les yeux, irritait les gorges et les fosses nasales. Les dauphins semblaient moins affectés, ce qui était une bénédiction ; vers le milieu de la journée, la moitié des nageurs humains furent contraints de porter des masques à oxygène dans et hors de l'eau. Il y eut aussi davantage d'accidents, dus à la fatigue, aux muscles raidis par des travaux inhabituels, et aux vaillants efforts pour se surpasser.

Pilotant le *Croix du Sud*, chargé jusqu'au dalot de précieux médicaments, Jim passa le plus clair de son temps à l'unité-comm, émettant ordres et suggestions, et s'efforçant de garder son sang-froid à la vue d'erreurs stupides qui auraient été sans conséquences en toute autre circonstance. Entre Monaco et Kahrain, la mer n'était qu'une

masse compacte – ou plutôt un fouillis – d'embarcations disparates s'efforçant de transporter des charges dépassant leurs capacités. Deux fois, le *Croix du Sud* doubla des canots restant à flot uniquement parce que des dauphins les soutenaient de part et d'autre.

Le matin du troisième jour, Jim ordonna de sortir de l'eau à Kahrain toutes les embarcations de moins de sept mètres. Il y laissa leurs équipages pour aider au déchargement des plus grands bateaux, et leurs dauphins qui transportaient mieux et plus vite les paquets petits et moyens.

— Fameuse idée, Jim, lui dit Théo Force le soir quand ils se rassemblèrent sur le *Croix du Sud* pour retourner vers l'est.

Les gosses s'amusaient à compter combien de fois « leurs » dauphins avaient fait l'aller-retour bateaux-ports pour décharger, les récompensant même de quelques friandises. Non qu'ils aient pu attraper beaucoup de poissons dans des eaux aussi agitées.

— Et je n'ai plus aussi peur, maintenant que ces coquilles de noix sont retirées de la circulation, dit Claire Byrne.

— Le temps se gâte, remarqua Bernard Shattuck.

— Trop gros pour les coques de sept mètres ? demanda Jim, parcourant les listes de matériel encore amoncelé sur la grève de Monaco.

Les piles avaient quand même sensiblement diminué après le dur labeur de la journée.

— Avec des équipages expérimentés, ça irait, dit Shattuck après avoir réfléchi, mais je serais plus tranquille s'ils avaient des escortes de dauphins. Les dauphins tiennent le coup ?

Jim émit un grognement, et Théo se mit à glousser.

— Eux ? dit Efram d'un ton écœuré. Ils s'amuse comme des fous à ce jeu que nous avons inventé pour leur faire plaisir.

Ben se pencha en avant, souriant jusqu'aux oreilles, les coudes posés sur les genoux et les deux mains refermées sur une boisson chaude.

— Vous savez que les bandes font une sorte de concours entre elles ?

— Basé sur quoi ?

— Les poids remorqués, dit Ben. Vous n'avez pas remarqué qu'ils font sauter les charges sur leur dos, comme pour les soupeser ?

— Pas de dégâts, j'espère ? dit Jim, s'efforçant de prendre un ton sévère, quoiqu'il fût amusé par cette idée de compétition.

On pouvait faire confiance aux dauphins, les humoristes-nés du monde animal ! Il regrettait que la race des otaries ait été éteinte sur la Terre au départ des colons. C'étaient aussi des créatures sachant s'amuser avec les objets les plus étranges. Il soupira.

— Nous ne pouvons pas nous permettre de perdre quoi que ce

soit de ce qu'on nous a donné à transporter jusqu'à Kahrain.

— Et quand on aura tout transféré à Kahrain, qu'est-ce qu'on fera, Capitaine ? demanda Gunnar d'un ton las.

— Là, mes enfants, il faudra décider ce qu'on transportera dans le Nord par air ou par mer.

Devant leurs grognements divers, il eut un sourire rassurant.

— Mais nous aurons le temps de faire le tri.

— L'endroit que nous avons choisi dans le Nord, c'est pas la porte à côté, dit Anders Sejby d'un ton neutre.

C'était un grand costaud, de tempérament flegmatique, mais étonnamment agile physiquement, avec de grandes mains, de grands pieds, de larges épaules, et des jambes qui menaçaient de faire exploser les coutures de son pantalon en ciré. Il tendait à se promener partout torse et pieds nus, mais tous les marins de la planète, Jim compris, étaient prêts à naviguer avec lui sur toutes les mers.

— Il y a un quai là-bas ? Ou est-ce qu'il faudra décharger les gros bateaux dans les petits ?

— Je ne sais pas, dit Jim. Je vais me renseigner.

— Tu veux dire, demanda Ben qui s'enflammait facilement, qu'on se casse le cul à faire tout ça et qu'il n'y a même pas...

Jim interrompit de la main ses protestations indignées.

— Tout sera prêt pour notre arrivée.

— Mais ce n'était pas prêt quand on t'en a parlé, dit Ben, acide.

— Ne sois pas pusillanime, Ben, dit Jim, posant une main rassurante sur les boucles trempées de sel du dolphineur. Le temps qu'on arrive, il y aura un quai de déchargement. Le bon Amiral Benden me l'a solennellement promis.

Ben, impénitent, émit un grognement dédaigneux.

— Maintenant, reprit Jim, trions ce que nous emporterons demain.

Le Garben bougea le premier. L'avertissement qu'ils reçurent leur donnait deux ou trois heures, et le conseil d'évacuer tout ce qu'ils pouvaient avant cette limite. Plus tard, personne ne conserva aucun souvenir cohérent de ces moments. Une activité frénétique régnait sur la Jetée ; pourtant, aucun des gros bateaux, le *Croix du Sud* et le *Persée*, n'était complètement chargé au moment de l'alarme. On les emmena au large, loin de la zone du danger. Si la Jetée – et le matériel – étaient encore là à la fin de l'éruption, ils reviendraient pour compléter leur chargement.

En revanche, tout le monde conserva le souvenir de l'éruption spectaculaire du Garben, même vue à distance respectueuse pour éviter les bombardements volcaniques. C'était vraiment impressionnant, et profondément navrant, de voir la communauté

qu'ils avaient construite en si peu de temps ensevelie sous les cendres et les missiles brûlants, puis disparaître derrière d'épais nuages noirs.

— Tout le monde a été évacué ? cria Théo, dans l'eau sur le tribord du *Croix du Sud*.

— C'est ce qu'on nous a dit, répondit Jim. Tu veux monter à bord ? Théo haussa les sourcils devant le sloop déjà surchargé.

— Grands dieux non, Jim. Je suis plus en sécurité avec Dart.

A point nommé, le dauphin fit surface près d'elle, poussant sa nageoire dans sa main.

— Tu vois ce que je veux dire...

Sa voix mourut au loin, l'agile petit dauphin l'entraînant loin du navire et de la Baie de Monaco.

Finalement, tout fut chargé, à part quelques paquets et autres débris brûlés et enterrés sur la plage par les gardes, et le *Croix du Sud*, dernier bateau à quitter la Baie, appareilla.

— Et la cloche ? demanda Ben, juste comme ils remontaient la passerelle.

Jim s'immobilisa, étrécissant les yeux.

— On la laisse. Les dauphins aiment tellement la faire sonner.

— Même s'il n'y a personne pour l'entendre ? Jim poussa un profond soupir.

— Franchement, Ben, je n'ai plus l'énergie de la démanteler. Et où est-ce qu'on la mettrait ? demanda-t-il, considérant les ponts surchargés de caisses et de ballots. On pourra revenir la chercher. Ezra voudra vérifier l'interface du Siaav, une fois les éruptions terminées.

Puis il donna l'ordre de larguer les amarres.

— C'est ça. Nous la prendrons au prochain voyage.

Le visage ravagé, Ben regarda la cloche et la Jetée s'estomper au loin. Même la joyeuse escorte de deux bandes de dauphins ne parvint pas à l'égayer. La Rivière Paradis était devenue la vraie patrie de Ben, et il était obligé de l'abandonner. Ils laissaient au Terminus bien d'autres choses qu'une cloche, et pourtant, elle semblait les symboliser toutes. Ils firent voile à travers les cendres et les fumées du Garben et du Picchu, qui avaient remplacé l'air autrefois pur et clair de la Baie de Monaco.

Kahrain était à peine mieux organisé que ne l'avait été la Baie de Monaco, mais il y avait des douches chaudes, une bonne nourriture, et l'assurance de dormir tout son soûl. L'évacuation s'était assez bien passée, grâce à la prévoyance d'Emily Boll. Les seules morts à déplorer étaient, malheureusement, celles d'un jeune dragon et de son cavalier, qui étaient entrés en collision avec un traîneau – ou plutôt, rectifia Emily d'une voix blanche, qui avaient tenté d'éviter la collision en plongeant dans *l'Interstice* comme le faisaient les lézards

de feu. L'instinct du jeune dragon n'avait pas suffi à les ramener de l'endroit mystérieux qu'était *l'Interstice*, et les autres jeunes cavaliers étaient en état de choc.

— Je leur ai dit de prendre leur journée, dit Emily, s'éclaircissant la gorge avec autorité, en passant sur le fait que Sean, chef *de facto* des cavaliers, lui avait annoncé sans ambages que son groupe ne serait pas disponible pour le travail avant le lendemain.

— Mais le dragon est vraiment entré dans *l'Interstice* ! demanda Jim, étonné.

Emily hocha la tête, battant des paupières pour refouler les larmes qui lui montaient aux yeux.

— J'ai vu... Duluth disparaître. Lui et Marco étaient en plein ciel, le traîneau descendant sur eux, et tout d'un coup... ils n'étaient plus là.

De nouveau, elle s'éclaircit la gorge.

— Si un bien peut sortir de cette tragédie, c'est ça. Les dragons peuvent faire ce que font les lézards de feu. Si leurs cavaliers parviennent à découvrir comment... revenir sains et saufs de *l'Interstice*, nous tenons peut-être notre force aérienne.

— Pour le moment, c'est la force navale qu'il faut organiser, dit Paul, se levant et allumant l'écran de son terminal.

Heureusement, il y a de bons entrepôts à la Rivière Paradis, où nous pourrions laisser du matériel en attendant de revenir le chercher.

— Alors, nous remettons les petites embarcations en service ? demanda Per Pagnesio, capitaine du *Persée*.

Paul acquiesça de la tête.

— D'abord, ces voiliers sont intéressants par eux-mêmes, et pas uniquement pour ce que nous pouvons charger dessus. Comment se débrouillent vos amis ? ajouta-t-il, se tournant vers les dolphineurs.

Théo aboya un rire tandis que Ben se contentait de grogner.

— C'est un jeu passionnant que nous avons inventé pour eux, répondit Théo.

— Bien content de savoir qu'il y en a qui s'amusent de la situation, dit Paul avec un sombre sourire.

— Pour ça, on peut faire confiance aux dauphins, dit Théo, son sourire radieux détendant un peu Paul. Mais nous ne sommes pas obligés de tant nous presser pour aller à la Rivière Paradis, non ? Ça devrait rendre la navigation plus facile et plus sûre.

— Il faudra prendre du personnel qui n'est pas prévu pour la prochaine Chute de Fils, ajouta Paul, changeant la vue sur son écran. Nous n'avons pas combattu la Chute du Lac Maori, mais il faut contenir au maximum les invasions de Fils.

— Même si nous abandonnons le continent méridional ? demanda Théo.

— Nous ne l'abandonnons pas, pas entièrement, dit Paul. Drake veut continuer ; de même que les Galliani, les Logorides, les Seminole de Key Largo ; et les groupes de l'île de Ierne. Tarvi continue à exploiter les mines et les fonderies. Comme ils travaillent sous la terre ou dans des bâtiments en parpaing, ils seront raisonnablement à l'abri des Fils, mais nous devons peut-être leur allouer de plus grandes ressources alimentaires.

— Ils seront peut-être quand même obligés de venir dans le Nord si nous ne pouvons pas les ravitailler suffisamment, dit Emily avec tristesse.

— Bon... dit Paul, ramenant la discussion aux problèmes présents, Joël demande qu'on lui envoie immédiatement certains matériels dans le Nord. Kaarvan, ton bateau est le plus grand, alors peux-tu les lui apporter tout de suite, pendant qu'on redistribuera le reste sur les autres bateaux qui suivront un peu plus tard ? Desi, peux-tu aider à établir les manifestes ?

— Si je mets immédiatement mon équipage au travail, on pourra recharger et appareiller avec la marée du soir, répondit Kaarvan, qui sortit sans rien ajouter.

— Desi, je veux la liste exacte et complète de tous les cartons et caisses que vous emporterez, cria Joël Lilienkamp à son assistant qui s'éloignait avec Kaarvan, et qui lui répondit d'un geste désinvolte. Comment garder la trace de tout ce qu'on envoie et où ? ajouta-t-il, levant les bras au ciel en un geste de résignation impuissante.

Pour la première fois depuis que Jim Tillek connaissait le très compétent Chef de l'Intendance, il le vit désarmé, subjugué par l'immensité de la tâche. Joël avait tout si bien organisé et catalogué au Terminus. Il savait avec exactitude sur quelle étagère de quel bâtiment un article spécifique était rangé. Mais même sa mémoire légendaire ne lui permettrait pas de s'y retrouver dans la confusion actuelle. Jim le plaignit du fond du cœur.

— Joël, dit Emily, d'un ton à la fois ferme et apaisant, personne d'autre n'aurait mieux organisé l'évacuation du matériel et des personnes.

Jim fut peut-être le seul à remarquer dans quel ordre elle énonça les bénéficiaires de l'évacuation, et il se passa la main sur le visage pour dissimuler un sourire approbateur. Dans l'esprit de Joël, les gens étaient capables de s'occuper d'eux-mêmes, mais il fallait également s'occuper des biens, dont l'emplacement devait être connu à n'importe quel moment du jour ou de la nuit.

Joël haussa les épaules.

— C'est ce qui se passe maintenant qui m'inquiète. Il y a des matériels auxquels nous devons avoir accès immédiatement, et si je n'ai pas les listes de tout ce qui est parti du Terminus par traîneaux,

ou de Monaco par bateau...

A cet instant, Johnny Greene entra, l'air crevé mais jubilant.

— Que personne ne dise plus jamais devant moi « c'est impossible à faire », annonça-t-il à la cantonade. Joël se redressa avec espoir pour écouter la suite.

— J'ai démarré les générateurs et installé dix terminaux, programmés pour le visuel, l'audio et l'enregistrement et pour travailler en réseau. Ça te suffira pour le moment, Joël ?

— Sûrement !

Joël se leva d'un bond, oubliant sa récente déprime.

— Où les as-tu installés ? Conduis-moi. Arrivé à la porte, il se retourna et ajouta :

— J'aurai besoin de personnel.

— Je t'autorise à réquisitionner quiconque n'a pas autre chose à faire, gloussa Paul d'un air amusé.

Mais son amusement cessa dès qu'il revint à son écran, qu'il considéra avec une moue dubitative.

— Il nous reste quelques problèmes passablement épineux. Ezra, peux-tu recoiffer ta casquette de capitaine ? En suivant la côte, il faudra conduire toutes les petites embarcations jusqu'à Key Largo, avant d'entreprendre la grande traversée finale vers le continent septentrional. Je ne vois pas d'autre moyen d'y amener tous les gens et matériels. Un vaste convoi, escorté par des dauphins, avec un grand bateau pour soutien, tandis que les autres grands navires partiront directement de Kahrain ou de Paradis pour le Fort ?

— Il faudra peut-être changer le navire convoyeur de temps en temps, dit Jim, consultant Ezra du regard. Même par beau temps – et l'éruption va sûrement bouleverser la météo – ce sera un sacré safari.

— Mais c'est faisable ? demanda Paul.

Jim haussa une épaule.

— Nous sommes arrivés jusqu'ici. Nous arriverons jusque là-bas. Tôt ou tard.

— C'est le « tard » qui m'inquiète, dit Paul.

Jim sortit son enregistreur de sa poche et tapa une question.

— Voyons voir ce que nous pouvons faire, Paul. Toi et Emily, vous partez dans le Nord nous préparer la place, dit-il avec une ironie nonchalante. Alors, tu veux être amiral de la marine pernaise, Ez, ou c'est moi qui hérite de la courte paille, cette fois ?

— Restons simplement des capitaines qui travaillent en équipe, comme d'habitude, répondit Ezra avec son ironie habituelle, mais il serra affectueusement l'épaule de Jim en regardant les données de son enregistreur.

— Tout le matériel n'a pas encore été évacué du Terminus, dit Joël, passant la tête par la porte. J'envoie tous les traîneaux

disponibles pour les chercher. Est-ce que je pourrais avoir les drag...

Emily l'interrompit de la main.

— Ils reprendront le travail demain, Joël !

Joël ferma les yeux en faisant la grimace.

— Désolé. Demain, ça ira encore.

Et il disparut.

— On a déjà vu une flottille d'évacuation comme la nôtre, dit Jim à Théo Force, qui était la dolphineuse de service au moment où le *Croix du Sud* prit la tête du convoi quittant la Baie de Kahrain.

— Comme celle-là ? dit Théo, montrant la longue file d'embarcations disparates.

En maillot de plongée, son respirateur sur une épaule pour pouvoir le brancher instantanément, elle avait allongé ses longues jambes bronzées d'un côté du cockpit. Jim appréciait les jolies jambes, même sillonnées de cicatrices provenant de trop brusques contacts avec des obstacles sous-marins. Il commençait aussi à s'habituer au visage subtilement séduisant de Théo. Approchant de la quarantaine, elle n'était pas jolie au sens conventionnel du terme, mais ses traits, par ailleurs quelconques, portaient l'empreinte de sa forte personnalité.

— Ouais, quelque chose comme le méli-mélo que nous avons là, dit Jim, étrécissant les yeux sur la grand-voile qui se gonflait sous un vent plus capricieux qu'il ne l'aurait voulu. Ça remonte très loin, mais c'est un de ces moments glorieux de l'histoire humaine où les événements poussent les hommes à s'élever au-dessus d'eux-mêmes.

— Ah ?

Théo ne trouvait jamais Jim ennuyeux, surtout quand il se mettait à raconter. Elle savait qu'il avait navigué sur toutes les mers de la Vieille Terre et aussi sur certaines mers des nouvelles planètes colonisées, entre ses voyages interstellaires de capitaine d'un astronef marchand. Au cours des derniers jours, elle avait pu admirer les qualités de cet homme avec lequel elle n'avait jusque-là qu'échangé parfois quelques mots. Maintenant, gardant comme lui un œil vigilant sur le convoi, elle l'écouta avec plaisir développer son histoire.

— Toute une armée était coincée sur une plage, bombardée par les avions ennemis, et ils seraient sans doute tous morts si les petites embarcations du voisinage ne les avaient pas sauvés. Dunkerque, c'était le nom de la plage en question, avec le salut de l'autre côté d'un bras de mer de trente-quatre kilomètres.

— Trente-quatre clics ? répéta Théo, étonnée, haussant l'arc noir de ses sourcils. N'importe qui peut traverser ça à la nage.

Jim la regarda avec un grand sourire.

— Certains *athlètes* le faisaient, en guise de rite de passage ou

simplement pour le plaisir, mais c'était impossible pour trois cent mille hommes en tenue de campagne. Et, ajouta-t-il en brandissant un index taquin, sans dauphins.

— Mais les dauphins existent depuis des millénaires !

— Pas tels que nous les connaissons, Théo. Bon, où en étais-je ?

Théo se renfonça dans son siège, souriant à la réprimande implicite. Jim avait un visage plein de rides de soleil qui le vieillissaient, mais son corps, en short et débardeur, était mince, musclé et bronzé. Comme toujours à bord, il était pieds nus, révélant de longs orteils préhensiles. Une ou deux fois, elle l'avait vu tenir un filin entre deux orteils.

— Oui, les Allemands avaient coincé trois cent mille hommes sur les sables de Dunkerque, qui se trouvait sur le continent européen ; et comme les Britanniques n'avaient aucune envie de passer le restant de leurs jours dans un camp de prisonniers, il fallait les évacuer vers l'Angleterre en traversant le bras de mer.

— Mais comment l'avaient-ils traversé dans l'autre sens ?

Jim haussa les épaules. Il avait une large carrure, et peu de poils sur le torse, ce qu'elle préférait à la toison serrée qu'elle avait vue sur la poitrine de bien d'autres hommes.

— Des transports de troupes les avaient déposés dans les ports au début des hostilités, mais ces ports étaient maintenant aux mains de l'ennemi. Le problème, à Dunkerque, c'est que les eaux côtières sont peu profondes sur une assez grande distance, avant que le plateau continental ne s'enfonce brusquement. Aucun bassin ou mouillage pour les navires de fort tirant d'eau. Une seule jetée de bois que les Allemands bombardaient constamment. Les hommes étaient si désespérés qu'ils pataugeaient dans l'eau, nageant les dernières encablures pour s'accrocher aux filets que leur lançaient les navires afin qu'ils puissent monter à bord. Puis quelqu'un eut l'idée géniale de faire appel à tous les plaisanciers de l'île, surtout aux voiliers de faible tirant d'eau, qui pouvaient approcher plus près du rivage pour prendre des troupes, il paraît que même des canots de trois mètres de long firent la traversée avec succès. Et pas une seule fois, mais des dizaines et des dizaines de fois, tant et si bien que les équipages tombaient d'épuisement. Mais les trois cent mille hommes furent évacués. Bel exploit de compétence maritime et de courage.

— Ce n'est pas trente-quatre clics de bras de mer que nous avons à traverser, Jim Tillek, mais la moitié d'un monde, dit Théo, quelque peu acerbe.

— Oui, mais la guerre ne fait pas rage autour de nous, dit joyeusement Jim.

— Ah non ? demanda Théo, montrant l'est de la main pour lui rappeler les Fils.

— C'est vrai, reconnu Jim. Mais, pour moi, il faut toujours commencer un voyage avec le moral et la bonne humeur... et voudrais-tu envoyer Dart voir ce que fait cet imbécile de sloop à la voile bigarrée ? Où ils se croient ? Fais-les rentrer dans le rang immédiatement.

La fin de sa remarque tomba à plat, car Théo avait déjà plongé par-dessus la lisse, aussi élégante que son dauphin, et Dart la remorquait à toute vitesse vers l'embarcation fautive.

Étonnant à quelles hauteurs pouvait s'élever le courage humain, se dit Jim, surveillant le convoi à la jumelle. Théo et Dart étaient arrivés à destination, et il avait l'impression d'entendre les reproches cinglants qu'elle leur adressait. Les bras passés par-dessus la rambarde, elle gesticulait pour ne laisser aucun doute au jeune skipper sur ses erreurs. Jim la regarda, qui nageait sur place, une main légèrement posée sur la tête du dauphin, tandis que le sloop revenait prendre sa place dans le convoi. Il la vit amorcer son retour vers le *Croix du Sud*, Dart filant à côté d'elle, et il reposa ses jumelles.

Regardant vers la tête de la flottille, il vit le pavillon déployé en haut du mât de la yole de cinq mètres mise à la disposition d'Ezra Keroon, en sa qualité de chef du convoi. Ezra n'avait pas une grande expérience maritime, mais il était excellent navigateur sur toutes espèces de moyens de transport. Jim avait établi lui-même les cartes de ces côtes et connaissait intimement les eaux. Il n'y avait pas de récifs ou de dangers inattendus susceptibles de causer des problèmes aux marins de fortune. Tant qu'aucun bateau ne s'aventurait dans des eaux où le Grand Courant Oriental pourrait les capter, les risques étaient très faibles. Une fois arrivés à Key Largo, ils auraient tous acquis assez d'expérience pour la traversée des deux Grands Courants qui les amènerait dans la sécurité du Fort.

Au-delà de Sadrid et jusqu'à Boca, il ne connaissait pas très bien la côte, mais il comptait sur les pêcheurs de Malaisie et Sadrid, et, à Boca, sur Ju Adjai Benden, familiers des problèmes locaux. Les marins du Fort de Key Largo avaient fait de bons relevés des eaux côtières. Si le beau temps se maintenait, ils devaient réussir sans problème.

Et le temps, pensa-t-il, se penchant pour tapoter le baromètre, pouvait provoquer de sérieuses difficultés. Les éruptions volcaniques détraquaient complètement la météo. Ils avaient déjà connu des vents inhabituels, des grains et des marées plus fortes que la normale, mais la Baie de Kahrain leur avait évité le pire. Ils arriveraient sans doute dans le Nord juste à temps pour la retombée des cendres, qui commençaient à filtrer dans les courants d'altitude qui faisaient le tour de la planète. Il se demanda si l'activité volcanique aurait des effets sur les Chutes de Fils. Si un bien pouvait sortir d'un mal, c'est là l'option qu'il choisirait – au cas où il aurait le choix.

Deux heures plus tard, il donna ordre aux petits bateaux d'accoster, et aux grands de mettre à la cape et de jeter l'ancre dans la crique. Le vent forcissait, soufflant de façon erratique, et par conséquent dangereuse pour des matelots novices, et si chargé de cendres que la visibilité s'était beaucoup réduite.

Lui et Ezra furent déçus du peu de miles parcourus depuis la Baie de Kahrain, mais ils éludèrent les questions embarrassantes par des explications logiques. Inutile de porter atteinte au bon moral de l'expédition. Cette escale prématurée leur donna le temps de vérifier les cargaisons et de travailler sur le problème de la protection des personnes en cas de Chute de Fils. La plupart des quarante plaisanciers étaient en fibre de verre, avec mâts et bouts-dehors en plastique, de sorte qu'ils étaient inattaquables par les Fils. Mais il n'en allait pas de même des voiles et des filins. Deux colons spécialistes des plastiques avaient passé la journée à fabriquer des couvertures plastique rigides pour les voiles, mais ils avaient encore à résoudre le problème de la protection des passagers des petites embarcations, dont beaucoup n'avaient même pas de cabine fermée pour les abriter. Et il n'y avait pas assez de respirateurs pour permettre aux gens de plonger sous les coques et d'y rester jusqu'à la fin d'une Chute éventuelle.

Le soir, Jim et Ezra continuèrent donc à discuter de ce problème, tandis qu'autour d'eux les marins improvisés de leur convoi se rassemblaient autour des feux de camp pour cuire les poissons pêchés dans la journée. Mais la journée avait été dure, et, dès la tombée de la nuit, rares étaient ceux qui n'étaient pas encore endormis dans leurs sacs de couchage.

Le lendemain, des vents légers et un crachin huileux et cendrex leur assurèrent un voyage plus long et surtout plus sale. Mais ils parvinrent à entrer dans la vaste baie de la Rivière Paradis et à y jeter l'ancre avant la nuit.

Jim et Ezra convoquèrent une assemblée pour discuter de la possibilité de scinder la flottille en plusieurs groupes, afin d'avancer plus vite. Les bateaux les plus grands étaient constamment obligés de réduire les voiles et parfois de chasser sur leurs ancres pour ne pas distancer les plus petits. Bien entendu, les matériels destinés à être entreposés à la Rivière Paradis seraient déchargés, et le reste redistribué également. Les radeaux les plus précaires seraient abandonnés, ayant rempli leur office. Les dolphineurs étaient contents : leurs équipes avaient vaillamment assumé leurs positions dans le convoi, ainsi qu'en témoignaient leurs chairs enflées et écorchées.

On décida que, dès le déchargement terminé, Ezra partirait avec les plus gros bateaux, cinglant aussi vite qu'ils le pourraient avec leur escorte de deux bandes de dauphins. Jim suivrait avec les bateaux plus

petits et plus lents, et tous les dauphins restants. Les plus petits canots seraient démâtés et remorqués.

Le mauvais temps persista, et la mer devint trop grosse pour les matelots inexpérimentés. Ils restèrent donc à la Rivière Paradis.

Les spécialistes en plastiques, Andi Gomez et Ika Kashima, mirent ce répit à profit pour terminer la fabrication des couvertures de voiles, et de portes en plastique destinées à fermer les cabines ouvertes. Et Ika trouva une solution ethnologique au problème de la protection des cinq cents passagers et équipages en cas de Chute de Fils : des chapeaux en plastique de forme conique, assez larges pour couvrir les épaules, et attachés sous le menton par des cordons. Une fois les humains dans l'eau, soutenus par leurs gilets de sauvetage, ces « chapeaux de coolies » déviaient les Fils dans l'eau, où ils se noieraient ou seraient mangés par les poissons qui arrivaient invariablement partout où des Fils tombaient dans la mer. Même les dauphins ne dédaignaient pas ce qu'ils considéraient comme une manne bienvenue.

Les habitants de la Rivière Paradis trouvèrent que les chapeaux coniques d'Ika représentaient une sérieuse amélioration par rapport aux feuilles de métal dont ils se protégeaient quand ils étaient surpris par une Chute. Subjuguée par toutes leurs louanges, la frêle Eurasienne protesta que l'invention n'était pas d'elle.

— En tout cas, c'est une sacrée bonne adaptation de... comment tu appelles ça ? Du chapeau de coolie, rugit Andi, et ça marchera. En plus, ça ne sera pas trop difficile à fabriquer dès qu'on aura fait une matrice.

Et Ika se remit au travail.

— Nous avons de la chance d'avoir des gens d'horizons si différents, dit gentiment Jim à Ika, rouge de confusion. Impossible de savoir quand un chapeau de paille des rizières deviendra une protection vitale sur Pern ! Bonne idée, Ika ! Réjouis-toi, mon petit ! Tu viens de nous sauver la vie à tous !

Elle lui sourit timidement avant de rentrer de nouveau dans sa coquille, mais son mari, Ebon Kashima, paraissait dans le camp comme si l'idée venait de lui.

— Le problème suivant sera de convaincre nos braves matelots d'être *dehors* pendant une Chute et d'entendre les Fils tambouriner sur leur tête, dit sombrement Ezra. Chapeau de coolie ou pas.

— Écoutez, Capitaine, dit un pêcheur de Sadrid, quand il n'y a pas le choix, quand les Fils vous tombent dessus et que l'eau est le seul endroit sûr, on saute. Et ils sauteront. C'est ce que j'ai fait quand on a été surpris par une des premières Chutes. En plus, il y a des lézards de feu en pagaille. Avec eux, et les sauvages qui rappliquent à chaque Chute, ça m'étonnerait qu'il tombe beaucoup de Fils sur ces chapeaux.

— Un peu de psychologie pratique pour nous donner l'exemple, et le tour est joué, dit Jim. De toute façon, ils n'auront pas le choix.

— Ça, c'est vrai, dit sombrement Ezra.

— Nous commencerons à les préparer à la première occasion, dit Ben, montrant de la tête ses dolphineurs.

Ils s'éloignèrent pour commencer leurs lavages de cerveaux.

Le temps que les chapeaux de coolie soient fabriqués, pratiquement tout le monde les acceptait.

— J'aimerais quand même mieux être dans un traîneau avec un lance-flammes, confia un matelot à un ami à portée des oreilles de Jim.

— Ouais. Mais notre barge a une coque dénivelée à la poupe et à la proue, alors on pourra s'y cacher et attendre la *fin* de la Chute.

Jim et Ezra décrétèrent que quiconque serait surpris sans gilet de sauvetage et sans chapeau serait l'objet d'une sévère sanction disciplinaire, et dégradé s'il avait un rang quelconque. Ils ordonnèrent également que tout le monde travaille à la confection des couvre-chefs, par équipes de deux heures.

C'est ainsi que près des deux tiers des chapeaux nécessaires étaient prêts quand le temps se leva et que la flottille put appareiller en deux groupes, ainsi qu'il avait été décidé. Mais les plus grands navires, ayant plus de voile, profitèrent du vent au mieux, et distancèrent bientôt les autres.

— On dirait des *boat people*, dit Jim à Théo, remontant la longue file de petits bateaux confiés à sa garde.

— *Boat people* ?

— Hum, oui. Victimes de guerre au vingtième siècle. Ils tentaient de quitter leur pays – c'étaient des Asiatiques – dans les coquilles de noix les plus précaires. Des jonques et des sampans – c'est ainsi qu'on les appelait.

Il branla du chef.

— Insensé. Beaucoup moururent pendant la traversée. Beaucoup arrivèrent à destination, pour se voir repoussés.

— Repoussés ? s'écria Théo, indignée.

— Je ne me rappelle plus la situation historico-politique de l'époque. C'était avant que toute la Terre soit unie par des objectifs extraterrestres. Je crois qu'aucun de leurs bateaux n'était aussi fiable que le pire des nôtres.

Théo soupira, montra un sloop de quatre mètres qui avait hissé le pavillon de détresse sur bâbord, et plongea. Elle refit surface, Dart à son côté, prête à la remorquer vers le bateau en perdition. Jim enregistra l'incident sur son magnéto. Voile déchirée, se dit-il, remarquant le bout-dehors qui ballottait. Seigneur, auraient-ils assez de filins pour réparer les avaries incessantes ? Ce soir, il ferait bien de

donner à tout le monde une nouvelle leçon d'épissage.

— Ah, c'étaient les expéditions d'Heyerdahl que j'essayais de me rappeler, dit-il, parlant tout seul. Sauf que c'était exprès qu'il partait dans des embarcations primitives qu'il construisait lui-même.

Il faudrait qu'il raconte ça à Théo. Il sourit. Il aimait lui raconter des histoires, parce que c'était une auditrice attentive. De temps en temps, elle lui donnait la réplique avec des anecdotes sur sa vie de pilote. Il avait l'impression qu'elle préférait la vie de dolphineuse, mais c'était peut-être simplement parce qu'elle était du genre à tirer le meilleur parti de ce qu'elle avait.

Dommage que cet exploit soit destiné à rester inconnu de toute la galaxie, pensa-t-il. Notre Deuxième Traversée. A bien des égards beaucoup plus remarquable que la traversée spatiale de quinze années-lumière dans trois astronefs vieillissants mais en bon état, pour rejoindre ce coin désert du secteur du Sagittaire.

Ils eurent encore deux urgences, ce jour-là. La première, une brève escarmouche avec une queue de Chute. Le premier, Ezra repéra devant eux la grisaille maintenant familière, et ils durent décider s'ils mettraient en panne ou s'ils testeraient leurs coiffures protectrices. Jim et Ezra tinrent une conférence radio avec les autres bateaux, et tous furent d'accord pour continuer, en mettant à l'épreuve l'efficacité de leurs chapeaux. Mieux valait le faire maintenant, où ils n'auraient à endurer qu'une demi-heure de Chute, que sur une plus longue période.

Les dauphins et les dolphineurs passèrent donc la consigne à tous les bateaux qui n'avaient pas la radio. Ils serrèrent les voiles et installèrent les boucliers ; ils envoyèrent les lézards de feu apprivoisés en chercher des sauvages pour les aider, et la mer se couvrit soudain de cônes de plastique.

Jim, les cinq colons de son équipage et les quatre dolphineurs auraient pu se mettre à l'abri dans la cabine, mais ils décidèrent de donner le bon exemple aux timorés. Coiffant leurs chapeaux de coolies et saisissant les filins de sécurité, ils sautèrent à l'eau. Cela encouragea les moins téméraires à les imiter. Les quatre dauphins restaient en plongée le plus longtemps possible, puis crevaient la surface comme des fusées pour respirer et couiner.

— On va bien manger tout à l'heure, remarqua Dart.

— Ne te bourre pas trop, gloutonne, lui dit Théo. Elle aime les Fils quand ils sont gorgés d'eau, expliqua-t-elle aux autres.

Le frisson de Jim passa inaperçu, car son chapeau frôlait la surface et dissimulait son visage. Une fois, il en releva le bord pour observer le ciel, mais Théo le lui rabattit vivement sur les yeux.

— Tu perdrais tout ton charme avec une cicatrice de Fils sur ton nez proéminent, lui dit-elle, les paroles étouffées par son propre chapeau.

Jim se tâta le nez, qu'il n'avait jamais trouvé tellement proéminent.

— Tout ce qu'il y a à voir, c'est des chapeaux de coolies et des Fils, lui dit Théo.

— Comment le sais-tu ?

— J'ai déjà regardé. A terre, les Fils m'ennuient. C'est beaucoup plus amusant en traîneau avec un lance-flammes.

Des ondes concentriques se propagèrent autour d'elle, comme si elle avait haussé les épaules.

— Qu'est-ce que tu préfères ? Je veux dire, comme métier – pilote ou dolphineuse ?

— J'ai assez piloté dans ma vie, mais les Chutes étaient plus excitantes que mes anciens voyages de routine, dit-elle d'un ton pensif, son corps dérivant dans l'eau vers celui de Jim.

Leurs jambes se touchèrent ; celles de Jim étaient beaucoup plus longues, remarqua-t-il distraitement, regardant l'eau claire. Ayant laissé leurs lignes de sécurité se dérouler jusqu'au bout, ils s'étaient légèrement éloignés des autres.

— Dolphineuse, c'est tout à fait différent. Dart est super, dit-elle, d'un ton plein de fierté et d'affection pour sa partenaire marine. Rien à voir avec les rapports unilatéraux qu'on peut avoir avec les animaux domestiques. Sur la Terre, j'avais un vieux bâtard que j'aimais beaucoup. Mais mon association avec Dart est très supérieure.

— Tu as essayé un dragon ?

— Non. Il faut faire le pied de grue en cercle, dit-elle avec un grognement dédaigneux. Et ils voulaient des jeunes. Comme je te l'ai dit, j'ai assez volé.

— Tu n'es pas vieille...

Théo éclata de rire, sincèrement amusée.

— Peut-être pas pour toi, Pépé.

Il ne se formalisa pas. Après tout, il avait largement dépassé la cinquantaine et aurait pu être grand-père... s'il n'avait pas choisi un métier qui l'avait privé des plaisirs du mariage et de la paternité. Un mois de permission après seize ou dix-sept mois dans l'espace, ce n'était pas assez pour une femme et des enfants. Il s'était toujours contenté des brèves aventures.

Il sentit les Fils tambouriner sur son chapeau de coolie, et grimaça involontairement, mais ils glissèrent sur le plastique et tombèrent en sifflant dans l'eau, inoffensifs. Il déplaça ses jambes hors du chemin des Fils qui continuaient à s'enfoncer dans la mer, jusqu'à ce que Dart, un autre dauphin ou les bancs de poissons toujours attirés par cette manne les avalent. La faim les rendait intrépides, et, de temps en temps, Jim sentait des écailles frôler sa peau nue. La première fois, il sursauta, arrachant un éclat de rire à Théo,

parfaitement habituée à ces contacts. En conséquence, il se sentit autant protégé par la mer que par leurs ingénieuses coiffures. Et par les lézards de feu. Suivant les instructions de Théo, il regarda à travers le plastique semi-transparent du chapeau, et vit les premiers lézards de feu cracher les flammes autour d'eux, déviant les Fils du pont du *Croix du Sud*. Comme le pont était en bois de teck, importé grâce à l'excédent de bagages auquel il avait droit en sa qualité de capitaine du *Buenos Aires*, il fut particulièrement content de le voir protégé des brûlures des Fils.

Puis, presque trop vite à son goût, les sauts, couinements et soufflements extatiques des dauphins lui apprirent que le danger était passé.

— On va faire une rapide tournée d'inspection, dit Théo, tendant la main vers la nageoire remorqueuse de Dart. Péri, dit-elle au dolphineur le plus proche, pars vers tribord, je vais sur bâbord.

— Préviens-moi s'il y a des blessés ou des avaries, lui cria Jim.

Satisfait d'avoir si bien résisté à cette menace récurrente, Jim remonta à bord, posa son chapeau de coolie à portée de la main, se sécha, et fit hisser la voile.

— L'ennemi a été combattu et... consommé, marmonna-t-il, souriant à part lui de sa paraphrase, détachant la barre fixée de sorte à les éloigner en diagonale du chemin de la Chute. Curieusement, il se sentait mieux grâce à cette courte alerte – et grâce à la compagnie de Théo. Elle était du genre... facile à vivre. Il sourit de nouveau. Ce n'était pas un compliment que les femmes devaient apprécier beaucoup.

La seconde alerte fut plus sérieuse : une brèche soudaine sous la ligne de flottaison faillit faire sombrer un ketch de six mètres, que les dauphins portèrent pratiquement sur leur dos jusqu'au rivage. Comme toute sa cargaison consistait en matériel irremplaçable codé orange, son sauvetage opportun fut une double bénédiction.

Ils jetèrent l'ancre de bonne heure ce jour-là, pour colmater la brèche et évaluer les dommages subis par les voiles et les filins pendant la Chute. Aucun humain n'avait été blessé, et même ceux qui doutaient auparavant de l'efficacité des coolies étaient maintenant parfaitement convaincus.

L'équipage du ketch travailla toute la nuit avec les experts en plastiques, mais la flottille n'appareilla pas avant midi le lendemain. Une bonne brise leur permit de rattraper le temps perdu et calma l'impatience de Jim. La compagnie de Théo lui manquait dans le cockpit, mais c'était la première fois qu'elle n'était pas de quart depuis le départ, et elle dormait. Dommage, elle manquait la meilleure partie de cette belle journée. Rien, mais alors rien, sur aucun monde, ne pouvait être plus satisfaisant que naviguer sur un bon bateau, par

bonne brise, dans des eaux côtières d'un bleu étincelant. Il se demanda si Théo pensait comme lui.

La tempête tropicale, se levant à l'approche de Boca, les poussa vers Sadrid.

Alors qu'ils naviguaient vers l'ouest dans des eaux tranquilles, l'instinct nautique de Jim l'avertissait d'un changement de temps depuis l'aube. Un pêcheur de Sadrid lui avait rappelé encore la veille la fréquence des grains sur cette partie de la côte. Il surveillait aussi ces petits signes avant-coureurs que connaissent bien les marins : une grisaille à l'horizon, qui n'était pas celle des Fils, une chute brutale du baromètre, un changement dans la couleur de l'eau, une certaine moiteur de l'air ambiant. Puis il remarqua que l'eau passait du bleu-vert au gris, et que la houle se modifiait.

Il se tourna vers Théo, revenue dans le cockpit.

— Théo, je crois...

La tempête se leva avec une rapidité et une férocité rarement vues dans d'autres mers. Resserrant ses mains sur la barre, il vit un maillot noir et des jambes nues plonger dans les eaux soudain agitées. Il n'eut pas le temps de tourner l'étrave face à l'énorme lame qui déferlait sur eux, mais il évita de prendre l'énorme masse d'eau par le travers. L'équipage se rua pour carguer les voiles, malgré les vagues qui menaçaient de les balayer, et seule la lisse empêcha certains d'entre eux de passer par-dessus bord. Le jeune Steve Duff, qui s'efforçait d'attacher le bout-dehors, faillit être frappé par la foudre qui tomba sur le mât, le fendant en deux jusqu'aux deux tiers, cassant les étais du grand mât qui fouettèrent l'air autour d'eux jusqu'au moment où ils passèrent par-dessus la rambarde. Piquant du nez dans un creux laissé par une lame, Jim parvint de justesse à rester face aux vagues. Terrorisé, il pensa aux petites embarcations beaucoup plus vulnérables – jusqu'à ce que le souci de sa vie et de celles de son équipage bannisse de sa pensée toute idée autre que leur survie.

De temps en temps, pendant ce grain bref mais dévastateur, il aperçut des dauphins, tournoyant au-dessus des eaux déchaînées, à la recherche de naufragés. Parfois leur partenaire était accroché à leur nageoire dorsale, parfois ils semblaient agir en toute indépendance, mais toujours conformément à leur entraînement.

Deux fois, l'équipage du *Croix du Sud* lança des filins pour hisser à bord des colons sauvés par les dauphins. Une fois, ils heurtèrent un bateau chaviré, fendant la coque plastique de leur quille.

Aussi brusquement qu'elle s'était levée, la tempête s'éloigna, noir vortex tourbillonnant traversé d'éclairs.

Épuisé, et étonné d'être encore vivant, Jim s'aperçut soudain que son bras droit était cassé et qu'il saignait de diverses coupures aux

bras, aux jambes et au torse. Dans l'équipage, personne n'était totalement indemne. Une fillette repêchée avait une jambe cassée, un garçon était commotionné, le visage contusionné, avec une longue estafilade à la tête qui partageait ses cheveux. Dans la mer encore agitée, les survivants s'accrochaient à des planches, à des coques retournées ou à des ballots de matériel, en un spectacle de destruction qui mit Jim au bord des larmes.

Ignorant ses blessures et les injonctions de son équipage qui l'incitait à les soigner, Jim prit le mégaphone du cockpit. Il donna ordre de démarrer les moteurs, rarement utilisés, afin d'économiser le carburant. Mettant le cap tour à tour sur toutes les épaves, il criait ordres et encouragements, dirigeait les dolphineurs dans leurs sauvetages, tout en se demandant quelles seraient les pertes humaines. Et si l'on pourrait sauver les cargaisons.

— Elle est sortie de nulle part, rapporta Jim d'une voix blanche quand Zi Ongola, au poste de communication du Fort, répondit à son S.O.S.

Entre-temps, ils étaient parvenus à pousser beaucoup de naufragés jusqu'à la plage. Les équipes de dauphins continuaient à fouiller les épaves, mais il lui fallait de l'aide aussi vite que possible. Sans trop oser s'y attarder, il jeta un coup d'œil sur les épaves nautiques et humaines entassées sur l'étroite bande de sable qui était le point d'accostage le plus proche. Son *Croix du Sud*, cinq des plus grands ketchs et yoles, avaient survécu à la tempête.

— On m'avait prévenu de la soudaineté des grains sur cette partie de la côte, alors j'étais sur mes gardes. Mais ça ne m'a servi à rien. Ça nous est tombé dessus comme ça. Un petit changement dans la couleur et le rythme des vagues – et bang ! On n'a rien pu faire, sauf espérer. Certains n'ont même pas eu le temps de serrer les voiles et de se mettre face au vent. Et si on n'avait pas eu les dauphins, on aurait perdu beaucoup de monde.

— Il y a des blessés ?

— Ouais ; trop, dit Jim, caressant distraitemment le géliplâtre du bras qu'il ne se rappelait pas avoir fracturé. Une seule de ses coupures avait nécessité un pansement, que Théo avait fait, de même que le géliplâtre. Puis il avait appliqué du cicatrisant sur les écorchures et coupures que Théo s'était faites en se faufilant dans des cabines d'épaves pour aider les survivants à en sortir. Ils se séparèrent, des trousses d'urgence à la main, pour soigner les autres de leur mieux.

La doctoresse assignée à cette partie de la flottille diagnostiqua douze personnes avec blessures internes et fractures multiples que son équipement rudimentaire ne lui permettait pas de traiter. Elle avait deux coronarites branchées sur les deux uniques appareils de survie dénichés dans la cargaison du *Croix du Sud*.

— Tu peux nous envoyer un traîneau pour les blessés graves ?

— Bien sûr. Il y en a déjà un, chargé de médicaments et de matériel, prêt à décoller dans les soixantes secondes. Redonne-moi vos coordonnées approximatives.

— Un peu à l'est de Boca, mais à l'ouest de Sadrid, dit Jim avec lassitude. On ne peut pas nous rater. La mer est couverte d'épaves. Kaarvan est arrivé à bon port ?

— Hier.

— L' *Aventurier* serait bien utile pour transporter au Fort le matériel sauvé et les gens qui n'ont plus de bateau.

— Et Ezra ?

— Je n'ai pas cherché à le contacter. Il a plusieurs jours d'avance sur nous et a sûrement échappé à la tempête, sinon il t'aurait contacté. Inutile de lui faire rebrousser chemin. Tous ses bateaux étaient chargés jusqu'au plat-bord, et il vaut mieux qu'ils terminent le voyage.

Quelqu'un s'arrêta près de lui et lui tendit une chope de klah et un poisson grillé sur un bâtonnet.

— Et le *Croix du Sud*, Jim ? demanda Ongola avec une sincère inquiétude.

— Mal en point, mais à flot, dit Jim.

Il faudrait remplacer le mât et les étais, mais il avait encore toute sa toile. Andi lui avait déjà promis que son premier mât serait pour lui ; elle devrait en construire beaucoup s'ils devaient reprendre la mer.

— Nous avons quelques brûlures provoquées par la foudre. Trois barges ont complètement sombré, mais les dauphins s'affairent à repêcher les cargaisons. Pour le moment, les blessés sont ma priorité absolue.

— Comme de juste. Ah oui... Ongola s'interrompt un instant.

— Joël voudrait savoir si tu peux évaluer la nature et la quantité du matériel irrécupérable ?

Jim perçut comme un ton d'excuse dans la voix d'Ongola, donnant à penser qu'il trouvait cette question inopportune. Pourtant, c'était bien dans le caractère de Lillienkamp de la poser, et Jim était trop fatigué pour lui en vouloir.

— Sapristi ! Zi, je n'ai même pas encore compté les survivants. Desi Arthied a des côtes cassées, et il a fallu le ranimer. Et Corie dit qu'il a sans doute une attaque de coronarite en plus. Mais rassure Joël : Desi avait son magnéto-manifeste contre son cœur dans sa poche intérieure. Ça devrait lui remonter le moral, dit-il, incapable de réprimer le sarcasme. Bon, il faut que j'y aille.

— Les secours sont en route, Jim. Toute ma sympathie. Je vais immédiatement faire mon rapport à Paul. Tu as quelqu'un qui peut

rester en ligne ?

Les yeux larmoyants de fatigue, Jim regarda autour de lui. Les valides soignaient les blessés, mais il repéra Eba Dar adossé contre un arbre tombé, sa jambe cassée étendue devant lui. Il finissait de grignoter un poisson autour de son bâtonnet.

— Eba ? Tu peux rester en ligne avec le Fort ? demanda Jim, cherchant des signes de commotion crânienne sur son visage lacéré et dans ses yeux.

Son teint généralement olivâtre ne montrait aucun signe de pâleur, et les blessures de ses épaules étaient déjà pansées.

— Bien sûr. Pas de bobo à la bouche et à la tête, dit Eba avec un sourire cocasse, puis, jetant le bâtonnet, il tendit la main vers l'appareil. Qui est à l'autre bout ?

— Pour le moment, Zi Ongola. Ils envoient un grand traîneau pour les blessés graves, et Kaarvan revient avec *l'Aventurier* pour prendre le matériel sauvé.

Eba regarda vers la mer, redevenue calme, couverte d'objets disparates qui dansaient sous les lentes ondulations de la houle. Bientôt, Jim le savait, l'étroite plage en serait jonchée, et il lui faudrait trouver du monde pour mettre tout cela à l'abri, au-dessus de la ligne des hautes eaux. Mettant sa bonne main en visière sur ses yeux, il regarda les nageoires des dauphins filer d'une coque retournée à l'autre, leurs partenaires humains accrochés à leurs dorsales, continuant à chercher des survivants.

— Quelle imbécile, jura-t-il entre ses dents, reconnaissant le corps de Dart, remorquant Théo à son côté.

Le cicatriseur de ses blessures devait la piquer en diable. Elle était folle de nager dans ces conditions.

— Les dauphins sont formidables, hein ? remarqua Eba. Pour la traversée, je me demande si l'on n'aurait pas été plus en sécurité dans l'eau avec eux.

— Les dauphins sont formidables, mais pas tous leurs partenaires, répondit Jim. Et vous autres paysans, vous n'auriez pas été capables de retenir votre souffle en plongée comme les dauphins.

Il serra l'épaule d'Eba, puis s'éloigna en boitillant, pour voir s'il pouvait obtenir le compte des survivants. Cinq personnes manquaient encore à l'appel, dont trois enfants. Il se dit que tous portaient des gilets de sauvetage, ce qui lui redonna de l'espoir.

Eba n'était pas loin de la vérité en parlant d'une plus grande sécurité dans l'eau avec les dauphins. Équipés de respirateurs, et ainsi capable de plonger avec leurs partenaires aquatiques à des profondeurs où les eaux n'étaient pas affectées par les lames, les dolphineurs avaient eu de la chance – au moins pendant la tempête. Maintenant, ils risquaient leur vie sans interruption, pour sauver les

blessés et les inconscients. Même avant la fin de la tempête, leurs équipes plongeaient à la suite des bateaux chavirés pour sauver leurs passagers et leurs équipages. Bien des gens devaient la vie à l'action rapide des dolphineurs qui, plus qu'une fois, s'étaient arraché le respirateur pour donner de l'oxygène aux noyés.

C'est au cours des quelques heures d'activité frénétique qui suivirent la tempête que les dolphineurs furent le plus grièvement blessés. Un Pha désarmé était allé jusqu'à échouer Gunnar Schultz sur la plage pour qu'on le soigne d'une profonde blessure à la cuisse, qu'il s'était faite en entrant en force dans une cabine pour sauver un enfant coincé. On avait appelé Efram, Bernard et Ben pour remettre Pha à l'eau en le tirant par la queue, le dauphin couinant qu'ils maltraitaient sa virilité.

Le temps qu'arrive le grand traîneau du Fort, Jim savait que, par une chance incroyable, ils n'avaient eu aucun mort. Les cinq disparus revinrent sur leurs deux pieds de l'autre bout de la plage où leur ketch s'était échoué : l'une des deux adolescentes avait un bras cassé, l'autre une épaule démise, que les médecins du traîneau soignèrent immédiatement. Ils firent asseoir les blessés et leur donnèrent des « cocktails » reconstituants qu'ils avaient apportés. Certains cas étaient encore préoccupants – deux crises cardiaques et trois apoplexies provoquées par le froid et l'épuisement –, mais il y avait bon espoir de les sauver.

Les dauphins avaient localisé tous les bateaux engloutis et des bouées marquaient leurs positions. La plupart pouvaient être renfloués, mais les trois petites embarcations échouées sur la plage étaient trop endommagées pour être réparées. Les barges, peu maniables dans les meilleures conditions, avaient coulé comme des pierres, si vite qu'elles n'avaient souffert aucun dommage. Efram avec Kibby, Jan avec Térésa, et Ben avec Amadeus, rapportèrent que leurs cargaisons étaient toujours arrimées à leur place. Les barges étaient pleine d'articles non prioritaires, qui, pour le moment, se trouvaient très bien où ils étaient.

Personne ne faisait très attention au matériel qu'il ou elle traînait sur la plage au-dessus de la ligne des hautes eaux : c'était assez de le mettre à l'abri. Appuyé avec lassitude contre une caisse gorgée d'eau, Jim parlait dans son unité-comm, encourageant d'autres survivants à venir les aider, quand il remarqua trois médecins qui marchaient vers lui.

— Écoute, Paul, je regrette d'avoir à ajouter ça à tes problèmes, disait-il d'un ton las.

— Effectivement, ce n'est pas un problème que j'attendais, répondit Paul d'une voix étrange.

Jim sentit son découragement, et continua son rapport du ton le

plus optimiste qu'il put prendre. Il passa la main sur son visage, encroûté de sel.

— En fait, Paul, à voir comme le matériel est rejeté sur la plage par la marée, je crois qu'on pourra sauver presque tout. Certains paquets sont trop gorgés d'eau pour qu'on puisse évaluer les dommages, mais, en général, les emballages ont tenu. Quant aux bateaux, Andi prépare la liste des réparations...

— S'il te plaît, pas de rafistolages, Jim. Vous avez des miles et des miles de navigation avant d'arriver à Key Largo et, d'après Kaarvan, ce n'est pas du gâteau de traverser les deux Courants.

— Je n'ai pas l'intention de reprendre le voyage avant que tous les bateaux soient bons pour la mer, dit Jim du ton le plus convaincu possible.

Il remarqua que les ombres des médecins approchants s'allongeaient, cachant le soleil déclinant. Il se détourna légèrement, pour qu'ils n'entendent pas sa conversation.

— D'ici là, tout le matériel aura séché. Seuls quelques cocons ont été déchirés. Demain, je ferai repêcher par les dauphins tout ce qui était trop lourd pour refaire surface tout seul. Tu ne croirais pas ce que ces bêtes arrivent à faire. Je te rappelle plus tard, Paul. Ne t'en fais pas pour nous. Le traîneau nous a apporté tous les secours qu'il nous fallait.

Comme il coupait la communication, quelqu'un s'éclaircit la gorge. Jim leva les yeux et vit Corazon Cervantes, Beth Eagle et Basil Tomlinson qui le regardaient, l'air amusé.

— Il tient toujours debout, remarqua Corazon à l'adresse des autres.

Devant son air fatigué, Jim prit conscience de sa propre fatigue.

— Seulement parce qu'il s'appuie sur une caisse, dit Beth, toujours pratique.

Elle aussi avait l'air fatigué.

— Les vieux marins ne meurent pas, ils s'estompent dans les lointains, dit Basil d'un ton pontifiant. Quand même, Théo avait raison : son géliplâtre est devant-derrrière, et ses agrafes ont sauté. Votre opinion, Docteurs ?

— Réparation, puis repos au lit, dit Beth.

Et, avant que Jim ait eu le temps de protester, elle lui fit une piqûre au bras. Tandis que ses jambes se dérobaient sous lui et que sa vision se brouillait, il l'entendit ajouter :

— Vous savez, je crois qu'il ne réalise même pas quand il est temps de faire une pause.

Une bonne odeur de rôti le réveilla, mais son corps ne réagit pas immédiatement à l'ordre de quitter la position horizontale. Il était allongé sur le dos, sous un toit de feuillages tressés, d'une rusticité

étonnante. Pourtant, sous lui, il y avait un matelas pneumatique ; et une légère couverture le protégeait de la fraîcheur de l'ombre. Il fit une erreur de jugement en roulant sur le flanc droit dans l'intention de se lever. L'énorme poids de son bras droit lui arracha un gémissement.

— Ah, toi aussi, tu es réveillé ? dit une voix toute proche. Il se tordit le cou et vit Théo couchée près de lui. Elle lui adressa un sourire effronté.

— C'est toi qui m'as livré à ce trio sadique, dit-il d'un ton accusateur, sans réaliser qu'elle se trouvait immobilisée par la même justice immanente.

— Moi, c'est Dart qui m'a dénoncée, dit-elle en haussant les épaules. Alors, je me suis dit, autant être en bonne compagnie.

Tout en parlant, elle tendit son bras droit, entaillé de quatre profondes coupures en spirale couvertes de cicatrisant.

Il lui prit doucement la main et lui rabaissa le bras.

— Comment t'es-tu fait ça ?

Elle regarda son bras, pensive et étonnée.

— Franchement, je ne me rappelle plus. Je crois que je fouillais le ketch de Bruce Olivine. Dart essayait de passer le museau dans l'écouille avant, quand tout le bateau s'est déplacé, et quelque chose m'a tirée par le bras.

— Comment vont tes jambes ?

D'un coup de pied, elle fit valser sa couverture. Sa jambe aussi était couverte de cicatrisant. D'un air détaché, elle examina sa peau arrachée du haut de la cuisse jusqu'à la cheville. L'intérieur de la jambe était seulement contusionné.

— Autrefois, je me faufilais mieux dans les petites ouvertures. Je n'aurais rien eu si j'avais porté mon pantalon de plongée. C'est superficiel, il faut juste que la peau repousse ; mais je suppose qu'on va rester un bon moment dans notre station balnéaire.

— Qui assume la direction ?

— Les docteurs, dit-elle en éclatant de rire. Holà ! Quelqu'un ! cria-t-elle. On a faim, par ici.

— J'arrive, répondit-on joyeusement.

Jim gémit en s'asseyant.

— Mais c'est vrai qu'ils arrivent ! dit Théo, alarmée. Elle s'assit aussi, tandis qu'il allait s'isoler dans les fourrés derrière leur chambre de fortune.

— J'ai toujours pensé que les hommes étaient les mieux lotis en des circonstances pareilles, ajouta-t-elle à son retour.

Cette courte mais essentielle expédition prouva à Jim Tillek qu'il était plus faible que les feuillages oscillant paresseusement à la brise. Il lui faudrait plus de temps qu'il n'en avait devant lui pour récupérer de ses fatigues d'hier.

— D'hier ? répéta Théo en riant, et il se rendit compte qu'il avait parlé tout haut. Mon vieux, ça fait trente-six heures que tu t'es éteint comme une chandelle. Aujourd'hui, on est *après-demain*.

— Mon Dieu, mais alors, qui...

Elle le prit par la main, et tira, assez fort pour que ses genoux se dérobaient sous lui. Le matelas pneumatique amortit sa chute, mais la secousse lui rappela qu'il avait d'autres blessures, en plus de son bras cassé.

— Paul a envoyé un autre traîneau pour accélérer la récupération du matériel, et une équipe d'Apprentis de Joël pour enregistrer les codes-barres sur leurs magnétos. Enfin, quand il reste des codes-barres.

Jim grogna, au moment où Betty Musgrave écartait les feuillages, avec un plateau qu'elle posa entre eux.

— Salut. Ça va mieux, Jim ? Théo ? dit-elle, sans rien de la gaieté forcée que Jim aurait trouvée déplacée.

— Il a dormi longtemps, longtemps...

Théo gloussa quand Jim l'interrompit d'un grondement.

— Parfait, tout le monde sera content de l'apprendre, dit Betty, sincèrement soulagée. Et je n'aurai pas à virer du matériel urgent que Joël m'a demandé de lui rapporter pour te faire de la place. Bon, mangez. Vous avez de la chance : aujourd'hui, vous êtes servis à domicile.

Elle s'assit sur les talons, et Jim eut l'impression qu'elle ne bougerait pas tant qu'ils n'auraient pas mangé tout ce qu'elle avait apporté : du klah, bien sûr, des fruits et des petits pains tout chauds. Cela suffit à lui faire attaquer son repas avec appétit, en marmonnant des remerciements.

— Oui, nous avons civilisé votre camp, vu que vous y resterez sans doute assez longtemps pour apprécier... un certain confort, termina-t-elle en faisant la grimace.

— Que se passe-t-il au Fort ? demanda Jim, dardant sur elle un oeil sévère.

Elle haussa les sourcils et leva les mains en un geste annonçant qu'elle ne voulait pas entrer dans les détails.

— Il y a du bon : nous sommes en sécurité au Fort. Et il y a du mauvais : il ne nous reste plus assez de batteries pour monter des attaques contre les Fils.

Elle haussa les épaules.

— Alors, on reste à l'intérieur. Bien à l'abri dans les grottes que les Fils ne peuvent pas attaquer.

— Emily ?

Betty fit la moue et balança la main pour signifier « couci-couça ». La navette amenant Emily du Terminus au Fort s'était écrasée

à l'atterrissage ; les médecins avaient unis leurs talents, qui étaient considérables, pour réparer son corps disloqué, mais elle se remettait lentement du traumatisme. Pas étonnant que Paul ait eu l'air si déprimé : lui et Emily constituaient une équipe formidable, chacun complétant et soutenant l'autre. Sans l'aide d'Emily, Paul Benden aurait du mal à faire face à tout, même avec l'assistance d'Ongola.

— Elle va un peu mieux, dit Betty, mais la convalescence sera longue. Pierre s'occupe vraiment bien d'elle. Ongola est un roc, comme toujours, et si seulement Joël arrêta de se lamenter sur le matériel perdu...

— Nous ne l'avons pas perdu... s'écrièrent en chœur Jim et Théo.

— Si vous n'en démordez pas tous les deux, gloussa Betty, je ne vois pas pourquoi Paul ferait autrement. Et c'est ce que je lui dirai.

Elle consulta son chrono.

— Bon, il faut que j'y aille. Contente que vous ayez retrouvé l'appétit.

Et, les saluant de la tête, elle écarta les feuillages pour s'en aller. Jim aperçut la plage et ses multiples activités.

— Tu peux attacher les branches, Betty ? lui cria Jim.

— Je suppose.

Elle prit un bout de ficelle et attacha la branche.

— Surveille-le, Théo.

— Avec plaisir, gloussa la dolphineuse.

— Ah, une dernière nouvelle, Jim, dit Betty. Kaarvan a appareillé du Fort à bord de *l'Aventurier* hier soir avec la marée. Il devrait être ici dans deux jours.

Peu après, ils entendirent le vrombissement d'un traîneau qui décollait, et, se dévissant le cou pour voir par leur fenêtre improvisée, ils virent l'appareil s'envoler vers le Fort. Jim allait se lever quand Beth Eagle parut.

— Vous auriez dû être dans ce traîneau tous les deux, dit-elle sans préambule. Malheureusement, Dart refuse de travailler avec Anna Schultz...

Théo sembla presque heureuse de ce refus d'obéissance.

— ... et Paul a dit, poursuivit-elle en se tournant vers Jim, que tu étais capable de crucifier quiconque voudrait piloter ton cher *Croix du Sud*, alors qu'il valait mieux te remettre en état de marche. Kaarvan va arriver avec du matériel et des techniciens pour remettre à flot cette flotte ridicule.

— Elle n'est pas ridicule, dit Jim, se rallongeant avec un soupir de soulagement.

— Toutefois, reprit Beth, s'agenouillant pour passer un instrument sur son corps, je crois que plus tôt tu remonteras sur ce

bateau...

— Navire, rectifia machinalement Jim.

— Navire, si tu veux ; plus tôt tu te reposeras.

— Mais il faut que je... commença-t-il, montrant l'activité régnant sur la plage.

— Il faut que tu te reposes, comme Théo ; ou vous ne nous servirez à rien, et Paul n'a pas besoin d'un souci de plus – comme la guérison du Capitaine James Tillek ! Elle se tourna vers Théo pour l'examiner à son tour.

— Et tu retourneras sur le *Croix du Sud* avec lui, pour que ton petit mammifère te voie. Mais Térésa, Kibby, Max et Pha ont instruction de s'assurer qu'elle ne te laissera pas entrer dans l'eau avant que ta peau ait repoussé. Tu m'entends, Théo Force ?

— Comment pourrais-je faire autrement, dit la dolphineuse, réprimant un éclat de rire.

Le soir, avec mille précautions, on les escorta – ils avaient refusé de se laisser porter, pourtant, Théo avait les jambes raides et avait pâli sous son hale – jusqu'à un canot que Dart et Pha remorquèrent jusqu'au *Croix du Sud*. Après avoir été hissé à bord par Efram et un homme d'équipage, Jim parvint à descendre dignement à sa cabine, dont on avait réparé le désordre provoqué par la tempête. Théo, incapable de plier ses genoux à vif et de descendre la courte échelle menant aux cabines, dut être portée jusqu'à sa couchette.

— Nous dormons à bord, dit Efram, tendant une unité-comm à Jim, mais si tu as des problèmes, tu n'as qu'à appeler.

— Ou appeler Dart, dit Anna Schultz, passant la tête par la porte.

Elle fit une grimace bon enfant.

— Elle patrouille autour du bateau. J'espère seulement qu'elle n'empêchera pas Théo de dormir, car elle n'arrête pas de donner des coups de museau dans la coque près de sa couchette.

Les deux dolphineuses avaient des écorchures et contusions aux jambes, non protégées par le pantalon de leur combinaison, mais Anna n'avait pas été aussi grièvement blessée que Théo.

— Je suis de cuisine, poursuivit Anna, et j'ai ordre de ne pas vous réveiller pour le petit déjeuner, alors je le laisserai dans le carré, et vous mangerez quand vous voudrez.

A son arrivée, l'*Aventurier* jeta l'ancre près du *Croix du Sud*, et Kaarvan vint à la rame présenter ses respects à Jim Tillek, qui tentait d'établir un calendrier pour les réparations et les horaires du lendemain. Kaarvan le considéra du seuil un bon moment, puis grogna quand il comprit ce que faisait Jim.

— A ce qu'on m'a dit, tu es en convalescence. Et encore, ça me

paraît trop optimiste.

— Les vieux marins ne meurent jamais, dit Jim en riant.

— Mais ils s'estompent dans les lointains, mon ami. Kaarvan lui enleva prestement son bloc des mains.

— A partir de maintenant, c'est mon boulot.

Comme les décisions mineures qu'il avait dû prendre pour n'accomplir que la moitié du travail l'avaient déjà fatigué, Jim leva les mains en un geste de reddition et sourit joyeusement au capitaine. Ce n'était que raisonnable de lui laisser prendre la relève. Mais, tous les soirs, Kaarvan le taciturne venait lui faire son rapport sur le *Croix du Sud*, annonçant ce que les dauphins avaient récupéré au fond de la mer, et discutant du programme des réparations du lendemain. Jim lui en sut gré : ainsi, il se sentait moins inutile, et il avait l'impression de retrouver son commandement.

Pendant la journée, il montait sur le pont pour admirer les acrobaties des dauphins, et observer à la jumelle le chantier naval improvisé. Comme Théo affirmait que le soleil et le grand air accéléraient la cicatrisation, elle parvenait à monter sur le pont, et, allongée dans le cockpit, laissait traîner sa main dans l'eau à l'intention de Dart, qu'elle avait persuadée de « coopérer temporairement » avec Anna.

Les dauphins étaient infatigables ; ils retrouvaient sans cesse caisses et ballots roulés par la marée à des distances considérables, et revenaient demander des harnais pour remorquer leurs trouvailles jusqu'à la plage.

— Ils nous épuisent, dit Efram à Jim un soir au dîner, si exténué qu'il arrivait à peine à porter sa fourchette à la bouche.

— Vous avez tous besoin de repos, dit Anna d'un ton sévère. Donnez-nous donc l'occasion, à nous autres Apprentis, de voir comment les dauphins effectuent les sauvetages sous-marins. Ils savent, eux. Nous devrions savoir aussi.

Jim en parla le soir même avec Kaarvan, et immédiatement tous les dolphineurs titulaires se virent accorder une permission à terre de trois jours. Nullement concernée par cet ordre, vu qu'elle était nageuse suppléante, Anna continua à dormir sur le *Croix du Sud* quand les autres partirent à terre, mais Jim prit sa relève à la cuisine, se vantant de pouvoir concocter des repas très convenables à partir de leurs provisions limitées.

— Comment se fait-il que tu cuisines si bien ? lui demanda Théo, l'ayant complimenté une fois de plus sur les filets de poisson farcis qu'il venait de lui servir. Tu as été marié ?

— Moi ? Non, et c'est pour ça que je sais faire la cuisine, répondit-il en lui souriant.

Il passa ainsi des journées heureuses, à pêcher pour compléter

leur ordinaire et les fruits que Dart leur apportait dans son filet. Il appréciait la compagnie discrète de Théo, surtout quand elle lui demanda son lecteur et la cassette historique sur l'Évacuation de Dunkerque.

— Je crois que nous avons renversé la situation, la flottille étant sauvée par les hommes et les dauphins, lui dit-elle, mais ces troupes ont dû sans doute s'émerveiller autant que nous d'avoir survécu.

Jim lui sourit, comprenant exactement sa pensée. En fait, il commençait à souhaiter que leur convalescence dure longtemps. Pourtant, il retrouvait rapidement ses forces, maintenant capable de faire plusieurs fois le tour du *Croix du Sud*, malgré le poids gênant de son gélipâte. Beth remarqua avec satisfaction qu'il remettait un peu de chair sur ses vieux os et que ses fractures se ressoudaient bien. Sur l'insistance de Théo, elle renforça les cicatriseurs de la dolphineuse, qui put bientôt suivre Jim dans ses promenades, accompagnée des joyeux couinements de Dart.

— Dart vaut mieux que le *Croix du Sud*, remarqua Théo un jour après avoir lentement remonté l'échelle de corde.

Sur le sol, elle avait toujours des mouvements raides à cause de ses blessures ; dans l'eau, elle retrouvait sa grâce naturelle.

— Comment ça ? rétorqua Jim, étonné.

— Dart me répond, dit Théo souriant en s'installant dans les coussins du cockpit.

— Et tu crois que mon bateau ne communique pas avec moi ?

— Ah oui ?

— A sa façon. Comme en ce moment, dit-il, sentant une altération dans le mouvement des vagues.

Il se pencha pour tapoter le baromètre. Au même instant, l'unité-comm bourdonna.

— Grain annoncé, Jim, dit Kaarvan quand Jim répondit. Dans une heure, à cinq minutes près. Tu as besoin d'aide ?

Soudain, Dart creva la surface, et, dressée à la verticale sur sa queue, parla avec tant d'agitation que Jim ne comprit pas un mot. Mais Théo comprit, elle.

— Elle dit que la mer change, dit Théo en souriant, et qu'on va avoir une tempête.

— Maintenant, nous savons que c'est vrai, dit Jim, lui rendant son sourire. Je vais juste fermer les écoutilles avant. Nous sommes bien ancrés pour supporter une tempête, alors nous n'avons pas besoin de nous déplacer.

— Tu as besoin d'aide ?

— Non. Retourne en bas avant que ça remue.

Théo fit la grimace, mais posa les pieds par terre et se leva.

Tout en fermant les écoutilles et en vérifiant la situation sur le

pont, Jim constata qu'on prenait aussi des précautions sur la plage. Des nageoires sillonnaient la mer, les dauphins venant déposer à terre leurs partenaires. Un groupe sans accompagnateur – et Jim eut bien l'impression de reconnaître Kibby, cabriolant en tête de la bande – nagea vers la tempête pour ramener un rapport à Kaarvan.

— Je me sentirais plus en sécurité dans l'eau avec Dart, dit Théo, fronçant les sourcils quand Jim la rejoignit dans le carré.

Elle avait fait du klah et préparé une collation.

— Tu sais qu'Eba a déjà dit la même chose.

Jim s'assit à sa place habituelle au bout de la table.

— Nous étions plus en sécurité, parce que nous pouvions plonger plus profond, jusqu'à des eaux tranquilles. J'avais tout l'oxygène qu'il me fallait avec mon respirateur.

Théo buvait son klah à petites gorgées. Son bras retrouvait peu à peu sa mobilité, mais elle n'arrivait toujours pas à le lever jusqu'à sa bouche.

— Je sais que vous avez vécu des moments terribles à la surface, mais on veillait d'en dessous.

Jim posa la main sur la sienne, dont les doigts frémissaient nerveusement.

— Je sais. C'est grâce à vous que nous n'avons eu aucun mort.

— C'est notre boulot, dit-elle avec un sourire impudent, sans retirer sa main.

Sous eux, le *Croix du Sud* réagissait à l'agitation de la mer. L'unité-comm bourdonna.

— Ici Kaarvan. Les dauphins rapportent que la tempête sera courte mais un peu forte. Prêts ?

— Aussi prêts que possible.

Jim coupa la communication et se tourna vers Théo, rattrapant machinalement sa chope de klah qui glissait sur la table inclinée.

— Tu ne serais pas plus à l'aise dans une couchette ? Les mouvements du bateau seront rudes pour tes jambes encore à vif.

Elle le gratifia d'un regard bizarre, et d'un sourire encore plus étrange.

— Peut-être bien.

Elle se déplaça lentement vers le bout de la table, où Jim la rejoignit. Il la prit par le bras comme le bateau se cabrait. Ils entendirent le vent qui forcissait, les filins qui claquaient contre le mât, et les vagues qui cognaient contre la coque.

Se soutenant de sa main valide, Théo avança lentement vers la cabine de proue où la double couchette était à peine plus large que la couchette simple de sa cabine. Jim la suivit, craignant qu'elle ne soit projetée contre la paroi. Il avait le bras droit collé le long du corps, le gauche levé pour s'équilibrer au besoin.

Juste comme ils arrivaient à la cabine, le *Croix du Sud* piqua du nez et Théo fut projetée sur Jim. Instinctivement, il la serra contre lui, l'expérience de toute une vie l'aidant à garder leur équilibre malgré les mouvements erratiques du bateau. Elle jeta son bras gauche autour de sa taille, et se blottit contre lui. Il la sentait trembler, il sentait la douceur de sa peau contre la sienne, et il resserra son étreinte, étonné de ressentir des émotions contradictoires oubliées depuis longtemps.

— Elle ne sera pas si mauvaise que l'autre, dit-il pour la rassurer.

Mais pourquoi pensait-il que Théo avait besoin d'être rassurée...

— Je n'ai pas peur, espèce de vieux fou, dit-elle d'une voix tendue.

Déplaçant son bras gauche, elle le lui passa autour du cou, et, lui abaissant la tête de force, elle l'embrassa si longuement qu'il en perdit l'équilibre et qu'ils s'affalèrent tous les deux sur la couchette quand le *Croix du Sud* piqua du nez.

— Tes jambes ? Ton bras... commença Jim, sans pourtant desserrer son étreinte. Je vais te faire mal...

— Il y a des façons, sapristi, Jim Tillek, il y a des façons !

Malgré le roulis et le tangage, qui parfois travaillaient à son avantage, il découvrit qu'effectivement il y avait des façons, et que les souffrances étaient minimes. En fait, Jim décida que l'heure qui suivit pouvait être qualifiée de thérapeutique – entre autres adjectifs qu'il n'avait pas eu l'occasion d'utiliser depuis longtemps.

— Nous ne sommes plus jeunes ni l'un ni l'autre, dit Théo, quand le *Croix du Sud* eut repris son assise sur la mer calmée, mais tu as de beaux restes, mon ami.

— Oui, répondit Jim d'une voix rauque, à la fois fier et surpris. Et content de le prouver. Surtout à toi.

Et il l'embrassa tendrement.

L'unité-comm bourdonna, et Jim se leva en soupirant pour répondre.

— Dart est d'accord, tu sais, lui cria Théo.

Il répondit à cette saillie par un gloussement, mais il se sentit tout de même fier. Les dauphins étaient des juges extraordinaires des qualités et des défauts des humains.

Beth Eagle autorisa Jim à faire des travaux légers.

— Et quand je dis « légers », Jim Tillek, c'est légers. Quoique tu aies l'air bien reposé.

— Je le suis, dit-il d'un ton neutre, sur quoi il partit à la recherche de Kaarvan pour voir comment il pourrait s'employer utilement.

Il en savait assez sur l'architecture navale pour aider Kaarvan à superviser les réparations. Le dernier grain n'avait infligé que peu de

dommages au chantier naval improvisé, et avait fait remonter à la surface des ballots que les dauphins poussaient assez près de la côte pour que les Apprentis de Joël viennent les récupérer.

Théo se plaignant que l'inaction la rendait folle, Beth lui permit de venir à terre tous les jours, pour aider à décrypter les codes-barres des « paquets-mystères » gorgés d'eau.

Le soir, Jim et Théo revenaient au *Croix du Sud* à la rame, mais personne ne semblait trouver cela bizarre, d'autant que Dart les accompagnait.

— Croient-ils donc que Dart joue les duègnes ? demanda Jim, ironique.

Devant son air perplexe, il lui expliqua le terme et elle éclata de rire.

— Pas elle. Tu auras remarqué qu'elle ne nage pas entre nous, dit-elle avec un sourire malicieux. Jim éclata de rire, car il ne l'avait pas remarqué.

— Tant mieux, parce que ce serait affreux si elle se mettait entre nous, dit-il, dissimulant l'appréhension qu'il ressentait même à une allusion aussi discrète à leurs rapports.

Il désirait du fond du cœur qu'ils se prolongent, mais ne savait pas comment aborder le sujet.

— Tu as le *Croix du Sud*, moi j'ai Dart.

— Et nous nous avons l'un l'autre ?

Ce n'était pas une question, mais pas non plus une constatation. Soudain, il attendit la réponse avec plus d'anxiété que n'aurait dû en ressentir un homme de son âge, lui semblait-il.

— Naturellement, dit-elle d'un ton égal, contemplant calmement le *Croix du Sud* maintenant tout proche.

Souriant de soulagement, Jim donna ses derniers coups de rames avec une énergie renouvelée.

Un heureux événement – la naissance de la fille de Carolina – remonta le moral des naufragés, toujours attelés aux fastidieuses réparations des bateaux. Malawi et Italia avaient été ses sages-femmes, et, avec la mère, elles amenèrent la nouvelle femelle assez près du rivage pour la faire admirer. Entre leurs couinements excités, les nurses et la mère criaient un nom. Théo devait rester à terre, mais la partenaire de Carolina nagea vers les dauphins pour identifier ce que les dauphins tentaient de leur communiquer.

— Atlanta ! Atlanta ! cria Bethan, revenant vers la plage. Les gens ne me croient pas quand je leur dis que mes dauphins en savent autant qu'eux sur la Vieille Terre.

— C'est un nom de circonstance. Je suis d'ailleurs surpris qu'aucune n'ait reçu ce nom plus tôt, dit Jim, alors que Bethan, souriante, le rejoignait avec Théo. Tu as aidé Carolina à choisir ce

nom ?

Essorant ses longs cheveux, elle sourit jusqu'aux oreilles.

— Si on veut. Carrie voulait un nom évoquant quelque chose de grand et d'humide.

Jim s'esclaffa, et elle sourit une fois de plus.

— C'est assez proche d'« Atlantique ». J'ai essayé de la tenter avec des noms de pays ou de villes se terminant en « a », parce que je n'ai trouvé aucun lac avec cette terminaison féminine. Même les colonies ne donnent pas de noms féminins aux lacs et aux océans.

— Tu as fait un bon compromis, dit Jim, chaudement approbateur.

Le lendemain, une équipe de dauphins et de dolphineurs apporta son nouveau mât au *Croix du Sud*. En grande cérémonie et avec beaucoup d'efforts, il fut dressé dans son emplanture, de nouveau étai mis en place, le bout-dehors raccroché, la voile installée et hissée dans la brise.

Selon l'expérience de Jim, les *événements* se produisaient toujours par trois. Le troisième fut annoncé par Paul Benden, à travers le récit presque incohérent de la réapparition des dix-sept dragons et de leurs cavaliers. Après avoir participé à l'évacuation du Terminus, Sean, Sorka et les autres avaient été sollicités pour transporter certains matériels à travers le continent méridional jusqu'à Key Largo, alors même que la flottille de Jim appareillait. Le contact avait été rompu en route, et le sort des inestimables dragons et de leurs cavaliers avait provoqué chez tous une angoisse bien compréhensible. Jim reçut la communication à son bureau improvisé de la plage, où il réfléchissait sur le chargement des bateaux bientôt prêts à reprendre la mer.

— Ils ont surgi dans le ciel au-dessus du Fort, comme ça, Jim, dit Paul, avec une jubilation si tonique que Jim mit le haut-parleur pour que tout le monde entende son récit. Les dragons crachaient les flammes, calcinaient les Fils, piquaient, disparaissaient et reparaissaient. Les cavalières des reines actionnaient leurs lance-flammes. Les mâles broyaient la pierre de feu, crachant les flammes jusqu'à épuisement de la pierre – à peu près au moment où les Fils arrivèrent sur les montagnes, où ils ne peuvent guère abîmer les rochers.

« Et alors, poursuivit Paul d'une voix vibrante, ces jeunes chenapans ont atterri et ont exigé de l'herbe calmante et des fournitures médicales pour leurs dragons, faisant la sourde oreille à mon ordre de venir au rapport, et au trot ! »

Jim sourit, comme bien des auditeurs. Le marin pensait d'abord à son bateau, à sa propre sécurité ensuite ; le dolphineur à son partenaire, le cavalier à son dragon. Il échangea un regard entendu

avec Théo.

— Cela fait, voilà-t-il pas que le jeune Sean Connell les amène, en rang et au pas militaire, jusqu'à l'entrée du Fort. Et *après*, il a eu l'impudence de me les présenter sous l'appellation des « chevaliers-dragons de Pern » !

Jim éclata de rire en se penchant vers le micro.

— Eh bien, c'est exactement ce qu'ils sont, non, Paul ?

— Effectivement ! Et maintenant, je suis certain que nous réussirons, Jim. Certain !

— Comme nous tous.

De la main, Jim fit signe aux autres d'acclamer la nouvelle, et ils poussèrent trois vibrants « hurra ».

— Présente-leur nos compliments. De telles nouvelles nous redonnent du courage, à nous aussi. Il s'étonna de voir Théo essayer quelques larmes, et plus tard, allongé près d'elle dans leur cabine, il lui demanda pourquoi elle avait pleuré.

— Nager avec Dart est la meilleure chose – enfin, presque, rectifia-t-elle, le regardant en souriant – qui me soit jamais arrivée. Mais je crois qu'un dragon de combat doit être un cran – et même plusieurs – au-dessus, étant donné qu'ils sont notre équivalent des sauveteurs de Dunkerque. Si peu en ayant sauvé tellement.

Tous les travaux se terminèrent en même temps, ce qui venait d'une bonne organisation, disait Kaarvan, tandis que Jim était persuadé que le moral y était pour beaucoup. Ils chargèrent les derniers matériels prioritaires sur *l'Aventurier de Pern*, et distribuèrent le reste, malgré les codes-barres illisibles, sur les bateaux prêts à remettre le cap à l'ouest. L' *Aventurier* allait cingler vers le nord pour décharger, puis reviendrait escorter Jim pour la traversée des Grands Courants.

Quand il arriva enfin à Key Largo, Jim conféra avec Paul qui ne prenait pas de risques et avait envoyé les quatre grands bateaux, l' *Aventurier de Pern*, le *Mayflower*, le *Vierge des Mers* et le *Persée*, attendre leur arrivée au débarcadère. C'était devenu un point d'honneur, pour les skippers maintenant expérimentés de sa flottille, d'amener leurs bateaux à quai. Mais peu étaient capables de traverser les deux Grands Courants sans assistance, et c'est pourquoi les quatre grands bâtiments, pourvus de puissants moteurs auxiliaires, les escorteraient. Jim avait beaucoup réfléchi à la façon de faire franchir ces obstacles à sa flottille, et il fut content que les autres capitaines approuvent son plan, selon lequel ils continueraient à naviguer vers l'ouest, jusqu'à l'endroit où le Courant Oriental était le plus proche du Courant Occidental. Puis ils s'engageraient dans le Courant Oriental, se laissant dériver pendant un jour jusqu'aux eaux calmes séparant les

deux Courants. Enfin, démarrant les moteurs hors-bord – les grands bateaux remorquant ceux qui n’avaient ni la masse ni la vitesse nécessaires – ils traverseraient le Courant Occidental pour atteindre les eaux calmes à la pointe de la péninsule de Boll. La remontée de la côte jus qu’au Port du Fort devait être de la routine.

Ils envoyèrent les dauphins en éclaireurs pour les renseigner sur la météo. Puis, assurés d’avoir beau temps et bon vent, ils partirent enfin pour la dangereuse Traversée. Cette fois, la chance fut avec eux, aucune angoisse ne vint troubler cette Traversée avant leur arrivée dans les eaux côtières tranquilles du Nord. Certains bateaux avaient même encore un peu de carburant. Les équipes de dauphins les avaient escortés jour et nuit en cas de défaillances des moteurs. Suivit une navigation sans histoire. Presque décevante dans sa banalité, pensa Jim, comme le *Croix du Sud* filait majestueusement vers son dernier port d’attache.

Pas tout à fait le dernier, rectifia-t-il mentalement. A Key Largo, il avait longuement parlé avec les autres skippers de leurs projets d’avenir et de la façon de protéger leurs bateaux contre les Fils.

— Ils nous ont construit une espèce d’abri sous le quai, dit Kaarvan, dessinant l’installation tout en parlant. Il faudra démâter, bien sûr, mais c’est sans importance. *L’Aventurier* y tient tout juste avec deux autres gros bateaux, ou quatre petits.

— Ça suffira à ravitailler le Fort en poisson frais quand nous pourrons sortir, dit Sejby, frictionnant le chaume de son menton et regardant pensivement Jim.

Jim saisit ce qu’il n’exprimait pas, et sourit en levant son géliplâtre.

— Ça, ça va me contraindre à l’inaction un bon moment.

— Ce n’est pas tout, Jim, ajouta vivement Veranera. Ozzie a parlé d’une grande caverne à la pointe orientale de la Grande Ile. Assez grande pour qu’on puisse y entrer à la voile, d’après lui. Où les eaux sont profondes même à marée basse, et assez hautes de plafond pour qu’on n’ait pas à démâter. On s’est dit qu’on pourrait établir un roulement : laisser un ou deux bateaux en service et ancrer les autres dans la grotte.

Jim approcha de lui la carte de la région, sur laquelle on avait indiqué l’emplacement de la caverne.

— Je n’ai pas d’objection. Pour moi et le *Croix du Sud*, ce serait une bonne solution. Et le trajet serait facile.

— Après ce que tu viens de faire, c’est sûr, dit Per Pagnesio avec un entrain inusité. Je pourrais passer plus de temps à terre, ce qui plaira à ma femme.

Ils décidèrent alors que le *Croix du Sud*, le *Vierge des Mers* et le

Persée passeraient la première année dans la caverne. *L'Aventurier* y viendrait aussi pour y transporter les autres équipages. Kaarvan voulait se rendre compte par lui-même si la grotte pouvait contenir son bateau, le plus grand de tous. Dans ce cas, il le mettrait au vert l'année suivante.

— Comme ça, il y aura davantage de marins qui pourront continuer à travailler, car le quai peut abriter les petits bateaux, dit Kaarvan. Ça fera un plus grand nombre d'heureux.

— Alors, tu vas mettre le *Croix du Sud* dans... comment dis-tu déjà ? demanda Théo quand il lui exposa leurs plans.

— Dans la naphtaline.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des boules destinées à préserver des mites les vêtements dont on ne se sert pas. Les mites sont des insectes ailés qui mangent la laine.

Jim ne faisait pas vraiment attention à ce qu'il disait dans le calme vespéral de leur cabine.

— La navigation te manquera, Jim.

Il le savait, mais ils savaient aussi tous les deux que sa décision était raisonnable. Il se fatiguait si vite, ces temps-ci, même à faire ce qu'il aimait le mieux !

— C'est vrai, mais je serai d'autant plus heureux quand nous nous y remettrons.

— Nous ?

— Eh bien, Dart n'a pas d'objection à devenir l'escorteuse officielle du *Croix du Sud*, non ?

— Bien sûr que non, dit Théo, lui rabattant une mèche en arrière. Tu as besoin d'une coupe de cheveux.

— C'est possible, dit-il, souriant à cette observation totalement étrangère à leur discussion. A deux, plus Dart, nous pourrions ramener le *Croix du Sud* jusqu'à la Grande Ile, poursuivit-il, résistant encore à la nécessité de désarmer son cher bateau.

— Une lune de miel ? pouffa Théo.

Il la serra dans ses bras et poursuivit :

— Et l'année prochaine...

— Nous serons trois, Jim...

Il s'écarta pour la regarder.

— Tu ne veux pas dire...

Elle rit, ravie de sa surprise.

— Je t'ai dit que tu avais de beaux restes, mon ami. Je pensais que c'était trop tard pour moi, mais je me suis faufilée avant la limite.

A ce stade, il oublia tous les autres projets qu'il voulait discuter avec elle et sut qu'il avait pris la bonne décision en acceptant de

désarmer temporairement le *Croix du Sud*.

Le brouillard planait sur les petites baies à tribord quand le *Croix du Sud* approcha du quai dont Kaarvan venait de lui annoncer à l'unité-comm qu'il n'était plus loin. Le vent était trop faible pour gonfler le foc, mais un léger courant les poussait de l'avant.

Soudain, le carillon d'une cloche résonna à travers le brouillard. Brusquement, tous les dauphins de l'escorte crevèrent la surface en bonds extatiques, deux d'entre eux se dressant à la verticale sur la queue dans leur joie. Même Jim comprit nettement ce qu'ils criaient en chœur :

— Cloche ! Cloche ! Cloche !

Théo regarda Jim, étonnée et perplexe.

— Mais tu n'as pas emporté la Cloche et Monaco ! Comment...

— Le *Buenos Aires* avait plus d'une cloche dans ses soutes, dit Jim, lui entourant les épaules de son bras.

— Ça alors, dit Théo.

Elle renifla, et Jim vit des larmes couler sur ses joues.

— Je ne sais pas qui a pensé à ça, mais c'était très attentionné de sa part. Regarde comme ils sont contents d'avoir une cloche ici aussi. Écoute un peu le bruit qu'ils font !

Jim commençait à reconnaître quand les dauphins « chantaient ». Et il savait aussi que, mystérieusement, ils avaient traversé les mers de Pern pour... rentrer à la maison !

LE FORT DE RED HANRAHAN

— Écoute, ça, je le sais, Paul, dit Red Hanrahan, rabattant en arrière avec irritation ses cheveux argentés striés de roux. Nous gaspillons moins en gardant tout centralisé. Mais ce n'est pas parce que j'aurai des provisions à moi que je ne les partagerai pas quand ce sera nécessaire.

Paul Benden se dit soudain que tous les habitants du vaste Fort avaient besoin d'une coupe de cheveux – sauf, bien sûr, les chevaliers-dragons, maintenant au nombre de cinq cents dans leur Weyr. Ils les coupaient en brosse, plus facile à caser sous les casques de cuir qu'ils avaient adoptés. Mais ils ne pouvaient pas manquer à ce point de ciseaux, quand même !

Puis, contrarié de la tendance croissante de son esprit à prendre la tangente, il ramena son attention sur les paroles de Red.

— Mais il n'en demeure pas moins que la plupart des chevaux attrapent la teigne quand ils sont forcés de rester sur des litières humides que nous n'avons pas les moyens de changer. Et ils ont absolument besoin d'exercice *régulier*, qu'ils ne peuvent pas avoir ici. Dans le système de grottes que j'ai trouvé, le sol est sableux – bien plus facile à garder propre ; et c'est assez grand pour leur faire faire de l'exercice les jours de Chutes.

— Et... tenta une fois de plus d'intervenir Paul, car il n'avait pas pu formuler une phrase complète depuis que Red s'était lancé dans son plaidoyer passionné pour quitter le Fort.

— J'en ai parlé avec Sean. Nous ne serons pas une charge pour lui et le Weyr. Les Fils ne sont jamais tombés sur l'endroit que j'ai trouvé – jusqu'à présent, ajouta-t-il avec un sombre sourire qui atténua un peu son air hagard. De plus, poursuivit-il, brandissant l'index devant Paul qui ouvrait la bouche, Cobber et Ozzie ont exploré à fond le système de tunnels relevé par sonar avec les petits monstres photosensibles de Fleur du Vent, de sorte que nous avons muré tous les tunnels dangereux. Nous avons une petite installation hydro-

électrique qui utilise un cours d'eau voisin, et Boris Pahlevi a concocté les façons les plus efficaces d'utiliser les excavatrices et les foreuses électriques. Cecilia Rado nous a dessiné des plans pour agrandir la grande salle et faire des tas d'appartements en façade. Les pierres ainsi extraites, nous nous en servirons pour faire des constructions au pied de la falaise, comme ici, de sorte que nous aurons des ateliers aussi bien que des logements individuels pour les familles qui nous accompagneront. C'est ça la grande motivation au départ, Paul.

Il eut un frisson convulsif.

— Je sais que nous avons dû nous entasser ici les uns sur les autres pour nous protéger et nous soutenir mutuellement. Mais trop, c'est trop. Surtout dans mon métier. Je perds les meilleures années reproductives de mes juments. Et maintenant que nous avons des algues sèches pour ajouter des protéines et des fibres à leur alimentation, nous n'aurons besoin que d'une seule machine à faire le fourrage.

Paul leva les deux mains.

— Laisse-moi placer un mot, veux-tu, Red ? Je n'ai aucune objection à votre départ, dit-il avec un grand sourire.

— Non ? fit Red, sincèrement stupéfait. Mais je croyais...

Paul se permit un rare éclat de rire, qui fit réaliser au grand vétérinaire à quel point l'Amiral avait changé depuis neuf ans. Cela n'avait rien d'étonnant quand on pensait à toutes les charges qu'il avait dû assumer depuis la mort d'Emily Boll, trois ans plus tôt. Paul se leva et s'approcha du mur de son bureau, couvert des cartes prises par les sondes quand les astronefs s'étaient mis sur leurs orbites définitives. Certains symboles indiquaient les dépôts de minerais ; le rouge marquait les grottes, avec des relevés des tunnels faits au sonar. Trois agrandissements représentaient respectivement l'immense Fort de Fort, le Weyr de Fort occupé par les chevaliers-dragons, et l'agglomération de Boll, fondée l'année précédente.

— Je *ne permettrai pas* à quiconque un départ inconsidéré, Red, juste pour le plaisir de s'éloigner d'ici, mais la décentralisation est essentielle.

Red savait que Benden craignait une autre épidémie de fièvres comme celle qui avait décimé le Fort trois ans plus tôt.

— Nous devons commencer à établir des communautés indépendantes et autonomes. Cela fait partie de notre Charte, que je suis bien décidé à appliquer. Mais, par ailleurs, avec la menace constante des Fils, je dois limiter les nouvelles installations pour ne pas trop surmener les dragons pendant les Chutes. Nous ne pouvons pas envisager de nous développer s'ils ne peuvent pas assurer la protection aérienne. Je ne veux pas risquer des vies précieuses – pas après la dernière épidémie.

Paul s'assombrit. Rares étaient les familles qui n'avaient pas connu de pertes provoquées par la fièvre débilitante ayant frappé les colons déjà désespérés. Les vieux, les jeunes enfants et les femmes enceintes avaient été les plus touchés et, avant que l'équipe médicale surmenée ait pu fabriquer un vaccin, l'épidémie s'était terminée d'elle-même, laissant près de quatre mille morts dans son sillage. Quand même, les survivants étaient immunisés contre les rechutes. Ils avaient étudié tous les vecteurs possibles – alimentation, ventilation, allergies, substances toxiques pouvant provenir des unités hydroponiques –, mais la cause de l'épidémie restait toujours un mystère.

La fièvre avait provoqué un autre problème : un grand nombre d'orphelins entre huit et douze ans. Ils avaient dû être placés chez des parents nourriciers, et, bien qu'il ne manquât pas de volontaires, une certaine réorganisation avait été nécessaire pour trouver tels adultes psychologiquement compatibles avec tels enfants.

— Ceux qui partent doivent aller dans des... installations correctement explorées.

Paul eut un rire sans joie, et Red un sourire ironique, car « installations » était un bien grand mot pour leurs primitives habitations troglodytiques.

— Pierre et les siens ont eu de la chance de trouver un tel système à – il baissa les paupières, trouvant encore difficile de prononcer le nom de sa défunte collègue – Boll.

— Nous avons de la chance que Tarvi et Sallah aient exploré une si grande partie de cette région quand ils l'ont fait, ajouta Red, pour donner à Paul le temps de se ressaisir. Et il ne faut pas perdre non plus les avantages d'une communauté centrale. Fort doit rester le premier centre d'enseignement de la planète.

Red faisait allusion au dédale de grottes et tunnels adjacents au Fort proprement dit, où les médecins isolaient les victimes de l'épidémie. Depuis trois ans, ces infirmeries étaient converties en salles de classes, ateliers et dortoirs, qui soulageaient un peu le surpeuplement du Fort.

— Bon, dit Paul avec plus de vigueur, qui vient avec toi ? Tes petits-enfants ?

Il parvint à sourire. Red et Mairi avaient chez eux davantage d'enfants de la seconde génération que de la première. Sorka avait un bébé presque tous les ans, bien que participant à toutes les Chutes avec sa reine. Red et Mairi en avaient cinq à demeure, leur laissant l'esprit libre pour combattre les Fils et entraîner les jeunes dragons. L'aîné, Michael, neuf ans, passait autant de temps qu'il pouvait au Weyr, empruntant souvent clandestinement une monture à son grand-père pour s'y rendre. Il était aussi roux que volontaire et tenace.

— Non, répondit Red, un peu triste, mais soulagé.

Mairi avait assez à faire avec ses propres enfants, plus les quatre de son fils Brian dont elle s'occupait pour que leur mère, Jair, puisse continuer ses études d'ingénieur-mécanicien.

— Michael aurait trop de chemin à faire pour revenir au Weyr chaque fois qu'il peut s'échapper.

L'enfant était fou de dragons, mais son père ne voulait pas qu'il soit candidat avant ses douze ans.

— Maintenant, il y a des gens au Weyr pour prendre soin d'eux si Sorka est occupée. Et aussi l'école.

Le Weyr abritait maintenant cinq cent vingt dragons, après neuf ans de reproduction enthousiaste par les onze reines des deux premières Éclosions, et, plus récemment, la première fille de Faranth, et ils avaient demandé du personnel supplémentaire pour aider aux tâches domestiques dont les chevaliers-dragons n'avaient pas le temps de s'occuper. On y avait envoyé les orphelins les plus âgés, et suffisamment de familles et d'adultes pour s'acquitter des travaux nécessaires.

Cela se savait peu, mais le Weyr pourvoyait à une partie de ses besoins alimentaires grâce à des expéditions judicieuses dans l'hémisphère sud. Sorka envoyait souvent Michael au Fort avec un sac de fruits ou un ou deux cuisseaux de bœuf attachés à sa selle.

— Nous avons des célibataires, des orphelins, et assez de couples rassis sachant bien leur métier.

Red lui tendit sa liste. Lui et Mairi avaient trié sur le volet ceux qui allaient les accompagner, tenant compte du caractère aussi bien que des spécialités professionnelles.

— Je voudrais que tu m'autorises à recruter d'autres Apprentis quand ils auront passé leurs examens. Naturellement, j'accueillerai volontiers à l'avenir tous ceux qui manifesteront des dispositions pour l'élevage.

— Toi et Mairi, vous avez été formidables avec les orphelins.

En fait, Mairi en aurait bien pris chez elle autant qu'elle le pouvait, mais le bon sens avait imposé une limite au temps qu'elle pouvait consacrer à chaque pré-ado.

— Alors, tu emmènes tout le régiment ? Red sourit au sobriquet qu'on avait donné à sa famille élargie.

— Mairi a toujours su s'y prendre avec les jeunes, et elle aurait l'impression de les abandonner juste quand ils viennent de surmonter leur deuil. De plus, je trouverai facilement à les employer.

Paul suivit du doigt la liste, écrite sur un mince papier gris déjà recyclé plusieurs fois. On réservait pour les documents spéciaux les précieuses plastifeuilles qui leur restaient. Quelques ordinateurs personnels étaient encore en service, grâce à la fabrication de générateurs à partir des navettes démontées, mais les gens avaient

perdu l'habitude de s'en servir quotidiennement.

La liste de Red comprenait quatre étudiants vétérinaires, mais il y avait plus qu'assez d'Apprentis et de praticiens expérimentés pour que le Fort ne se trouve pas démuni. Red lui-même terminerait leur instruction et leur ferait passer leurs examens. Mar Dook avait bien instruit son deuxième fils, Kes, en agronomie, et il amenait avec lui sa jeune famille ; le jeune Akis Andriadus venait de terminer ses études de médecine générale, et sa femme, Kolya Logorides, était gynécologue-obstétricienne, de sorte qu'ils assureraient l'infrastructure médicale ; de plus Mairi savait soigner les petits bobos. Ilsa Langsam venait de passer ses tests d'institutrice, et elle ne manquerait pas d'écoliers. Max et Emily Schultz faisaient partie des orphelins les plus âgés, avec les deux Wang et les deux Brennan : après la mort des parents, on s'était efforcé de ne pas séparer les fratries quand c'était possible, de sorte qu'il y avait aussi trois jeunes Coati et deux Cervantes. Parmi les orphelins sélectionnés, il y avait des représentants de tous les groupes ethniques, et Paul se demanda si c'était voulu ; mais toutes les spécialités indispensables étaient représentées, la métallurgie et l'ingénierie aussi bien que l'enseignement, l'agronomie et la médecine.

— Cent quarante et un au total, hein ? dit Paul. Et un bon échantillonnage. Qu'est-ce que tu es arrivé à arracher à Joël, puisque tu as eu la prévoyance d'emmener un de ses gosses ?

— Retourne la feuille, dit Red, amusé.

La « prévoyance » consistant à emmener le jeune Buck n'avait pas poussé son père à plus de générosité envers la nouvelle communauté.

— Radin, hein ? grogna Paul.

— Je dirais plutôt, ménager de la propriété communautaire, et effrayé de l'accusation de népotisme.

Paul, poursuivant sa lecture, releva les yeux, étonné.

— Une porte de sas ? Qu'est-ce que vous allez en faire ? demanda-t-il.

— Elle ne sert à rien ici, et elle nous fera une entrée impressionnante et imprenable, dit Red. J'ai pris ses dimensions la dernière fois que je suis descendu dans les magasins. Ivan et Peter Chernoff ont démonté le cadre, qui s'adapte à notre entrée comme s'il avait été fait exprès. Elle était dans un coin et Joël ne savait pas quoi en faire. Peter a même récupéré les pompes des barres de sol et de plafond. Une roue de sas, et on pourra actionner les barres vers le haut et le bas, et rien ne pourra passer par cette porte quand elle sera fermée. Cos Melvinah dit que c'est une bonne assurance psychologique.

Paul hocha la tête, approuvateur.

— Et aussi un bon recyclage du matériel. Tu me manqueras, Red.

— Mais ça ne te manquera pas de ne plus avoir à arbitrer les disputes entre éleveurs, dit Red en souriant.

Il y avait de constantes querelles pour l'espace dans les cavernes inférieures qui abritaient les animaux, et aussi pour le fourrage. Depuis longtemps, Red livrait une guerre astucieuse et diplomatique aux Galliani et aux Logorides, les deux autres grandes familles d'éleveurs. Pendant les fréquentes pannes qui affectaient les incubateurs d'herbe surmenés, la famille Hanrahan avait donné ses rations de pain aux animaux, et arpenté le rivage – loin de la sécurité du Fort – pour ramasser des algues qui, une fois séchées et hachées, constituaient un aliment consommable par les chevaux.

— Ils ne peuvent pas se plaindre, car votre exode leur fera de la place.

— Non, mais ils vont intriguer pour ramener une partie du bétail qu'ils ont dû laisser dans le Sud, dit Red, acide. Paul secoua la tête.

— Pas de moyen de transport. Personne ne convaincra Jim Tillek de sortir son cher *Croix du Sud* de la grotte où il l'a mis à l'ancre. Et comme Per et Kaarvan partent pêcher presque toutes les semaines...

Paul haussa les épaules.

— Je vois que tu réquisitionnes l'usage de cinq aéro-traîneaux sur roues ? Jusqu'à quand en auras-tu besoin ?

Comme il n'y avait presque plus de batteries pour les faire voler, la plupart des aéro-traîneaux avaient été dépouillés de leur coque et munis de roues pour les transformer en charrettes. Les plus petites étaient fort utiles pour transporter les pierres des excavations faites dans le Fort. Les plus grandes étaient trop larges même pour la route très fréquentée descendant à la mer, mais elles étaient spacieuses et avaient même survécu – mieux que les biens qu'elles transportaient – à de longues chutes à flanc de montagne.

— Qui d'autre va quitter le Fort, Paul ? demanda Red.

Des rumeurs couraient, mais, jusque-là, son groupe était le seul à avoir demandé l'autorisation de partir.

— Zi Ongola aimerait essayer la péninsule occidentale, dit Paul, tapotant un point sur la carte.

— Tant mieux pour lui. Pas étonnant que je n'aie pas pu convaincre les Duff de venir avec moi. Nous rapporterons les charrettes dès que nous serons arrivés. Et je prêterai à Zi les paires de bœufs que j'ai dressés si ça peut lui rendre service.

— Sans aucun doute, et je sais qu'il t'en sera reconnaissant quand je le lui dirai.

— Il va plus loin que moi.

— Il doit aussi trouver un passage dans les Hautes Terres, dit Paul en soupirant. Le réseau de grottes où il veut s'installer est satisfaisant. Mais pas le chemin pour y aller. Nous pourrions peut-être percer un tunnel, si nécessaire. Il y a beaucoup de sites hydro-électriques.

Red savait que Paul regretterait Zi Ongola, qui était son second et son ami intime depuis la Campagne de Cygnus. Red s'étonnait un peu de son départ, mais il serait un bon chef, et il fallait réduire les tensions existant dans le Fort. Beaucoup de contestations étaient désamorcées, parce que l'amiral était universellement admiré, et la justice de son gouvernement respectée.

La plupart des problèmes affectant le Fort venaient du surpeuplement. Les « bonnes » années du début de la colonie avaient permis aux colons de jouir de beaucoup d'espace et de liberté, qu'ils appréciaient d'autant plus qu'ils les avaient perdus après la première Chute de Fils. Au début de leur établissement au Fort, ils avaient apprécié la protection des grottes, qui leur avait permis de surmonter l'inconfort et les inconvénients ; mais, maintenant que la natalité s'était envolée et que les tunnels résonnaient des pleurs des bébés, la nervosité augmentait.

L'établissement d'une communauté à Boll Sud avait été la première tentative majeure pour soulager la congestion, et jusque-là, c'était un succès – pour ceux qui avaient prospéré dans la nouvelle communauté sous la direction de Pierre de Courcis. Mais l'exploration de nouveaux sites exigeait beaucoup de temps ; et, avec les Chutes de Fils qui continuaient, tout voyage devait être soigneusement minuté et il fallait construire des abris le long de la route projetée. De plus, on avait découvert des grottes qui ou bien n'avaient pas d'eau, ou bien étaient trop petites pour valoir la peine de les installer.

— Oui, Zi a du pain sur la planche, et pourtant, il faut tenter de décentraliser si cette colonie doit réussir. Les Chutes ne dureront pas éternellement ! dit Paul, abattant le poing sur l'accoudoir de son fauteuil. Par Dieu, Red, nous ferons de Pern notre patrie, avec une place pour chacun, quoi que ce soit qui nous pleuve dessus !

— Bien sûr, Paul. Et les Hanrahan tiendront bien leur place ! Et se multiplieront, tu peux en être sûr ! dit Red, avec un sourire de fierté.

Mairi venait juste de sevrer leur nouvel – et, espérait-il, dernier – enfant. Elle avait dit à Red qu'elle en voulait une douzaine, mais ses grossesses répétées commençaient à la fatiguer.

— Dans l'intérêt de Mairi, j'espère que vous serez trop occupés pour ça, dit Paul, une lueur malicieuse dans l'œil. Ça t'en fait combien ?

Red agita la main avec un large sourire.

— Neuf, ça suffit pour perpétuer nos gènes. Ryan est le dernier que je lui permets, et je m'assurerai qu'il n'en viendra pas d'autre.

Benden émit un grognement.

— Surtout que tes fils et tes filles menacent de dépasser vos chiffres de production d'ici un an ou deux.

— Mairi sait s'y prendre avec les enfants. Elle les aime à tous les stades de développement. Je n'en dirais pas autant de moi, ajouta Red avec quelque acidité.

— Tu as un nom pour ton Fort ? Red leva les bras au ciel.

— J'ai eu tellement à faire avec les plans, les listes, les contingences que je n'ai pas eu le temps de réfléchir à un nom. On trouvera bien quelque chose avec Mairi et les autres.

Paul Benden se leva, faisant un effort pour redresser ses épaules voûtées, et lui tendit la main.

— Bonne chance, Red. Tu nous manqueras.

— Bah, tu seras bien content de ne plus nous avoir sur le dos. Et les Galliani et les Logorides aussi.

Benden éclata de rire. Bien que l'élevage ait dû être limité au strict minimum, les Galliani et les Logorides se sentaient toujours brimés par les restrictions. Pierre de Courcis avait emmené neuf rejetons de leurs grandes familles à Boll Sud, mais les deux pères continuaient à se lamenter sur « les magnifiques spécimens et souches » qu'ils avaient dû abandonner dans le Sud.

— Ils ont joui d'une grande liberté plus longtemps que la plupart d'entre nous, et ça leur a été plus dur d'y renoncer, dit Paul, les excusant indirectement.

Red secoua la tête.

— Qui d'entre nous n'a pas été obligé de renoncer à beaucoup de choses – pour rester en vie ?

Paul prit la main de Red dans les siennes et la serra une dernière fois.

— Quand penses-tu partir ?

— Sean dit que nous aurons trois jours sans Fils à partir de mardi. Nous serons prêts d'ici là.

— Si tôt ? dit Paul, presque avec regret.

— Avec un bon cheval, Paul, tu peux couvrir la distance en deux jours, dit Red. Ça te ferait du bien de décompresser de temps en temps.

— Je ne suis encore jamais allé à Boll Sud, et c'est plus près.

— Pas avec les collines qu'il y a à monter, protesta Red.

Je t'envverrai un carton d'invitation, Paul Benden, ça sera bon pour ta tête. Je demanderai à Sean et Sorka de m'aider. A dos de dragon, c'est encore plus court, ajouta-t-il en s'arrêtant à la porte.

Benden éclata de rire.

— Si tu arrives à convaincre Sean de laisser quelqu'un monter sur son cher Carenath, alors, je viendrai !

— Parfait, dit Red, hochant la tête en souriant. Et alors, nous te montrerons ce que nous aurons fait à notre nouveau Fort !

Près d'un tiers des habitants du Fort se libérèrent pour assister au départ de l'expédition Hanrahan. En plus de leur cavalier, toutes les montures transportaient un ballot ou un autre. Les charrettes étaient soigneusement chargées ; la plus grande, transportant la porte du Fort, était tirée par six paires de bœufs, soigneusement choisis pour leur docilité et spécialement dressés pour cette tâche. Red les avait produits lui-même à partir d'un génome que Kitti Ping avait spécialement mis au point pour lui : poids légèrement modifié, os renforcés, peau plus épaisse, cœur et poumons plus grands, pour donner un animal plus résistant à la fatigue et aux maladies, plus fort et plus adaptable que les animaux terriens apportés *in vitro*.

Soigneusement emballés dans des conteneurs frigorifiques, des ovules fertilisés à partir desquels Red espérait créer des variétés équines mieux adaptées aux besoins de Pern : un lourd animal de type Percheron pour les labours ; un cheval fin et racé capable de transporter rapidement un messenger sur de longues distances ; et une confortable monture de voyage ressemblant au Paso Fino, race montagnarde agile et résistante, et, plus important, possédant un train lui permettant de couvrir sans fatigue de longues distances.

Son Fort serait celui où tous les autres viendraient acheter leurs bêtes de bât et de course. Son rêve, c'était de créer une lignée pouvant rivaliser avec celle des pur-sang d'autrefois. Quand les Fils ne tomberaient plus, il n'y avait aucune raison de ne pas ressusciter le sport des rois. L'agréable pouvait coexister avec l'utile. Que Caesar Gallieni crée des animaux de boucherie, puisque c'était sa passion, mais Red se concentrerait sur les chevaux.

Maintenant, sur King, son étalon bai, le meilleur d'une magnifique lignée élevée à partir d'œufs fertilisés apportés avec lui, il descendait et remontait la colonne, encourageant les siens et rectifiant de petites erreurs dans l'ordre de marche.

Il avait mis l'une des grandes charrettes en tête du convoi pour tracer la piste, avec des équipes des jeunes les plus vigoureux pour l'élargir quand c'était nécessaire. Dans la vallée du Fort, la marche était assez facile, mais ils aborderaient bientôt des terres moins fréquentées. Red connaissait le chemin comme sa poche, l'ayant très souvent parcouru, mais il n'était pas fait pour un trafic intense.

Quatre orphelins maintenant assez grands pour aider valablement les attendaient à leur nouveau Fort : Egend Raghir et

David Jacobsen, qui supervisaient les appareils mécaniques ; Madeleine Messurier, en charge de l'économie domestique ; et Maurice de Broglie qui, avec Ozzie et Cobber prêtés en leur qualité de spécialistes, continuait à explorer les formations rocheuses et les tunnels. Bientôt, ils iraient rechercher et explorer d'autres sites en vue de l'installation de nouveaux Forts.

Dès que le convoi eut tourné le premier virage et qu'ils ne virent plus le Fort, Red envoya son lézard de feu, Snapper, prévenir Madeleine qu'ils étaient en route. Créatures très utiles que ces lézards de feu, mais ils semblaient se raréfier ces derniers temps.

D'après Sorka, c'est parce qu'ils retournaient dans leur Sud natal pour pondre leurs œufs, et que les petites reines dorées, les plus responsables, restaient jusqu'à leur éclosion avant de revenir à leurs amis humains. Les femelles vertes pondaient et oubliaient bientôt avoir pondu, et, comme elles étaient un peu folles, oubliaient sans doute aussi qu'elles avaient eu des amis humains. Le Duke de Sorka restait fidèle, de même que les deux bruns de Sean, et Snapper, brun également. Pourtant, peu à peu, il y avait de moins en moins de ces séduisantes créatures dans et autour du Fort.

— Ils craignent sans doute plus que nous le froid et les hivers rigoureux, dit Sorka. Nous pourrions peut-être retourner au Terminus et voir s'il y a des couvées prêtes à éclore.

Red avait vu Sean froncer les sourcils. Ce garçon – et Red se corrigea mentalement en souriant à part lui, car le mot « garçon » ne convenait plus à cet adulte plein d'assurance –, Sean, maître de Carenath, assumait les fonctions de Chef du Weyr. Et s'il tenait un peu du gendarme, c'était nécessaire pour entraîner son contingent croissant de chevaliers-dragons. Ses ordres étaient strictement obéis, et, trouvait Red, raisonnables dans l'ensemble. Les chevaliers-dragons n'auraient pas de temps à perdre pour aller chercher des lézards de feu. En fait, ils n'étaient retournés qu'une seule fois dans le Sud.

Quand Ezra Keroon, secoué par la fièvre, le lui avait demandé, Sean était volontiers retourné au Terminus sur Carenath. En revenant – presque tout de suite après être parti, avait remarqué Sorka – il avait rassuré le vieux capitaine que le bâtiment du Siaav, qu'Ezra avait si soigneusement recouvert avec des tuiles de navette pour le protéger de l'éruption du Garben, était encore intact. Plus tard, faisant un rapport plus complet à Paul, Sean lui avait appris que leur ancien village n'était plus qu'une suite de talus de cendres volcaniques. Pourtant, l'assurance que l'interface avec le *Yokohama* était intacte avait apaisé les récriminations d'Ezra, et il s'était endormi d'un paisible sommeil dont il ne s'était jamais réveillé, nouvelle victime de la fièvre mystérieuse.

Le nouveau Fort pourrait porter le nom d'Ezra Keroon, se dit

Red. Il avait été l'un des héros de l'Évacuation, dernier homme à quitter le Terminus à part l'amiral et Joël Lillienkamp. Et, avant l'immigration à Pern, il avait été un héros de la Guerre Nathi. Oui, ce ne serait pas mal de baptiser son Fort « Keroon ». Ou « Kerry ». C'était un bon moyen de conserver vivant le souvenir d'endroits ou de personnes qu'on avait aimés.

Quelqu'un requérant sa présence à la tête de la caravane, il interrompit ses ruminations. Revenant au voyage en cours, il fit tourner son cheval et alla voir quel était le problème.

Le premier soir, ils campèrent dans une clairière rocheuse, près d'un affluent de la Rivière de Fort où Red avait souvent campé. Toutes les bêtes avaient assez faim pour manger avec appétit les algues séchées que les plus difficiles refusaient parfois.

Un feu de camp est toujours un joyeux événement, même s'il brûle des bouses et du crottin. Quelqu'un avait inventé une solution qui, répandue sur le fumier, remplaçait les odeurs désagréables par celle du bois de pommier. Le ragoût nourrissant était si bien assaisonné que, si l'on ne pensait pas qu'il était confectionné à partir de divers déchets et algues, mélangés à des grains et herbes sauvages, il paraissait très bon. Red était trop affamé pour faire le difficile, et il sauça le jus avec son pain jusqu'à la dernière goutte.

Snapper revint avec un message de Maddie attaché à sa patte.

La voûte céleste carillonnera quand nous vous verrons. La rivière est en crue après les pluies de la semaine dernière. Attention aux charrettes. M.

Mairi avait fait leur lit sous une charrette, affirmant que ses os exigeaient un certain rembourrage. Red, sans vouloir reconnaître qu'il en était de même pour lui, fut quand même bien content de s'étendre confortablement à son côté avec Snapper. Il pensa au luxe que ce serait d'avoir trois pièces au... Fort de Keroon – non, ça ne sonnait pas bien –, juste pour lui et Mairi.

Au matin, ils furent victimes d'un retard inattendu. Il fallut soigner certaines bêtes – surtout celles tirant les charrettes – blessées par les frottements des harnais. Le cuir en était neuf, mais Red pensait qu'il était assez assoupli pour ne pas provoquer d'écorchures. Mairi fouilla dans leurs bagages personnels, et en tira quelques vieilles peaux de moutons bien souples et du coton provenant de la dernière récolte du Terminus. Red appliqua d'abord le baume analgésique qui faisait maintenant partie de la trousse de secours de chacun, puis rembourra les harnais pour prévenir d'autres blessures. Ils allégèrent aussi les charrettes en redistribuant certaines charges, et Red s'assura

personnellement que tous les harnais étaient assez souples et parfaitement fixés. Une chose était certaine, annonça Red : le soir, il inspecterait lui-même tous les harnais après leur nettoyage.

Cet incident les retarda de plusieurs heures, mais, quand ils se remirent en route, il y avait des sourires sur tous les visages qui avaient perdu l'habitude de sourire. Un peu, pensa Red, comme si le simple fait d'être *dehors*, loin du fardeau de tant d'*inintimité – est-ce que ça se disait ? se demanda-t-il ; mais ça sonnait très juste* – compensait tous les petits inconvénients. Pour bien des raisons, il était soulagé et heureux de constater cette attitude chez les siens. Il leur faudrait encore travailler très dur pour terminer leurs nouvelles installations et les rendre vivables – sans même parler de confortables. Pendant un certain temps, il y aurait beaucoup d'inconforts et de bricolages. Pendant qu'ils creuseraient leurs habitations dans le système des cavernes, tout serait couvert de poussière de pierre. Il avait emporté autant de masques que Joël avait bien voulu lui en donner, mais il n'y en aurait que pour ceux travaillant sur les sites. Et la poussière de pierre avait l'habitude insidieuse de se glisser partout, et bien loin des excavations. Mairi s'était plainte de l'état de ses vêtements après son premier long séjour dans les grottes du Fort.

Il espérait que Max Schultz et son équipe auraient terminé le corral pour les chevaux. Red avait consacré tous ses crédits jusqu'au dernier à l'achat des poteaux et des rails de plastique destinés à la construction des paddocks. Il voulait que les pauvres bêtes, fatiguées de l'écurie, passent autant de temps que possible au grand air ; même en tenant compte du fait qu'il faudrait attendre un moment avant que l'herbe ne pousse. Au début, ils n'auraient guère de temps pour exercer les chevaux, mais ils auraient des écuries et des étables dans l'immense caverne inférieure où l'on mettrait les bêtes. Deccie Foley, qui avait le chic pour enseigner ce qu'elle voulait aux animaux, dresserait les chiens à répondre à un certain cri ou coup de sifflet leur ordonnant de rassembler les bêtes, de sorte qu'une seule personne suffirait pour aider les chiens à les faire rentrer les jours de Chute.

Dans l'après-midi, il se mit à pleuvoir – de l'eau, pas des Fils, bien qu'une certaine grisaille du ciel à l'ouest des montagnes leur ait fait une belle peur. Mais les Fils se déplaçaient toujours d'est en ouest. Red avait prudemment ouvert ses logements dans la façade est de la falaise, pour que toutes les fenêtres ouvrent sur la direction dont viendrait le danger.

Pour rattraper le temps perdu, ils déjeunèrent sur le pouce pendant que les bêtes s'abreuvaient à l'un des nombreux cours d'eau qu'ils devaient traverser. Peut-être que le nom de son Fort devrait évoquer les rivières, vu que toutes celles situées à l'est des Hautes Terres s'écoulaient dans la mer.

Camper sous la pluie signifiait aussi manger froid, mais Mairi parvint quand même à allumer un feu sous la grande charrette et fit du klah chaud pour tout le monde. Elle chauffa aussi de l'eau pour assouplir et savonner les harnais, que Red inspecta tous personnellement. Il examina aussi toutes les bêtes de trait, pour s'assurer qu'elles n'avaient pas de nouvelles blessures.

Malgré le froid et l'humidité de ce début de printemps, Red s'endormit dès qu'il s'allongea au côté de Mairi. Snapper se blottit entre eux, dans la chaleur de leurs deux corps, autant à l'abri du froid et de l'humidité qu'il pouvait l'être, et Red se demanda jusqu'à quand il lui resterait fidèle dans ce climat inclément.

La pluie tombait plus dru le lendemain, et Mairi fit du porridge pour leur tenir chaud, et du klah pour remplir tous les thermos. La possibilité de boire chaud tout au long de cette froide journée fit beaucoup pour les réconforter.

La piste – car elle ne méritait certes pas le nom de chemin – n'était que boue et les ralentit encore. Malgré ça, quand la nuit commença à tomber, Red savait qu'ils n'étaient pas loin de la rivière qu'il avait choisie comme frontière de sa concession – celle dont Maddie l'avait averti qu'elle était en crue. Ils devaient traverser un gué, à un endroit où la rivière s'étalait sur un fond de schiste ardoisier.

Il ordonna d'allumer les lanternes. Le mycélium phosphorescent, sur lequel Ju Adjai Benden avait fait des expériences, suffisait à éclairer à l'intérieur, mais on n'avait pas encore trouvé le moyen de l'abriter suffisamment pour qu'il puisse rendre service à l'extérieur.

— On est arrivés à la rivière, Papa, lui cria Brian dans la nuit. Et elle est en crue.

Red grogna. Il aurait voulu traverser ce soir même parce que l'autre rive faisait partie de « ses » terres, mais aussi parce qu'elle offrait un meilleur terrain pour camper. Il se demanda s'il attendrait le jour, mais rejeta immédiatement cette idée. Leur rive était déjà sous un pouce d'eau, et au matin, la rivière risquait d'être trop profonde pour les roues des petites charrettes, qui pourraient être emportées vers l'aval. Et c'était le meilleur gué à des klicks à la ronde. S'il parvenait à le retrouver dans la nuit.

Maintenant si proche de ses terres, il ne voulait pas être tenu en échec par la rivière.

Il emprunta une lanterne à une petite charrette et trotta dans la boue jusqu'à la tête de la caravane. Arrêtant King près de Brian, il considéra sombrement les eaux tourbillonnantes de la rivière gonflée. Se dressant sur ses étriers et élevant la lanterne au-dessus de sa tête, il regarda sur sa gauche, cherchant le cairn dont il avait marqué la limite supérieure du gué.

— Sous l'eau aussi, sapristi ! grommela-t-il.

— Est-ce qu'on risque un courant de fond là-bas, Papa ? demanda Brian, montrant une branche qui dérivait sereinement – et rapidement – devant eux.

— Si les eaux montent encore, c'est possible. D'ici demain, elles seront en tout cas assez hautes pour nous causer des problèmes, surtout aux petites charrettes bas sur roues. Bon Dieu, il faut essayer de passer ce soir, sinon nous risquons d'être immobilisés ici pendant des jours, en vue de notre destination !

— Alors, essayons, Papa, dit Brian d'une voix ferme. Je vais faire une reconnaissance sur la droite. Après tout, j'ai déjà passé ce gué deux fois, et Cloudy est bon nageur.

Il talonna son cheval, mais l'animal baissa la tête et hennit devant le flot déchaîné, pas aussi pressé d'avancer que son cavalier s'en vantait.

— Ne le force pas, Bri, cria Red. Écoute son instinct. Je vais reconnaître le terrain à gauche. Si seulement je voyais le cairn... Ah !

Levant haut sa lanterne, il vit les eaux tourbillonner autour d'un obstacle juste au-dessous de la surface, et il talonna King. Brave en toutes circonstances, l'étaalon entra dans la rivière, Red le dirigeant sur la gauche, car le gué traversait le lit en diagonale. Il faisait trop noir pour distinguer l'autre rive, et comme les eaux étaient hautes de ce côté, l'autre berge devait être submergée également.

King continua à avancer avec assurance, Red se demandant s'il était sage de tenter la traversée ce soir, dans la nuit. Pourtant, s'il trouvait le gué, ils traverseraient sans danger – et seraient alors sur leurs terres ! Mais les charrettes pouvaient se mettre à flotter, entraînant les bœufs avec elles. Alors, il faudrait encorder les véhicules, que des cavaliers échelonnés en travers du lit empêcheraient de sortir du gué. King continua à avancer, et, à l'allure de son cheval, Red sentit qu'il avait le pied sur l'ardoise du fond.

— Bravo, King, bonne bête ! l'encouragea Red, scrutant l'obscurité à la faible lueur de sa lanterne.

Oh, s'il avait eu une puissante torche électrique ! Celles qui lui avaient été allouées étaient toutes au Fort, naturellement, pour percer les ténèbres des tunnels de leurs puissants rayons.

— *Brian !* Suis-moi ! cria Red, décrivant un grand cercle de ses bras pour attirer l'attention sur son ciré clair.

Quelques instants plus tard, la tête et le corps de Cloudy sortirent de l'obscurité, marchant vers lui.

— Il nous faut les torches et les projecteurs du Fort pour traverser ce soir, dit Red. Dès que nous serons de l'autre côté, tu vas aller les chercher ventre à terre. Et aussi des cordes, et les gros chevaux dont Kes se sert pour défricher.

— Ouais, Papa, je vois le topo, répondit Brian en riant.

Soudain, l'eau surgit au-dessus des genoux de King, et le cheval rejeta la tête en arrière, surpris. Red regarda par-dessus son épaule, essayant de juger de leur angle par rapport à la rive, mais ils étaient au milieu du courant et les deux berges étaient invisibles.

— Je vais mettre une lanterne à l'endroit où on est entrés, et j'en mettrai une autre à la sortie. Leur lumière devrait porter assez loin pour éclairer à peu près le gué. Au moins assez pour nous montrer la voie.

King tira sur la droite ; Red le ramena sur la gauche, et eut instantanément de l'eau jusqu'aux genoux. King donna deux puissants coups de reins, et se retrouva sur le schiste du fond, hennissant d'un air ulcéré à l'adresse de son cavalier.

— Là, là, mon beau, tu sais ce que tu fais, toi ; pas comme moi, hein ?

Il lui flatta affectueusement l'encolure et relâcha les rênes. Dieu que cette rivière était froide ! Les eaux de fonte se mêlaient à la pluie, sans aucun doute.

Derrière lui, Brian évita de justesse une semblable bévue. Une fois encore, juste comme le banc de schiste se terminait, l'eau vint caresser les semelles de Red, puis il sentit qu'ils montaient la berge, le cheval pataugeant dans l'eau jusqu'au fanon.

Se dressant sur ses étriers, Red leva sa lanterne et poussa un « hourra ! » auquel Brian se joignit avec enthousiasme.

— Tu connais le chemin du Fort, fiston ? demanda Red, un peu anxieux.

Brian n'y était pas allé souvent ; et, dans le noir, la plupart des repères seraient invisibles.

— Tiens, prends donc ma lanterne, dit-il, se penchant vers Brian.

— Mais non, Papa, tu en as besoin pour indiquer la sortie.

— J'aimerais mieux que tu la prennes, pour arriver à bon port. Allez, va, et fais confiance à Cloudy.

— Comme toujours ! dit Brian, amenant Cloudy près de King pour prendre la lanterne.

— Ça va, je l'ai !

Sur quoi, il monta la pente au petit trot, s'éloignant vers la gauche.

Red le suivit des yeux avant d'attaquer la traversée dans l'autre sens ; se guidant sur les lumières de l'autre berge, ce fut cette fois beaucoup plus facile. Mairi avait fait allumer de petits feux, plus efficaces pour le moral que pour leur chaleur, mais très utiles comme repères. Red supervisa la distribution des lanternes, puis fit planter un pieu d'acier à côté de son cairn et attacha une lanterne en haut, ainsi

qu'une corde à hauteur de taille pour servir de guide aux piétons.

Ces préparatifs terminés, il enroula l'autre bout de la corde au pommeau de sa selle pour la tendre en travers de la rivière. Se remettant en selle, il prit deux autres pieux et trois lanternes, et rentra dans la rivière à la tête des autres cavaliers porteurs de balises. Il les disposa à intervalles réguliers dans le courant ; ils guideraient les autres et les aideraient au besoin. Parvenu sur l'autre berge, il y planta un pieu surmonté d'une lanterne, puis y fixa l'autre bout de la corde à l'aide d'un de ces nœuds de marin que Jim Tillek lui avait appris autrefois.

Enfin il conduisit King vers la droite, à l'endroit où, pensait-il, le gué se terminait, et le fit entrer dans l'eau – qui lui arriva à la poitrine. King sortit du trou d'un coup de reins, retrouva l'ardoise du fond en s'ébrouant, comme contrarié de ce bain imprévu. Red serra les dents, car l'eau était glacée. Heureusement, la lanterne n'était pas éteinte. Au pas, King revint vers la berge sans quitter le fond schisteux, et Red planta son deuxième pieu auquel il fixa la dernière lanterne. Ce seraient des repères suffisants si personne ne paniquait. Le gué était juste assez large pour les grandes charrettes. Un seul bœuf posant un sabot hors du schiste pouvait provoquer un désastre.

Il retraversa dans l'autre sens, plus par bravade que par bon sens, car il sentait que King se fatiguait. Mairi l'attendait sur la rive.

— Tu ne vas pas faire un pas de plus, Red Peter Hanrahan, avant d'avoir quelque chose dans l'estomac pour te réchauffer ! Je t'entends patauger depuis une heure !

Elle lui tendit une tasse, et la bonne chaleur du klah se répandit dans tout son corps. Il parvint à réprimer un frisson sous la brise chargée de pluie soufflant sur son pantalon trempé.

Il lui rendit la tasse en la remerciant ; puis, se dressant sur ses étriers, il s'adressa aux colons qui attendaient sa décision.

— Écoutez, mes amis, il vaudrait mieux traverser ce soir. L'eau monte vite, à cause de la pluie et de la fonte des neiges. Pour le moment, elle n'arrive qu'aux genoux de King dans le gué, marqué par les lanternes de l'autre berge. Le fond du gué, c'est du schiste, alors, à la seconde où vous sentirez votre monture marcher sur quelque chose de mou, revenez sur le dur. Maintenant, allons-y. Ceux qui mènent des chevaux de bât, passez les premiers. Attachez-les de l'autre côté, puis revenez former une ligne de cavaliers le long du gué. Attention au trou où je suis tombé. C'est glacé !

Au petit trot, il rejoignit les différentes charrettes, leur donnant leurs ordres de marche, en laissant les plus grandes pour la fin car il faudrait les aider à traverser.

Des cris venant de la rivière lui apprirent qu'il y avait de petits problèmes, mais, chaque fois qu'il se retourna pour voir ce qui se

passait, on lui cria que la crise était passée.

Dès que les chevaux, les bœufs de bât et quatre petites charrettes furent passés, et qu'il y eut assez de lumières pour les guider, il fit traverser les chiens et le petit bétail. Les chiens provoquèrent beaucoup de confusion, et il fallut en encorder plusieurs en danger d'être entraînés par le courant. Les chèvres posèrent les pires problèmes, avec leur tendance à s'écarter du gué, comme pour faire durer ce bain. Alors Red demanda à tous ceux qui avaient des lézards de feu de les faire rentrer dans le rang. Snapper piqua sur la plus vieille, lui mordillant l'oreille gauche pour la rabattre sur la gauche. Cela la remit sur le droit chemin, et les autres la suivirent, harcelées par les lézards de feu.

Soudain, sans avertissement, et avant que les chèvres ne soient sorties de l'eau, Snapper et ses compagnons poussèrent des cris affreux et disparurent.

— Bon Dieu ! s'écria Red, étonné et très irrité de ce brutal abandon.

Snapper avait toujours été fiable... Il poussa King dans le courant, pour empêcher la vieille chèvre de s'égarer une fois de plus dans un trou, et fut soulagé d'amener le petit troupeau en sécurité sur la berge.

Entre-temps, des renforts étaient arrivés du Fort, et Red, accaparé par l'organisation des dernières étapes de la traversée, ne pensa plus à la désertion des lézards de feu. Madeleine Messurier leur avait envoyé de la soupe et des pains fourrés d'une farce chaude de son invention. Il ne fut guère difficile de persuader Red de s'arrêter le temps de manger. Surtout maintenant que les projecteurs étaient en place, éclairant les eaux écumantes qui avaient encore monté, et qui filaient à toute vitesse dans leur hâte d'atteindre la mer, à des klicks et des klicks vers l'est. Red savait que la vue et le bruit de la mer lui manqueraient, mais il n'avait pas trouvé d'« installations » adéquates plus près de la côte. Il avait toujours vécu près d'un océan, mais y renoncer ne serait pas payer cher ce qu'il aurait là-bas.

Il frissonna, malgré le repas chaud qu'il venait de manger : il était trempé, et il avait senti la fatigue de son étalon qui avait trébuché plusieurs fois dans la boue. Il comptait sur le courage de sa monture et sur sa propre détermination pour tenir aussi longtemps qu'il y aurait des hommes et du bétail à faire traverser.

La première des trois paires de bœufs attelés à la plus grande charrette refusa d'entrer dans les eaux noires, malgré les projecteurs qui éclairaient maintenant le gué comme en plein jour. Leurs bouviers firent claquer leurs fouets au-dessus de leurs têtes, deux d'entre eux les piquèrent de leurs aiguillons, et certains les tirèrent par les naseaux. Ulcéré par leur stupidité et voyant l'eau qui montait de minute en

minute, Red ordonna de leur bander les yeux, mais ce vieux truc n'eut aucun effet avec l'eau qui leur tourbillonnait autour des genoux, accroissant l'impression de danger. Il réfléchissait à ce qui pourrait les faire bouger, maudissant la disparition de Snapper et des autres qui auraient pu refaire ce qu'ils avaient fait avec les chèvres, quand il y eut une commotion sur l'autre rive, les chevaux se cabrant et hennissant tandis que leurs cavaliers s'efforçaient de les calmer. Les bœufs meuglaient, tellement paniques qu'il ne pouvait y avoir qu'une seule explication à cette terreur générale.

Levant les yeux vers le ciel pluvieux, tandis que King ruait follement, il distingua la forme d'un dragon, sa robe bronze luisant faiblement aux lueurs mourantes des feux de camp.

— Sean ! hurla-t-il à pleins poumons, serrant la bride à King qui menaçait de s'enfuir au galop.

— Désolé, Red, répondit la voix de Sean, quelque part au-dessus de sa tête.

Faisant tourner King en rond, malgré la force qu'il fallait déployer pour le diriger d'une seule main, il mit l'autre en porte-voix sur sa bouche et cria :

— Ne sois pas désolé ! Sois utile ! Mets-toi derrière ces imbéciles de bœufs et pousse-les dans le gué. On n'a pas toute la nuit et l'eau continue à monter.

— Alors, ôte-toi du chemin, répondit Sean. Je compte jusqu'à dix...

Sa voix s'estompa dans la nuit.

— Ça va, les gars, cria Red aux bouviers. Sean va les dragoniser. Préparez-vous à une traversée mouvementée. Et gardez-les sur la gauche ! A tout prix, gardez-les sur la gauche !

Relâchant un peu la bride à King, il le dirigea vers le cairn, face à la rivière, tournant le dos au dragon. Il arriva juste à temps, car une immense forme noire sortit de la pluie à basse altitude, piquant droit sur l'attelage récalcitrant.

L'odeur du dragon aurait suffi – les bœufs meuglèrent de terreur et se ruèrent dans le courant, pour échapper à la terreur aérienne.

Sean doit avoir des yeux de chat, se dit Red, car il arriva sous un angle qui lança les bœufs exactement sur la bonne trajectoire du gué. Malgré le poids qu'ils traînaient, ils ne s'arrêtèrent pas en arrivant sur l'autre berge, mais continuèrent à galoper, créant la débandade parmi les autres, si bien que Red se demanda s'il avait eu une bonne idée.

— Je vais atterrir sous le vent, Red, et on pourra parler, cria Sean, dont la voix lui parvint à travers les ténèbres.

King se mit à ruer et cabrer, quoique pas aussi violemment que la première fois.

C'était peut-être la distance, ou l'obscurité de la nuit, mais la

voix de Sean lui semblait bizarre. Red écarta cette idée pour se concentrer sur la tâche à finir. Peut-être qu'il était grand-père – une fois de plus !

Maintenant, il ne restait plus que la plus petite des deux grandes charrettes à faire traverser. Heureusement, les bœufs étaient encore terrorisés par l'apparition du dragon au-dessus d'eux, et ne se firent pas prier pour s'en éloigner le plus possible. Mais, une fois qu'ils furent dans la rivière, ce que craignait Red arriva. L'eau montait maintenant au-dessus des roues, et, malgré le poids qu'elle traînait, la charrette se mit à flotter. Les bœufs perdirent l'équilibre, et seul le câble tendu en travers du courant et les cavaliers l'empêchèrent de dériver vers l'aval. Les bouviers retinrent le véhicule pendant la longue traversée, jusqu'au moment où les roues touchèrent de nouveau le sol, puis la charrette fut tirée sur la berge.

Enfin, Red refit traverser un King récalcitrant, pour rejoindre Sean et aider Mairi à éteindre les feux. Sean lui donnait déjà un coup de main. La jument pie de Mairi, attachée à un rocher, attendait, aussi placide que jamais, pas troublée le moins du monde par la proximité d'un dragon.

— Merci, Sean, dit Red, tendant la main à son gendre.

Une main saisit la sienne, et il aperçut brièvement le visage de Sean avant qu'il ne se penche pour jeter du sable sur le feu.

— Je ne savais plus quoi faire pour pousser ces imbéciles de bœufs de l'autre côté.

— La peur est le meilleur moteur.

La voix de Sean était effectivement bizarre, étranglée, mais, sans lumière pour éclairer son visage, Red ne put pas déterminer ce qui l'affectait.

A ce moment, Mairi les rejoignit.

— Comment ça se fait que tu arrives à l'improviste ? demanda-t-elle. Il n'est rien arrivé à Sorka, au moins ?

Sorka, maîtresse de Faranth, était de nouveau enceinte, mais elle avait en général des accouchements aussi faciles que sa mère.

— Non, non, dit vivement Sean, levant la main pour dissiper son anxiété. Nous sommes venus pour vous souhaiter la bienvenue au nouveau Fort, mais vous n'étiez pas encore arrivés. Maddie a dit que vous aviez demandé des renforts au gué. Alors je me suis dit que Carenath pourrait être utile.

Red éclata de rire, s'épongeant le visage d'un mouchoir déjà trempé.

— Où l'as-tu donc mis ? Un dragon est difficile à cacher, même par une nuit pluvieuse.

— Carenath ? appela Sean, une légère nuance d'amusement dans la voix, qui ne rassura pas Red tout à fait. Montre à Red et Mairi

où tu es.

A cinquante mètres à peine, une lumière bleu-vert troua la nuit, brillante et légèrement tournoyante : les yeux à facettes du dragon. Red resserra la main sur les rênes de King, mais le cheval épuisé baissait la tête trop bas pour voir les yeux étincelants.

— Merci, Car !

Et la lumière disparut.

— Il se tient là-bas les yeux fermés ? demanda Mairi.

— Non, il a levé une aile pour les abriter, dit Sean, de la même voix blanche. Tu devrais pouvoir les distinguer à travers la membrane ?

— Oh oui, je les vois, dit Mairi, ravie.

— Écoute, Red, je suis venu pour m'assurer que vous aviez bien traversé. Nous attendons une Chute sur ces terres demain matin de bonne heure, et je ne voulais pas qu'elle vous surprenne.

Red soupira. Avec tous les problèmes de la traversée, il avait pensé camper là et repartir du bon pied le lendemain.

— Ce n'est pas très loin, dit Sean, encourageant.

— Je sais, fiston, je sais.

Red se tut, pour donner à Sean l'occasion de dire ce qu'il avait en tête et qui le tourmentait visiblement. Il avait de très bons rapports avec son gendre, et ne voulait pas les compromettre.

— Ton Snapper est rentré ? demanda Sean.

— Qu'est-il arrivé au Weyr ? demanda vivement Mairi, lui posant la main sur le bras et scrutant son visage. Ne me mens pas...

Sean baissa la tête, se passant une main sur le visage.

— Aucune raison de mentir, dit-il d'une voix étranglée.

Mairi serra le chevalier-bronze dans ses bras.

— Dis-nous tout, Sean, dit-elle de sa voix douce, lui essuyant la joue d'un coin de son foulard. Red se rapprocha du Chef du Weyr.

— Alianne est morte en couches, dit Sean, le visage maintenant inondé de larmes. Nous n'avons pas pu arrêter l'hémorragie. Je suis allé chercher Basil.

— Oh mon Dieu ! dit Mairi, en empathie totale avec son gendre.

— Et ce n'est pas tout.

Sean renifla, s'essuyant les yeux et le nez, donnant libre cours au chagrin qu'il avait retenu jusque-là.

— Chereth... a disparu... dans *l'Interstice*. Comme Duluth et Marco.

— Oh, mon chéri...

Mairi attira sa tête sur son épaule. Red lui entourait les épaules de son bras.

Il y avait eu beaucoup de blessures, certaines assez graves pour mettre six dragons hors de combat, mais seulement quatre morts,

record impressionnant dont Sean avait tout lieu d'être fier en sa qualité de Chef du Weyr. Mais la perte d'une reine magnifiait la tragédie. Pas étonnant que Snapper et les autres aient disparu. Ils étaient allés au Weyr pour participer au deuil.

Red et Mairi le réconfortèrent de leur mieux, le laissant extérioriser une douleur qu'il avait réprimée jusque-là.

— Je viendrai si je peux vous être d'un secours quelconque, dit Mairi, consultant du regard Red, qui approuva de la tête.

Sean releva les yeux, renifla, puis sortit un mouchoir de sa poche et se moucha.

— Merci, Mairi, mais ça ira. C'est le choc, c'est tout. C'est une chose de perdre un dragon au combat, mais... Sa voix mourut.

— Nous comprenons, mon chéri.

— Alors, Sorka a voulu à toute force que je vienne voir si tout allait bien pour vous. J'avoue que j'ai eu peur quand je ne vous ai pas vus au Fort... dit-il avec un pauvre sourire.

Red lui serra affectueusement l'épaule, pour lui exprimer, espérait-il, sa compassion et ses remerciements.

— Et vous avez une Chute demain matin, dit-il, navré. Les gens devaient avoir le temps de pleurer leurs morts.

— C'est mieux comme ça, dit Sean, s'épongeant les yeux avant de ranger son mouchoir.

— Oui, tu as raison, je suppose, dit lentement Mairi.

— Maintenant, sauve-toi, fiston, dit Red, le poussant doucement vers Carenath. Je te remercie d'être venu, et d'avoir donné à nos bœufs la motivation qui leur manquait. Dès qu'on aura traversé, Mairi et moi, on va continuer. Nous serons à couvert demain, alors, ne t'inquiète pas pour nous.

Puis, une autre idée lui vint à l'esprit.

— Vous aurez assez d'équipes au sol pour la Chute de demain ?

Sean regarda son beau-père avec un sourire ironique.

— D'après mes renseignements, Red, cette rivière marque la frontière entre ton Fort et le nôtre. Tu n'es pas obligé de nous venir en aide... même si tu en avais la force. Continuez et mettez-vous à couvert ce soir, c'est la meilleure façon de nous aider, Sorka et moi.

— C'est ce qu'on va faire, dit Mairi, confiant un Ryan endormi et bien emmailloté à Sean pendant qu'elle se mettait en selle.

— Ainsi, c'est le plus jeune oncle de mon fils, dit Sean. écartant la couverture pour regarder la petite frimousse.

— Et il le restera, dit Red. Donne-le-moi, ajouta-t-il, sautant sur son étalon. King est un peu plus haut au-dessus de l'eau, Mairi. Tu te feras assez tremper comme ça.

Mairi eut un rire malicieux.

— Pas si je relève les genoux, dit-elle. Embrasse bien Sorka pour

moi, Sean. Et notre profonde sympathie à tous ceux du Weyr.

— Je n’y manquerai pas, Mairi. Et... je vous remercie.

Le Chef du Weyr s’écarta, et elle talonna sa jument. C’était une bête placide, qui entra dans l’eau froide sans même un frémissement de ses oreilles dressées, et ne se troubla pas davantage quand l’eau tourbillonna autour de ses fanons avant de lui monter jusqu’aux genoux.

— Nous pleurons tous avec le Weyr, Sean, dit Red, lui faisant au revoir de la main.

Regardant par-dessus son épaule, il vit Carenath découvrir ses yeux à facettes à l’approche de Sean, qui avançait, les épaules voûtées par le chagrin. Red soupira.

Puis il ne put s’empêcher de remarquer que King suivait la jument de très près, sans besoin d’aucune incitation pour entrer dans l’eau. L’étalon tendit le cou pour lui flairer la queue, qu’elle rabattit fermement sur sa croupe sans interrompre son avance. Sentant le train de son étalon fatigué reprendre force et vigueur à la poursuite d’une jument qui serait bientôt en chaleur, Red sourit. Et cette année, il pourrait faire couvrir toutes ses juments !

Le courant plus rapide de la rivière qui montait toujours tourbillonnait plus fort autour des jambes de King, et Red serra plus fort son fils au creux de son bras. Il vit que Mairi avait relevé ses genoux jusqu’au menton, car la jument avait maintenant de l’eau jusqu’au ventre ; mais, sans perdre pied, elle continua à avancer hardiment. Red poussa un soupir de soulagement en même temps que King quand ils remontèrent la berge pour la dernière fois.

— Gardons pour nous les nouvelles de Sean jusqu’à demain, Mairi, dit-il, avant de rejoindre les autres.

— Bien sûr. Tout le monde est déjà assez accablé sans y ajouter ce chagrin. Et je veux que rien ne vienne gâcher notre arrivée.

Puis, après une brève pause, elle ajouta :

— C’est égoïste de ma part, Peter ? Elle ne l’appelait par son nom de baptême que lorsqu’elle était incertaine.

— Non, attentionné. Nous avons eu des tristesses sans compter. Nous pouvons attendre avant d’y ajouter celle-là.

Avec ceux du Fort pour aider les voyageurs fatigués dans leurs tâches, Red se laissa persuader de s’asseoir sur un chariot, King attaché derrière par sa longe. Dans le noir, il se permit même de s’allonger. Mais la charrette était pleine de boîtes et de caisses aux arêtes dures, aux coins pointus, aux surfaces rigides. Il remua, se tortilla et se fit enfin son trou, avec un dossier qui ne lui entraînait pas dans les reins. Il regretta de ne pas avoir pris le temps d’enfiler des vêtements secs, mais il s’enveloppa dans la couverture que Mairi lui

avait jetée, et elle le protégea un peu du froid. Snapper reparut et se blottit contre son épaule, enroulant sa queue autour de son cou, et Red caressa la petite créature, sentant sa douleur et son besoin de réconfort. Mais bientôt, il n'eut même plus la force de caresser, et il posa la tête sur le petit corps tiède, oreiller si doux qu'il s'endormit, et arriva dans le brillant cercle de lumière précédant le Fort encore plongé dans un profond sommeil.

— Mairi voulait te laisser dormir dans la charrette, lui dit Brian, quand les pleurs d'un enfant le réveillèrent, mais elle n'a que deux roues et nous n'avons rien pour la caler.

Futilement, Red engueula tout le monde pour l'avoir privé de cette arrivée triomphale, mais il résista à tous les efforts pour le faire rentrer et aller au lit avant que toutes ses bêtes soient installées dans de « vraies étables et écuries ».

— Sean dit que les Fils tomberont demain de l'autre côté de la rivière, et il se trompe rarement, mais je veux que tout soit à l'abri, juste en cas.

Et il se rua vers la caverne réservée aux animaux.

La moitié des bêtes dormaient déjà sur le sol sableux, l'autre moitié dormant tout debout. Red fila droit vers le box de King à un bout des écuries. Le cheval, dont les yeux noirs brillaient dans la lumière, remua doucement puis ferma les paupières.

— Même le *cheval* a plus de bon sens que toi... commença Mairi, du ton le plus fâché qu'elle ait jamais pris avec lui.

— Il fallait que je les voie, Mairi, marmonna Red avec lassitude. Il fallait que je les voie en sécurité là où je les ai toujours vus depuis que j'ai découvert que cet endroit était bien pour nous.

— Et encore mieux pour eux, dit-elle, le pilotant hors de la caverne et vers le Fort proprement dit.

Mairi le tira à moitié sur la rampe menant à l'entrée encore béante – mais seulement quand il se fut assuré que la grande charrette transportant la porte avait été parquée tout près – et elle le poussa à l'intérieur de leur Fort.

— Et si tu crois que je vais te laisser traîner partout pour voir ce que nous avons fait en ton absence, dit Maddie, les poings sur les hanches, tu te trompes lourdement. De plus, Ozzie m'a prêté son maillet de caoutchouc pour t'assommer si tu ne vas pas droit dans ta chambre !

Sa chambre, pour l'heure, c'était le bureau à gauche de la grande entrée, et il tituba dans cette direction. A la lueur des chandelles, il vit que la pièce avait changé – et il se soutint au chambranle pour ne pas tomber, son esprit fatigué cherchant à distinguer les différences.

— Avec tout ton fourbi, un grand lit pour toi et Mairi n'aurait

pas tenu là, dit Maddie, alors on t'a déménagé à côté. Maintenant qu'il y a un « à côté ».

Elle le poussa dans le dos, et Mairi, le tenant toujours par la main, le fit entrer dans la chambre.

Elle referma la porte, puis lui ouvrit sa veste et sa chemise et tira sur les manches, avant de l'asseoir sur le lit d'une poussée. Mû par une longue habitude conjugale, il leva un pied, puis l'autre, pour qu'elle lui tire ses bottes, pendant qu'il parvenait à déboucler sa ceinture et déboutonner son pantalon d'une main incertaine.

Longtemps plus tard, il se réveilla.

Il commença par rugir, contrarié d'avoir été chouchouté alors qu'il y avait tant de choses à faire, mais Brian feignit de prendre ombrage que son propre père ne lui fasse pas confiance pour s'occuper de ses chers troupeaux. Mairi posa devant lui du klah fumant, du pain frais avec – ses yeux brillèrent à cette vue – un morceau de beurre qu'il n'aurait à partager avec personne. Il pardonna donc la conspiration, et voulut savoir si tout le monde était bien installé ; dans le cas contraire, il voulait entendre les plaintes dès le soir même.

Une cuisine communautaire avait été prévue, les femmes préparant à tour de rôle le repas principal, et le grand hall, assez nu pour le moment, pouvait accueillir cinq fois plus de personnes qu'il n'y en eut d'assises le premier soir autour des tables dressées sur tréteaux.

Avant le service, Red Hanrahan se leva, au bout de la table en « T ».

— Beaucoup d'entre vous auront déjà appris de leurs lézards de feu qu'Alianne, maîtresse de Chereth, est morte en couches, et que son dragon l'a suivie dans la mort peu après.

Il fit une pause, pour laisser à ceux qui l'ignoraient encore le temps d'assimiler la nouvelle.

— Nous allons nous lever et observer une minute de silence à leur mémoire.

La nouvelle attrista le début de ce qui aurait dû être une joyeuse soirée, mais, quand Madeleine apporta les magnifiques gâteaux qu'elle avait faits pour l'occasion, ils s'étaient tous ressaisis.

— On ne croirait pas que les dragons sont tellement attachés à leur maître, remarqua Kes Dook, non loin de Red. Je veux dire, je sais que l'Empreinte dure toute la vie... mais la reine était si jeune ! Sûrement qu'une autre aurait pu prendre la relève.

— Pas à ce qu'on m'a expliqué, dit Red, tripotant son verre de quikal.

Le bon vin lui manquait, et il se demandait si René Mallibeuau trouverait jamais les pentes exposées au sud qu'il lui fallait pour

cultiver les précieux ceps encore élevés dans les serres hydroponiques.

— Une fois l'Empreinte faite, c'est fini. Le dragon est incapable de fonctionner sans ce partenaire humain spécifique.

— Mais les Weyrs n'arrêtent pas de chercher des candidats. Il y a sûrement une fille qui aurait pu remplacer Alianne.

— Peut-être que tout s'est passé trop vite, suggéra Betty Sopers, les yeux rouges. Elle connaissait très bien Alianne.

— Si peu de femmes meurent en couches...

Elle regarda avec espoir les deux médecins au bout de la table.

Kolya avait l'air compatissant, et Akis Andriadus hocha la tête d'un air encourageant.

— Je ne sais pas ce qui s'est passé pour Alianne, dit Kolya. Elle avait déjà deux enfants. Mais je demanderai un rapport.

— Moi, j'en ai eu neuf, dit Mairi d'un ton sévère. Alors, ne va pas te faire des idées, Betty Sopers.

— D'autant que tu n'es même pas encore enceinte, dit Jess Patrick avec un sourire séducteur, car sa compagne d'étude lui plaisait bien.

— Bien sûr que non, répliqua-t-elle d'un ton ferme, en rougissant sous son hale. Puis son visage s'assombrit.

— Mais elle était si jeune, et les dragons sont si... forts.

— Je suis enchanté d'entendre une telle opinion exprimée dans ce Fort, dit Red avec conviction. Sans les dragons et leurs maîtres, nous ne serions pas là aujourd'hui.

— Comment Sean a-t-il fait pour remuer ces bœufs ? demanda Kes. Il faisait trop noir pour voir.

Red éclata de rire, heureux de dévier la conversation sur des sujets moins tragiques.

— Les bœufs sont peut-être têtus, mais ils ne sont pas idiots. Avec un dragon à leurs trousses, ils ont filé aussi vite qu'ils ont pu.

— Comment a fait Sean pour les faire partir dans la bonne direction ? demanda Peter Chernoff. J'arrivais à peine à les suivre, et encore moins à les diriger à gauche ou à droite.

— Comme je vous l'ai dit, Sean était derrière eux ; mais légèrement sur leur droite, alors, naturellement, ils sont partis vers la gauche, répondit Red. Et nous voilà tous ici, sains et saufs. Pat, fiston, veux-tu aller chercher mon violon et le bodhran de ta mère ? Tu sais où est ta flûte, Akis ? Je sais que ton père t'a appris à en jouer.

— J'ai aussi un bon crin-crin, dit Ozzie, se levant tandis que Pat, après avoir reçu des instructions précises de sa mère sur l'endroit où trouver les instruments, sortait du hall, Akis sur les talons.

En un rien de temps, les tables furent desservies et démontées, et on installa des chaises et des bancs contre les murs, pour conclure joyeusement cette première soirée passée dans le Fort de Red

Le lendemain fut bien différent. Red se leva à l'aube, réveillant Betty, Jess, Fyodor et Deccie pour nourrir les bêtes. Le temps qu'ils se rendent à la cuisine, Licia Dook, Emily Schultz et Sal Wang préparaient le petit déjeuner sous l'œil vigilant de Madeleine.

Le déjeuner terminé, et une chope de klah frais à la main, Red convoqua les différents superviseurs pour établir les priorités du jour. Ils organisèrent le travail pour les semaines à venir, avec la création de prairies, champs et jardins maraîchers, tout en continuant à employer au maximum le matériel d'excavation qui leur permettrait d'agrandir et d'améliorer les grottes. Hanrahan n'avait jamais eu peur du travail, et il passa autant de temps à manier l'excavatrice et la foreuse – les deux outils les plus difficiles à employer – qu'à cultiver les champs ou veiller à la reproduction de ses bêtes. Il abandonna les soins généraux du troupeau à Brian, Jess et Betty, et ceux des orphelins qui ne travaillaient pas à la construction. Mais il était raisonnable, et pensait que d'honnêtes loisirs et un bon repos étaient essentiels au travail.

Parfois, il tournait même les loisirs à son avantage, car il présentait les expéditions cartographiques comme des excursions privilégiées – et effectivement, cela changeait agréablement du travail épuisant nécessaire pour transformer une falaise en logements, ou de la pénible monotonie des labours et des semailles. D'abord, il demandait au Weyr s'il avait quelques jours sans Chutes devant lui, puis il fixait leur objectif à ses équipes et leur donnait ses directives. L'étendue de sa concession personnelle, ajoutée à celles de ses colons, en faisait un bien immobilier, comme disait Brian, considérable. Les sondes avaient fait des relevés cartographiques de la région, qu'il fallait maintenant explorer à fond pour en établir les frontières et en évaluer le potentiel.

Le Fort était en forme de part de tarte, la pointe au nord, et bordée par un petit lac de montagne à l'eau glacée. Les terres s'élargissaient à partir de là, limitées des deux côtés par des rivières : au sud, celle qu'ils avaient si difficilement traversée, au nord-est, une autre encore plus large à deux jours de marche de la première. Red voulait faire l'inventaire des grottes existantes en prévision de l'époque où le Fort actuel deviendrait trop petit pour sa population.

Avec les pierres extraites de l'intérieur, ils édifiaient de petits cottages au pied de la falaise, jusqu'à la grotte des animaux. Son plan prévoyait qu'on en ferait, par la suite, des ateliers nécessaires aux divers métiers indispensables à une communauté prospère.

Il aimait beaucoup Brian, s'entendait très bien avec lui, et espérait qu'il aurait les mêmes rapports avec ses autres fils quand ils

auraient grandi, mais ils voudraient alors avoir des terres à eux. Heureusement, la concession était assez vaste pour établir de nombreuses propriétés indépendantes. Et il y aurait assez d'espace également pour les générations futures. Quand les Chutes cesseraient – même si Red n'était plus là pour connaître cette époque bénie –, ses descendants pourraient se disperser dans tout le Fort. Mentalement, Red vit, beaucoup plus clairement qu'autrefois, la réalisation du rêve qu'il avait fait avec Mairi quand ils s'étaient engagés dans la colonie.

Aussi, chaque fois que c'était possible, il envoyait des équipes en reconnaissance, pour déterminer de quelles richesses ils disposaient – les grottes aménageables étant la principale. Parfois, il participait lui-même à la recherche d'éventuels dépôts de minéraux, car il leur faudrait davantage de charbon que n'en pouvait produire la veine découverte dans le voisinage, s'ils voulaient installer le chauffage hypocauste qu'Egend avait imaginé pour chauffer les locaux d'habitation.

Egend était un ingénieur ingénieux. Il avait trouvé le moyen de chauffer le Weyr de Fort en forant les cheminées volcaniques jusqu'au magma, qui fournissait des quantités inépuisables de chaleur, particulièrement utiles pour le durcissement des œufs de dragons sur le sol sableux de l'Aire d'Écllosion. Il avait fallu aux dragons des semaines de travail acharné pour y transporter le sable des plages de Boll, et le Weyr réunissait maintenant presque toutes les conditions spécifiées par Kitti Ping pour l'éclosion. Non que les œufs aient mal évolué dans les lits improvisés où on les conservait avant, mais le sable plaisait aux reines. Comme les bébés qui naissaient sans discontinuer au Fort, il y avait toujours au Weyr des œufs à un stade de maturation ou un autre.

Chaque fois qu'il pouvait s'échapper, Red allait assister aux Écllosions, mais Mairi n'en manquait jamais une seule, et était devenue très habile à prévoir quelle couleur émergerait de telle coquille.

Egend n'avait eu aucun problème pour établir son chauffage hypocauste et des foyers chauffant jusqu'aux niveaux supérieurs. Il avait déniché des panneaux solaires dans le matériel de Joël, qui suffisaient pour la production d'eau chaude. Rien de tel qu'un bon bain pour se détendre après une dure journée de travail. Après avoir été contraints de supporter si longtemps la crasse des autres, prendre un bain et disposer de linge propre à volonté étaient des luxes du Fort, rendus possibles par l'usage des panneaux solaires.

Parmi les orphelins recueillis par Red, le jeune Ali Arthied avait appris assez d'ingénierie avec son père pour monitorer le système avec l'aide de Jonti Greene. Ils étaient astucieux pour adapter et concocter des engins mécaniques, ces deux-là ! Red les enverrait passer leurs examens avec Fulmar Stone, qui surveillait leurs études.

Il y avait maintenant concurrence entre le travail *qu'il fallait absolument* faire pour survivre, et les études *qu'il fallait absolument* faire pour que les connaissances ne s'éteignent pas.

Enfin, se dit Red en se levant le jour où ils allaient enfin installer la porte, peut-être qu'ils allaient pouvoir ralentir un peu le rythme, maintenant. Le succès de leur première année était crucial pour bien des raisons, dont la moindre n'était pas de prouver que c'était faisable. L'herbe poussait déjà dans trois paddocks ; les premières pousses de luzerne, dernières graines de son allocation de semences, pointaient dans les champs assidûment fertilisés. Des arbres fruitiers, encore chétifs, avaient été plantés dans un verger clos de murs, sur lequel on pouvait déployer des feuilles de plastique translucide en cas de Chute. Le jardin potager, également clos de murs, venait bien, après quelques échecs, et l'on pouvait rapidement protéger ses plates-bandes avec des boucliers de plastique.

Red constata avec plaisir que c'était une belle matinée printanière ; bon présage, et d'autant plus qu'il avait persuadé Paul Benden et quelques autres visiteurs de marque de venir au Fort pour cette cérémonie capitale – la Fermeture de...

— Zut ! marmonna Red entre ses dents, introduisant ses pieds dans ses bottes de travail à bout d'acier.

Il n'avait toujours pas trouvé un nom pour son Fort.

Mairi n'avait pas approuvé le nom de « Keroon », ni même celui de « Kerry », dont il pensait pourtant qu'il lui plairait.

— Ça devrait être un nom qui nous évoque, nous, avait-elle dit, grimaçant dans ses efforts pour exprimer sa pensée.

— Le Fort d'Hanrahan, alors ? dit-il, presque facétieux.

— Grands dieux non. Ça fait trop « seigneur du château ».

Puis elle avait ajouté, avec un de ses sourires en coin :

— Pourtant, c'est vrai. Tu es seigneur de tout ça...

D'un geste large, elle montrait les terres visibles de leur fenêtre.

Le jour où ils avaient déménagé leur lit de son ancien bureau – qui était immédiatement redevenu son bureau – pour le transporter dans le trois-pièces excavé dans la façade de la falaise, avait été *son* jour. Il n'oublierait jamais l'air heureux qu'elle avait en demandant à Brian et Simon de placer exactement où elle le voulait sa commode de famille – recollée une fois de plus après avoir été démontée pour la Seconde Traversée. Quand celle-ci avait été placée à sa satisfaction, elle avait poussé un profond soupir de contentement. Puis elle avait chassé tout le monde pour la cirer et polir à fond.

Elle y mit si longtemps que Maureen dut donner le biberon au petit dernier.

— Ça ne ressemble pas à Maman, dit-elle à son père, berçant Ryan dans ses bras.

— C'est un grand jour pour elle, répondit Red, faisant tourner le reste de son klah dans sa tasse avant de la vider. L'installation de cette commode signifie qu'elle est maintenant définitivement chez elle, ici.

— La première chose que Maman a demandée quand nous avons atterri ici, c'est de la colle pour remonter sa commode, dit Brian à sa sœur bien plus jeune, avec un clin d'œil à son père.

— A part les pierres qui nous entourent, c'est l'objet le plus ancien de ce Fort, remarqua Red d'un ton sentimental. Tendrement chérie pendant des générations dans la famille de votre mère...

— Et sans doute aussi pendant des générations ici, ajouta Brian avec un sourire compréhensif. Bon, quand est-ce qu'on installe la grande porte, Papa ?

— Les invitations ont été acceptées, dit son père, alors, allons installer les treuils.

Maintenant, tout était prêt – et la porte allait enfin être installée ! Red avait revêtu un pantalon neuf qui dissimulait ses bottes de travail, et une belle chemise neuve sur laquelle, à l'insistance de Mairi, il portait un de ces justaucorps de peau qu'ils avaient adoptés comme tenue de travail.

— Au moins jusqu'à ce que la porte soit en place. Nous avons des peaux à revendre, avait dit Mairi, mais nous n'avons pas encore eu le temps d'installer les grands métiers à tisser de Maddie, alors, pour le moment, utilisons la peau et économisons l'étoffe.

Aujourd'hui également, Sean, Sorka et leur dernier-né assisteraient à la cérémonie. Un dragon ou deux seraient bien utiles pour amener les invités, mais pour tout l'or du monde Red n'aurait jamais demandé à Sean d'utiliser un dragon à autre chose qu'à la tâche pour laquelle ils avaient été créés. Il se rappelait l'amertume de Sean quand les dragons avaient été obligés d'aider à l'Évacuation. Bien sûr, c'était avant qu'ils aient appris à plonger dans *l'Interstice* et à mâcher la pierre de feu qui produisait les flammes permettant de calciner les Fils. Sean était peut-être un brin arrogant dans la haute situation qu'il occupait maintenant, mais Red le comprenait. Lui et les autres jeunes chevaliers-dragons affrontaient tous les jours une mort terrible et de nombreuses blessures pour empêcher les Fils de ravager cette région de Pern afin que les humains puissent y survivre. Et il fallait bien reconnaître que ce garçon – non, l'homme qu'il était devenu – était un vrai chef et un excellent manager des dragons. Le soir de la mort d'Alianne et de Chereth, il avait pour la première fois trahi le poids des responsabilités qu'il avait assumées. En un sens, l'émotion de Sean était un signe de maturité aux yeux de Red : un homme avait le droit de pleurer sans honte. Pour ça, Red l'admirait sincèrement. Mais il faut dire qu'il avait toujours admiré Sean, même quand il n'était qu'une quantité inconnue, un préado fier possesseur

de deux lézards de feu.

La brise apportait jusqu'à la route passant devant le Fort de bonnes odeurs de bœuf et de mouton rôtis sur les braises des fosses de barbecue. Par les fenêtres et la porte ouvertes de la cuisine, Red entendit le tumulte régnant à l'intérieur, où Mairi, Maureen et la plupart des orphelines aidaient les autres à préparer le festin pour tous les assistants à la cérémonie.

Tout était en place pour installer la porte – on n'attendait plus que les invités. Le treuil, solidement étayé, sortait d'une fenêtre surplombant immédiatement la porte, à laquelle les chaînes permettant de la soulever de la charrette étaient déjà attachées. Le duracier en avait été poli à la fine laine d'acier, pour en effacer les quelques éraflures acquises au cours de sa première utilisation. Red se demanda brièvement de quelle navette elle provenait. Il ne l'avait pas demandé à Joël Lillienkamp, trop content que ce dernier lui donne la porte pour aller l'irriter par cette question. Il pensait qu'elle venait de *l'Eusijan*, la navette pilotée par Sallah Telgar et Barr Hamil et qui avait transféré les Hanrahan sur leur nouvelle planète. Et qui pouvait le contredire ? Les navettes étaient toutes identiques.

Soudain, un lézard bronze entra par la fenêtre, pépiant avec animation. Snapper le rejoignit et ils entrèrent en grande conversation. Puis le bronze s'approcha de Red, qui lui tendit son bras pour atterrir. Snapper se posa sur son épaule, pour surveiller l'étranger. Nouveaux pépiements, puis le bronze leva une patte, et Red vit la capsule qui y était attachée.

Il la détacha avec précaution, et lut le message.

Où diable se trouve ce gué que tu nous as dit de traverser, bon Dieu ? P.B.

Red éclata de rire, sentant la frustration dans les lettres griffonnées à la hâte du message laconique. Il passa la tête par la fenêtre et lança :

— Que quelqu'un me selle King. Paul ne trouve pas mon gué.

Le temps qu'il descende, King, sellé, attendait – avec dix autres cavaliers et leurs montures.

— Est-ce qu'on emporte un bateau pour qu'il se sente en pays de connaissance ? demanda Brian, souriant sur Cloudy qui piaffait.

— Non, galopons vite pour les ramener le plus vite possible, ou la journée passera sans que la porte soit installée, dit Red, sautant en selle.

— Et sans banquet si ma porte n'est pas en place, Peter Hanrahan, lui cria Mairi de la cuisine.

— Alors, allons-y, les gars, ou on n'aura rien à manger ! Red

lâcha la bride à King, qui partit comme une flèche, arrosant de graviers tous ceux qui le suivaient.

Le gué était à une heure de route avec un bon cheval, à quatre heures avec un chariot. En galopant, Red espérait que les chevaux de ses invités étaient assez frais pour couvrir la distance à une vitesse raisonnable. Peut-être que Paul s'était exercé à l'équitation. Gorghe Logorides avait créé une monture identique à un cheval de marche, mais c'étaient des animaux de plaine. Les Paso Fino de Red étaient mieux adaptés au terrain montagneux du Nord.

Ils ne s'arrêtèrent qu'une fois pour faire souffler les chevaux, et surprirent leurs invités par leur soudaine apparition.

— Ohé, Amiral Benden, on se laisse intimider par une simple rivière ? lui cria Red, mettant ses mains en porte-voix.

Au-dessous de lui, King souffla vigoureusement par les naseaux, mais il était en si bonne forme qu'il suait à peine et que sa respiration eut bientôt retrouvé son rythme normal.

— Ohé toi-même, rugit Paul en réponse. Comment veux-tu qu'on traverse ça ? dit-il, montrant d'un air écoeuré les eaux torrentueuses qui les séparaient.

— Je t'ai dit de chercher le cairn et de mettre le cap sur le poteau d'en face, cria Red en réponse, montrant quelque chose sur la droite, puis le pieu clairement visible – du moins pour lui – sur sa berge. Parle-moi des cosmonautes qui ont besoin d'un ordinateur pour naviguer et d'un phare pour les guider. Salut, Ju, Zi ! ajouta-t-il, remarquant la femme de Paul et le grand Noir parmi la dizaine de personnes entourant Paul au bord des eaux tourbillonnantes.

Assez fort pour que sa voix porte de l'autre côté du gué, Paul envoya certains de ses compagnons repérer le cairn et le pieu d'Hanrahan. Les pluies de la semaine précédente avaient gonflé la rivière, mais elle n'était pas aussi profonde que le soir où Red et ses colons l'avaient traversée.

— Les eaux sont un peu hautes, hein, Papa ? dit Brian d'un ton inquiet. Tu crois qu'elles ont emporté le cairn ?

— J'espère que non. Tu l'avais bien cimenté en allant rendre les charrettes, non ?

— Bien sûr, et j'y avais même gravé mes initiales. Mais il est peut-être caché par les herbes qui ont poussé depuis.

Brian poussa Cloudy de l'avant.

— Bon, nous perdons du temps, dit Red, dirigeant King légèrement sur la gauche, au centre exact du gué.

— Je suppose qu'il va falloir guider les aveugles vers le royaume de la lumière.

Entrant dans l'eau, il entendit Brian glousser, et, se retournant,

il constata que son escorte s'était alignée sur toute la largeur du gué. De l'eau jusqu'aux genoux, à peine, King caracola fièrement à travers la rivière.

— J'ai trouvé ! cria un compagnon de Paul, plantant son pied sur le cairn.

— Comme ça, tu caches tes repères ? cria Paul. Quelle arrogance de marcher ainsi sur l'eau !

La main sur les hanches, il attendait avec un sourire sardonique le comité d'accueil qui traversait pour le rejoindre.

Se penchant, Red prit la main de Paul et la serra chaleureusement.

— La rivière est plus boueuse que d'habitude, sinon vous auriez vu le schiste du fond qui rend la traversée possible en cet endroit, dit-il, faisant signe à Brian d'aller vérifier l'état du cairn et du poteau.

— Tu aurais pu le peindre, au moins, suggéra Paul, tandis qu'une fille de Caesar Galliani menait par la bride son cheval – produit des écuries de Galliani.

La jeune fille lorgna King avec intérêt et sourit à Red.

— Je vais ajouter ça à ma liste de corvées, dit Red, souriant jusqu'aux oreilles, et faire surélever le cairn pour qu'on ne puisse plus le rater.

La jeune Galliani, dont le prénom échappait à Red, aida Paul à se mettre en selle, vérifiant la sangle et mettant prestement les pieds de l'amiral dans les étriers.

— Vous êtes venus si vite, ça ne peut pas être très loin ? dit Paul avec espoir.

— Pas à la vitesse où je galope d'habitude, dit Red, avec quelque malice. Même sans trop nous presser, nous n'en avons guère pour plus d'une heure. Tu as fait bon voyage ?

Red voyait clairement que Paul n'était pas à l'aise sur sa selle. Comme le hongre se mettait au galop qui était son allure naturelle, Paul grimaça légèrement et remua sur sa selle. Le cheval ne serait jamais autre chose pour Benden qu'un mal nécessaire. Cependant, il s'était déplacé, de sorte que Red s'abstint de toute remarque critique. Zi Ongola semblait plus à l'aise sur sa monture, de même que Ju Adjai Benden. En fait, elle avait l'air positivement ravie, et regardait autour d'elle, ne perdant rien du paysage.

Cecilia Rado était venue pour voir ce que Red avait fait de ses projets architecturaux. Arkady Sturt – ventripotent et un peu chauve – et Francesco Vasseloe – mince et grisonnant – étaient aussi de la partie, et Red se dit qu'il savait maintenant qui allait accompagner Zi dans son Fort de la péninsule occidentale. Trois des nombreux jeunes Duff, et deux autres Schultz, complétaient l'expédition.

Même à la vitesse modérée du retour, l'imposante façade du

Fort fut bientôt en vue, dans sa falaise dont la couleur allait de l'orange au rouge-brun. Red avait tracé la route avec cette vue en tête, et écouta avec orgueil les remarques flatteuses de son entourage.

Puis la jeune Galliani se porta à sa hauteur, montant avec autorité une petite jument châtaine plutôt rétive.

— Papa m'a envoyée pour espionner, dit-elle. Je suis Terry, au cas où tu ne le saurais pas.

— Tu es la bienvenue, Terry, et espionne tant que tu voudras, dit Red, avec un sourire affable.

— Ton étalon, c'est un fils du Cricket de Sean, non ? demanda-t-elle, dévorant des yeux le corps superbe et l'allure à la fois puissante et souple de King.

— C'est exact.

— Papa ne m'a donné que cette vieille rosse, dit-elle d'un ton écoeuré. Il y a des jours où il faut se le faire !

— C'est ton père, dit Red avec sévérité, quoique sympathisant avec la jeune fille à la vue du trot saccadé de sa jument.

— Malheureusement, dit-elle, impénitente. Mais si quelqu'un a des idées personnelles, cette planète n'est-elle pas assez grande pour essayer de les mettre en pratique ? dit-elle d'un ton plaintif.

— Tu pars avec Zi Ongola ? Elle acquiesça de la tête.

— J'aimerais bien. Il lui faudra des chevaux plus résistants que ceux que nous produisons.

Une fois de plus, elle admira King et les autres chevaux venus du Fort.

— Zi sera sans doute ton client.

Elle le quitta en souriant et retourna se placer derrière Cecilia.

— Les bains peuvent attendre, Mairi, répéta Paul Benden avec fermeté quand Mairi insista pour qu'il aille immédiatement détendre ses muscles fatigués. Il sera temps quand on aura vu cette maudite porte en place. Le klah me soutiendra jusque-là.

Il se mit à boire à petites gorgées, et se laissa même persuader de goûter aux gâteaux tout chauds que les orphelines passaient à la ronde.

Des tables étaient déjà dressées, chargées de pichets de klah et de plateaux d'amuse-gueule, chauds et froids. Et l'arôme des viandes qui rôtièrent augurait bien du banquet à venir.

— Mairi, maintenant que nous nous sommes lavés la bouche de la poussière des chemins, pourquoi ne nous fais-tu pas faire le tour du propriétaire, à Ju et à moi ? demanda Cecilia.

— On criera avant de vous enfermer, leur dit Red, jovial, montrant à Paul, Zi et Fran Vasseloe tous leurs préparatifs, et l'ingéniosité que Peter Chernoff avait déployée pour adapter le

chambranle à la pierre du portail. Une fois, il vérifia la position du soleil, et Paul le regarda, interrogateur.

— Sorka et Sean ont dit qu'ils viendraient voir installer la porte et qu'ils participeraient au banquet. Et...

Red fit une pause, regardant alternativement Ongola et Benden.

— Dès que nous produirons normalement, nous enverrons une dîme au Weyr. Ils ont assez à faire sans avoir à se préoccuper de leur nourriture.

— Ah oui, dit Paul, se frictionnant le cou sans regarder personne. Pour le moment, c'est souvent *eux* qui nous rapportent de la viande et des fruits quand ils vont dans le Sud nourrir leurs bêtes. Je ne sais pas jusqu'à quand ceux de l'Île de Ierne pourront tenir, mais... — Paul eut un sourire ironique — comme vous savez tous, ça a fait la différence.

— Dis-moi, Paul, reprit Red, se penchant vers lui d'un air de conspirateur, ce qu'ils rapportent, ce sont des produits de l'Île de Ierne, ou des bêtes que les Galliani et les Logorides ont dû abandonner en partant ?

— Eh bien, je ne l'ai jamais demandé, tu sais, répondit Paul, l'air impassible.

— Quand même, je maintiens qu'ils ne devraient pas avoir à chaparder pour se nourrir, dit Red. Le Fort devrait approvisionner le Weyr qui le protège.

— J'ai aussi l'intention d'envoyer une dîme au Weyr, dit Ongola, sa voix grave faisant de ses paroles une promesse solennelle.

— La mort d'Alianne a fait réaliser à tous que nous demandons beaucoup à ces jeunes hommes et femmes, poursuivit Paul. Et ils ont magnifiquement relevé le défi. J'ai discuté du personnel auxiliaire avec Sean, et il a suggéré que nous lui envoyions les orphelins les plus âgés pour l'entretien et les travaux ménagers. Et ils seraient en même temps candidats pour les nouveaux dragonnets. J'ai obtenu de Joël qu'il lâche suffisamment de provisions pour que le nouveau personnel ne soit pas un fardeau pour le Weyr. Ils ont de la place, et nous, nous sommes les uns sur les autres....

Il eut un sourire ironique.

— La mère d'Alianne reste là-bas pour élever ses petits-enfants. Elle est veuve, et elle dit que la direction domestique du Weyr a besoin d'une main ferme. Les cavalières n'ont pas le temps de s'en occuper, surtout si elles ont une reine couveuse.

— On dirait qu'il y a toujours une reine ou une autre en train de couver, gloussa Red.

— Ce qui signifie également que le nombre des dragons devient assez important pour protéger quatre Forts, dit Paul, avec une fierté légitime. Peut-être plus, si l'on trouve des « installations » adéquates.

Telgar dit qu'il aimerait se rapprocher de ses filons de minerais des chaînes orientales. Il a fait tout ce qui était humainement possible pour améliorer les terriers de Fort, dit-il d'un ton égal, mais souriant au mot de « terrier ».

Red se demanda si son départ, et le départ prochain d'Ongola, provoquaient des dissensions au Fort.

— Toi et Ongola, vous êtes un exemple et un espoir pour tous. Malgré les inquiétudes de Joël sur la diminution de ses fournitures, beaucoup d'articles de son inventaire ne seront plus très demandés, dit Paul avec un sourire ironique. Nous descendons à un niveau inférieur de technologie, basé sur ce dont nous disposons ici, et non sur ce que nous avions autrefois. C'était, après tout, l'objectif de cette colonie. Tu as réussi, comme Pierre, avec un minimum de machinerie, et regarde ce que vous avez fait.

Paul montra l'imposante façade devant lui.

— Non, le moment est vraiment venu de cesser de nous entasser au Fort et de déménager. J'aimerais trouver plus d'énergie et de courage chez les nôtres après le traumatisme des chutes de Fils et les terribles pertes humaines de l'Année de la Fièvre.

— Je crois que Sean et Sorka ne viennent pas tout seuls, dit Ongola, regardant vers le ciel, la main en visière sur les yeux.

Tout le monde leva la tête pour voir les dragons, or, bronze, bruns, bleus et verts se poser en haut de la falaise du Fort – avec précaution, espéra Red, pour ne pas endommager les panneaux solaires.

— Plus on est de fous, plus on s'amuse, dit Red en riant. Spectacle magnifique, hein ?

— Mais ils n'ont pas de cavaliers, dit Ongola.

— Je ne voulais pas paniquer tes bêtes une fois de plus, Red, dit Sean, émergeant du Fort, accompagné de Sorka, son dernier fils dans les bras.

Derrière eux venaient d'autres chevaliers-dragons.

— Nous voulions te rendre hommage, et une escadrille nous a semblé une escorte honorable.

Mairi et ses visiteuses furent les dernières à sortir.

— Elles ont voulu descendre par l'escalier, dit-elle distraitemment, occupée à arracher son petit-fils aux bras de sa mère. Alors, maintenant, je sais pourquoi tu as voulu tailler des marches jusqu'en haut, Red. Ce n'était pas seulement pour la maintenance des panneaux solaires.

Elle se tourna vers Cecilia.

— Mais nous venions juste de finir de tout nettoyer quand il a fait tailler cet escalier, et il a fallu tout recommencer parce que la poussière de pierre s'infiltrait partout. Oh ! quel amour, Sorka !

Comment s'appelle-t-il ?

— Ezremil, dit Sean, accentuant légèrement la première voyelle.

Les autres mirent un moment à comprendre qu'il avait contracté les noms de deux héros de la colonie.

Mairi en eut les larmes aux yeux.

— Quelle bonne idée !

— Oh oui !

Ju Benden réprima un sanglot avant d'éclater de rire.

— C'est beaucoup mieux que d'avoir affublé le pauvre petit d'un nom comme Ezra, ou Keroon, ou même Emile. Nous devrions inventer davantage de noms purement pernais.

Paul entoura de son bras les épaules de sa femme, lui souriant avec tendresse.

— Nous pourrions même nous dispenser de noms de famille. Ezremil du Weyr de Fort ! Ryan de... Comment as-tu nommé cet endroit ? demanda-t-il, se tournant vers Red.

Red haussa les épaules.

— Ça viendra. Le nom juste viendra en son temps. Bon, on l'installe, cette porte ? Les dragons hors de vue des animaux, Red envoya Brian chercher les bœufs dont les muscles puissants traîneraient la porte jusqu'à l'ouverture de la falaise. C'était le signal de rassemblement devant le Fort. Red vit Mairi garder l'œil sur les jeunes enfants, dont un fils de Brian qui faisait d'abord les bêtises, et qui, lorsqu'on le grondait, répondait que personne ne le lui avait interdit.

A des coups de fouet impérieux, les quatre paires de bœufs s'ébranlèrent, un bouvier près de chaque bête pour diriger sa marche. Lentement, la lourde porte métallique se souleva de la charrette. Quand elle se balança librement au bout de ses chaînes, les hommes que Peter Chernoff avait choisis pour l'aider la tournèrent latéralement, pour aligner les gonds. Un « clic » très audible annonça le contact.

— *Stop !* dit Peter Chernoff, levant les deux mains, et les bœufs s'immobilisèrent. Les pinces ouvertes des gonds furent alors refermées, chacune avec un « clic » métallique.

— *Reculez !*

Les bœufs reculèrent d'abord d'un pas, puis de deux, soulageant lentement les chaînes du treuil. Les assistants poussèrent un vibrant hurra !

— Pas si vite, cria Peter. Il faut d'abord s'assurer – tout en parlant, il s'appuyait contre la grande porte – qu'elle ferme.

Docilement, l'ancien sas pivota, avec tant de facilité qu'un homme dut sauter précipitamment hors de sa voie. Simultanément, Peter saisit le bord biseauté de la porte, qui le traîna un pas plus loin.

Bandant ses muscles, il empêcha le sas de se fermer complètement.

D'autres acclamations retentirent. Peter, essuyant son front couvert de sueur, se tourna vers Red, avec un grand sourire et une profonde révérence.

— Seigneur de ce Fort, veux-tu terminer la fermeture cérémonielle ?

Prenant Mairi par la main, qui n'eut que le temps de repasser Ezremil à sa mère, Red monta la rampe vers l'imposante porte métallique. Puis ils examinèrent le travail de Peter. Il s'était bien débrouillé, pour adapter ce sas à des besoins domestiques. Empêcher les Fils d'entrer était maintenant aussi important qu'empêcher l'air de sortir autrefois.

Red fit un signe de tête à Mairi, qui posa la main sur la sienne, et tous deux tirèrent la porte. Puis il tourna la roue, et entendit les barres de plafond et de plancher entrer dans leurs logements. Le Fort était fermé !

— Ils seraient bien attrapés si on ne rouvrait pas, hein ? dit Red, serrant contre son cœur la silhouette toujours mince de Mairi.

— Oui, mais je serais furieuse parce que nous n'aurions pas notre part de ces viandes succulentes qui rôtiennent depuis minuit !

— Très bon argument...

Il tourna la roue dans l'autre sens, et les barres se rétractèrent. Red poussa le battant.

— Eh bien, au moins notre diable de petit-fils ne sera pas capable d'ouvrir cette porte !

Il donna une poussée vigoureuse au battant, qui tourna silencieusement sur ses gonds.

Ils s'avancèrent, salués par les applaudissements. Et il sursauta, quand, du haut de la falaise, les dragons joignirent leurs voix graves aux acclamations des humains.

— Amiral, Commandant, Chefs du Weyr, et vous tous mes amis ; soyez les bienvenus au...

Il s'interrompit, pris d'une inspiration subite, et un grand sourire se répandit lentement sur son visage.

— Soyez les bienvenus au Fort du Gué de Red. Dans l'ancienne langue Rua Atha.

— Ruatha ! s'écria Mairi de sa voix claire, regardant son mari pour voir s'il approuvait l'élision. Oh, c'est un nom magnifique, Rua Hanrahan !

— Au Fort de Ruatha ! cria-t-il.

— *Au Fort de Ruatha* ! reprit la foule, criant son acceptation.

Et, pour la première fois sur la falaise du Fort de Ruatha, les dragons de Pern relevèrent la tête et claironnèrent en signe de joie.

LE DEUXIÈME WEYR

— Tu es encore allée là-bas, non ? dit Sorka à Torene d'un ton amusé, comme la jeune femme passait près de la Dame du Weyr pour s'approcher du foyer.

La caverne inférieure était déserte à cette heure : midi était largement passé, et il était encore trop tôt pour préparer le repas du soir.

Torene lui sourit par-dessus son épaule et continua à marcher vers le foyer. Elle se servit un bol de soupe, cassa un quignon de pain, et revint s'asseoir à la table où Sorka prenait aussi un déjeuner tardif. D'un seul mouvement fluide, elle passa une longue jambe gainée de cuir par-dessus le dossier bas de la chaise, s'assit et posa son bol devant elle.

— Comment as-tu deviné ?

Sorka ne put s'empêcher de sourire devant son insouciance. Torene frisait toujours l'impudence, mais sans jamais être blessante. Ce qui, bien sûr, aurait donné sujet à Sean et Sorka de la réprimander, mais elle semblait savoir instinctivement les limites à ne pas dépasser. Sorka aurait particulièrement répugné à la désapprouver, elle qui avait été une enfant réservée dans la société restrictive où elle était née sur la Terre, et qui admirait ses manières ingénument charismatiques et sa gaieté irrépressible. Sean admettait moins facilement ces traits de caractère, mais il faut dire qu'il était obsédé par les responsabilités du Weyr, les soins aux dragons, et qu'il n'avait jamais été enjoué, pour commencer.

Généralement, Sean savait tout ce qui se passait au Weyr, tôt ou tard. Il savait certainement que beaucoup portaient un grand intérêt à un certain cratère de la côte est, dont la rumeur disait qu'il serait la prochaine base officielle des chevaliers-dragons. Mais il ne savait certainement pas, pensait Sorka, que beaucoup de jeunes s'y rendaient très souvent pour explorer leur futur établissement.

La fondation d'un nouveau Weyr n'était plus une idée en l'air,

mais un besoin urgent. Les locaux de Fort étaient terriblement surpeuplés, même quand ils envoyaient certaines escadrilles résider temporairement dans les cavernes inconfortables de Telgar, et, pour réduire le stress et les risques d'accidents, ils avaient commencé à envoyer les reines en chaleur et enceintes à la Grande Ile, de climat presque tropical. Sorka frissonna en repensant au désastre évité de justesse l'année précédente. Ils avaient failli perdre trois reines au cours d'une bataille aérienne où elles avaient été blessées toutes les trois. Et les bronze et les bruns qui étaient parvenus à les séparer n'en étaient pas sortis indemnes non plus.

Cela avait été une terrible leçon pour tout le Weyr : une reine en chaleur pouvait induire cette condition chez une autre qui en était proche. Et aucune reine ne voulait partager ses prétendants bronze et bruns avec une autre. Tarrie Chernoff se réveillait encore en plein cauchemar, où elle voyait Porth disparaître dans *l'Interstice* sans pouvoir la suivre. Evenath, la première fille de Faranth, avait perdu un œil et l'usage d'une aile ; et la Siglath de Catherine avait eu ses membranes alaires si endommagées qu'elle ne pouvait plus voler dans l'escadrille des reines. Il y avait encore assez de reines pour voler à basse altitude avec les lance-flammes, souvent aidées par les vertes jusqu'à leur troisième mois de grossesse, car les constants plongeurs dans le froid de l' *Interstice* pouvaient causer des fausses couches. Sapristi ! il y avait plus qu'assez de dragons et de chevaliers pour fonder *trois* Weyrs – et donner à chacun un espace suffisant. Ils n'avaient nul besoin de vivre les uns sur les autres comme les gens des Forts.

Sean différait, pensait Sorka, parce qu'il ne parvenait pas à se résoudre à déléguer l'autorité. Le Weyr, c'était sa responsabilité, et c'était lui qu'on blâmerait en cas d'échec. Il ressentait une fierté intense et une immense affection pour la force qu'il commandait, force qu'il avait en fait *créée*.

Personne ne le niait. Tous les chevaliers savaient que Sean faisait passer le bien-être des dragons avant tout. Tout le monde savait qu'il s'efforçait continuellement de maximiser leur efficacité tout en réduisant les accidents. Au début, quand les dragons et leurs maîtres s'étaient installés au Weyr de Fort, il avait passé des heures et des heures avec les pilotes de la Guerre Nahti et avec l'amiral et les deux capitaines. Il avait déniché des histoires et des cassettes militaires pour mettre au point la meilleure stratégie contre les Fils, mélange de techniques de la cavalerie et d'esquive. Puis il avait peaufiné les formations de combat, pour les appliquer aux différentes façons dont tombaient les Fils.

Le nombre des dragons augmentant, il avait fixé la taille de petites unités plus faciles à manœuvrer : des escadrilles de trente-trois

dragons, avec un chef d'escadrille et deux seconds, de sorte que, si le chef et son dragon étaient hors de combat, l'un des seconds pouvait prendre la relève. Cela était spécialement nécessaire, trouvait-il, le nombre des petits dragons, bleus et verts, augmentant. Le Chef d'Escadrille devait assez bien connaître chacun de ses dragons pour repérer les signes de stress et le renvoyer se reposer au Weyr. Certains chevaliers bleus et verts, résolus à prouver que leur partenaire valait bien les plus grands dragons, prenaient des risques et poussaient leurs dragons plus légers et moins résistants au-delà des limites de leur endurance.

— Même un dragon a ses limites, répétait-il sans cesse pendant l'instruction des Apprentis. Respectez-les ! Et respectez votre dragon ! Nous n'avons pas besoin de héros à toutes les Chutes ! Nous avons besoin de *combattants* à toutes les Chutes !

Les morts de dragons, de chevaliers, ou des deux, tempéraient la fougue des plus audacieux. Les blessures, souvent dues à la négligence, diminuaient toujours après une mort ou un accident grave. C'est ceux qui arrivaient pendant l'entraînement des Apprentis que Sorka détestait le plus – parce qu'ils hantaient Sean dans son sommeil, et le transformaient en adjudant implacable pendant le jour. Pourtant, Sorka n'hésitait pas à le prendre à partie quand il devenait trop despotique. Elle-même était toujours accessible pour tous, et se gardait de juger.

— Tu scies le moral de tout le Weyr, lui disait-elle avec fermeté.

— J'essaye d'améliorer la *discipline* de tout le Weyr, hurlait-il en réponse. Pour qu'il n'y ait plus de morts. Je ne supporte pas les morts ! Surtout celle des dragons ! Ils sont tellement extraordinaires, et nous avons tant besoin d'eux !

C'était vrai, surtout maintenant que beaucoup de colons quittaient le Fort pour s'installer partout où ils trouvaient des grottes adéquates. Les Forts de Boll et de Ruatha prospéraient. Tarvi Telgar avait déménagé ses mineurs et ses ingénieurs dans un immense système de cavernes surmontant les dépôts de minerais sur lesquels ils travaillaient. Naturellement, il avait baptisé son Fort Telgar. Après avoir cherché pendant cinq ans le nom « juste », Ongola avait fini par baptiser le sien « Tillek » en mémoire de l'homme qui avait piloté une flottille de plaisanciers disparates tout le long de la côte de l'hémisphère Sud, et, malgré les tempêtes et autres difficultés, les avaient amenés jusqu'au port de Fort. Et comme le Fort de Tillek se trouvait sur une côte poissonneuse, le nom était d'autant plus approprié.

— Comment j'ai deviné ? répéta Sorka à Torene. Il n'y avait rien à deviner. Tu as l'air indéfinissable de quelqu'un très content de soi.

Et, si tu prêtes un peu l'oreille, tu entendras sans doute tous les dragons qui en parlent. Je sais que Faranth pose des questions.

Torene écouta quelques instants, les yeux brièvement dans le vague, puis eut une grimace de résignation.

— C'est un inconvénient certain d'être capable d'entendre tous les dragons ; surtout quand on voudrait être discret.

Puis, inquiète, elle leva les yeux vers le plafond.

— Sean n'est pas là, gloussa Sorka. Il est parti ce matin dans le Sud avec deux escadrilles pour chasser.

Elle soupira.

— Il me tarde vraiment que les Forts mettent en place ce système de dîme dont ils parlent tout le temps.

Elle poursuivit avec plus d'entrain :

— Quand ils reviendront, les dragons auront d'autres sujets de conversation. Ou ceux restés ici dormiront. La journée a été belle et ensoleillée.

— Sorka...

Torene pencha la tête vers Sorka, ses grands yeux noirs pleins d'inquiétude et de gravité.

— Tu ne peux pas persuader Sean que nous avons besoin d'un deuxième Weyr *permanent* ? Pas seulement pour l'espace que ça nous donnerait. Nous en avons besoin pour...

Torene ferma la bouche, taisant l'argument qu'elle allait présenter.

Sorka termina pour elle en riant.

— Pour donner à quelqu'un d'autre l'occasion de diriger un Weyr.

Devant le visage stupéfait de Torene, Sorka lui tapota le bras.

— Je connais mon compagnon, ma chérie. Ses défauts...

— Mais c'est bien là le problème, Sorka. Il n'en a aucun. Il a toujours *raison*, dit Torene sans aucune malice, mais avec une pointe de désespoir. C'est le meilleur Chef de Weyr que nous aurons jamais, mais...

— Il y a d'autres chevaliers-dragons qui feraient de très bons Chefs de Weyrs.

— Oui, et ce n'est pas tout, dit Torene, se penchant un peu plus. Il paraît que ceux de l'Île de Ierne vont déménager dans le Nord, et ils veulent s'installer sur la côte est. Je veux dire, nous nous sommes si souvent vantés que les distances ne sont rien pour un dragon qu'ils disent que nous pouvons aussi bien les protéger dans l'Est qu'ici dans l'Ouest, termina-t-elle avec un sourire amusé.

Sorka éclata de rire.

— Vous avez sauté sur votre propre pétard, comme disait mon père.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? dit Torene, battant des paupières, perplexe.

Ce n'était pas juste d'avoir des cils si longs, et en plus un ravissant visage, une silhouette élégante – Sean disait « sexy » –, sans compter une forte personnalité et une belle intelligence. Même ses cheveux coupés court, pour mieux tenir sous le casque qu'ils avaient adopté, encadraient ses hautes pommettes de boucles exquises.

— Ça veut dire être pris à son propre piège, et dans ce cas, le « piège », c'est la vantardise des chevaliers-dragons.

— Oh ! pouffa Torene. C'est vrai. Mais si nous n'agissons pas rapidement, ces îliens de Ierne vont occuper le meilleur système de grottes, et nous laisser le moins bon, ajouta-t-elle avec indignation.

— Tu es une vraie maîtresse de dragon, mon petit, dit Sorka. Rien que le meilleur pour nous.

— Oh, ce n'est pas à ça que je pensais, Sorka, et tu le sais. Mais le vieux cratère est parfait pour un Weyr, dit Torene, se penchant de nouveau dans son enthousiasme, et oubliant sa soupe qui refroidissait. Même meilleur que celui-ci à certains égards, parce que c'est un cratère double, l'un circulaire et l'autre oblong, avec un lac profond et assez d'espace pour parquer du bétail, au lieu d'aller tout le temps dans le Sud chercher notre dîner quand nos provisions sont épuisées. Le mieux de tout, c'est une immense caverne voûtée, assez grande pour qu'une demi-douzaine de reines y couvent en même temps...

— Une à la fois, ça suffit.

Le regard de Torene s'assombrit légèrement au souvenir de l'accident, puis elle reprit avec entrain :

— Et nous n'aurions pas grand-chose à faire pour l'aménager, parce qu'il y a déjà du sable, et qu'on pourrait installer un chauffage hypocauste dans une niche. Ma mère dit que les excavatrices ne dureront plus longtemps, alors, si nous n'agissons pas tout de suite, nous risquons d'être obligés d'excaver les Weyrs individuels à la main.

Torene branla du chef à cette idée.

— Ces machines en ont fait plus qu'elles n'avaient été conçues pour en faire, dit Sorka, se rappelant ce qu'avait dit son père quand il s'en était servi neuf ans plus tôt au Fort de Ruatha.

— Enfin, je veux aménager notre Weyr avec eux...

— Notre Weyr ? dit Sorka, haussant un sourcil interrogateur.

Torene ferma les yeux, et se cacha le visage dans ses mains. Puis, relevant la tête, elle adressa un sourire malicieux à Sorka.

— Tu ne peux pas me reprocher de rêver. Il faudra bien que quelqu'un devienne Dame du Weyr, et tu m'as dit toi-même qu'Amaranth est la meilleure reine du moment.

— Et as-tu décidé aussi qui serait Chef du Weyr ? demanda doucement Sorka.

Torene rougit furieusement. Parfois, elle avait l'impression désagréable qu'Amaranth n'aurait pas dû avoir une bonne main de plus que Faranth, sa mère, bien que Sorka ait toujours paru ravie de l'amélioration de la race. La jeune reine était presque assez mûre pour son premier vol nuptial. Mais Torene faisait peu de cas de sa séduction personnelle quand on l'en complimentait, et elle n'avait pas de favori parmi les jeunes chevaliers qui l'entouraient en permanence. La seule exception étant Michael, le chevalier-bronze, fils aîné de Sean et Sorka. Il ne s'intéressait jamais à elle, quoique s'intéressant à toutes les autres jolies femmes. Enfin, elle n'était peut-être pas son genre. Pourtant, elle n'aurait rien eu contre sa compagnie – l'aurait peut-être accueillie de grand cœur –, mais elle était trop équilibrée pour ressentir plus que de l'étonnement, et peut-être un peu de regret, de son indifférence.

Mihall, ainsi qu'on l'appelait généralement, était un chevalier-dragon aussi enthousiaste que son père. Parfois plus. Depuis trois ans qu'il avait atteint sa maturité sexuelle, le bronze de Mihall, Brianth, avait couvert tant de reines que Sean avait ordonné au bronze luxurieux de rester à terre pendant les vols nuptiaux. L'une des tâches de Sorka était de tenir le compte précis des pontes engendrées par tel bronze ou brun, de sorte que toute reine naissant de ces œufs ne soit pas appariée avec son propre père. Mihall avait haussé les épaules, disant que ça lui était égal, qu'il y avait beaucoup de vertes qui aimaient assez Brianth pour enrouler leur cou au sien n'importe quand.

— Qui sera Chef du Weyr ? répéta Torene, revenant à la conversation. Non, mes projets ne vont pas si loin, Sorka, parce que c'est Sean qui fera cette nomination importante, non ?

— Probablement, répondit Sorka, discrète.

Sean, elle le savait, avait son idée sur la meilleure façon de régler le problème.

— Tu as sans doute une préférence quant au dragon qui couvrira Amaranth ? dit-elle doucement.

Torene rougit, mais répondit assez rapidement.

— Ça dépend de celui qui sera assez rapide pour attraper Amaranth, non ?

Elle sourit, éludant la curiosité discrète de Sorka. Ce n'était pas par arrogance qu'elle suggérait que les plus grands mâles auraient du mal à rattraper Amaranth. Cette jeune reine leur imposerait une chasse longue et effrénée. Torene pouffa.

— J'espère seulement que j'aurai la force de tenir, moi. N'essaye pas de deviner celui que je préférerais, Sorka. Tu pourrais avoir des surprises.

Son visage mobile se fit grave.

— Sérieusement, Sorka, les chevaliers-dragons devront agir vite pour s'approprier ce cratère.

— Je suis d'accord avec toi, Torene, sauf qu'il n'y a aucun moyen d'y accéder, sauf par voie aérienne. Et cela pourrait être inconfortable pour un certain nombre de raisons.

— Ah... dit Torene, levant triomphalement le doigt. Je sais où placer un tunnel d'accès.

De sa poche de cuisse, elle sortit une feuille de plastifilm fatiguée, une carte radar du double cratère, avec élévations supérieure, inférieure et latérale, sans doute établie par l'une des premières sondes. Sorka n'avait pas pensé qu'il pouvait exister des copies de ces premiers relevés. Elle réalisait maintenant qu'en leur qualité d'ingénieurs des mines, les Ostrovsky, parents de Torene, devaient en avoir des copies personnelles.

Torene déplia la feuille avec soin, la lissa d'une main caressante, et posa la salière et la poivrière aux deux bouts pour tenir les coins.

— Là, il y a une ouverture naturelle qui va assez loin dans la roche. Tu vois cette ombre ici ? C'est aux deux tiers de la distance du lac. D'accord, le plafond dans la cavité centrale n'a que deux ou trois mètres, mais il n'y aurait pas à creuser un très long tunnel pour établir la jonction dans les deux directions. Le voilà, ton accès terrestre.

— Tu semblés avoir très bien étudié le site, reconnu Sorka.

— Pas seulement moi, répliqua vivement Torene. On est toute une bande.

Elle rapprocha sa chaise et chuchota :

— Tu ne pourrais pas nous servir de médiateur ?

— Qui figure dans cette bande ?

Les yeux noirs de Torene étincelèrent.

— Nyassa...

— Vraiment ?

— Eh bien, Milath va bientôt pondre, et Nya n'aime pas l'Aire d'Écllosion de la Grande Ile, elle déteste cet endroit au-dessus de Telgar où il fait si froid, et elle ne veut pas couvrir ici, où elle doit partager le sable avec Tenneth, Amalath et Chamuth.

— Je la comprends.

— D'vid et Wieth, N'klas et Petrath...

— Attends, Torene. D'vid et N'klas ? Sorka n'en croyait pas ses oreilles.

— Oh, tu ne savais pas ? Tu ne les as pas entendus ? Torene sembla surprise, puis elle ajouta avec naturel :

— Non, je suppose que non. Moi, je les entends tout le temps pendant les Chutes ; parce que c'est comme ça que les dragons désignent les autres chevaliers, quand ils conseillent la prudence à leurs dragons. Ils parlent tellement vite qu'ils contractent les noms.

Day-vid devient D'vid, Nicholas Gomez devient N'klas, et Fulmar, F'mar.

— Alors toi, tu es T'rene ? demanda Sorka, amusée. La jeune fille réfléchit un instant.

— Non, mais Sevyra est Sev, et Jenette Jen. Ce sont des noms courts, de toute façon. J'en ai parlé un jour après une Chute, et ils ont tous voulu savoir leur nom « dragonien », termina-t-elle, haussant les épaules.

— Est-ce qu'ils contractent leurs noms à eux, ou ceux des autres dragons ?

— Non.

Torene secoua vigoureusement la tête, avec un sourire éblouissant à Sorka.

— Les dragons savent toujours auquel d'entre eux on s'adresse.

— Je vois.

Sorka fit semblant de comprendre la distinction.

— Nous trouvons sympa d'avoir un surnom dragonien. Ça veut dire qu'ils aiment bien les autres chevaliers aussi, et pas seulement leur maître.

— Je suppose. Dis-moi, comment contractent-ils Sean ?

Torene secoua ses boucles.

— Ils ne le contractent pas. Lui, c'est toujours « le Chef ». Et même avec un grand « C », dit-elle avec un sourire malicieux.

— Allons donc !

— Non, je t'assure, Sorka. Ils sont toujours respectueux quand ils parlent de Sean. Et toi, tu es toujours Sorka, sans contraction.

— Est-ce que tu me passerais de la pommade, jeune fille ?

— Pourquoi ferais-je une chose pareille ? dit Torene, arrondissant les yeux. Juste parce que je t'ai demandé d'intercéder...

De nouveau, Sorka éclata de rire. Il n'y en avait pas deux comme Torene au Weyr, si candidement elle-même, sans le moindre artifice, et pourtant, si astucieuse dans sa franchise.

— Bon, qui d'autre y a-t-il dans ta bande sélecte qui va tout le temps sur le site ?

— Sevyra et Buthoth, R'bert et Jenoth, P'ter et Siwith, Uloa et Elliath...

— Ça fait trois reines...

— Le nouveau Weyr peut en abriter quatre, au moins, dit Torene. Et nous avons encore six chevaliers bronze qui sont intéressés, dont l'un Chef d'Escadrille et deux Seconds ; quinze chevaliers bruns, dont trois Seconds, plus dix chevaliers bleus et huit verts.

— Et ça dure depuis quand, ce manège ?

Une certaine gêne avait remplacé l'amusement que lui inspiraient au départ les activités des jeunes chevaliers. Torene était

beaucoup trop franche pour comploter une mutinerie. Sorka fit un rapide calcul – mais quarante-sept chevaliers ? Tous impatients de s'établir ailleurs ? C'était préoccupant. Elle allait certainement en parler à Sean si les choses allaient déjà si loin.

— Oh, ce n'est pas un manège, Sorka, dit Torene, sincèrement alarmée.

Elle posa la main sur le bras de Sorka, la regardant dans les yeux.

— Nous voudrions simplement avoir... plus de place. A part Nyassa et Uloa, nous sommes tous des jeunes, qu'on a fourrés en haut ou en bas, et partout où l'on pouvait nous caser. Sevyra dit que le placard de sa mère à Tillek est plus grand que le Weyr qu'elle partage ici avec sa reine, dit-elle d'un ton dépité.

Puis elle se mordit les lèvres, rougissant de s'être montrée aussi critique.

Ce qu'elle disait, c'était assez vrai, et Sorka le savait. Sevyra et Buthoth, qui venaient de terminer leur Apprentissage, étaient dans un Weyr d'une exigüité choquante. Et, bien que Torene n'en parlât pas, son Amaranth ne pouvait même pas se tenir debout dans celui qu'elle partageait avec sa maîtresse. En fait, leur Weyr ne comportait pas deux compartiments, comme c'était l'usage, et, contrairement à la plupart des dragons, Amaranth devait se rendre sur les Crêtes du cratère pour son bain de soleil quotidien. La jeune reine serait bientôt mature, et elle ne pourrait plus rester dans un local si exigü.

— Nous ne voulons pas faire de vagues, Sorka, mais vraiment, nous ne pouvons pas laisser passer cette occasion.

Torene tapota le diagramme.

— Tu vois, là ? Juste au-dessus du premier niveau, il y a trois cavernes naturelles, parfaites pour la Dame du Weyr... et avec quelques modifications, celles-ci – là, là et là – seraient assez spacieuses pour les autres reines. Et de ce côté, à l'opposé de ce qui ferait des locaux domestiques formidables, il y a une série de petites grottes parfaites pour les Apprentis, au lieu de les tasser les uns sur les autres. Ce serait vraiment dommage de laisser ça à des *paysans* !

— En effet, et ce ne sera pas, dit une voix qui les fit sursauter.

Torene devint cramoisie en voyant Sean arriver derrière elles, une tasse de klah à la main. Il venait de rentrer, car sa tunique de vol n'était pas ouverte, et il avait encore son casque et ses gants à la main. Un rapide coup d'œil sur la Dame du Weyr apprit à Torene que Sorka était aussi surprise qu'elle.

Sean posa son casque et ses gants sur la table à côté de sa tasse, puis se débarrassa de sa lourde tunique doublée de fourrure. De la main, il rabattit ses cheveux roux en arrière, et se dévissa le cou pour regarder le plasfilm. Devant le regard anxieux de Torene, il eut un

petit sourire.

— Content qu'il existe plus d'un exemplaire.

— Maman... commença Torene pour se justifier, mais elle fut incapable de continuer.

Le sourire de Sean s'élargit.

— Les mères ont souvent leur utilité.

Torene déglutit, puis, saisissant l'occasion aux cheveux, elle se lança.

— En effet, et ça ne sera pas, as-tu dit. Alors, nous aurons le cratère ? Ceux de Ierne ne l'auront pas ?

Sean eut un grognement dédaigneux.

— Ils le voulaient, mais je les ai persuadés que l'autre falaise était plus vivable, et à peine moins pittoresque. Il y a une vallée avec de bonnes terres pour les cultures, une rivière qui donne accès à la côte, et des coteaux exposés au sud qui sont exactement ce que René Mallibeau réclame à cor et à cri depuis si longtemps, avec le terrain schisteux qu'il lui faut. J'ai l'intention d'aller enquêter sur place avec Ozzie, si Telgar peut se passer de lui, dit-il, tapotant le plan de l'index.

— Maman lui a demandé de nous accompagner quand elle m'a donné ça, dit Torene, avec un rapide coup d'œil à Sorka, comme toujours tout yeux pour son mari.

Torene n'était pas la seule femme du Weyr à envier leur double alliance.

— Tu démarres ton groupe dissident avec Amaranth, c'est bien ça ? demanda Sean, d'un air soigneusement neutre.

Mais il n'avait pas ce tic à la joue qu'il avait toujours quand il s'apprêtait à fustiger un chevalier ou un Apprenti.

Torene choisit soigneusement entre les options que lui donnait cette question neutre, et adressa un sourire éclatant à Sean – pas trop éclatant, car il en aurait été contrarié, mais assez pour qu'il comprenne qu'elle n'était pas si bête. Heureusement que la table cachait ses genoux qui tremblaient.

— Eh bien, tu sais combien Amaranth est grande et continue à grandir, et franchement, nous ne tenons plus là où nous sommes. Et ce n'est pas comme s'il n'y avait pas d'autre possibilité. En fait, je rêve, voilà tout, termina-t-elle en un murmure, comme pour s'excuser.

Sean sirotait son klah en l'écoutant, sans regarder ni elle ni Sorka.

Oui, elle dit la vérité, entendit-elle Carenath dire à son maître. Cet endroit l'enthousiasme, et elle l'a étudié plusieurs fois, pouce par pouce. C'est ce que dit Amaranth.

Torene ne changea pas d'expression, mais elle vit Sorka la regarder en fronçant légèrement les sourcils.

— Sean, as-tu oublié que j'entends Carenath ? dit Torene d'un

ton presque plaintif.

Elle tenait à le lui rappeler, car cela équivalait à une indiscretion.

— Il a une pensée puissante, tu sais.

Sean la regarda pensivement, sans accuser ni approuver.

— Oui, même si ça tourne à ton avantage.

Torene se permit un sourire moins angoissé.

— De toute façon, je l'aurais entendu.

— Cela pourrait être un avantage, jeune Torene, dit-il.

Ces paroles la surprirent, de même que l'approbation sans réserve de Carenath. Le dragon bronze faisait-il simplement écho à la pensée de son maître, ou était-ce aussi son avis personnel ?

Son avis et celui de Sean, dit Amaranth de son ton tranquille.
Mais il ne pense pas à Carenath pour le moment.

Effectivement Sean semblait pensif, tandis qu'il suivait du doigt les aires « ouvertes » à l'intérieur du cratère, s'arrêtant finalement sur le lac. Il hocha la tête, finit son klah et se leva.

— Tu as fini, ma chérie ? dit-il à Sorka, s'excusant de la tête envers Torene.

— Oui, bien sûr.

— Conserve soigneusement ce diagramme, veux-tu, Torene ? ajouta Sean.

Enfin, prenant le bras de sa compagne, il s'éloigna avec Sorka.

Torene poussa un profond soupir de soulagement, puis trempa un morceau de pain dans sa soupe et se mit à manger, plus pour détendre ses nerfs tendus à se rompre que par faim. L'apparition de Sean Connell lui avait coupé l'appétit. Le pain trempé était froid, mais elle le mangea quand même. On ne gaspillait pas la nourriture, et, même froide, la soupe était bonne.

— Elle vient de crever l'abcès, Sean, dit Sorka quand ils arrivèrent chez eux, enfilade de cinq petites grottes qui n'avaient nécessité que des altérations mineures pour constituer un appartement confortable. Il y a un groupe de quarante-sept jeunes qui rêvent d'occuper cet endroit.

— Sans doute plus, dit-il, suspendant ses affaires à la patère près de la porte.

— Tu étais au courant ?

Il haussa les épaules, rabattant de nouveau en arrière ses cheveux maintenant secs.

— C'est une hypothèse très probable, d'après David Caterel, Paul et Otto. Ça devait arriver tôt ou tard – ce besoin de se séparer en plusieurs groupes pour couvrir toutes les régions cultivées et les protéger des Fils. Red ne m'a pas mâché ses paroles la dernière fois que les Fils sont tombés sur les terres de Ruatha.

De nouveau, il haussa les épaules, puis il s'assit et leva la jambe droite. Sorka se mit à cheval dessus, banda ses muscles en l'attente de la secousse, et tira la botte ; elle recommença machinalement l'opération à gauche, tout en continuant la conversation.

— Torene aurait mieux fait de demander à ton père d'intercéder pour eux.

— Mais, Sean... commença Sorka, prête à défendre Torene.

— Pas de « mais Sean » avec moi, femme ! dit-il.

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule pour juger de son humeur, et décida qu'elle pouvait parler sans ambages.

— Elle a raison, bien que je la trouve un peu jeune pour être si... pressée, reprit-il.

— Il n'y a pas une once de malice chez Torene Ostrovsky, dit Sorka avec conviction.

— Je n'ai pas dit ça, ma chérie, répondit-il.

Écartant ses bottes d'un coup de pied, il la prit par la taille et l'assit sur ses genoux.

— Mais il est évident qu'il va falloir agir vite, maintenant que le branle est donné.

Il posa sa tête entre les épaules de Sorka, comme il le faisait souvent, pas amoureusement, mais parce qu'il s'exprimait mieux par les gestes que par les paroles, et qu'il avait bien des façons de lui manifester son amour.

— Tu as décidé qui gouvernera le nouveau Weyr ? demanda-t-elle, posant ses mains sur celles de Sean et se laissant aller contre lui.

— Les nouveaux Weyrs, rectifia-t-il, la serrant une dernière fois dans ses bras avant de la reposer doucement sur ses pieds.

— Les Weyrs ?

— Oui. Au pluriel.

Il se leva et, ôtant sa chemise en se dirigeant vers la salle de bains, il lui fit signe de le suivre.

— Avec les trois pontes en train de durcir, nous avons plus de dragons qu'il n'en faut pour peupler trois, peut-être quatre Weyrs...

— Le site de rêve de Torene, la Grande Ile, ce cratère du Fort de Telgar, et quoi d'autre ?

Traversant leur chambre, il s'arrêta le temps d'ôter son pantalon et ses grosses chaussettes, qu'il roula en boule et jeta dans la corbeille à linge.

— Nous avons deux autres possibilités, l'une dans la péninsule mi-orientale, l'autre dans les Hautes-Terres, le cratère avec tous ces pics en dents de scie. Mais pour y apporter les améliorations nécessaires, il faudra réquisitionner toutes les excavatrices encore en état de marche, même pour le site de la côte est...

— Il y a assez de carburant ?

— Fulmar Stone s'est débrouillé pour les brancher sur des générateurs.

Sean sourit à Sorka en entrant dans le bain brûlant. C'était un des luxes qu'il appréciait le plus, ces quantités d'eau chaude inépuisables, chauffées par le magma. L'eau en excès s'écoulait par des tuyaux qui chauffaient le Weyr. Loin au-dessous du sol, l'eau passait par tout un système de filtres, et revenait, purifiée, dans les réservoirs, pour resservir. D'autres canalisations amenaient l'eau des citernes alimentées par les torrents de montagne.

— Mais les surfaces de taille s'émoussent.

— C'est vrai, mais Telgar est en train de concocter des abrasifs pour tailler dans la pierre. Et il y a assez de diamants industriels près de la Grande Ile pour remplacer les surfaces de coupe. En tout cas, j'ai bien négocié avec ceux de Ierne. Ils obtiennent le deuxième système de grottes de la côte est, et ils nous fourniront la main-d'œuvre dont nous aurons besoin.

Il sourit de plaisir, à la fois du bien-être que lui procurait l'eau chaude, et du succès de ses négociations.

— Et avec un Fort tout proche, et de bonnes terres à cultiver, ils auront de quoi verser la dîme au nouveau Weyr.

— Tu as pensé à tout ça tout seul ?

Il ouvrit les yeux et sourit, l'air soudain très juvénile.

— Diable non. Ton père m'a fortement encouragé, et il m'a soutenu tout le long de mes négociations avec Lillienkamp.

Après la mort de Paul Benden l'hiver précédent, Joël Lillienkamp avait été élu gouverneur du Fort. En un sens, il était beaucoup plus libéral dans l'attribution de la main-d'œuvre – qu'il considérait comme une ressource renouvelable – que dans celle du matériel – qui était irremplaçable.

— Tu veux dire que tu ne chassais pas dans le Sud avec les autres ?

Il secoua la tête, puis se mit à se savonner vigoureusement.

— Non. Carenath a bien donné le change avec un bœuf blessé tombé dans une crevasse et que ton père m'a donné. Je ne voulais pas plus de rumeurs que nécessaire. Il en circule déjà assez comme ça, on dirait, grimaça-t-il.

Avant de poser la question suivante, elle attendit qu'il ait plongé la tête sous l'eau pour se rincer les cheveux.

— Qui seront les Chefs des Weyrs ?

Il eut un sourire énigmatique, et elle comprit pourquoi il y aurait trois nouveaux Weyrs : pour éviter l'accusation de népotisme. Les jeunes nés sur Pern, et surtout les orphelins dont les parents étaient morts de la Fièvre huit ans plus tôt, ne manquaient pas de se plaindre quand ceux qui avaient encore leurs parents étaient promus

avant eux. Mihall *s'attendait* à être Chef du Weyr. Sorka le savait, et elle savait aussi que Sean avait conscience de ses aspirations, bien que leur fils aîné n'y fit jamais allusion. Au contraire, il remplissait scrupuleusement ses fonctions de Chef d'Escadrille, participait à l'instruction des Apprentis et, sauf quand Brianth prenait part à un vol nuptial, restait toujours à sa place, malgré ses liens avec Sean et Sorka.

— A cause d'eux, avait dit Sean à Sorka.

Ainsi Mihall, si Brianth couvrait une reine désignée, atteindrait l'objectif qu'il s'était fixé dès l'instant où il était entré sur l'Aire d'Éclosion, à douze ans, le plus jeune candidat à conférer l'Empreinte à un bronze. Il y avait eu des murmures parmi les candidats plus âgés, mais Sean avait répondu avec autorité :

— C'est le dragon qui choisit. Mihall aurait pu être laissé pour compte.

Le jeune chevalier bronze avait reçu quelques conseils de son père, le Chef du Weyr, mais n'avait pas tiré d'autre avantage de sa parenté. Dans son groupe d'Apprentis, on l'avait presque mis à l'écart à cause de son zèle, l'accusant d'en faire plus qu'il ne fallait pour se faire valoir.

Sean était déjà réservé et distant dans sa jeunesse, mais Mihall l'était deux fois plus. C'était son premier-né, et pourtant, elle ne le connaissait et ne le comprenait pas... tout en le comprenant, pensa Sorka.

L'enfant avait été fou de dragons dès qu'il avait été en âge de comprendre ce que faisaient ses parents. Elevé par ses grands-parents avec ses frères et sœurs, il passait au Weyr toutes ses heures de liberté, ne reculant pas devant le long trajet à pied quand il n'y avait personne pour l'escorter.

— Nous avons vingt reines prêtes à convoler – en excluant la tienne, parce que seul Carenath couvre Faranth, dit-il, brandissant un index avertisseur, ce qui la fit sourire de fierté. Et les trois estropiées...

— Porth peut voler, objecta Sorka, prenant le parti de Tarde.

— Mais ni assez longtemps si assez haut pour avoir une bonne ponte.

— Tarrie a l'expérience des problèmes du Weyr, insista Sorka, pensant aux nombreuses fois où elle s'était reposée sur son amie pendant ses grossesses, ou quand les enfants étaient malades et qu'elle ne pouvait pas être partout à la fois.

— C'est vrai, mais je veux démarrer les nouveaux Weyrs avec de jeunes chefs qui accompagneront leurs effectifs jusqu'à la fin du Passage, et qui pourront transmettre ce que nous avons dû apprendre à la dure.

— Alors, comment sélectionneras-tu ces jeunes chefs ?

— Devine, ma chérie, dit-il, se laissant glisser sous la surface.

— Ah, toi alors ! s'exclama-t-elle, mais seule l'entendit l'écume flottant vers le tuyau d'évacuation.

Trois Weyrs ? Bigre, pensa-t-elle avec soulagement, et un certain respect. Quand Sean lâchait la bride, il ne le faisait pas à moitié. De jeunes chefs ! C'était très bien vu, et il y en avait suffisamment. N'importe lequel des Chefs d'Escadrilles actuels pouvait diriger un Weyr : ils avaient tous été parfaitement entraînés par Sean, qui insistait toujours sur la tactique et la sécurité. Même les Seconds d'Escadrilles feraient de bons chefs. Dommage que les bleus n'aient pas la résistance suffisante pour s'accoupler avec des reines. Mais il n'y avait que deux Seconds parmi les chevaliers bleus. Et elle ne voyait ni Frank Bonneau ni Ashok Kung en Chef de Weyr. C'étaient des jeunes gens sympathiques, mais plutôt des exécutants que des meneurs d'hommes.

En tout cas cela signifiait – et elle se surprit à serrer le drap de bain sur son cœur, soulagée – que Mihall serait sans doute Chef de Weyr – un sur les trois, personne ne pourrait les accuser de népotisme. De plus, chacun savait, pour l'avoir entendu répéter à satiété, que le choix de la reine primait tout. Sorka se permit un petit sourire suffisant. Il n'était pas une fille du Weyr qui ne serait pas fière d'avoir sa reine couverte par Brianth et de vivre avec Mihall en qualité de Dame du Weyr. Mais son beau rouquin de fils, toujours partant pour séduire une fille, qu'elle soit du Weyr ou du Fort, serait-il prêt à se limiter à *une seule* ? La direction du Weyr devait être stable, ou le Weyr serait désorganisé. Et l'indulgence dont Sean faisait preuve à son égard ne serait plus de mise une fois qu'il serait Chef de Weyr. D'ailleurs, il était grand temps que ce garçon s'assagisse, pensa-t-elle, tout en décidant de ne pas intervenir. Mihall avait assez de maturité pour reconnaître la nécessité de la fidélité.

— Alors, ne reste pas plantée comme une bûche ! dit Sean, la tirant de ses réflexions, et, avec un murmure d'excuse, elle tendit la serviette à son mari dégoulinant.

— Tu es très astucieux.

Elle ajouta immédiatement, pour qu'il ne se rengorge pas trop :

— Tu savais que les dragons contractent les noms des chevaliers ?

— Parfois, pendant une Chute, surtout si elle est mauvaise, j'ai entendu Carenath bouler un nom ou deux, dit Sean, se frictionnant vigoureusement de sa serviette. Pourquoi ?

— On dirait que c'est devenu une mode, surtout chez les jeunes chevaliers.

— Il n'y a pas de mal à ça !

— Et je tiens aussi de source sûre que ni ton nom ni le mien ne

sont contractés.

— J'espère bien !

Le temps que les chasseurs reviennent du Sud – les dragons repus ne plongeaient pas dans l'Interstice – , l'excitation de Torene à l'idée que le double cratère serait son Weyr s'était calmée. Elle décida de ne parler à personne de sa conversation avec les Chefs du Weyr. Les autres membres de son groupe étaient déjà assez transportés comme ça après leur dernière incursion dans l'Est. Les garçons choisissaient déjà leurs Weyrs, et Sevyra et Nya supputaient les quantités de sable à apporter dans l'Aire d'Écllosion. Siglath avait bon espoir, du moins c'est ce que Nyassa dit aux jeunes. Torene pensa que le reste du Weyr devait apprendre la nouvelle de la bouche de Sean – qui la rendrait officielle. Heureusement, ceux de son groupe contenaient leur enthousiasme en présence d'anciens chevaliers plus conservateurs, et Amaranth ne dirait rien. Torene sourit. Sa reine se réglait sur sa maîtresse. Et parfois, c'était le contraire.

Torene se mit donc à vérifier son équipement de vol, au cas où Sean ferait une inspection-surprise – ils avaient une Chute le surlendemain. Par une habitude remontant maintenant à plusieurs années, elle vérifia les bouteilles de son lance-flammes, de même que la lance et les courroies de transport. Puis elle vérifia son harnais de sécurité et examina ses gros gants enduits de plastique, cherchant des brûlures de HNO₃. A la longue, le plastique se détériorerait, et il faudrait le remplacer. Ses mains transpiraient à l'intérieur de ce matériau non poreux, mais c'était mieux que des brûlures d'acide. Elle essuya soigneusement ses lunettes protectrices. Parfois, de fines gouttelettes étaient rabattues en arrière avant que le HNO₃ ne s'enflamme, et brouillait les plasverres.

Elle venait de finir quand F'mar – Fulmar Stone Junior –, maître du bronze Tallith, entra dans le Weyr de la reine, casque et gants à la main, tunique de vol ouverte.

— Eh, ma belle, on est de retour ! dit-il, souriant d'une oreille à l'autre. Et tu peux dire qu'on ramène le bacon à la maison !

— Du vrai bacon ? Ils fument déjà les porcs à Longwood ?

— Ce que tu peux prendre les choses à la lettre quand tu t'y mets, 'Rene.

Elle n'avait pas dit à Sorka que son nom était ainsi contracté, car la contraction venait des humains, non des dragons.

Claquant ses gants contre sa cuisse avec un peu d'irritation, F'mar reprit :

— Non, mais on rapporte des steaks et beaucoup de viande à ragoût. Ils réduisent les troupeaux avant l'hiver, là-bas. A moins que tu n'aies oublié le changement de saison ?

— Non, je me souviens, dit-elle d'un ton égal.

De huit ans son aîné, Fulmar Stone avait cinq ans lors de l'Arrivée ; il avait conféré l'Empreinte à un bronze à dix-neuf ans, à mi-parcours de ses études d'ingénieur-mécanicien, qu'il avait entreprises pour marcher sur les traces de son père. Celui-ci avait été navré que son fils abandonne la spécialité familiale, mais s'était un peu consolé quand son fils s'était chargé de la maintenance de tous les appareils mécaniques du Weyr. Mais ceux-ci étaient si bien conçus qu'il suffisait de leur mettre une goutte d'huile de temps en temps, prétendait F'mar.

— Tu aurais dû venir.

Fulmar, aussi grand qu'elle, mais plus osseux et efflanqué, se pencha vers elle avec un sourire amicalement concupiscent.

— C'était plus drôle que de grimper des falaises et de ramper dans des trous.

Torene lui sourit placidement.

— Mais j'aime grimper les falaises, et Amaranth a chassé hier avec les autres reines. Bon, je vais aller aider à la cuisine s'il y a des steaks.

— Moi aussi je suis de corvée, grimaça-t-il.

Il n'aimait pas trop cette fonction que les chevaliers-dragons assumaient à tour de rôle.

— En fait, Tarrie m'avait envoyé te chercher.

— Pour des steaks, je suis trouvable, dit-elle. Donne-moi juste le temps de me laver les mains.

— Je peux t'aider ? dit-il, avec un sourire enjôleur.

Torene éclata de rire, éludant ses avances enjouées en filant droit à la salle de bains.

F'mar n'était rien s'il n'était pas persévérant dans ses efforts de séduction. Il poussait sa chance chaque fois qu'il en avait l'occasion, comme en ce moment, essayant de la persuader qu'il était pour elle le meilleur compagnon possible, de même que Tallith serait le bronze parfait pour enrouler son cou autour de celui d'Amaranth. F'mar ne perdait pas une occasion de prouver sa valeur – à l'avance. Et il était Chef d'Escadrille, ce qui, pensait-il, lui donnait un avantage sur les autres jeunes gens de leur groupe.

Pour sa part, elle les traitait tous sur un pied d'égalité, et personne ne savait si elle était encore vierge. Elle l'était, parce que assez romanesque pour vouloir que la première fois soit une expérience toute spéciale. Elle voulait que l'homme lui plaise vraiment. Elle faisait peut-être trop la difficile ; mais il faut dire qu'elle les connaissait tous si bien qu'elle n'arrivait pas à penser à eux sous l'angle sexuel. A l'exception possible de Mihall, mais seulement parce qu'elle ne le connaissait pas bien, tout en ne connaissant que

trop sa réputation. Elle était devenue très habile à éluder les avances et les importunités. Parfois, pour les taquiner, elle citait le nom de l'un ou l'autre des Apprentis du Fort de Telgar quand elle revenait de chez ses parents.

En fait, c'était F'mar qu'elle préférait, avec son physique avantageux et sa bonne humeur, quoiqu'elle ne lui ait jamais donné aucun encouragement. Il aurait été capable de la rejoindre dans son Weyr minuscule. C'était aussi bien d'avoir un local aussi inconfortable, se dit-elle. Tout le monde savait qu'elle dormait à côté de sa reine – elle avait plus chaud comme ça, de toute façon. Deux humains n'auraient pas tenu, et elle ne voulait pas qu'on la voie sortir du Weyr d'un chevalier – ou qu'on la surprenne à s'y cacher.

Quand ils arrivèrent à la cuisine, Tarrie et Yashma Zulieta surveillaient le découpage des carcasses. La journée était beaucoup trop avancée pour les faire à la broche sur la braise, ce qui était la façon habituelle de préparer les viandes en grandes quantités. Torene savait qu'ils tireraient plusieurs repas de ces bêtes juteuses et charnues. L'herbe de Longwood avait fourni plus d'un bon repas au Weyr quand les provisions du Fort s'épuisaient.

Ce fut effectivement un bon repas. Alors que les produits comme la farine, les légumes secs et la crèmerie leur étaient maintenant fournis par le Fort, les chevaliers-dragons complétaient cet ordinaire en allant par *l'Interstice* dans le Sud, dont ils rapportaient des fruits, des légumes frais et du bétail. Lentement mais sûrement, les Forts prenaient l'habitude d'approvisionner le Weyr, de sorte qu'on mangeait souvent mieux au Weyr qu'au Fort. C'était pour cette raison, et pour le prestige attaché à la fonction de chevalier-dragon, que tant de jeunes étaient prêts à tenter leur chance sur l'Aire d'Écllosion, même si leurs parents avaient prévu d'autres carrières pour eux. Au début, Sean et Sorka avaient presque dû forcer les gens pour avoir suffisamment de jeunes sur l'Aire d'Écllosion, surtout des garçons assez matures pour combattre les Fils dès que leurs dragons seraient assez grands. Peu à peu, pourtant, avoir un fils ou une fille au Weyr était devenu un signe de prestige dans les familles. Le taux de natalité avait été très élevé au Fort les six premières années, mais tous les jeunes n'étaient pas aptes à être candidats. Dernièrement, ils s'étaient vus contraints de faire appel à des pré-adolescents, pour présenter un assez grand choix aux dragonnets.

Avec des œufs qui mûrissaient présentement sur l'Aire d'Écllosion, le Weyr abritait actuellement les candidats. C'étaient eux, remarqua Torene, qui revenaient prendre du steak deux ou trois fois. Non qu'elle les en blâmât. Elle se rappelait les grognements fréquents de son estomac vide quand elle vivait chez ses parents. Alors qu'il y avait rarement pénurie – pour un chevalier-dragon.

Et, s'il trouvait une couvée de lézards de feu dans le Sud, un chevalier-dragon pouvait troquer les œufs contre n'importe quoi qui lui plaît. C'était un des désavantages de la vie dans le Nord : il y avait de moins en moins de ces ravissantes créatures autour des humains. Ils semblaient ne pas aimer le froid. Au début, ces centaines de lézards aidaient les dragons pendant les Chutes. Maintenant, il n'y en avait plus que quelques dizaines.

C'est ainsi que ceux de l'Île de Ierne avaient tenu si longtemps avant de déménager dans le Nord. Les rivages de Longwood, Lockahatchee, Uppsala et Orkney étaient des havres pour les lézards de feu, et chaque homme, femme et enfant en avait des douzaines pour les protéger pendant les Chutes. Au moins, le site proposé à Longwood et Orkney serait plus chaud que le double cratère, et ils conserveraient leurs amis lézards de feu d'autant plus longtemps.

Quand ses fonctions culinaires furent terminées, Torene rejoignit ses amis, et ils parlèrent davantage de leur bon repas que de leurs activités de l'après-midi. Torene ne parla pas de sa rencontre avec Sean, mais elle remarqua qu'il regardait de son côté de temps en temps. La deuxième fois qu'elle surprit son regard, elle parla à Amaranth, se concentrant plus que d'habitude, mais Carenath dormait profondément.

Il ne lui a rien demandé de toute la soirée, lui apprit Amaranth, elle aussi prête à s'endormir.

Sans doute parce qu'il se souvient que j'entends.

Non. Sean a demandé son avis à Carenath sur plusieurs candidats. Il serait bon pour le maître de Dagnath d'avoir des compagnons partageant ses goûts.

Torene réfléchit. Le chevalier bleu préférait les garçons aux filles. Et Sean aurait aimé que moins de ses rapides dragons verts ne soient cloués au sol parce que leurs maîtresses étaient en congé de maternité.

Et il y a des perspectives en ce sens ?

Trois.

Torene sourit. Cela plairait sûrement au Chef du Weyr.

— C'est pour qui, ce sourire ? demanda F'mar. Il était assis à côté d'elle et s'appuyait lourdement contre son épaule.

— Moi, je le sais, toi tu devines, répliqua-t-elle d'un ton chantant.

— Tu ne veux rien dire, hein ? fit-il d'un ton irrité. Tu es allée au cratère aujourd'hui, non ?

— Bien sûr, mais on en a déjà parlé, répondit-elle. Ce serait un Weyr splendide.

Elle eut un soupir nostalgique.

— Je crois, lui murmura F'mar à l'oreille, que Sean est sur le

point de faire quelque chose pour fonder un second Weyr.

— Vraiment ?

Elle s'écarta de lui pour le regarder, feignant assez bien la surprise.

F'mar se pencha plus près.

— Sean n'a pas chassé tout le temps de son absence.

— Non ?

Torene en profita pour s'écarter un peu plus, et éviter sa main baladeuse.

— Je crois, dit F'mar, portant une main à sa joue et baissant la voix pour qu'elle soit seule à l'entendre, qu'il cherche à conclure un marché avec les Langsam et les Mercer de Ierne.

— Pour qu'ils se contentent du site secondaire et nous laissent le cratère ?

Il acquiesça de la tête.

— Tu as peut-être raison, dit-elle, donnant à sa voix une nuance d'espoir. Ah, de la musique ! Rien de mieux pour couronner un bon repas !

Elle profita de l'occasion pour planter F'mar, tirant sa flûte de sa poche et allant rejoindre les autres musiciens.

Torene se levait toujours très tôt les jours de Chute, même si les Fils ne tombaient que l'après-midi, comme ce serait le cas ce jour-là sur Fort et certaines parties de Boll.

La veille, les rumeurs allaient bon train. Les dragons ne valaient pas mieux que les humains, et répétaient les histoires de leurs maîtres, ajoutant des détails basés sur des remarques occasionnelles de Sean ou Sorka, ou même sur ce qu'un bronze allé dans le Sud rapportait de réunions supposées avec ceux de Longwood et d'Orkney. Torene entendait tout et se demanda si elle devait avertir les Chefs du Weyr des plus extravagantes de ces théories. Puis elle décida de se taire. Inutile de se mêler de ce qui ne la regardait pas. Et la perspective d'un nouveau Weyr remontait le moral de tous, alors qu'ils étaient souvent pleins d'appréhension avant une Chute, surtout au-dessus de terres occupées.

Comme à son habitude, Sean envoya des chevaliers en éclaireurs, pour vérifier le Front de Chute et sa composition. Elle commencerait au milieu de la Grande Baie, passerait au-dessus du port – où les dauphins viendraient en foule profiter de cette manne et apporter toute l'aide qu'ils pouvaient. Puis, selon une direction sud-ouest, la Chute passerait au-dessus des terres de Fort et de Boll, pour redescendre ensuite sur l'autre versant des montagnes. Depuis l'année précédente, et à la demande de Pierre, le Weyr étendait sa protection sur cette région, car les gens de Boll se dispersaient, créant de petits

fortins sous l'autorité du grand Fort.

Torene prenait toujours un petit déjeuner, mais, comme la plupart de ses camarades, elle sauta le déjeuner de midi, se contentant d'une tasse de klah avant d'aller revêtir sa tenue de vol et de demander à Amaranth de venir se faire harnacher. Les reines commencèrent à s'assembler, rejointes par six vertes dont les maîtresses enceintes devaient combattre au lance-flammes. Neuf autres chevalières vertes étaient indisponibles, soit parce que accouchées trop récemment, soit parce qu'elles se remettaient de leurs blessures, de sorte que les vertes restantes devraient combattre plus longtemps pour que les escadrilles conservent leurs effectifs. Sean n'aimait pas réquisitionner des remplaçants parmi les escadrilles actuellement stationnées à la Grande Ile et à Telgar : les Chefs d'Escadrilles préféraient une trouée dans les rangs à un remplaçant hésitant qui n'était pas habitué à ses compagnons d'escadrille. Torene écouta attentivement Sorka, qui indiquait aux vertes leur position dans l'aile des reines volant à basse altitude. La plupart étaient des combattantes chevronnées, mais il y avait une nouvelle venue : Amy Mott, enceinte de Paul Logorides à la suite du premier vol nuptial de sa verte.

Ce fut presque un soulagement que d'entendre Carenath rugir et lever la tête pour inspecter les escadrilles massées au bord de la falaise, attendant le signal de mâcher la pierre de feu. Amaranth fléchit le genou, Torene se mit en selle puis prit les bouteilles qu'on lui tendait et les positionna de chaque côté du garrot de sa reine. Les bouteilles solidement fixées, Torene adapta la lance à celle de droite, et donna un bon tour de clé pour s'assurer que la liaison était solide. Elle remercia ses aides, puis elle leva les yeux vers la Crête, attendant le signal de Sorka et Faranth, qui dirigeaient l'aile des reines.

Suis-moi, dit Carenath à Faranth. Torene l'entendit nettement dans sa tête, mais elle ne bougea pas. Elle avait toujours grand soin d'attendre le signal de Sorka – depuis son premier vol dans l'aile des reines où elle avait décollé avant Faranth. C'est ce jour-là qu'elle avait avoué en rougissant, avec l'impression d'être coupable d'un terrible péché envers les Chefs du Weyr, qu'elle entendait tous les dragons. Après s'être confessée – en privé – aux Chefs du Weyr, elle avait accepté de garder le silence sur ce don particulier, et d'exercer ce talent unique avec discrétion.

D'une prodigieuse poussée sur ses pattes postérieures, Faranth décolla, et Torene, qui volait à sa droite, donna à Amaranth le signal de l'envol.

Malgré son expérience, l'excitation lui nouait toujours le ventre, l'adrénaline courait dans ses veines quand les ailes de sa reine se déployèrent. En trois coups d'ailes, elles furent au-dessus des murs du

Weyr, prenant leur position de vol sous les escadrilles massées de Fort.

Elle reçut leur destination de Carenath et Faranth, sombra dans ces ténèbres glacées par lesquelles les dragons effectuaient leur transfert télékinétique d'un endroit à l'autre, et émergea au-dessus de la mer sur laquelle les Fils commençaient à tomber. A mille pieds d'altitude, elle était assez près pour voir l'eau bouillonner, agitée par des bancs de tous les poissons de Pern venus se régaler des Fils.

Très haut au-dessus d'elle – à huit mille pieds, estima-t-elle – les défenseurs aériens de Pern attendaient que le Front de Chute se rapproche du port. Inutile de fatiguer les dragons à calciner des Fils qui se noieraient dans la mer.

Puis les ailes les plus proches entrèrent en action. Les flammes jaillirent, rouge-orange, et les Fils virèrent au noir. Aujourd'hui, ils tombaient en paquets, agglutinés comme des pelotes, remarqua Torene, et elle régla sa lance pour pulvériser un jet large.

Elle prêta aussi l'oreille aux dragons déjà engagés, et se demanda si Sorka interrogeait Faranth à propos des contractions.

Oui, l'informa Amaranth, alors qu'un afflux de messages désorientait brièvement Torene : *Attention à gauche, F'mar !*

Amas à deux heures, B'ref ! Grosse pelote te descend juste dessus, D'vid, Firth, attention à droite !

Cette dernière remarque émanait du Chef du Weyr à l'adresse du dragon de Shih Lao.

Torene pouffa. Les dragons ne pouvaient vraiment rien faire avec un nom pareil !

S'lao, répondit promptement Amaranth. *Fils échappés aux dragons ? Virage à droite !*

Sorka et Faranth avaient déjà amorcé leur virage, et Torene suivit avec Amaranth. Par habitude, Torene continua à écouter d'une oreille quand l'aile des reines entra en action pour terminer le travail, calcinant des Fils isolés que les combattants du niveau supérieur négligeaient pour se concentrer sur les amas et les pelotes. Faranth envoya quelques vertes rapides calciner les plus éloignés, et, en aparté, demanda à Amaranth de les superviser.

Parfois, Torene avait mal au cou à force de lever la tête. De temps en temps, Amaranth redressait le torse pour soulager la tension, mais elle ne pouvait pas soutenir longtemps cette posture pénible.

Un dragon rugit, et instantanément Amaranth l'identifia : Siwith, le bleu de P'ter.

Aile blessée, dit Amaranth. *Allons-y.*

Nous suivons, dit Elliath, la reine d'Uloa.

Les deux reines plongèrent dans *l'Interstice* pour couvrir la faible distance les séparant du bleu. Siwith avait l'aile droite déchiquetée. Incapable de voler, il tombait en spirale.

Crachant les flammes, deux vertes surgirent, calcinant les Fils devant les deux reines qui arrivaient pour ralentir la chute de Siwith.

Amaranth et Elliath avaient si souvent exécuté cette manœuvre depuis deux ans que c'était presque devenu de la routine. Torene s'aplatit contre le cou de sa reine, et Amaranth, plus grande qu'Elliath, passa sous le bleu, égalant sa vitesse de chute, puis remonta sous lui, recevant son corps plus petit le long de son échine. Torene sentait l'haleine chaude et acide du bleu sur son dos, et espéra qu'elle n'allait pas perdre une fois de plus une tenue de vol pour cause de brûlures. Elliath planait au-dessus d'eux, prête à saisir Siwith dans ses serres s'il glissait.

Beau sauvetage, dit Carenath à Amaranth.

Les sifflements de douleur de Siwith s'estompèrent peu à peu, le vaillant petit dragon essayant de dominer sa souffrance.

Nous le tenons, dit Amaranth à Torene, qui sentait la tension de sa reine par ses muscles.

Siwith, dit Torene, *détends-toi pour passer dans l'Interstice. Tu ne risques rien, nous te tenons bien. Elliath, allons-y... maintenant !*

Le transfert au Weyr de Fort fut accompli. Parfois, les dragons blessés paniquaient quand ils ne contrôlaient pas le passage dans l'*Interstice*, raison supplémentaire à la présence d'une seconde reine prête à les retenir dans ses serres. Mais Siwith parvint à garder son calme, et Amaranth amena son blessé à bon port. Elle rasait la surface à cause du surcroît de poids, mais elle atterrit en douceur à l'endroit où les médecins attendaient.

— Ça va, P'ter ? cria Torene par-dessus son épaule.

Une forte odeur de cuir brûlé la prit aux narines.

— Ouais ! Merci, 'Rene ! L'amas m'a raté de justesse. Ah, Siwith, tu guériras ! Tu guériras ! dit-il d'une voix rauque d'inquiétude et de chagrin.

— Tiens bon pendant qu'on te transfère.

Amaranth replia du mieux qu'elle put son aile sous le moignon blessé du bleu, Elliath souleva Siwith par les jointures des épaules, et Amaranth s'écarta tandis que l'autre reine déposait doucement le bleu sur le sol. On lui pulvérisait déjà du baume calmant sous sa membrane déchiquetée, puis les médecins passèrent à la face supérieure. Le chevalier bleu déboucla son harnais de vol et se mit à enduire le dos de son dragon de pommade. Les sifflements de douleur de Siwith firent place à des ronronnements soulagés.

— Tu as besoin de renouveler tes bouteilles, Uloa ? demanda Torene.

— Non, j'en ai encore pour une heure.

— Moi aussi.

Torene regarda vers le ciel, signalant à Amaranth qu'il devait se

préparer. Les deux reines décollèrent en même temps, et, dès qu'elles eurent atteint une altitude suffisante, disparurent dans *l'Interstice* pour retourner à la Chute.

Le repas du soir fut servi tard. Les équipes au sol affirmaient que peu de Fils avaient échappé aux dragons, mais il y avait eu trop de blessés, et tous les chevaliers-dragons savaient que Sean allait les réprimander avant de les congédier.

— Il va nous dire que les blessures d'aujourd'hui sont dues à l'insouciance, au manque de concentration et à la stupidité, c'est sûr, marmonna N'klas à Torene, la suivant pour se rendre à la caverne inférieure.

— Et il aura raison, dit Torene, souriant par-dessus son épaule au lugubre N'klas. Mais les amas sont ce qu'il y a de plus difficile à combattre, et il en tiendra sûrement compte dans son engueulade.

— Au fait, compliments pour le sauvetage de Siwith. P'ter dit qu'il faudra des mois pour que sa membrane repousse.

— C'est ce que j'ai pensé quand j'ai vu dans quel état il était au retour.

— Au moins, il a bénéficié des meilleures ambulancières.

Quand elle avait regagné la Chute avec Uloa, Faranth et Greteth étaient en train de rattraper un autre blessé à l'aile.

Sorka dit que ton minutage est excellent. Prends le commandement de l'escadrille, dit Faranth directement à Torene. Nous le tenons, Greteth. Du calme, Shelmith. On te tient. Détends-toi, tu veux ?

Je continue à tomber, entendit-elle gémir Shelmith, effrayé.

Bien sûr, mais je tombe juste au-dessous de toi. Je te soutiens. Tu sens mon dos sous ton ventre ?

Je le sens ! Je le sens !

— Et Shelmith ? demanda-t-elle à N'klas.

Elle n'avait pas encore eu le temps de prendre des nouvelles du blessé. L'escadrille des reines contactait toujours les équipes au sol avant de rentrer au Weyr.

— Il n'a que quelques trous dans une aile, mais des brûlures sur le corps et la patte postérieure droite, dit N'klas, grimaçant à l'étendue de ces blessures. Il nous faudrait des rétroviseurs.

Torene éclata de rire.

— Et où est-ce qu'on les attacherait, grands dieux ?

Torene s'immobilisa à la vue du réfectoire bondé.

— Seigneur, il va falloir nous asseoir devant, ce soir, dit-elle, remarquant que les seules places libres se trouvaient aux tables perpendiculaires à celle, légèrement surélevée, des Chefs du Weyr et des Chefs d'Escadrilles.

— Tu as été super, dit N'klas. Tu n'as rien à craindre. Dommage

que tu ne sois pas plus grande, ajouta-t-il avec un sourire, car il était grand et large. Je pourrais me cacher derrière toi.

— Tu n'as pas à t'inquiéter. Tu as ramené ton Petrath sans brûlures, non ?

N'klas fit une pause avant de répondre, son air contrit confinant au comique.

— Pas exactement. Mais, ajouta-t-il vivement, il ne sera pas hors de combat plus d'une semaine.

— Désolée. Je ne savais pas, dit-elle, le regardant avec un sourire d'excuse.

N'klas haussa ses larges épaules.

— Rien qu'un seau de pommade ne puisse guérir. La peau de dragon repousse vite, Dieu merci !

Les équipes de cuisine servaient les chevaliers-dragons dès qu'ils étaient assis. La table des Chefs était encore vide : Torene savait que Sean, mécontent des nombreux accidents de la journée, était sans doute en train de dire deux mots aux Chefs d'Escadrilles. Mais Sean savait que les Chutes en amas étaient les plus vicieuses, et, malgré le grand nombre de blessures bénignes, il y en avait eu très peu de graves. Il manquait des chevaliers dans toutes les escadrilles, et certaines étaient en R. et R. – Repos et Récupération –, de sorte que les effectifs étaient un peu justes. Seules les reines n'avaient jamais de vacances officielles, et ne s'arrêtaient de combattre que pour pondre et couvrir. Comme Amaranth n'avait pas encore fait son premier vol nuptial, Torene était de service depuis deux ans sans discontinuer.

Nous formons une bonne équipe. Nous effectuons d'excellents sauvetages, dit Amaranth.

Oh, mon cher cœur, dit Torene, peinée de s'être laissée aller à des pensées négatives, *bien sûr, bien sûr. Mais je suis fatiguée. Comme la plupart des Dames. Tout le monde a besoin de vacances de temps en temps, pas seulement d'une visite à la maison ou sur la côte est de temps à autre.* Enfin, ajouta-t-elle à part elle, peut-être Sean allait-il annoncer que ceux qui se reposaient à la Grande Ile allaient reprendre le service, ce qui soulagerait un peu les autres.

Le repas était bon : un des ragoûts spéciaux de Yashma, plus un rôti de bœuf, avec des légumes et des tubercules, le tout servi avec du pain tout chaud et de gros morceaux de beurre. Torene sourit en tartinant son pain, avant de le passer à son voisin impatient. Du beurre en telle quantité venait sûrement de l'Île de Ierne. Auraient-ils encore des produits laitiers quand Longwood s'établirait sur la côte est ? Ça lui manquerait. Au fort, les produits laitiers étaient réservés aux bébés et aux enfants. Qu'était un peu de fatigue en face de tous les avantages des chevaliers-dragons ? Et dont le moindre n'était pas Amaranth ?

Tu m'aimes mieux que le beurre ?

Bien sûr que oui, mais il ne fait aucun doute que je ne pourrais pas t'étaler sur du pain !

Le pain, ce n'est pas mal.

Amaranth n'était quand même pas enthousiaste. De temps en temps, et parce qu'elle était curieuse, Torene lui faisait goûter ce qu'elle mangeait.

Mais pas pour une carnivore comme toi, ma chérie. Tu n'as pas faim de nouveau, non ?

Non, mais toi, tu avais faim !

Amaranth trouvait également difficile à comprendre que sa maîtresse ait besoin de manger plusieurs fois par jour, alors qu'elle-même, beaucoup plus grande, se contentait d'un ou deux repas par semaine.

Avant qu'on fasse repasser les plats, les Chefs du Weyr et les Chefs d'Escadrilles prirent place. Ils avaient l'air détendu et bavardaient aimablement. Cela ne collait pas avec ses craintes de réprimandes pour négligence et inefficacité.

Un pain d'épice fournit le dessert, puis on servit de la bière, et d'autres pichets de klah.

— On va sûrement en prendre pour notre grade, lui murmura N'klas à l'oreille.

— Alors, pourquoi F'mar sourit-il d'une oreille à l'autre ? demanda Torene.

Le jeune Chef d'Escadrille avait l'air excessivement content de lui. Bien sûr, réalisa-t-elle, repassant mentalement les événements de la journée, son escadrille était rentrée indemne, alors il pouvait se payer le luxe d'être à l'aise. Mais elle se demanda pourquoi F'mar s'efforçait sans cesse d'accrocher son regard.

Torene prêta l'oreille à Tallith, mais le bronze dormait.

Amaranth, est-ce que quelque chose m'a échappé ?

Quoi ?

Je ne sais pas, mais F'mar n'arrête pas de me sourire d'un air idiot.

Il fait ça tout le temps.

Torene saisit une nuance d'impatience et presque d'irritation dans la remarque de sa reine.

Tu n'aimes pas F'mar ? Où est-ce Tallith qui te déplaît ?

Torene demandait souvent à sa reine lequel des bronze elle préférerait. Comme elle n'avait pas de favori parmi les chevaliers-dragons, peut-être que sa reine en avait un parmi les bronze ? Torene devait penser aux préférences de sa reine pour son vol nuptial, qui aurait lieu bientôt. Sorka avait prévenu les Dames de ce qui les attendait – et Torene espérait que ce serait aussi extraordinaire qu'on

le disait. Sorka n'exagérerait jamais.

Les dragons bronze se ressemblent tous dans un vol nuptial. Mais je serai difficile à attraper !

Torene éclata de rire.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ? demanda N'klas.

— Amaranth, dit-elle, haussant les épaules pour lui faire comprendre que c'était une plaisanterie à elles.

Elle hocha la tête pour qu'il lui serve de la bière après avoir rempli son verre. Elle commençait à aimer ça ; en tout cas, elle préférerait son goût à celui, tétanisant, du quikal. Et ce soir, elle avait besoin de la détente que lui procurerait la bière.

Soudain, le silence se fit, et Torene vit que Sean s'était levé.

— Ouille-ouille-ouille ! dit N'klas, se faisant tout petit à côté d'elle.

— Ne fait pas l'idiot, dit-elle, assez sèchement.

Elle connaissait bien sa tendance à dramatiser. Cette fois pourtant, il avait raison. Chose rare, Sean avait son verre à la main.

— Vous savez tous que les escadrilles se sont assez mal comportées aujourd'hui, mais je prends la nature de la Chute en considération. Nous savons tous que les amas et les pelotes sont les plus difficiles à combattre, et que la nature même d'une telle Chute peut causer des blessures au chevalier le plus vigilant et au dragon le plus intelligent. Je ne vous excuse pas, et je dirai deux mots à ceux qui se sont laissé surprendre, et à ceux qui s'en sont sortis indemnes alors qu'ils méritaient d'être brûlés.

Sean regarda l'assemblée, le visage dur.

— Les blessures auraient pu être pires.

Il fit une nouvelle pause, promenant son regard sur l'assistance, et Torene sentit que quelque chose d'important se préparait. Sûre de savoir ce que c'était, elle se redressa et respira profondément. N'klas, sentant aussi une nouvelle imminente, remua nerveusement.

— Tous les Forts reconnaissent que plusieurs nouveaux Weyrs...

Il fit une pause théâtrale, comme N'klas l'aurait fait, pour leur laisser assimiler le pluriel.

— ... doivent être fondés.

Il aurait continué, mais de folles acclamations, accompagnées de tapements de pieds, l'en empêchèrent ; il sourit, levant les bras pour demander le silence.

— Certains d'entre vous – et Torene le vit tourner son regard vers elle – pensent que le double cratère de la côte est un site idéal. Et ils ont raison.

De nouvelles acclamations saluèrent cette déclaration. N'klas lui donna un coup de coude dans les côtes, et elle vit que F'mar la regardait aussi, avec un grand sourire heureux et suffisant.

Eh bien, pensa-t-elle, il a tout ce qu'il faut pour être un bon Chef de Weyr ; tous ses seconds ne jurent que par sa compétence.

— Nous commencerons par ce site, reprit Sean, et nous en adapterons deux autres dès que possible. Au rythme où pondent nos reines, je pense en effet qu'il nous en faudra deux de plus, et nous devons les préparer tant que l'enthousiasme des Forts pour notre métier se maintient au plus haut.

Il eut un sourire ironique, qui suscita quelques rires entendus.

— La Grande Ile est un choix définitif, avec son climat chaud où non seulement nos blessés pourront aller en convalescence, mais où nos éclopés pourront aider. Telgar a besoin d'un Weyr pour protéger ses mineurs...

Il y eut quelques murmures de protestation, car Telgar se trouvait dans les montagnes et il y faisait très froid.

— Il y a aussi un cratère dans la péninsule sablonneuse de l'Est, et un autre dans le Nord-Ouest. Mais nous avons déjà des contingents à la Grande Ile et à Telgar, c'est pourquoi ces Weyrs seront fondés les premiers.

Il attendit que les applaudissements et acclamations se calment, puis, avec un petit sourire, il poursuivit.

— Ceux de Ierne déménagent dans le Nord, et Longwood accepte le site secondaire de la côte est. Ils nous aideront à préparer ce Weyr en reconnaissance de la protection que nous leur accordons.

Le sourire de Sean s'élargit.

— Alors, c'est comme ça qu'il a fait ! dit N'klas, les yeux brillants, d'un ton respectueux et impressionné.

— Qu'il a fait quoi ? demanda Torene à voix basse.

— Il leur a fait penser, à eux, que nous leur faisons une faveur, nous, alors que c'est l'inverse, répondit N'klas. Oh, il est ficelle, le maître de Carenath.

— Lockahatchee et Uppsala aiment la Grande Ile, et nous aideront à aménager le site, poursuivit Sean. Telgar nous a promis tous les mineurs dont il pourra disposer pour les travaux d'excavation sur tous les sites, alors je crois que nous pourrions procurer la protection de nos escadrilles en quatre endroits différents, alors même que les Weyrs seront en cours d'adaptation aux besoins de nos dragons.

Quatre Weyrs, y compris celui dont elle rêvait ! Torene n'en croyait pas ses oreilles ! *Un*, ça aurait déjà été bien. Mais *quatre* ! Eh bien... elle fit un rapide calcul : Sean pouvait aligner vingt escadrilles pour n'importe quelle Chute, même si elles n'étaient pas toutes logées au Weyr de Fort. Trois nouveaux Weyrs, cela signifiait aussi trois nouveaux Chefs de Weyrs et trois Dames du Weyr. Qui Sean et Sorka avaient-ils choisi ? Sans doute des chevaliers parmi les plus anciens, et

elle ne pouvait que se réjouir pour Uloa et Arna, ou David Caterel et Peter Semling. C'étaient des choix logiques. Mais qui d'autre ?

— Nous avons vingt reines matures, disait Sean, et plus de cent bronze et dix ou douze bruns qui feront d'admirables chefs. Cela étant, nous laisserons le hasard faire un choix qui est trop difficile pour nous, dit-il, montrant Sorka et lui-même. C'est pourquoi vous allez tirer au sort le Weyr où vous irez. Nous répartirons les reines, à l'exception de Faranth qui reste ici avec moi.

Sean fronça furieusement les sourcils, attendant l'éclat de rire général à l'idée qu'un autre dragon que Carenath puisse couvrir Faranth. Quand les rires se calmèrent, il reprit :

— Nora va passer le sac parmi les maîtresses de reines. Tarrie a un sac pour les Chefs d'Escadrilles, car je crois qu'il vaut mieux que les escadrilles suivent leur chef dans le Weyr où ils iront. Cette façon de distribuer les chevaliers-dragons vous paraît-elle juste ?

Malgré la surprise générale, l'approbation suivit immédiatement. Regardant autour d'elle, Torene vit des visages pleins d'espoir et elle porta les mains à ses oreilles, s'efforçant sans succès de ne pas entendre les réponses tumultueuses des dragons aux réactions anxieuses de leurs maîtres. Elle secoua la tête, puis elle sentit Amaranth qui l'aidait à éliminer ce tumulte mental. En général, elle arrivait à filtrer les messages importuns, mais pas ce soir – non qu'elle pût en blâmer personne.

— Bien sûr, nous avons trois pontes en train de durcir, et nous les répartirons dès que nous saurons ce qui en éclora, ajouta Sean avec un grand sourire.

Torene chercha du regard Tarrie et Nora, et les vit se lever à une table au fond de la caverne. Elle serait parmi les dernières à choisir, étant assise sur le devant de la salle, et l'agonie de l'attente fut exquisément douloureuse. Oserait-elle rêver de tirer le Weyr de la côte est ? Ou resterait-elle ici, à Fort, puisqu'elle était la plus jeune maîtresse de reine et qu'elle avait encore tant à apprendre ? Elle aurait dû souhaiter aller à Telgar, car elle y serait plus près de ses parents, ce qu'ils apprécieraient d'autant plus que tous ses frères et sœurs étaient maintenant en apprentissage au loin. Mais elle s'était attachée au double cratère, et avait déjà prévu impudemment l'utilisation de ses nombreuses cavernes – comme si elle en avait le droit !

Les chevaliers bronze et bruns commencèrent à crier leur nouvelle affectation, se levant d'un bond ou agitant simplement les bras dans leur joie. Étonnée, Torene réalisa qu'ils étaient aussi heureux d'avoir tiré Telgar que la côte est ou la Grande Ile. Tout se passait si vite à l'autre bout de la caverne qu'elle ne voyait pas vraiment qui avait tiré la côte est. Elle fut surprise de voir Tarrie s'approcher de la table des chefs et passer le sac aux Chefs

d'Escadrilles qui y dinaient. Alors, pourquoi F'mar souriait-il jusqu'aux oreilles au début de la soirée ? Elle le vit y plonger la main, et était si impatiente de voir où il allait qu'elle sursauta quand quelqu'un lui toucha le bras ; elle se retourna, et vit Nora debout derrière elle.

— Tu es la dernière des présentes à tirer, dit Nora. J'espère que ce sera ce que tu désires. Puis Sorka tirera pour les absentes.

Retenant son souffle, Torene glissa la main dans le sac et sentit plusieurs papiers. Fermant les yeux très fort, elle laissa ses doigts se refermer sur l'un d'eux, puis ressortit la main.

— N'oublie pas d'expirer, 'Rene, dit Nora, amusée.

Torene recommença à respirer, souriant nerveusement à Nora avant d'avoir le courage de regarder ce qu'elle avait tiré. Elle lut, puis elle relut.

Tu n'arrêtes pas de dire « côte est », remarqua Amaranth *d'un ton patient. Est-ce qu'on ira où on voulait ?*

— Oui, oui, oui, dit Torene en un souffle, serrant l'important message sur son cœur.

— « Oh oui, oui, oui », répéta N'klas, moqueur. Où vas-tu ? ajouta-t-il, lui montrant son papier.

Lui aussi avait tiré la côte est.

Elle le serra fougueusement dans ses bras, chose très contraire à ses principes. Il en fut si étonné qu'il ne profita pas de la situation, et quand il réagit, il était trop tard, elle l'avait déjà lâché.

— La côte est !

Heureuse, elle serra son message dans ses mains moites. Radieuse, elle sourit à la table des chefs, et Sorka lui sourit, tandis que Sean hochait la tête avec approbation. Déplaçant son regard, elle vit le visage de F'mar ; il ne souriait plus autant, maintenant. Elle haussa un sourcil interrogateur, et il articula « Telgar ».

Elle fit une moue déçue, mais, en fait, elle n'était pas déçue du tout.

Tarrie et Nora étaient maintenant à la table principale, et Sorka tirait pour les absentes, Sean pour les six Chefs d'Escadrilles absents.

— Vous savez maintenant à quel Weyr vous serez affectés – pour le moment, car nous devons faire d'autres divisions si nous voulons aller jusqu'à six Weyrs. Tous les Chefs d'Escadrilles ont de l'expérience, et en savent autant que moi sur le gouvernement d'un Weyr. J'y ai veillé !

Il ignora les sifflets et les plaisanteries qui saluèrent son sourire légèrement suffisant.

— Quant aux Chefs du Weyr, il n'y a qu'une façon juste de les choisir.

Il fit une nouvelle pause pour augmenter le suspense. Torene n'avait jamais vu le Chef du Weyr d'humeur si joyeuse et taquine. Il se

regalait vraiment à faire durer le plaisir.

— Nous la laisserons aux reines. Il surprit tout le monde en s'inclinant devant Sorka. Et quelle reine ce sera, nous laisserons aussi au hasard le soin d'en décider. Le hasard joue dans nos affaires un plus grand rôle que vous ne croyez, mais je trouve que le Weyr a bénéficié des choix dus au hasard, et nous continuerons ainsi. C'est pourquoi la première reine de chaque nouveau Weyr qui décollera pour son vol nuptial décidera des Chefs du Weyr !

Cette déclaration fut accueillie par un silence stupéfait, bientôt rompu par des murmures. Torene était encore plus étonnée que la plupart. Elle ne savait pas quelles autres reines viendraient avec elle, mais elle fut soudain certaine que le tirage au sort avait été arrangé pour qu'elle aille sur la côte est. Car, des vingt femelles fertiles, Amaranth serait sans aucun doute la première à s'envoler pour un vol nuptial. Est-ce à cela que pensait Sean en disant que la faculté d'entendre tous les dragons était un avantage ? Depuis quand pensait-il à fonder de nouveau Weyrs ?

Elle regarda subrepticement les Chefs du Weyr, mais ils ne regardaient pas dans sa direction.

Ai-je raison, Faranth ? demanda Torene, violant la règle qu'elle s'était imposée de ne jamais prendre l'initiative d'une conversation avec un autre dragon que le sien.

Tu nous entends tous, dit Faranth. *Ce serait une bonne chose de t'avoir là-bas. Tu seras une très bonne Dame du Weyr. C'est ce que pensent Sorka, et aussi Sean et Carenath. Calme-toi.*

Comme si elle pouvait se calmer dans un moment pareil ! Le hasard, tu parles ! Torene regarda furieusement Sorka, désirant accrocher son regard, mais Sorka, penchée à travers la table, parlait avec Nora et Tarde.

— Ceux d'entre vous qui resteront ici avec Sorka et moi-même peuvent se retirer. Pour les autres, je crois qu'ils voudront savoir qui compose leur groupe. Ceux de la Grande Ile, réunissez-vous aux tables de droite ; Telgar à celles du milieu ; et la côte est à ma gauche.

Tandis que Sean montrait ces différents lieux de réunion, ses yeux rencontrèrent enfin ceux de Torene. Son expression ne changea pas – à part le léger frémissement d'un sourcil. Pour qu'elle comprenne que ce « choix fait au hasard » ne l'était pas tout à fait ? Mais comment pouvait-il avoir arrangé cela ? Les probabilités étaient de quatre contre une.

F'mar, se penchant vers elle et approchant sa bouche de son oreille, la tira en sursaut de sa rêverie.

— J'aurais aimé t'avoir pour Dame de mon Weyr, 'Rene, murmura-t-il.

Avant d'avoir eu le temps de se récrier sur son arrogance, qui lui

faisait considérer comme une certitude qu'il deviendrait le Chef du Weyr, il avait déjà rejoint les tables de Telgar.

— Les raisins sont trop verts ? demanda N'klas, montrant du pouce le dos de F'mar.

— Non, pas trop verts, dit-elle, avec un sourire pas trop sacchariné. Il a d'aussi bonnes chances qu'un autre d'être Chef du Weyr à Telgar. Regarde, dit-elle, montrant Arna, Nya et Sigurd assis à l'une des tables de Telgar.

Elle accueillit Uloa avec un cri de joie, puis Jean, maîtresse de Greteth, mais s'assombrit immédiatement. Uloa et Jean devaient savoir qu'Amaranth serait la première à s'apparier. Julie aussi, car sa reine venait de pondre, et n'aurait pas un vol nuptial avant des mois. Ses pensées devaient être transparentes car Uloa se rapprocha d'elle.

— Pourquoi pas Amaranth ? murmura Uloa. Mieux vaut toi que moi. Tu es assez jeune pour porter ce fardeau.

— C'est exactement ce que je pense, renchérit Jean avec calme, puis, élevant la voix, elle ajouta : N'klas, passe le pichet de bière, veux-tu ? Qui d'autre avons-nous comme Chefs d'Escadrilles ?

Elle regarda les chevaliers qui s'approchaient de leurs tables respectives.

— En plus de toi, N'klas. Salut, Jess. Tu es des nôtres ? Super !

Torene regarda timidement le Chef d'Escadrille plus âgé. Elle n'avait jamais eu l'occasion de faire sa connaissance, mais elle n'avait jamais rien entendu de défavorable sur lui. Elle vit David Caterel qui venait vers eux. Avec son Polenth, il faisait partie des dix-sept chevaliers-dragons originels. Il s'était toujours montré aimable envers elle, mais la façon dont il la regardait maintenant la fit rougir. Il savait. Le jeune Boris Pahlevi, qui s'était rapidement élevé au rang de Chef d'Escadrille avec son Gesilith, venait aussi vers eux. Et derrière lui... Torene cligna des yeux, mais la haute silhouette mince couronnée de roux, c'était bien Mihall, maître de Brianth, et fils aîné des Chefs du Weyr.

Eh bien, pensa-t-elle, prise d'un curieux engourdissement, c'était un des meilleurs Chefs d'Escadrilles. Pourquoi devait-elle regretter qu'il fût dans *son* Weyr ? Idiote ! Ce n'est pas encore *ton* Weyr, ma fille ! Il la salua sèchement de la tête en s'arrêtant un peu derrière N'klas, retourna une chaise, et s'assit à califourchon, les bras croisés sur le dossier. Il prit la chope de bière qu'on lui passa, mais ne fit qu'y tremper ses lèvres par politesse.

Les Seconds et les sans-grade s'assirent nonchalamment près de leurs chefs et se mirent à bavarder entre eux.

— Tiens, tiens, tiens, dit Uloa en souriant, ses yeux noirs pétillant d'amusement. David, ton Polenth est le plus vieux dragon ; tu veux présider cette première réunion de notre nouveau Weyr ?

— Pourquoi, alors que tu te débrouilles si bien, Uloa ? répondit-il avec bonne humeur, se faisant immédiatement taquiner par ses camarades. D'ailleurs tu connais mieux nos nouveaux locaux que moi.

— Est-ce qu'on ne devrait pas tous y aller maintenant pour voir quels travaux il faudra y faire ? demanda Jess Kaiden, dont le bronze Hallath provenait de la même couvée que la reine d'Uloa.

— Pas maintenant, dit Uloa, amusée, car il est minuit passé là-bas et nous ne verrions rien.

— Alors, on ira demain matin, dit Jess, haussant les épaules.

— Tous ? demanda un chevalier bleu assis près de David. Torene ne savait pas son nom ; il faudrait y remédier. *Martin, maître de Dagmath*, dit Amaranth.

— Oui, tous, dit David, puisque nous participerons tous à l'aménagement de ce Weyr.

— On va encore longtemps l'appeler Weyr de la côte est ? demanda Boris, écoeuré. Ce que c'est long !

— Vois d'abord, baptise ensuite, dit Jean. Je n'y suis allée qu'une fois moi-même.

— Quelle aide recevrons-nous des colons ? demanda N'klas, avec un rapide regard à Torene.

Comme elle, il savait l'immensité des travaux à exécuter pour rendre ces locaux habitables.

— Ça, il faut le demander à Sean, répondit David.

— 'Rene, tu as ton fameux plasfilm ? demanda N'klas en se tournant vers elle.

Torene se sentit rougir. Elle baissa la tête, sous prétexte d'ouvrir sa poche de cuisse, et quand elle étala le plan sur la table, elle s'était ressaisie. Tout le monde se bouscula pour regarder. David, le plus grand, leva la feuille afin que tous puissent voir.

— Les parties hachurées indiquent les espaces vides. Certains n'ont besoin que de légers aménagements, dit N'klas. Et Torene a repéré l'endroit où nous pourrions creuser un tunnel d'accès terrestre.

Étirant le cou et tendant le bras, il montrait chaque point à mesure.

— Aire d'Éclosion, plus grande que celle de Fort – des tas de cavernes inférieures pour les cuisines, le personnel auxiliaire, les casernes des Apprentis, les Weyrs des reines. Il y a aussi des tunnels souterrains ; l'un menant à une caverne assez grande pour y faire des cultures hydroponiques...

— Si nous faisons bien notre boulot, nous serons approvisionnés par le Fort que nous protégerons, dit David Caterel.

N'klas ne fut pas le seul à en rester bouche bée de surprise.

— C'est le plan que tous les colons viennent juste d'accepter, reprit David avec un grand sourire. C'est ça qui nous permet de

décentraliser nos forces. Les Forts que nous protégerons verseront une dîme au Weyr local. De cette façon, le Fort de Fort ne sera pas dévalisé. Nous n'aurons pas toujours la possibilité d'aller nous ravitailler dans le Sud, surtout maintenant que Ierne va se trouver abandonné. Leurs lézards de feu ont beaucoup aidé les escadrilles que nous y avons envoyées, mais eux aussi partiront. Il faut le temps que les larves anti-Fils s'enterrent et se répandent. C'est bien parti à Key Largo, Seminole et Ierne, mais ce sera très long.

Cet euphémisme provoqua quelques sourires. Chacun savait qu'il faudrait plusieurs siècles pour que les larves – l'organisme anti-Fils que Ted Tubberman avait créé par manipulations génétiques – se répandent à travers tout l'hémisphère sud, avec une densité suffisante pour que la végétation soit moins vulnérable à ces spores mortels. Et c'est seulement quand ce nouvel organisme aurait proliféré dans le Sud qu'on pourrait en transférer des colonies entières dans le Nord.

— Alors, c'est ça que vous maniganciez avec toutes ces allées et venues, dit Uloa, foudroyant David, les mains sur les hanches. Et absolument rien n'a transpiré !

— Je n'en avais moi-même aucune idée jusqu'à ce soir, dit David, sur la défensive. Tu sais comme Sean peut être bouche cousue.

— Ça, c'est bien vrai, dit Jean en riant.

— Ce qui lui déplâit, c'est que les dragons vont avoir à servir de bêtes de somme.

Cette fois, Jean grimaça et poussa un profond soupir.

— Raison de plus pour que les Forts nous aident.

— C'est exactement le point de vue de Sean. Ne voyant pas le diagramme, Jean le fit reposer sur la table.

— Alors, c'est comme ça qu'on va passer notre temps libre ?

— Quel temps libre ? lancèrent une demi-douzaine de voix autour d'elle.

— Le temps libre de demain, que nous consacrerons à la prise de possession officielle de notre nouveau Weyr, dit David d'un ton ferme, regardant autour de lui pour s'assurer de l'approbation des autres. Allez-y doucement pour la bière. On partira au point du jour.

— Notre point du jour, bien sûr, dit une voix anonyme dans le fond.

— Évidemment ; il a le bon sens de ne pas te priver de ta bière en nous faisant partir à l'aube de la côte est, dit Jean, un peu acerbe.

Un grondement s'éleva du centre de la salle.

— Weyr de Telgar ! Weyr de Telgar !

— Comme s'ils avaient le choix, fit Jean d'un ton cocasse. En attendant, j'aimerais vous proposer un nom pour le nôtre, afin que vous ayez le temps d'y réfléchir.

— C'est quoi ?

— Benden ! dit-elle fièrement, relevant le menton. Un long silence respectueux s'ensuivit.

— Quel besoin de réfléchir ? demanda une voix de baryton dans le fond.

— Pourrions-nous trouver un nom plus approprié ? demanda David Caterel, les larmes aux yeux.

Le nom fit rapidement le tour de leur petit groupe. Jean trinqua avec David, et soudain, tous se levèrent, leur verre à la main.

— Au Weyr de Benden ! dit David, la gorge serrée par l'émotion.

— Au Weyr de Benden !

Tous levèrent leurs chopes, verres ou tasses, et les vidèrent.

Torene renifla, s'essuyant subrepticement les yeux, mais cette petite cérémonie lui avait redonné le moral. Son Écllosion était la dernière à laquelle avait assisté l'amiral. Après l'Empreinte, il s'était approché et leur avait souhaité bonne chance, à elle et à sa reine. Il se tenait toujours très droit, mais il marchait à petits pas saccadés. Mihall et l'un de ses fils l'escortaient.

Beaucoup de chevaliers se mirent alors à circuler, soit pour aller chercher de la bière, soit pour se retirer, mais Torene resta, entourée des autres Dames et des Chefs d'Escadrilles.

— Tu as eu cette copie par ta mère ? demanda David, étalant soigneusement le plasfilm sur la table. Elle acquiesça de la tête, et il demanda :

— Tu crois qu'on pourrait en avoir d'autres ? Au moins une série d'agrandissements de chaque élévation ?

De nouveau, Torene hocha la tête. Ses parents seraient extrêmement fiers de sa nomination et les aideraient de leur mieux.

— Tu y es allée récemment ?

Il se comportait avec gentillesse, comme avec une gamine ayant besoin de direction. Pourtant, elle avait vingt-deux ans ! Mais elle ne s'en offusqua pas, comme elle l'aurait fait pour un chevalier de sa génération.

— On y est allés à toute une bande, le jour où tu es allé à Ierne avec Sean pour le ravitaillement, dit Uloa, avec hauteur.

— Si j'avais su ce que Sean manigançait, je serais venu avec vous, lui répondit-il avec un grand sourire. Ce que je voudrais savoir, c'est si votre dernière visite est récente.

— Très.

— Et où est ce tunnel d'accès que tu as trouvé, Torene ?

N'klas, plus proche qu'elle de la table, posa son doigt sur l'endroit.

— Là.

David regarda Torene pour confirmation.

Elle hocha la tête.

— D'après le relevé sonar, il fait deux mètres de haut. Là et là, poursuivit-elle, montrant des points sur le plan, Ozzie dit qu'il y a des tunnels qui peuvent être élargis pour donner accès au... au Weyr de Benden...

Un chœur d'approbations l'interrompt.

— Ça sonne bien.

— Paul serait content !

— C'est un nom parfait !

— Et il a quelque chose de spécial, non ?

Elle poursuivit enfin :

— ... et une sortie en hauteur près de la rivière. Là.

Commentaires et suggestions s'ensuivirent, trop rapides pour qu'elle puisse en identifier les auteurs.

— Ce devra être le travail prioritaire, pour que personnes et matériaux puissent entrer et sortir facilement.

— Il faudra quand même effectuer tous les déplacements à dos de dragons. Impossible d'envoyer une expédition par voie de terre sans connaître les abris possibles.

— Kaarvan ne refuserait sûrement pas de venir par la mer. La pêche dans la Baie commence à l'ennuyer.

— Ceux de Ierne pourront apporter beaucoup de matériel dans leurs bateaux.

D'autres chevaliers, impatients d'apporter leur contribution, se bousculèrent pour s'approcher de la table, et elle se trouva exclue du cercle.

— C'est pourtant ma carte, murmura-t-elle entre ses dents, s'efforçant de réprimer son amertume alors que, reculant d'un pas de plus, elle faillit marcher sur les pieds de quelqu'un assis derrière elle.

— Ce sera ton Weyr, 'Rene, dit une voix de ténor d'un ton amusé.

Baissant la tête, elle rencontra les yeux gris-bleu légèrement moqueurs de Mihall Connell. C'était la première fois qu'elle était assez près de lui pour remarquer leur couleur.

— Amaranth décollera bientôt pour son premier vol nuptial – mais tu le sais, non ?

Le ton n'était pas moqueur, et c'était davantage une constatation qu'une question.

— Eh bien, si tu as l'intention d'être le Chef du Weyr, pourquoi n'es-tu pas en train de faire des plans avec les autres ?

A peine ces mots lui eurent-ils échappé qu'elle les regretta et se mordit les lèvres.

— Excuse-moi, Mihall.

— Pourquoi ?

Ses sourcils très réguliers frémirent, et, penchant la tête, il la

regarda dans les yeux, sans la moindre trace de moquerie.

— *J'aimerais être Chef de Weyr. J'ai l'intention d'être Chef de Weyr. Tout le monde le sait. Le ton était de nouveau moqueur.*

— La vraie question, c'est : qu'est-ce qu'Amaranth ressent pour Brianth ?

— N'est-ce pas davantage ce que je ressens pour toi ?

Ses paroles lui échappèrent avant qu'elle ait eu le temps de les retenir, et elle secoua la tête en tapant du pied avec irritation. Ce n'était pas du tout ce qu'elle avait l'intention de dire.

Mihall se leva lentement, et baissa les yeux vers elle, le regard empreint d'une intensité extraordinaire.

— Non ; à la fin, ce sont les dragons qui décident : celui qui décide comment il poursuivra telle reine, et celle qui décide par qui elle se laissera attraper.

Torene savait maintenant pourquoi elle ne l'avait guère fréquenté. Il n'était pas du tout comme les chevaliers bronze ou bruns de sa « bande ». Et, connaissant sa réputation et celle de Brianth pour « attraper » les reines, elle avait délibérément, quoique inconsciemment, évité sa compagnie. Elle savait aussi l'opinion qu'avaient de lui les autres Dames, et cela ne faisait que la confondre un peu plus. « Poli » ?

« Éveillé » ? « Adroit et attentionné » ? « Trop réservé » ? Aucun de ces jugements ne correspondait à ce qu'elle sentait en lui.

Il sait qu'il est le fils de ses parents, dit Amaranth.

— Oui, il doit le savoir, dit-elle avec tristesse, car ce ne devait pas être facile pour lui.

Mihall haussa poliment un sourcil interrogateur, et elle réalisa qu'elle avait parlé tout haut.

— Brianth, dit-elle, adressant à Mihall un sourire qu'elle espérait compréhensif.

A son air stupéfait, elle comprit qu'elle venait de faire une nouvelle gaffe et qu'il avait sauté à la conclusion logique.

— Ah, Seigneur, je ne fais que des âneries, ce soir. Tu veux que je demande à Maman une copie pour toi ? dit-elle, s'efforçant de prendre un ton aimable, mais sa voix sonna acerbe même à ses propres oreilles.

Mihall s'inclina devant elle.

— J'apprécierais beaucoup, dit-il.

Mais toute la chaleur qu'elle avait vue – brièvement – dans ses yeux avait disparu, et ils étaient maintenant d'un gris froid. Et, avant qu'elle ait pu s'éloigner pour dissimuler son embarras, il s'en alla.

Oh, je me battrais, dit-elle à Amaranth. *Ce n'est pas du tout ce que je voulais dire. Comment ai-je pu lui parler ainsi ? Et le ton que j'ai pris ! Comment ai-je pu faire une chose pareille ?*

Il y eut un long silence, et elle pensa que sa reine avait trop sommeil pour répondre.

Ne t'en fais pas, dit une voix qui n'était pas celle d'Amaranth.

Brianth ?

Il a raison. Ce qui est fait est fait, dit Amaranth, pas très rassurante.

— Où est passée Torene ? dit la voix de David, dominant les conversations.

— Je suis là, dit-elle.

Ils s'écartèrent avec empressement pour la laisser rentrer dans le cercle, et cela la consola un peu.

Le lendemain, ayant demandé au dragon de guet de la réveiller au point du jour, heure de Telgar, elle arriva chez ses parents au moment où sa mère servait le klah. A l'étonnement de sa fille, Sonja avait préparé trois tasses, et un troisième bol de porridge fumait sur la table.

— Comment savais-tu que je viendrais ?

— Comment ne pas le savoir ? dit Sonja, serrant sa fille sur son opulente poitrine, et l'étreignant fièrement dans ses bras musclés par des années de travail à la mine. Telgar nous annonce qu'il y aura quatre nouveaux Weyrs, dont un ici.

— Là-haut, rectifia Volodya, pointant le doigt vers le nord-est.

Il se leva pour embrasser sa fille, la serrant dans ses bras aussi fougueusement que sa femme, mais avec plus de considération pour ses côtes.

— Et tu es assignée à celui de la côte est.

— Au Weyr de Benden, dit Torene, espérant que le nom, au moins, serait une surprise.

— Ah !

Le visage de sa mère s'éclaira, et elle embrassa de nouveau sa fille en s'essuyant les yeux.

— Comme il se doit, comme il se doit, dit Volodya, se rasseyant et attaquant son porridge. Assieds-toi ! Mange ! Tu en auras besoin !

— Alors, combien de copies dois-je te faire ? demanda astucieusement Sonja, poussant sa fille vers la table.

— Oh, Maman !

— Et pourquoi pas, *dushka* ? Tu ne te fais jamais valoir. Et où y a-t-il une autre photocopieuse en état de marche ? Et il te faudra aussi des agrandissements de chaque élévation. Combien en tout ?

— Maman... commença Torene, prête à protester, puis elle éclata de rire.

— Assieds-toi et mange ! répéta son père en lui montrant sa chaise. On parlera des copies plus tard. Tu vas d'abord manger et nous apprendre les nouvelles qui ne parviennent pas à Telgar.

Quand elle les quitta enfin, lestée de deux bols de porridge et de plus de klah qu'elle n'aurait voulu avoir dans son estomac pour plonger dans *l'Interstice*, ce fut avec un tube de plastique plein de copies et d'agrandissements – beaucoup plus qu'elle n'aurait osé en demander. Sonja avait allègrement tiré quatre copies, sous tous les angles possibles, des deux relevés sonar originels du Weyr de Benden. Torene jugea qu'ils se montraient si généreux parce qu'ils étaient ravis du nom du Weyr.

— Non, c'est pour toi, *dushka*, dit Sonja, lui plantant un gros baiser sur la joue. Nous sommes très fiers d'avoir une Dame au Dragon dans la famille. Veille bien sur elle, Amaranth !

Ses yeux à facettes scintillant dans l'ombre projetée par les hauts pics de Telgar, Amaranth fléchit le genou, autant pour aider Torene à monter qu'en signe d'adieu à leurs hôtes.

Et qui d'autre veillerait sur toi ? dit Amaranth en prenant son vol.

Torene rit à cette remarque, le vent de la descente emportant son rire.

Tu parles comme ma mère !

Alors, on va maintenant au Weyr de Benden ?

Torene ferma ses yeux, qui s'étaient remplis de larmes à ce nom impressionnant, et se concentra sur l'image du double cratère – le cratère du Weyr de Benden.

On y va !

Elle était certaine que tout ce porridge et ce klah qu'elle avait dans l'estomac allaient se tourner en glace dans le froid de *l'Interstice*, mais elles émergèrent immédiatement dans le chaud soleil printanier, descendant en vol plané vers le lac.

Bonjour à toutes deux !

Torene reconnut la voix de Brianth, mais sans le voir, ni apercevoir la moindre trace de Mihall.

Il est sur la Crête derrière nous, lui dit Amaranth, assez satisfaite qu'elle et Torene se soient mises en route avant ce couple.

La bouche sèche, Torene sentit qu'Amaranth perdait de l'altitude. Elle aperçut Brianth qui se chauffait au soleil en haut de la falaise. Repliant ses ailes, Amaranth atterrit, le vent de son vol soulevant les graviers. Une tête sortit de la caverne qui deviendrait sans doute l'Aire d'Éclosion. Mihall portait encore son casque de vol, il n'était donc pas arrivé depuis longtemps, se dit Torene.

Il s'avança sans hâte, mais fut à son côté quand elle mit pied à terre.

— Tu n'as pas chômé ce matin, à ce que je vois, dit-il, montrant le tube plastique de la tête.

Surveillant sévèrement sa langue, elle se contenta de sourire.

— Leur point du jour, pas le nôtre, dit-elle, ouvrant le tube.

Il jeta un coup d'œil sur son contenu, et siffla entre ses dents, approbateur. C'était la première fois qu'elle lui voyait un sourire si ouvert, et elle se demanda pourquoi il ne souriait pas ainsi plus souvent. Cela aurait amélioré sa réputation.

Puis elle vit que les doigts le démangeaient de voir ce qu'elle avait apporté. Est-ce pour ça qu'il était venu de si bonne heure ? Comment savait-il qu'elle partirait si tôt chercher ces plans ?

Brianth l'a prévenu de notre départ.

Cette fois, elle eut soin de garder sa réaction pour elle. Brianth avait-il dormi en gendarme ?

Le dragon de guet répond à quiconque l'interroge poliment.

Cette remarque émanait de Brianth, et, tout en sachant que les dragons ne peuvent pas rire, elle crut percevoir quelque amusement dans le ton du grand bronze.

— Tiens, dit Torene, perversément irritée maintenant par le dragon et son maître.

Pourquoi Mihall avait-il le don de susciter en elle tant d'émotions contradictoires ? Elle tapota le tube pour en faire tomber le rouleau de plans.

Mihall fut plus prompt qu'elle et les eut en main avant qu'elle ait pu les rattraper.

— Il y a moins de vent à l'intérieur, dit-il, impatient d'examiner les feuilles mais ne voulant pas risquer de les endommager.

Une fois dans la grande caverne, elle se rendit compte qu'il avait eu le temps d'allumer un petit feu dans un cercle de pierres, assez loin de l'entrée pour être protégé du vent. Un pot de klah se balançait au-dessus. Un sac rebondi était posé contre la paroi, à côté d'une feuille de plastique enveloppant des poteaux, en plastique également.

— Le klah est prêt si tu en veux une tasse, dit-il, remarquant sa surprise. Sinon, aide-moi à installer la table. C'est plus facile à deux.

Torene refusa la première proposition de la tête, et se mit à développer les pieux. Une fois assemblée, la table avait exactement la dimension du plus grand agrandissement. Mihall sortit de son sac des pinces et une étroite bande de plastique. Il travaillait rapidement, et, avant qu'elle ait eu le temps de se retourner, il avait fixé une série de plans sur la table, retenus en haut par la bande de plastique, de sorte qu'on pouvait les feuilleter sans les déchirer.

— Tu t'y connais, dit-elle, agréablement surprise et un peu amusée par ses préparatifs.

— Je sais quelle est la plus grande taille des photocopies, dit-il, haussant modestement les épaules à ce compliment implicite. Ah, voilà celui que je voulais voir, dit-il, tournant les plans jusqu'à celui de la coupe verticale du cratère supérieur.

Voilà de nouveaux arrivants ! dirent Amaranth et Brianth presque

à l'unisson.

— Pas trop tôt ! s'exclamèrent Torene et Mihall, en chœur également.

Puis ils se regardèrent et éclatèrent de rire ; aujourd'hui, le bleu dominait le gris dans les yeux du chevalier bronze.

Pour Torene, cela fut le début de la période d'activité la plus intense de sa vie, plus intense même que lorsqu'elle apprenait à s'occuper d'Amaranth. David Caterel avait emprunté Ozzie à Telgar, mais le vieux prospecteur affirmait que tout ce que lui et Cobber avaient découvert dans ces cratères était déjà indiqué sur les plans en leur possession.

— On s'est servis des premiers monstres créés par Fleur du Vent pour explorer les tunnels, dit-il, tapotant les plans d'un index nouveau. Les « X » indiquent les endroits interdits. C'est là. Je les ai promenés, elle, elle, lui et lui, poursuivit-il, montrant Torene, Uloa, N'klas et D'vid, dans tous les tunnels, du haut en bas, et dans tous les interstices. Le genre d'interstice qu'on rencontre sur le plancher des vaches, commenta-t-il, regardant David Caterel d'un air cocasse.

— Tu avais mieux à faire aujourd'hui ? lui demanda David en souriant. Tu peux t'asseoir tranquillement et boire tout le klah...

— T'as pas pensé à apporter de la bière, non ? J'aime mieux la bière.

— En fait, connaissant tes préférences, j'en ai apporté, dit David, tirant des bouteilles de ses poches de cuisse et de tunique.

— Je te reconnais bien là.

Ozzie en prit une, l'ouvrit, but une longue rasade, puis s'essuya la bouche du revers de la main avec un soupir de satisfaction. Finalement, il releva la tête vers David.

— Je vous dirai si vous vous trompez. Mais celle-ci, dit-il, montrant Torene, connaît l'endroit comme sa poche et pourra vous guider. Je vais rester ici au cas où il y aurait des problèmes. Je saurai toujours où vous retrouver.

Dissimulant un sourire, David se tourna vers Torene.

— Bon, qu'est-ce que vous voulez voir en premier ? demanda-t-elle, levant les mains en signe d'acceptation.

— Tout, dit David. En commençant par l'endroit où on pourra installer le système hypocauste pour réchauffer le sable.

— Alors, par ici, seigneurs et gentes dames, dit Torene avec un sourire malicieux, se rappelant les histoires de son père quand elle était petite.

Il y avait toujours des seigneurs et des gentes dames dans les contes que Volodya Ostrovsky lui racontait pour l'endormir.

A midi, ils avaient grimpé, ou été transportés par d'obligeants

dragons, dans tous les coins et recoins de la paroi est du cratère supérieur. Ils s'interrompirent pour manger, et revoir leurs notes et les plans, puis, avec un zèle à peine diminué, ils explorèrent la face ouest, et les sites où, selon Torene, un accès terrestre était possible. Le plasfilm, immaculé le matin, était maintenant couvert de marques et de légendes dans les marges. Et ils coïncèrent dessous les listes de matériaux les plus urgents à se procurer.

A la nuit tombée, non seulement ils étaient tous fatigués, écorchés et contusionnés après leurs ascensions et reptations par-dessus, par-dessous et autour des roches inébranlables, mais ils avaient tous acquis une connaissance intime de leur futur foyer.

Le lendemain, les Dames, les Chefs et les Seconds d'Escadrilles conférèrent avec des représentants de Ierne pour décider des matériaux nécessaires au percement du tunnel d'accès.

On ne le leur demanda pas, mais les dragons voulurent à toute force aider au creusement du tunnel, quand les excavatrices eurent entamé la façade de la falaise. David Caterel tenta de les en empêcher.

— Vous êtes des dragons de combat, pas des dragons de terrassement, dit-il, regardant sévèrement son Polenth. Torene, Uloa, Jean, parlez donc à vos reines.

— Sévèrement ? demanda Jean, maculant son visage de terre en essayant sa sueur de la main, appuyée sur le manche de sa pelle.

Ce sera notre maison à nous aussi, dirent Amaranth et Greteth, et les bronze claironnèrent leur accord.

— Je crois que tu n'as pas la majorité, dit Uloa. Tu parles comme ça parce que tu fais partie des premiers, et que Sean renâclait tellement aux transports.

— Mais ici, c'est différent, dit Jean, remettant ses gants pour reprendre son travail. Nous travaillons pour *nous* !

De nouveau, les dragons claironnèrent, et David, branlant du chef, se rendit. Les dragons allégèrent incontestablement leur tâche. Ozzie était là, lui aussi, « pour être sûr que les relevés-sonar étaient exacts », mais il conduisait son inspection confortablement installé sur un rocher au soleil en sirotant sa bière.

Torene n'était pas la seule à avoir apporté ses couvertures de fourrure, du linge de rechange, et les provisions qu'elle avait pu arracher à Tarrie. Elle avait déposé ses affaires dans une petite grotte où elle pouvait grimper seule si Amaranth était endormie. Elle était trois fois plus grande que son Weyr à Fort – princièrre, en comparaison. Amaranth approuva sans réserves la corniche d'accès ensoleillée le matin.

En mettant leurs provisions en commun, ceux qui restèrent pour la nuit firent un repas convenable. Malgré leur fatigue, certains chevaliers bronze et bruns s'excusèrent ensuite.

— Je me demande où ils vont ? dit Uloa.

— Pas où, ni même pourquoi, grogna Jean. Mais *comment* ils ont l'énergie de s'en aller ! Ce serait bien d'avoir des fruits pour le déjeuner.

— Est-ce que quelqu'un est allé voir s'il y aurait une Chute dans le Sud ? demanda Torene.

— Oui, Mihall, dit N'klas, passant le pot de klah à la ronde.

Jean leva les yeux au ciel, et Uloa soupira en s'étirant avec lassitude.

— Tu crois qu'il nous rapportera un bain chaud ? demanda-t-elle.

— Ce serait divin, dit Jean. Ozzie n'a pas parlé de la possibilité de capter des eaux chaudes ici ?

— Il a dit que c'était possible s'il restait assez de canalisations quand ils auront terminé Tillek, dit Torene, pensant aussi avec nostalgie à un bon bain chaud.

On pourrait rentrer à Fort, proposa Amaranth.

Je crois que je n'aurais pas la force de grimper sur ton dos.

Elle dormait à moitié quand les chevaliers revinrent. Non seulement ils rapportaient des fruits frais et plusieurs couples de poulets, mais chaque dragon transportait une vache ou un bœuf bien gras dans ses serres. Ils les déposèrent près du lac où ils meuglèrent de terreur pendant des heures.

— Où avez-vous trouvé les poulets ? demanda Jean, les yeux arrondis de surprise.

— Dans les anciennes grottes ; je crois qu'on les appelait les grottes de Catherine, dit Mihall.

— Oui, en effet, dit Jean, le regardant délier les pattes des volailles qui détalèrent en caquetant vers le Bassin. Nous n'avons rien pour les nourrir.

— J'ai jeté des croûtes et des restes dans le tas de compost, dit Torene en se levant. Mihall l'arrêta par l'épaule.

— S'il y a à manger là-bas, ils trouveront tout seuls. Qu'est-ce qu'il y a ? ajouta-t-il, la voyant grimacer.

— J'ai l'épaule raide.

— Comme tout le monde, grogna Uloa, frictionnant les siennes.

— Est-ce que personne n'a pensé à apporter du baume calmant ? demanda Mihall en souriant.

Un grognement général salua la question : le remède était pourtant si évident ! Jean commença à se lever avec raideur.

— Mon sac est le plus proche.

Mihall tendit le bras pour la rallonger.

— Où ? Je vais la chercher.

Quand Mihall revint avec la pommade, ils se massèrent

mutuellement à tour de rôle. Sans qu'elle sût comment – et elle ne pouvait refuser son assistance sans impolitesse – Mihall se trouva disponible pour masser les épaules de Torene. Et ensuite, elle ne fut plus que gratitude pour ses soins.

— Merci, Mihall, dit-elle, roulant ses épaules qui ne lui faisaient plus mal.

— Vas-y doucement demain, ou il faudra que je recommence, dit-il, se tournant vers Genteelly qui attendait son massage.

Grâce à ce massage, elle dormit bien – quand elle se fut habituée au beuglement du bétail. Le lendemain, à l'heure appropriée, elle demanda à Polenth de dire à David d'apporter un grand pot de pommade calmante quand ils reviendraient au Weyr de Benden.

Ils s'organisèrent en deux équipes, ceux qui restaient à Benden travaillant les premiers, puis se reposant quand arrivait, frais et dispos, le contingent basé à Fort. Les quatre escadrilles de Benden, dispensées de combattre les Chutes à Fort, commencèrent à observer celles de l'Est, pour déterminer les meilleures façons de protéger les terres du nouveau Fort de Benden. Les relevés cartographiques indiquaient une source de phosphine toute proche, et David envoya un groupe de chevaliers bruns et bleus pour stocker la pierre de feu indispensable.

Une équipe de Tarvi Telgar arriva pour installer le système hypocauste dans l'Aire d'Écllosion, et les campeurs déménagèrent leurs affaires de l'autre côté du Bassin, dans ce qui deviendrait leurs locaux d'habitation. Le premier foyer et sa cheminée furent construits contre une paroi extérieure. Ozzie et Svenda Bonneau firent des sondages et découvrirent des eaux chaudes souterraines ; Fulmar Stone fournit la pompe et dirigea ses Apprentis dans l'installation des canalisations qui chaufferaient à la fois les cavernes communes et les Weyrs individuels.

Bœufs, vaches et petit bétail, qui étaient parvenus à survivre dans le Sud, vinrent augmenter le petit troupeau qui occupait la prairie du lac à l'autre bout des cratères. Les poules se mirent à pondre, et cela devint un jeu matinal de partir à leur recherche dans les sables. On en laissait certains aux couveuses, et on apportait les autres à la cuisine. Julie, la dernière Dame de Benden, arriva de la Grande Ile sur sa Rementh, enfin guérie de ses brûlures alaires. Julie, qui s'était cassé la jambe en démontant trop vite pour soigner sa reine, et qui portait toujours son géliplâtre, annonça qu'elle s'occuperait de l'intendance jusqu'à nouvel ordre.

Puis le Capitaine Kaarvan et *l'Aventurier de Pern* jetèrent l'ancre à l'embouchure de la Rivière Benden ; et la main-d'œuvre promise par Ierne fut la première à utiliser le tunnel d'accès. Les travailleurs qu'ils leur envoyaient comprenaient des maçons et des charpentiers, et bientôt, les grottes individuelles furent transformées en Weyrs

véritables, avec cloison séparant la partie dragons et la partie chevaliers, et même des salles de bains particulières.

On travailla aussi à ce qui serait la résidence des Chefs du Weyr, avec une grande salle pour les réunions privées, et une autre au-dessous qui ferait office de bureau.

Personne ne plaignait son temps ni sa peine, parce qu'ils travaillaient pour leur propre confort et celui des générations futures. Ils construisaient donc bien et avec le plus grand soin.

Quand ceux du Weyr de Benden eurent suffisamment avancé leurs travaux, ils allèrent aider les gens du nouveau Fort, dont les travaux avançaient plus lentement, et utilisèrent ce qu'ils venaient d'apprendre pour assister les colons.

Ils ne s'interrompirent que pour aller assister à l'Écllosion à Fort. C'était toujours un événement heureux à ne jamais manquer, et d'autant moins cette fois que la plupart des seize dragonnets devaient revenir au Weyr de Benden. Ce qui provoqua une plainte de F'mar, au nom du Weyr de Telgar, bien que les travaux là-bas n'aient pas encore commencé.

— La prochaine ponte sera pour toi, F'mar, car, pour le moment, tu serais obligé de garder les dragonnets à Fort, dit Sean d'un ton sans appel.

— Le jeune Fulmar ferait bien de ne pas trop asticoter Sean, murmura Jean à ses camarades de Benden. Surtout s'il continue à agir comme s'il était déjà Chef du Weyr. Mais rien n'est moins sûr.

— Mais il faut bien que quelqu'un dirige en attendant, non ? dit Torene. Je veux dire que David...

— David en a le droit, dit Jean d'un ton ferme. Tu n'as rien contre, non ? demanda-t-elle, regardant Torene.

— Moi ? Non. D'ailleurs, il écoute toujours les objections, dit-elle, réalisant une fois de plus que, même si personne ne *disait* qu'elle serait la Dame du Weyr, tout le monde le *savait*, et avait tendance à se tourner vers elle quand il y avait une décision à prendre.

Travaillant jour après jour à côté des chevaliers bronze et bruns, Torene avait appris à les connaître. Elle les trouvait tous sympathiques, alors, c'était sans doute Amaranth qui déciderait en dernier ressort. Entre tous les jeunes chevaliers, N'klas, L'ren, T'mas et D'vid recherchaient constamment sa compagnie. David Caterel était toujours courtois envers elle, mais il traitait toutes les Dames au Dragon sur le même pied, même Julie, dont la reine s'était appariée avec son Polenth lors de son dernier vol nuptial. Mihall avait le chic pour apparaître chaque fois qu'elle était en difficulté – quand son excavatrice tombait en panne, ou quand elle essayait de déplacer un lourd rocher. Au point qu'elle en était presque venue à l'attendre quand elle avait besoin d'aide. Un peu à sa consternation, il ne

s'attardait jamais, mais retournait toujours immédiatement au travail qu'il avait interrompu pour la dépanner. Et, en attendant, l'appartement des Chefs du Weyr restait vide.

Ce fut Mihall qui cria :

— Éloignez les reines !

Tandis que les autres terminaient leur déjeuner, il entra en courant dans la caverne inférieure et alla droit à Torene. Il la prit par la main et l'entraîna dehors.

— Jean, Uloa, éloignez vos reines ! Où est Julie ?

Léchant ses doigts tout poisseux de jus de fruits, Torene se laissa entraîner.

— Comment a-t-elle pu entrer en chaleur sans que je le remarque ? s'écria-t-elle.

Pourtant, elle surveillait Amaranth de près – ou du moins le pensait.

— Aujourd'hui, parce qu'elle s'est prélassée au soleil, dit Mihall, la tournant par la main dans la bonne direction. Aujourd'hui, elle est plus dorée que jamais, dit-il, la montrant dans le ciel sur les Crêtes.

Torene inspira brusquement : Amaranth, pattes étendues et ailes déployées d'une manière que Torene qualifia instantanément de sensuelle, luisait d'un éclat qui n'avait rien à voir avec le soleil et la propreté. Jean, Uloa et Julie sortirent en courant de la caverne inférieure, en tuniques et casques de vol trop grands, manifestement empruntés. Pas le temps d'aller chercher leurs affaires. Jetant des regards anxieux par-dessus leur épaule sur la lumineuse Amaranth, elles montèrent précipitamment.

— Regarde ! dit Mihall, faisant de nouveau pivoter Torene, pour lui montrer les dragons mâles qui commençaient à se rassembler sur les Crêtes, leurs yeux à facettes luisant de l'orange du désir. Leurs maîtres convergeaient vers Torene et Mihall, et soudain, elle fut la cible de leur sensualité exacerbée. Malgré elle, elle eut un mouvement de recul, et arracha sa main à Mihall. Ses yeux avaient viré au bleu intense.

— Rappelle-toi, lui dit-il, ne la laisse pas...

— Je sais, je *sais*, je *sais* ! s'écria-t-elle, leur en voulant à tous de la façon dont ils la regardaient.

Personne ne l'avait avertie de cet aspect du vol nuptial d'une reine – surtout de celui-ci, dont le vainqueur deviendrait Chef du Weyr. Elle recula jusqu'à la falaise, la bouche sèche, et pourtant la sueur perlant par tous les pores de sa peau et une étrange langueur se répandant dans tous ses sens.

A son dernier cri, Amaranth se réveilla complètement et le lien mental s'établit. La falaise la soutenait. Le récit explicite que Sorka lui avait fait d'un ton calme ne lui avait donné aucune idée de la

profondeur et de l'intensité des émotions du dragon, et encore moins de sa réaction récalcitrante mais inexorable au désir. Désir de sang, d'abord, Amaranth étant prise d'une faim insatiable.

Étincelante au soleil de l'été, Amaranth déploya ses ailes et claironna un défi. Sachant que les mâles la regardaient, elle se retourna pour leur montrer fièrement son corps puissant, rejetant la tête en arrière et étirant son long cou. Elle le rétracta en un clin d'œil, arquait le dos, et, d'un mouvement à la fois puissant et gracieux, décolla. Trois battements de ses ailes étincelantes l'amenèrent au-dessus du lac, et elle piqua, dispersant les animaux affolés – ses proies – de ses cris affamés.

Saigne-le, Amaranth ! Saigne-le seulement ! Ne mange pas ! Les instructions qu'on lui avait dites et répétées lui revinrent à l'esprit quand Amaranth fondit sur un bœuf. *Saigne-le seulement !* Torene parlait d'une voix ferme, sévère, avec toute l'autorité dont elle était capable.

Saigne-le seulement, tu m'entends, Amaranth ! Torene ne pouvait absolument pas lui permettre de désobéir en la circonstance. Le sang donnerait à la reine le coup de fouet dont elle avait besoin, alors que la chair l'alourdirait, et l'empêcherait d'atteindre l'altitude requise pour un vol nuptial réussi. L'altitude, cela signifiait la sécurité, car les dragons enlacés pouvaient tomber comme des pierres s'ils n'avaient pas atteint une altitude suffisante.

Saigne seulement, Amaranth ! répéta Torene, comme sa reine fondait sur un deuxième bœuf. *Tu dois voler le plus haut possible ! Et pour ça, il ne faut pas manger ! Saigne seulement !*

Elles étaient séparées par toute la longueur du Weyr, mais Torene avait l'impression d'être au côté de sa reine insatiable. Le sang lui coulait dans la gorge, et elle se demanda comment il ne l'étouffait pas. Une autre partie de son esprit prit conscience de nombreux corps de jeunes mâles suants qui l'entouraient, mais elle se souciait peu d'elle-même en ces instants, seulement de sa reine. L'or du corps d'Amaranth semblait pulser, même à cette distance.

Les bêtes terrifiées détalait dans toutes les directions, mais, enfermées, ne pouvaient fuir et tournaient en rond, ce qui les ramenait infailliblement près de la reine, qui, d'un petit saut, sauta sur une chèvre.

Saigne-la ! Surtout ne mange pas, Amaranth ! Ne mange pas !

Torene était dans l'esprit de sa reine, proche d'elle comme elle ne l'avait jamais été depuis l'Empreinte. Malgré tout, elle resta pantoise devant la rapidité avec laquelle Amaranth abandonna sa dernière victime, et, d'une poussée gigantesque de ses pattes postérieures, s'élança vers le ciel. Sur les Crêtes, les dragons mâles furent tout aussi surpris. Ils s'élancèrent ; deux ou trois se laissèrent

tomber, et remontèrent plus vite que leurs rivaux. Pour Torene, ce n'était qu'une tache confuse d'ailes derrière elle, car elle était Amaranth plus qu'elle n'était Torene, accroissant la distance entre elle et les mâles à chaque battement de ses ailes plus longues et plus larges.

Les pics s'estompaient au loin, et l'air rafraîchissait son corps excité à l'extrême par le sang et le désir. Amaranth prenait de l'altitude sans effort, grisée par la vitesse.

Trouvant un courant ascendant, elle se laissa porter, accroissant son altitude. Elle était plus haut qu'elle n'était jamais montée, elle se sentait forte, elle sentait la poussée de l'air sous ses ailes, caressant son corps, attisant encore l'ardeur qui la consumait.

Loin au-dessous d'elle, la mer étincelait de mille nuances de bleu se dégradant jusqu'au vert. Elle sentit plutôt qu'elle ne vit une ombre, sentit la proximité d'un dragon. Tournant la tête, elle vit le groupe des mâles au-dessous d'elle et à quelque distance.

Ils ne l'attraperaient pas si facilement. Ils n'avaient pas ses ailes, sa force, sa...

Des griffes puissantes la saisirent aux omoplates, un cou puissant s'enroula au sien, et, se tordant sur elle-même pour voir son attaquant, Amaranth réalisa trop tard qu'elle avait fait exactement ce que le bronze espérait et qu'elle était bel et bien attrapée. Comme il assurait sa conquête, aile contre aile, cous enlacés, serres jointes, Amaranth réalisa qu'il n'y avait jamais eu qu'un prétendant sérieux et elle s'abandonna sans réserves.

— Maintenant, Torene, maintenant !

Torene n'était plus en plein ciel, dans les transports de la passion des dragons ; elle était nue dans les bras d'un chevalier bronze – nue, et exigeant le même orgasme triomphal que sa reine venait de vivre.

— Saprستي, Torene, disait ce chevalier bronze, tentant de la pénétrer, fallait-il que tu attendes jusqu'à *maintenant* !

Elle le serra contre elle, enfonçant les ongles dans son dos musclé. La douleur ne fut que fugitive, immédiatement oubliée dans l'extase qui monta des profondeurs insoupçonnées de son corps.

— *Toreeeeeeeene* !

Ce cri l'étonna un peu : le ton était plus que triomphant, plus que surpris, exprimait plus qu'un plaisir intense. Elle ouvrit les yeux pour voir quel dragon avait si expertement couvert sa reine, quel chevalier l'avait possédée.

Il avait le visage toujours enfoui dans son cou, son corps assouvi et détendu, lourd, sur le sien. Il sentait la sueur, comme elle. Même ses cheveux étaient humides. Ils ruisselaient tous les deux, mais,

refermant ses bras glissants sur son dos glissant, elle sut qui il était, le connaissant maintenant plus intimement qu'elle n'avait jamais connu aucun homme.

« Poli » ? « Attentionné » ? Distraitement, elle repassa mentalement les jugements des autres Dames sur cet homme. « Adroit » ? Oui ; il l'avait été sans conteste, aussi bien dans la tactique de son bronze qu'avec elle. « Réservé » ? Oh, non, pas le moins du monde. Ni poli, et plus furieux de sa virginité qu'attentionné. Mais avait-elle été sage d'attendre le premier vol nuptial de sa reine pour faire sa première expérience ? Eh bien, c'est ce qu'elle avait choisi, et elle ne le regrettait pas. Comme ça, elle était sûre que le choix venait de sa reine, et non d'une stupide toquade de sa part à elle.

— Mihall ? dit-elle doucement.

Sa respiration s'était ralentie, et elle ne savait pas s'il s'était endormi sur elle. Il n'était pas très lourd, et il faudrait qu'elle s'y habitue ; puisqu'il était maintenant indiscutablement le Chef du Weyr – et son compagnon.

Il s'apprêta à s'écarter, mais elle le retint sur elle. Elle aimait son corps. Et elle aimait beaucoup la façon dont il l'avait fait jouir ; la façon dont il l'avait rendue femme.

— Tu as tout de suite pris le courant ascendant ? demanda-t-elle, ayant compris comment il avait atteint son objectif.

— Hmmm, dit-il, hochant la tête pour renforcer sa réponse.

Ses yeux d'un bleu intense la regardaient avec admiration. Ses cheveux courts étaient d'un roux sombre mais bouclaient autant que les siens. Ils auraient sans doute des enfants roux et bouclés, se dit-elle, souriant de prévoir déjà si loin.

— C'était la seule façon, murmura-t-il.

Puis, presque comme s'attendant à de la résistance, il lui caressa doucement la joue.

— Amaranth n'avait pas une chance contre cette tactique, dit-elle.

— Je n'avais pas l'intention de lui en laisser, 'Rene, dit-il en souriant, continuant à lui caresser la joue.

C'est son sourire si chaleureux qu'elle aimait.

— Je ne pouvais pas laisser un autre chevalier te posséder, toi.

Elle le regarda, interrogatrice : il n'avait pas dit « dragon », mais « chevalier », et « toi ». Il la voulait, elle, et non pas ce qu'elle lui apportait, son dragon et la direction du Weyr.

— Un autre chevalier ?

Il se souleva sur les coudes, et la regarda comme pour apprendre par cœur les moindres détails de son visage.

— Tu es exceptionnellement belle, tu sais, et tu as des cils scandaleusement longs !

De nouveau, ses lèvres fermes s'incurvèrent en ce merveilleux sourire.

— Mais tu disais que tu voulais être Chef de Weyr.

— Oh, je l'aurais été d'une façon ou d'une autre, tôt ou tard, dit-il avec assurance.

Il l'embrassa tendrement à la commissure des lèvres.

« Poli » ? « Réserve » ? Elle ne put s'empêcher de lui sourire, pensant combien toutes les autres s'étaient trompées sur lui, et combien elle était heureuse de ces erreurs.

— C'est toujours *toi* que j'ai désirée, dit-il, continuant à admirer son visage et baisant doucement ses pommettes. Depuis l'instant où je t'ai vu conférer l'Empreinte à Amaranth. Mais mon père m'avait interdit d'approcher les maîtresses de reines. Ce jour-là, j'ai dû me cacher derrière l'Amiral Benden pour t'approcher sans me faire écharper.

— Si longtemps que ça ?

Alors, qui avait évité qui, depuis lors ? Elle ouvrit les paupières, et lui chatouilla le front de ses cils, taquine. Il resserra son étreinte, et il n'y eut rien de poli ni de réservé dans sa réaction – qui cette fois n'avait plus rien à voir avec son dragon.

Nous avons tous ce que nous voulions, dit un dragon d'un ton endormi et satisfait.

Malgré tous ses efforts au cours des longues années où elle et M'hall furent Chefs du Weyr de Benden, Torene ne sut jamais quel dragon avait parlé. Ni à qui.

MISSION SAUVETAGE

— Ma'ame ? dit Ross Vaclav Benden d'un ton surpris. Il y a un fanal orange dans le système de Rukbat.

Il pivota vers le poste de commandement de l' *Amherst* et le capitaine du croiseur de guerre, Anise Fargoe.

L' *Amherst* avait pour mission d'inspecter le Secteur du Sagittaire, à la recherche de preuves de nouvelles incursions des Affreux. La guerre punitive survenue six décennies plus tôt s'était révélée insuffisante pour dissuader ces intrus d'annexer les planètes écartées de la Fédération. Une opération massive de nettoyage durait maintenant depuis cinq ans ; heureusement, ils n'avaient découvert que des infiltrations mineures – quelques avant-postes et deux stations spatiales détruits. Mais, tant qu'ils n'auraient pas enquêté sur tous les systèmes périphériques et disposé partout des alarmes, la Fédération ne serait pas tranquille. Une seconde campagne prolongée contre les Affreux ruinerait la Fédération déjà épuisée. L'État-Major Inter-Armes avait sagement décidé que quelques frappes vigoureuses maintenant devaient suffire.

Comme la traversée de ce Secteur avait été jusque-là passablement ennuyeuse, l'annonce inattendue du Lieutenant Benden amena tout le monde dans la passerelle de commandement.

— Orange ? Si loin de tout ? demanda le Capitaine Fargoe, dilatant les yeux d'un air intéressé. Je ne savais pas que nous avions des colonies dans ce secteur.

« Orange » signifiait que tout astronef assez proche devait se livrer à une enquête.

— Je consulte les fichiers, ma'ame.

Et Benden, se rappelant soudain l'histoire de sa famille, attendit le résultat en retenant son souffle, tambourinant nerveusement sur le bord de son clavier, ce qui lui valut un regard réprobateur du vieux Rezmar Dooley Zane, le navigateur de service.

— Oh, ajouta-t-il, quelque peu dégrisé, quand l'écran afficha

qu'un message de détresse avait été reçu de la colonie de Pern, seule planète habitable du système de Rukbat.

— Eh bien, voyons ce message, dit le Capitaine Fargoe.

N'importe quoi pour soulager l'ennui de ces recherches infructueuses dans ce secteur – presque – désert de l'espace. Affichez-le.

Benden transféra le message sur l'écran principal.

S.O.S. ! Colonie de Pern en situation désespérée suite à attaques répétées d'une force d'invasion ennemie inconnue employant un organisme inconnu...

— Les Affreux n'ont pas besoin d'utiliser des armes bactériologiques, marmonna l'impudent Enseigne Cahill Bralin Nev.

Un autre ricana.

... qui consomme toutes les matières organiques. Demandons soutien technique et aérien ou la colonie risque l'annihilation totale. Il y a des richesses ici. Sauvez-nous. Theodore TUBBERMAN, botaniste de la colonie.

S'ensuivit un silence embarrassé.

— Ça ne peut donc pas être les Affreux, dit le capitaine, ironique. C'est sans doute un vieux système d'armes qui s'est déclenché. Peut-être des unités Filtrage envoyées dans le Secteur Rouge. Je croyais que seuls les gens du type survivant étaient choisis comme colons. Lieutenant Benden, que dit la Bibliothèque sur cette expédition de Pern ?

Ross n'avait pas besoin de chercher la documentation officielle sur l'Expédition – il la connaissait par cœur. Mais il l'appela quand même.

— Capitaine, une colonie agraire de basse technologie partit pour la troisième planète du système de Rukbat, sous la direction conjointe de l'Amiral Paul Benden et...

— Votre oncle, je crois.

— Oui, Capitaine, répondit Ross d'une voix égale.

Sa famille était très fière des glorieux états de service de son oncle, mais il s'était fait beaucoup chahuter lors de sa première année dans les cadets, quand on avait projeté le film de la victoire de son oncle à Cygnus, et la troisième année, quand la stratégie de l'Amiral Benden avait été discutée dans le cours de Tactique.

— Excellent stratège et parfait commandant, dit Fargoe d'un ton approuvateur, tout en l'avertissant du regard de ne pas trop se prévaloir de la gloire de son oncle. Continuez, Lieutenant.

— Le Gouverneur Emily Boll d'Altair était l'autre chef. Un peu plus de six mille colons ayant signé Charte et contrats, transportés dans trois astronefs, le *Yokohama*, le *Buenos Aires* et le *Bahrain*. La seule communication fut le rapport réglementaire d'atterrissage réussi. Aucune autre communication n'était attendue.

— Hum. Des idéalistes, donc ? S'isolant volontairement, puis criant au secours à la première difficulté.

Ross Benden grinça des dents, cherchant une façon polie d'affirmer que l'Amiral Benden n'aurait jamais « crié au secours » et que ce n'était pas lui qui avait lancé ce message de trouillard.

Heureusement, le capitaine reprit après quelques instants de réflexion.

— Ce n'est pas le style de l'Amiral Benden d'envoyer un message de détresse quel qu'il soit. Alors, qui est ce Théodore Tubberman, botaniste, qui a signé ce message ? Un S.O.S. aurait dû être autorisé par les chefs de la colonie.

— Ce n'était pas une capsule *standard*, répondit Benden, qui avait enregistré la remarque du capitaine. Mais une capsule bricolée par un expert. Et une autre a été envoyée au Quartier Général de la Fédération.

— Au Quartier Général Fédéral ? dit Fargoe, fronçant les sourcils. Pourquoi ? Pourquoi pas à l'Autorité Coloniale ? Ou à la Flotte ? Non, le message n'étant pas signé de l'Amiral Benden, la Flotte ne se serait pas déplacée.

Puis, posant son menton dans sa main, elle étudia le rapport qui défilait sur son accoudoir.

— Une capsule non standard expédiée au Quartier Général de la Fédération et annonçant que la colonie était attaquée. Hum. Et neuf ans après un atterrissage réussi voilà quarante-neuf ans.

— A quelle distance sommes-nous du système de Rukbat, Lieutenant Benden ?

— Zéro, virgule zéro-quatre-cinq de l'héliopause, ma'ame. L'Officier Scientifique Ni Morgana voulait regarder de près le nuage d'Oort. Elle s'intéresse aux réservoirs cométaires. C'est alors que j'ai remarqué le drapeau orange.

— Ils voulaient qu'on leur envoie une escadre ? dit le capitaine avec un rire sarcastique. Et ça fait près de cinquante ans ? On n'a pas relevé d'activité des Affreux si tôt après la Guerre. Ce Tubberman ne précise pas. C'est peut-être intentionnel. Une attaque massive par une forme de vie inconnue aurait peut-être fait bouger la Fédération.

Elle renifla d'un air dubitatif.

— Qu'est-ce qu'il y a comme ressources sur cette Pern, Lieutenant Benden ?

Benden avait prévu cette requête, et inséra une fenêtre dans le

rapport initial.

— A l'évidence, Pern n'avait que les ressources minimales suffisantes pour une colonie de basse technologie.

— En effet. Le potentiel minier n'était pas de nature à intéresser aucun des grands consortiums, dit le capitaine. Une raffinerie orbitale aurait été trop coûteuse, de même que le transport des minerais jusqu'à l'installation la plus proche. Neuf ans après l'atterrissage ? Assez longtemps pour qu'une colonie agraire puisse se développer et accumuler des réserves. Et les EEE n'ont pas fait état de prédateurs.

Elle s'arrêta dans sa lecture et fit la grimace.

— Faites venir le Lieutenant Ni Morgana, ordonna-t-elle à l'officier des transmissions.

Le capitaine tambourina sur son accoudoir.

— Ça ne ressemble pas à Paul Benden d'envoyer un message de détresse, reprit-elle. Alors, où était-il quand ce Tubberman a lancé son engin ? Cet ennemi tombé du ciel avait-il déjà annihilé toute forme d'autorité ?

— Conflit interne ? suggéra Benden, incapable d'accepter que son oncle ait pu être détruit par un simple organisme après tout ce que la Flotte des Affreux lui en avait fait voir. Quelle ironie ! Les EEE ne mentionnaient aucun organisme hostile sur la planète. Naturellement, personne ne pouvait exclure complètement la possibilité d'une attaque par un système d'armes oublié. Des sections entières de la galaxie étaient encore truffées de mines datant d'anciennes guerres – et pas nécessairement posées par les Affreux.

Le puits gravitationnel s'ouvrit dans un soupir pneumatique, et le Lieutenant Ni Morgana entra, se mit au garde-à-vous et salua.

— Capitaine ?

Elle pencha la tête, attendant les ordres.

— Ah, Lieutenant, il n'y a pas seulement un nuage d'Oort autour du système de Rukbat, mais on dirait qu'il y a aussi un fanal de détresse orange, dit le capitaine, montrant sur l'écran le rapport des EEE.

— Ils n'y allaient pas de main morte, non ? Invasion non humaine ? fit-elle avec un grognement écoeuré après avoir parcouru les données. Quoique...

Elle s'interrompt, réfléchissant avec une moue dubitative.

— Il est possible que cet « organisme inconnu » ait été semé dans le nuage d'Oort pour en dissimuler la provenance.

— Quelles sont les chances que ce nuage ait contenu un organisme artificiel ayant attaqué la planète il y a cinquante ans ? demanda le capitaine, manifestement sceptique.

— J'espère prendre des échantillons du nuage quand nous le traverserons, Capitaine. Il est étrangement proche du système pour un

nuage d'Oort.

— A-t-on jamais trouvé dans un nuage d'Oort des virus ou des organismes pouvant menacer une planète ?

— Je connais plusieurs cas où l'on a supposé que des mécanismes hostiles ont été lancés d'un système stellaire dans un autre – on les appelait des « fous furieux ».

— L'organisme dont parle ce Tubberman pourrait-il être un agent biologique des Affreux ? La destruction de toute matière organique ressemble bien à un acte de guerre, non ?

— Nous avons appris à ne pas sous-estimer les Affreux, Capitaine. Mais, jusqu'à présent, leurs méthodes ont été beaucoup plus directes.

Ni Morgana avait un sourire crispé, chose bien compréhensible quand on savait que toute sa famille avait été annihilée ; elle avait survécu uniquement parce qu'elle faisait ses études à l'Académie Spatiale quand l'ennemi avait attaqué sa planète natale.

— Toutefois, comme les Affreux ont tenté d'établir des bases dans les secteurs écartés, ce serait une possibilité ici.

— Oui, n'est-ce pas ? dit pensivement le capitaine.

Puis elle fit la grimace. Tous les membres de la Flotte et des BEE, de la plus petite navette au plus grand croiseur de guerre, avaient pour ambition de découvrir le monde d'origine des Affreux, et le Capitaine Fargoe ne faisait pas exception.

— Quelle qu'ait été l'attaque sur Pern, ils n'auraient pas demandé des secours si la situation n'avait pas été désespérée, ajouta Ni Morgana. Vous savez comme moi que l'Autorité Coloniale exige des paiements exorbitants pour ce genre d'opération.

Une série d'expressions complexes passa sur le visage du capitaine.

— Bien trop exorbitants pour le genre de service qu'ils procurent et le temps que ça leur prend pour réagir. Tous les colons auraient été hypothéqués à mort jusqu'à la quatrième génération pour rembourser une telle dette. Et le message n'émanait pas de l'Amiral Paul Benden. C'est lui que je voudrais entendre.

— Il doit être mort maintenant, s'entendit répondre Ross Benden. Il avait déjà plus de soixante ans quand il est parti.

— Une vie coloniale saine peut ajouter des décennies à l'espérance de vie, Benden, dit le capitaine. Je crois donc que nous pouvons monter une opération de secours sur Pern. Lieutenant Zane, établissez un itinéraire qui nous amènera assez près de cette Pern pour lancer une navette. Nous en profiterons pour observer les autres planètes et satellites en passant. Lieutenant Benden, vous commanderez l'équipe de reconnaissance, qui comprendra, disons, un sous-officier et quatre marines. Communiquez-moi les noms de ceux

que vous aurez choisis, et vos calculs pour un rendez-vous avec l' *Amherst* qui va continuer à orbiter dans le système. Ce qui vous donnera... La reconnaissance des EEE a pris combien de temps ? Ah oui, cinq jours et des poussières. Ce qui vous donnera cinq jours sur la planète pour établir le contact avec les colons et juger de leur situation actuelle.

— A vos ordres, Capitaine, répondit Benden, s'efforçant de réprimer toute trace de jubilation dans sa voix.

L'Officier de Navigation Zane lui lança un regard maléfique qu'il ignore, de même que l'Enseigne Nev, sur sa droite, qui faillit le tirer par la manche pour lui rappeler qu'il était xénobiologiste.

— Je vous suggère d'en discuter avec le Lieutenant Ni Morgana, Benden, quand elle aura terminé ses analyses des échantillons prélevés dans le nuage d'Oort. Nous trouverons peut-être des rapports de cause à effet, car ces anciennes armes réservent parfois des surprises.

Elle adressa un bref signe de tête à Ross Benden.

— Prenez la relève, Lieutenant Zane.

Sur quoi, le capitaine se leva et quitta la passerelle.

Saraidh Ni Morgana s'assit devant le terminal scientifique, avec un clin d'œil à Ross Benden, qu'il interpréta comme une approbation pour sa mission.

Sur le globe trois-D de la passerelle, l' *Amherst* ne semblait qu'à quelques centimètres de la nébulosité qu'était le nuage d'Oort. Quand il en approcha de biais pour prélever un échantillon dans la partie la plus dense du nuage, un grand filet fut lancé par un missile à bâbord. Ce filet avait une double fonction : recueillir des échantillons, et dégager la voie à l' *Amherst*. Aucun astronef ne pouvait filer dans un tel nuage, où les particules n'étaient parfois séparées que par quelques dizaines de mètres, les plus grosses étant éloignées d'environ un kilomètre. Le problème, c'était d'éviter que le filet n'entre en collision avec un objet de poids supérieur à une tonne, ce qui l'aurait déchiré et aurait déclenché les défenses antimétéores du vaisseau.

Pendant les deux semaines de la traversée du nuage, l'officier scientifique examina soigneusement ses matériaux. Elle avait demandé l'autorisation d'utiliser une capsule à bras télécommandés pour pouvoir faire de fréquents voyages jusqu'au filet, où elle sélectionnait des fragments lui paraissant dignes d'intérêt. La capsule était divisée en plusieurs compartiments, que l'on maintint d'abord à une température de -270° Celsius, soit trois degrés au-dessus du zéro absolu. Puis Ni Morgana revint à l'astronef, où elle s'embarqua dans une de ses légendaires journées de quarante heures.

— J'ai beaucoup de glace sale, dit-elle quatre jours plus tard, après avoir un peu dormi et revu ses données. La plupart des blocs

présentent des intrusions identifiables, particules rocheuses et métalliques, mais il y a aussi – elle fit une longue pause – quelques particules très étranges que je n'ai jamais rencontrées ailleurs.

Comme l'officier scientifique avait cinq diplômes dans cinq spécialités différentes, et qu'elle avait atterri sur trois ou quatre douzaines de planètes, c'était un aveu très insolite.

— Mais, avant qu'on me fasse dire ce que je n'ai pas dit, je précise qu'il n'y a aucune évidence que ce soit un artefact.

Le lendemain matin, elle revêtit de nouveau sa combinaison spatiale et lança sa capsule vers le filet, pour continuer son enquête. Dans l'intervalle, le capitaine approuva le plan de vol préliminaire du Lieutenant Benden, et Ross continua à étudier le rapport des EEE et les deux messages énigmatiques qui étaient les seules communications reçues de la colonie.

— S'il y a une forme de vie, dit Ni Morgana d'un ton hésitant à la réunion hebdomadaire des officiers, son temps de réaction est beaucoup trop long pour être discernable. J'ai relevé quelques anomalies dans la superconduction et la cryochimie, que je veux continuer à étudier. Je vais commencer une série de tests, réchauffant progressivement quelques échantillons représentatifs, pour voir ce qui se passera.

La semaine suivante, elle annonça :

— A moins deux cents degrés Celsius, certaines des particules les plus grosses bougent légèrement, mais je ne sais pas encore si cela est dû à des anomalies internes ou au réchauffement de la température.

— N'oubliez pas, Lieutenant, ce qui est arrivé au *Roma* ! dit le capitaine d'un ton sévère.

— Je ne l'oublie jamais, Capitaine.

La « fonte » du *Roma* après que l'officier scientifique eut introduit à bord un organisme métallivore était un exemple qu'on répétait à satiété à tous les officiers scientifiques.

La semaine suivante, Ni Morgana jubilait presque.

— Capitaine, il y a vraiment une forme de vie dans les plus grosses particules du nuage. De forme ovoïde, avec une coque extrêmement dure, et une sorte de liquide, peut-être de l'hélium, à l'intérieur. Elles sont très étranges, mais je suis certaine que ce ne sont pas des artefacts. Cette semaine, je vais en porter une au-dessus du zéro Celsius.

Le capitaine brandit un doigt avertisseur.

— N'oubliez pas le *Roma*, répéta-t-elle.

— Capitaine, même la destruction du *Roma* ne s'est pas faite en un jour.

— Lieutenant Benden !

L'appel urgent de l'officier scientifique, sortant de l'unité-comm près de son oreille, propulsa Ross Vaclav Benden hors de sa couchette et sur ses pieds.

— Ma'ame ?

— Descendez au labo, et au trot !

Benden passa son uniforme en vitesse et enfila la cursive en courant sur ses chaussons de bord. C'était le quart de deux heures, et il n'y avait personne dans le salon du Pont Cinq quand il le traversa au pas de course et entra dans le puits gravitationnel descendant au labo. Il s'arrêta d'une glissade à la porte, s'éraflant les bras sur le chambranle. En entrant dans la salle, il faillit renverser le Lieutenant Ni Morgana. Elle lui montra la chambre d'observation.

— Qu'est-ce que c'est que ça, nom de Dieu ? dit-il en un souffle, les yeux braqués sur la masse rosé grisâtre et jaune-vomi qui pulsait et suintait sur l'écran. La chose était en réalité à dix kilomètres de l'*Amherst*, mais il comprenait pourquoi tout le monde restait à distance respectueuse de l'écran.

— Si c'est ça qui est tombé sur Pern, je comprends qu'ils aient crié au secours ! dit Ni Morgana.

— Laissez-moi passer !

Le capitaine, en caftan d'éponge, dut jouer des coudes pour voir le phénomène.

— Dieu du Ciel ! Qu'est-ce que vous avez trouvé là, Lieutenant ?

— Nous enregistrons les faits, Capitaine, dit Ni Morgana.

Pour la rassurer, elle agita la main au-dessus du bouton Destruction, qui activerait la décharge laser. Benden voyait ses yeux briller d'une fascination clinique.

— Selon mes instruments, cet organisme présente certaines similarités avec les mycorhizoïdes terriens dans sa structure linéaire. Mais il est énorme ! Zut !

L'organisme s'affaissa soudain sur lui-même, et ne fut plus qu'une flaque visqueuse inanimée. L'officier scientifique tapa quelques touches sur son clavier, et un bras télécommandé déposa l'organisme dans un tube à fermeture automatique, et se rétracta. Des lumières s'allumèrent dans les appareils d'analyse à distance quand ils étudièrent l'échantillon.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ? demanda le capitaine. Benden admira la fermeté de sa voix, car, pour sa part, il en avait la tremblote.

— Je devrais pouvoir vous le dire quand les analyses seront terminées. Mais si je peux hasarder une hypothèse, je dirais qu'avec une croissance aussi rapide, et sans aliment dans la chambre

d'observation – à part une atmosphère très ténue –, il est mort de faim. Mais ce n'est qu'une hypothèse.

— Mais, si c'est l'organisme tombé sur Pern... dit Benden.

— A ce stade, ce n'est qu'une possibilité, dit vivement Ni Morgana. Il faudrait d'abord découvrir comment il aurait pu aller du nuage d'Oort à la surface de Pern.

— Excellente remarque, murmura le capitaine d'un ton légèrement amusé, qui irrita Benden.

Il n'y avait absolument rien d'amusant dans ce qu'ils venaient de voir.

— Mais si cet organisme est passé sur Pern, je comprends qu'ils aient appelé au secours, dit l'Enseigne Nev, dont le teint était encore verdâtre.

Le capitaine le gratifia d'un long regard appuyé, qui le fit rougir jusqu'à son cuir chevelu, visible sous ses cheveux en brosse.

— Capitaine, dit Ni Morgana en enfonceant le bouton Destruction, pour annihiler le reste de l'échantillon, je demande à faire partie de l'équipe qui atterrira sur Pern pour continuer mon enquête sur ce phénomène.

— Autorisation accordée !

Enjambant le sommier de la porte, le capitaine ajouta avec un sourire retors :

— Je préfère toujours les volontaires pour les équipes de reconnaissance.

Quiconque pouvait avoir envié sa mission au Lieutenant Benden changea d'avis quand la rumeur eut répandu des détails sur l'« organisme ». Le Lieutenant Ni Morgana publia un rapport concis pour mettre fin aux spéculations les plus extravagantes, et tous ceux du labo se virent invités dans tous les mess en leur qualité d'experts sur la question.

Ross Vaclav Benden fit des cauchemars : son oncle, curieusement vêtu d'une robe blanche surmontée du baudrier pourpre de héros de la Campagne de Cygnus, et ornée d'une brochette de décorations prestigieuses, se débattait pour ne pas être engouffré par la monstrosité de la chambre d'observation. Déterminé à faire de son mieux pour son oncle, Ross étudia jusqu'à les savoir par cœur le rapport d'évaluation des EEE, le bref message d'arrivée de l'Amiral Benden et du Gouverneur Emily Boll, et l'appel au secours de Tubberman, curieusement ambigu. Pourquoi était-ce le botaniste de la colonie qui avait lancé le message de détresse ? Pourquoi pas Paul Benden, ou Emily Boll, ou l'un des chefs de sections ?

Ce n'était pas la première fois qu'il commandait une reconnaissance à terre, mais il vérifia et revérifia tous les aspects de la

mission. Il voulait être prêt à affronter toutes les conditions hostiles imaginables, y compris des organismes omnivores et autres énigmes à résoudre ou éviter qu'ils pouvaient rencontrer sur Pern ; il établit aussi les coordonnées d'une orbite d'attente, pour le cas où ils seraient obligés d'évacuer la surface avant l'ouverture de la fenêtre de lancement leur permettant de rejoindre l'orbite de *l'Amherst*. Ils auraient cinq jours, trois heures et quatorze minutes pour enquêter sur le terrain. A sa consternation, Ni Morgana demanda l'Enseigne Nev comme sous-officier.

— Il a besoin d'expérience, Ross, dit Ni Morgana, devant la mauvaise humeur de Benden. Et il a une certaine formation *xéno*. Il est solide ; et il obéit aux ordres même quand il vire au verdâtre. Il faudra bien qu'il apprenne un jour ou l'autre. Le Capitaine Fargoe pense que cela devrait lui permettre d'acquérir une expérience valable.

Benden fut obligé d'accepter l'inévitable, mais il demanda le Sergent Greene pour commander ses marines. Ce solide gaillard en savait plus que n'en saurait jamais Benden sur les dangers pouvant assaillir une équipe de reconnaissance. Ayant vu l'organisme né des manipulations de Ni Morgana, Ross voulait que son expérience puisse contrebalancer la naïveté de Nev – si toutefois « naïveté » était le mot propre pour le décrire.

— Comment étiez-vous quand vous étiez enseigne, Lieutenant ? lui demanda Ni Morgana avec un regard espiègle.

— Je n'ai jamais été aussi gauche, répliqua-t-il sèchement.

C'était vrai, vu qu'il avait été élevé dans une famille du Service Spatial, où il avait tété les bonnes manières en même temps que son premier biberon. Puis il se détendit, souriant au souvenir de quelques bévues passées...

— Ce sera sans doute de la routine, cette mission : trouver et évaluer.

— Espérons, dit Saraidh Ni Morgana avec sérieux.

Ross Benden était ravi de faire équipe avec elle. Elle était son aînée par l'âge, mais pas par l'ancienneté dans la Flotte, ayant fait ses études scientifiques avant d'entrer dans le Service. A bord, c'était également la seule femme qui avait gardé ses cheveux longs, dont elle faisait des nattes enroulées en arrangements compliqués. L'effet était à la fois princier et très féminin – ce qui contrastait avec son adresse à tous les sports de contact qu'elle pratiquait au gymnase de l' *Amherst*. Si elle avait eu des liaisons à bord, on ne les connaissait pas. Il en avait entendu certains faire des spéculations sur ses goûts, mais aucun se vanter d'expériences personnelles. Il l'avait toujours trouvée compétente et de compagnie agréable, bien qu'ils n'eussent pas partagé plus d'un quart ou deux jusque-là.

— Tu as vu la cassette de ce truc ? dit la voix nasillarde du

Lieutenant Zane comme il traversait le carré des officiers. Il ne doit rester personne de vivant en bas. Ni Morgana a prouvé que c'était le nuage d'Oort qui engendrait cette forme de vie ; ça ne vient donc pas des Affreux. C'est idiot de prendre le risque d'atterrir sur cette planète s'il y a encore de ces trucs-là vivants. Et il pourrait y en avoir, avec tout un monde à dévorer !

Benden s'arrêta pour écouter, sachant très bien que, malgré les dangers, Zane aurait donné un rein pour participer à l'expédition. Nev valait tout de même mieux que cet officier froid et austère. Et quand l'officier navigateur ajouta quelques remarques insinuant que Benden avait été choisi uniquement à cause de sa parenté avec l'un des chefs de la colonie, Ross reprit vivement sa marche de peur de ne pas maîtriser sa colère.

Quand, dans sa traversée majestueuse du système, l' *Amherst* approcha du point où ils pourraient lancer la navette, Benden réunit son équipe pour un briefing final.

— Nous allons descendre en spirale, selon une orbite en tire-bouchon qui nous permettra d'examiner l'hémisphère Nord en nous rendant sur le site de l'atterrissage originel de l'hémisphère Sud, par trente degrés de latitude, dit-il, appelant l'itinéraire sur le grand écran de la salle de conférence. Le rapport de reconnaissance mentionne trois cônes volcaniques qui devraient être visibles à distance et nous servir de repères pour l'approche finale. Le rapport mentionnait que la terre y était bonne pour la culture d'hybrides terrestres et altariens résistants, il est donc logique de supposer que c'est là que les colons ont commencé leur aventure agraire. Le S.O.S. de Tubberman ayant été lancé neuf ans après, ils avaient eu le temps de bien s'installer.

— Mais pas assez pour éviter cet organisme, dit Nev sans ambages.

— Votre théorie serait valable, Enseigne, si j'arrivais à comprendre comment cet organisme s'est transporté du nuage d'Oort à la surface de la planète, dit doucement Saraidh Ni Morgana.

— Les Affreux l'ont semé dans l'atmosphère de Pern, dit Nev sans hésitation.

— Les Affreux ont des tactiques plus directes, répondit l'officier scientifique en haussant les épaules.

— Ils ont appris de nous à se montrer prudents, Lieutenant, insista Nev. Et tortueux. Et...

— Nev ! dit Benden, le rappelant à l'ordre.

Benden resta impassible, mais il se demanda si Ni Morgana ne regrettait pas d'avoir choisi l'incorrigible Nev avec ses théories extravagantes. Si l'officier scientifique n'avait pas trouvé un vecteur de transport pour l'organisme, il était peu probable que les Affreux

eussent fait mieux. Leur fort, c'était la métallurgie, pas la biologie. Nev rentra dans le rang, et le briefing continua.

— Après l'atterrissage, nous aurons peut-être à répondre à cette question et à d'autres. A l'évidence, nos recherches doivent commencer par le site originel. Ce faisant, nous aurons survolé une bonne partie de la planète, et nous pourrons dévier de notre trajectoire si nous trouvons des traces d'établissements humains ailleurs. Nous embarquerons sur *l'Erica* à 2 h 30 demain matin. Des questions ?

— Que ferons-nous si l'endroit grouille de ces *trucs* ? demanda Nev, déglutissant avec effort.

— Que feriez-vous, Nev ? demanda Benden.

— Je partirais !

— Ta-ta-ta, Enseigne, dit Ni Morgana. Comment enrichirez-vous vos connaissances sur les formes xénobiologiques si vous n'étudiez pas les spécimens que vous rencontrez ?

Les yeux de Nev lui sortaient de la tête.

— Je vous demande pardon, Lieutenant, mais c'est *vous* l'officier scientifique.

— Effectivement, c'est moi.

Ni Morgana se leva, le raclement de sa chaise couvrant les murmures de gratitude émanant des quatre marines assignés à l'expédition.

Lancée de l' *Amherst*, la navette se rapprocha à grande vitesse du caillou bleu dans le ciel qu'était la troisième planète du système de Rukbat. Bientôt, elle emplit tout l'écran de proue, sereine, claire, belle et inoffensive. Benden avait établi l'itinéraire de la navette pour recouper l'orbite géosynchrone des trois vaisseaux de la colonie, afin de voir si les colons avaient laissé un message. Mais quand il ouvrit les communications, il n'obtint que l'identification standard du *Yokohama*.

— Ça ne veut peut-être rien dire, remarqua Saraidh, voyant sa déception. Si la colonie est en plein essor, ils n'ont guère d'emploi pour ces trois coques. Quand même, je trouve ça plutôt triste, ajouta-t-elle, alors que Rukbat éclairait soudain les trois vaisseaux désertés.

— Pourquoi ? demanda Nev, étonné. Saraidh haussa ses élégantes épaules.

— Consultez leur dossier militaire, et vous apprécierez mieux leur désuétude actuelle.

— Leur quoi ? demanda Nev, l'air ahuri.

— Regardez ce que ça veut dire dans le dictionnaire, dit-elle, et, d'un ton écoeuré, elle épela le mot.

— Les vieux marins ne meurent jamais, ils s'évanouissent dans

les lointains, murmura Benden, regardant, la gorge serrée, les larmes aux yeux, la navette s'éloigner des trois vaisseaux qui continuaient à tourner placidement en même temps que la planète.

— Soldats, pas marins, dit Saraidh, sinon, la citation est de circonstance.

Puis elle fronça les sourcils en considérant ses instruments.

— Je reçois deux signaux. L'un émanant du site d'atterrissage, l'autre beaucoup plus au sud. Voulez-vous agrandir l'hémisphère Sud, Ross ? A soixante-dix degrés de longitude, et près de mille deux cents clics du site originel. Ross et Saraidh se consultèrent du regard.

— Peut-être qu'il y a des survivants ? C'est assez loin, quand même, avec beaucoup de montagnes respectables à franchir. Mes instruments me donnent des altitudes allant de deux mille quatre cents à neuf mille mètres au-dessus du niveau de la mer. Nous atterrirons d'abord sur le site originel.

La navette survola en premier lieu l'hémisphère Nord, où régnait un hiver rigoureux ; la plupart des terres étaient couvertes de neige et de glace. Les instruments ne détectèrent aucune source d'énergie ou de lumière, et très peu de radiations caloriques dans les régions où les humains s'installaient généralement : vallées, plaines et côtes. Un « bip » hoqueta brièvement au-dessus d'une grande île au large du continent. Mais trop faible pour annoncer un groupe significatif de colons. Si la population s'était multipliée au rythme maintenant caractéristique des colonies, elle aurait dû être proche des cinq cent mille, même en tenant compte des désastres naturels et de la mortalité élevée dans une économie primitive.

— Nous ferons un autre survol à basse altitude plus tard, si nous avons le temps. Les colons voulaient fonder une colonie agraire, mais ils utilisent peut-être des combustibles fossiles, dit Saraidh comme ils plongeaient vers l'équateur, laissant derrière eux le continent couvert de glaces pour aborder les mers tropicales. Beaucoup de vie marine, ajouta-t-elle. Et certains gros spécimens. Plus gros que ceux mentionnés par les EEE.

— Ils avaient emporté des dauphins terrestres avec eux, dit Nev. Améliorés par mentacomm.

— Je ne crois pas que c'était l'intention du Capitaine Fargoe de sauver des dauphins, même si nous avons les installations nécessaires, dit Saraidh. Et avez-vous reçu une formation permettant de communiquer avec d'autres espèces ? Pas moi. Je crois donc qu'on peut mettre l'idée de côté.

— Et il y a autre chose à considérer, dit Benden : l'espérance de vie des dauphins. Rappelez-vous, leurs problèmes ont commencé quand la colonie avait huit ou neuf ans. Dans votre rapport, Lieutenant, vous avez indiqué que cet organisme se noyait dans l'eau

et était détruit par le feu. Les créatures améliorées par mentacomm ont une bonne mémoire, assurément, mais combien de générations de dauphins se sont succédé depuis ? Auraient-ils eu conscience de ce qui se passait sur les terres ? Et s'en souviendraient-ils ?

— Disons plutôt, voudraient-ils s'en souvenir ? dit Saraidh. Ils sont indépendants et très intelligents. Je suppose qu'ils auront coupé les amarres avec les humains et survécu par leurs propres moyens. C'est ce que j'aurais fait, si j'étais dauphin.

Puis Saraidh démarra les caméras de l'aile delta de la navette, pour enregistrer le grouillement de la vie marine et les acrobaties des gros animaux, tandis que l' *Erica* amorçait sa descente vers le site originel.

— D'après le rapport, le *Bahrain* avait apporté quinze dauphines et neuf dauphins, dit soudain Nev. Les dauphins mettent bas... combien ? Une fois par an ? A l'heure actuelle, il pourrait y avoir près de huit cents dauphins dans les mers. Cela fait beaucoup de vie terrestre à abandonner.

— Abandonner ? Sapristi, Cahill, ils sont dans leur élément. Regardez-les, qui s'efforcent de nous suivre.

— Peut-être qu'ils ont un message pour nous, dit Nev avec sérieux.

— Nous cherchons les humains d'abord, Enseigne, dit l'officier scientifique avec fermeté. Nous verrons après pour les dauphins. Ross, je n'obtiens pas de réaction de l'interface vaisseau-sol indiquée sur le site. Elle est inopérationnelle aussi.

— Attention ! Préparez-vous à l'atterrissage ! Bouclez vos harnais ! dit Benden, ouvrant les communications avec le quartier des marines.

— Ça alors ! s'exclama Saraidh, médusée, quand ils virent les deux cratères explosés et le cône fumant du troisième.

Ross resta muet, atterré devant la force de l'éruption. Il ne s'attendait pas à quelque chose d'aussi catastrophique. Mais ces ravages s'étaient-ils produits après que l'organisme eut commencé à tomber ? Il s'était plus ou moins résigné à ne pas rencontrer son oncle, mais il avait espéré au moins bavarder avec ses descendants. Il n'avait pas imaginé une catastrophe de cette ampleur. Ils survolèrent la tour de contrôle du terrain d'atterrissage, dont le signal clignotait, activé par la proximité de la navette.

— Vous voyez ces tumulus à bâbord ? dit Saraidh, tendant le bras. Ils ont la forme de navettes. Il y en avait combien ?

— Six, d'après le rapport, répondit Nev. Le *Bahrain* en avait une, le *Buenos Aires* deux, et le *Yokohama* trois. Plus le canot amiral.

— Il n'y a en a que trois parquées ici. Je me demande où sont allées les autres ? dit pensivement Saraidh.

— Peut-être qu'ils s'en sont servis pour partir d'ici quand les volcans ont explosé, suggéra Nev.

— Mais pour aller où ? Nous n'avons relevé aucune trace d'habitations dans l'hémisphère Nord, dit Benden, réprimant fermement sa consternation.

Saraidh siffla doucement entre ses dents.

— Et ces autres tumulus réguliers sont – étaient – les maisons. Alignées avec ordre, sinon avec esthétique. La construction devait être solide, parce qu'elles ne semblent pas s'être effondrées sous le poids des cendres. La lave s'est refroidie. Ross, on peut savoir l'épaisseur des cendres sur le sol ?

— Oui, Saraidh, répondit Ross. Les instruments détectent un réseau métallique à un demi-mètre sous les cendres. Aucun problème d'atterrissage – ça se passera en douceur.

Et effectivement, tout se passa bien. En attendant que les cendres soulevées se posent, ils enfilèrent leurs combinaisons, vérifièrent leurs masques et bouteilles, et bouclèrent les ceintures de sustentation qui les transporteraient au-dessus des cendres jusqu'à l'ancien village.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda un marine, comme ils planaient à un mètre au-dessus des cendres devant le sas de l' *Erica*. Il montra une série de longs tumulus semi-circulaires ballonnant hors des cendres.

— Des tunnels ?

— Peu probable. Pas assez grands et ils ne semblent aller nulle part, dit Ni Morgana, réglant prestement son altitude et son avance.

Elle s'approcha du tumulus le plus proche et donna un coup de pied dedans. Il implosa, émettant de la poussière et une puanteur que leurs masques eurent du mal à évacuer.

— Pouah ! Organisme mort. Mais pourquoi ne s'est-il pas réduit en bouillie gélatineuse, comme au labo ?

Elle sortit un tube à échantillon, préleva avec soin un peu du résidu, le scella et le rangea dans un conteneur matelassé.

— Ça se nourrissait de cendres, d'herbe ou de quoi ? demanda Nev.

— On verra ça plus tard. Allons jeter un coup d'œil sur les bâtiments. Scag, restez près de la navette, dit Benden à l'un des marines.

Il fit signe aux autres de le suivre vers le village vide.

— Pas vide, dit Ross une heure plus tard, n'ayant plus grand espoir de retrouver des survivants.

Découvrir un ou deux cousins aurait été une sacrée nouvelle à annoncer à la famille ! Il se raccrocha donc à un vain espoir.

— Vidé. Ils n'ont rien laissé qui pouvait servir. Les Affreux

auraient oblitéré toutes traces des humains.

— C'est vrai, dit Saraidh. Pas la moindre trace de venue des Affreux. Un village évacué, c'est tout. Il y a ce second signal dans le Sud, parce que, ici, personne ne nous donnera d'explications. Vous avez raison, Benden, l'endroit a été vidé. Ils ont fermé boutique ici, mais ça ne veut pas dire qu'ils ne l'ont pas rouverte ailleurs.

— En se servant des trois navettes manquantes, dit Nev, très excité.

Redécollant dans l' *Erica* et mettant le cap sur le second signal, ils survolèrent le reste du village, filmant le volcan encore en activité et les structures fondues au-dessous. A peine eurent-ils franchi la rivière, qu'une autre forme de dévastation se déploya sous leurs yeux. Les vents dominants avaient minimisé la dispersion des cendres volcaniques, mais, curieusement, il n'y avait que de rares bouquets de végétation, et de grands cercles de sol stérile.

— Comme si quelqu'un avait aspergé le sol de grosses gouttes d'acide, dit Cahill Nev, impressionné par l'ampleur des ravages.

— Pas d'acide. Impossible, répliqua Benden. Il appela sur son écran la section du rapport qu'il connaissait maintenant si bien.

— Les EEE ont fait état de parcelles circulaires similaires, mentionnant aussi que la régénération botanique avait commencé.

— Ça ne peut être que l'organisme d'Oort, dit Nev avec enthousiasme. Sur le vaisseau, il est mort de faim. Mais ici, ce n'est pas la nourriture qui manquait.

— Il fallait d'abord que l'organisme arrive ici, Enseigne, dit Ni Morgana d'un ton mordant. Et nous n'avons pas encore établi comment il pouvait traverser six cent mille kilomètres d'espace pour tomber sur Pern.

Ross, considérant son visage fermé, eut l'impression qu'elle passait rapidement en revue d'improbables moyens de transport.

— Le terrain est assez plat par ici, Lieutenant Benden. Essayez un passage à basse altitude pour regarder de plus près... ce sol mort.

Benden s'exécuta, notant une fois de plus la souplesse de réaction de l'*Erica* qui rasait en douceur le terrain souvent inégal. Non qu'il s'attendît à ce que quelque chose leur sautât dessus depuis ces ronds, mais on ne sait jamais sur un monde inconnu – même sur ceux explorés à fond par les Expéditions d'Exploration et Évaluation. Ils n'avaient pas trouvé de prédateurs, mais quelque chose de dangereux avait fait son apparition neuf ans après l'installation des colons. Et le message de Tubberman ne parlait pas d'éruption volcanique.

Klick après click, ils survolèrent des cercles qui souvent se chevauchaient. Ni Morgana nota que la végétation repartait timidement sur leur périphérie. Elle demanda à Benden de se poser, pour prendre d'autres échantillons et quelques spécimens de

végétation régénérée. De l'autre côté d'une large rivière, il y avait de vastes étendues d'arbres et de végétation totalement indemnes. Au-dessus d'une grande prairie, ils aperçurent un nuage de poussière, mais ce qui l'avait soulevé disparut sous les frondaisons d'une épaisse forêt. Ils ne virent aucune trace d'habitation humaine. Pas même des tumulus couverts de terre qui auraient pu être des vestiges de murs ou d'habitations.

Le second signal se fit plus fort à l'approche des contreforts d'une haute barrière montagneuse, couverte de neige même au plus fort de l'été tropical. Peu à peu, les « bip » réguliers se transformèrent en une note continue à l'approche du signal.

— Il n'y a rien ici, qu'une falaise, dit Ross, écœuré, planant au-dessus de leur destination, la note stridente du signal leur tapant sur les nerfs.

— Peut-être Ross, dit Saraidh, mais mes instruments m'indiquent des signes de chaleur corporelle.

Nev tendit le bras, très excité.

— Ce plateau, au-dessous de nous, est bien trop nivelé pour être naturel. Et il y a des terrasses, dessous. Vous voyez ? Et ce sentier qui descend dans la vallée ? Hé ! dites donc, cette falaise a des fenêtres !

— Et elle est habitée, c'est certain ! s'exclama Saraidh, montrant, à tribord, une porte dans la falaise. Posez-vous, Benden !

Le temps que l' *Erica* se posa sur la surface nivelée, une file de gens descendaient vers eux en courant, avec des cris hystériques de bienvenue – transmis par les capteurs extérieurs. Leurs âges s'échelonnaient de la vingtaine d'années à la cinquantaine, sauf pour un homme dont l'épaisse crinière blanche tombait jusqu'aux épaules, et dont le visage ridé et les mouvements lents donnaient à penser qu'il était dans sa huitième ou neuvième décennie. Son apparition mit un terme aux démonstrations de joie, et les autres s'écartèrent pour lui dégager le passage jusqu'à la navette, devant laquelle il s'arrêta.

— Le patriarche, murmura Saraidh, rectifiant la chute de sa tunique et posant sa casquette d'officier sur ses tresses.

— Le patriarche ? fit Nev.

— Vous chercherez plus tard dans le dictionnaire, si le mot ne s'explique pas par lui-même, lui lança Benden par-dessus son épaule, actionnant l'ouverture du sas.

Il lança un regard avertisseur aux marines, qui remirent leurs armes de poing au fourreau.

Dès que le sas s'ouvrit et que la rampe se déploya, la petite troupe fit le silence. Tous les yeux se tournèrent vers le vieillard, qui se redressa, un sourire condescendant sur son visage ridé.

— Vous voilà enfin !

— Le Quartier Général de la Fédération a reçu un message d'un

certain Théodore Tubberman, dit Ross Benden. C'est vous ?

Le vieillard émit un grognement dédaigneux.

— Je suis Stev Kimmer, dit-il, portant la main à son front en une parodie impudente du salut naval. Tubberman est mort depuis longtemps. Au fait, c'est moi qui avais conçu la capsule.

— Beau travail, répondit Benden. Inexplicablement, il répugna soudain à révéler son identité. Il présenta donc Saraidh Ni Morgana et l'Enseigne Nev.

— Mais pourquoi avez-vous envoyé cette capsule au Quartier Général de la Fédération, Kimmer ?

— Ce n'était pas mon idée. Mais Tubberman a insisté, dit Kimmer, haussant les épaules. Il me payait pour mon travail, pas pour mes conseils. En tout cas, vous avez mis le temps pour venir.

Il fronça les sourcils avec irritation.

— *L'Amherst* est le premier astronef à entrer dans le Secteur du Sagittaire depuis la réception du message, dit Saraidh Ni Morgana, indifférente à sa critique.

Elle avait remarqué que Ross n'avait pas décliné son nom, et pensait qu'il avait ses raisons. Elle espérait que l'Enseigne Nev avait également noté l'omission.

— Nous venons juste du site originel.

— Alors, personne n'est revenu au Terminus ? demanda Kimmer.

Benden se dit que cette habitude de couper la parole à des officiers pouvait devenir irritante.

— Les Fils disparus, c'est là qu'ils auraient dû revenir. C'est là qu'il y a l'interface sol-vaisseau.

— L'interface n'est pas opérationnelle, dit Benden, dissimulant soigneusement la contrariété que provoquait chez lui l'arrogance du vieillard.

— Alors, les autres sont morts, déclara Kimmer d'un ton sans réplique. Les Fils les ont tous eus !

— Les Fils ?

— Oui, les Fils.

La colère palpable de Kimmer se nuançait d'émotions primales profondes, dont la moindre n'était pas une peur viscérale.

— C'est ainsi qu'ils avaient baptisé l'organisme qui a attaqué la planète. Parce qu'il tombait du ciel sous forme de pluie de fils mortels, dévorant tout ce qu'ils touchaient, hommes, bêtes et végétation. On les brûlait en plein ciel et sur le sol, jour après jour, merde ! Et ils revenaient toujours. Nous sommes les seuls survivants. Onze en tout, et nous avons survécu parce que nous avons une montagne au-dessus de nos têtes, et que nous avons accumulé les provisions dans l'attente des secours.

— Êtes-vous sûr que vous êtes les seuls survivants ? demanda Ni Morgana. La colonie avait dû se développer pendant les neuf ans ayant précédé ce phénomène.

— Avant les Fils, la population approchait des vingt mille, mais nous sommes tout ce qui en reste, dit Kimmer. Et vous arrivez juste à temps. Je ne pouvais pas risquer une nouvelle génération avec un si petit pool génétique.

Une des femmes qui ressemblait beaucoup à Kimmer le tira alors par la manche. Il fit une grimace qui pouvait passer pour un sourire.

— Ma fille me signale que c'est une piètre bienvenue pour les sauveteurs que nous attendons depuis si longtemps. Venez. J'ai réservé quelque chose en prévision de ce jour.

Le Lieutenant Benden fit signe au Sergent Greene et à un autre marine de les accompagner, puis descendit la rampe à la suite de Ni Morgana, Nev lui marchant sur les talons dans son impatience.

Le silence qui était tombé sur le petit groupe de Kimmer pendant qu'il s'adressait aux astronautes fit place à des gestes de bienvenue et à des sourires. Mais Benden nota la tension évidente des trois hommes les plus âgés. Ils avançaient suffisamment loin des femmes et des adolescents pour montrer que cet écart était volontaire. Ils avaient des traits incontestablement asiatiques, avec des cheveux noir de jais coupés à hauteur des oreilles ; ils étaient minces et semblaient en bonne santé. La plus âgée des trois femmes, qui ressemblait beaucoup aux trois hommes, marchait un pas derrière Kimmer dans une attitude de soumission que Benden trouva déplaisante.

Les trois femmes plus jeunes avaient des traits d'Eurasiennes, et l'une avait les cheveux châtain. Toutes étaient minces et gracieuses et s'efforçaient de contenir leur excitation. Elles chuchotaient entre elles, regardant subrepticement Greene et l'autre marine derrière elles. Les trois plus jeunes, deux garçons et une fille, portaient la marque la plus forte des sang-mêlé. Benden se demanda quels étaient leurs liens consanguins. Kimmer aurait-il commis la folie de faire des enfants à ses filles ?

Les officiers ne purent retenir des exclamations de surprise en entrant dans une salle spacieuse, à haut plafond voûté – presque aussi grande que le garage de la navette. Nev en resta bouche bée, tandis que Ni Morgana souriait de plaisir. A l'évidence séjour principal de cette habitation troglodytique, la salle avait été divisée en divers compartiments : travail, étude, repas, artisanat. L'ameublement était fait en matériaux divers, dont du plastique de couleurs vives. Aux murs pendaient des fourrures d'étranges animaux, et des tapisseries aux motifs inusités. Au-dessus, et sur toute la longueur de la salle, des

fresques représentaient des scènes de la vie quotidienne : des silhouettes stylisées assises ou debout devant des claviers et des moniteurs ; paysans labourant, semant ou soignant le bétail. Ces illustrations se prolongeaient jusqu'au mur du fond, couvert celui-là de scènes que Benden ne connaissait que trop bien : villes de la Terre et d'Altaïr, et trois astronefs derrière lesquels on voyait des constellations inconnues. Au sommet de la voûte était représenté le système de Rukbat, avec une planète à l'orbite très elliptique et peut-être erratique venant de derrière le nuage d'Oort avec l'aphélie sous l'orbite de Pern.

Ni Morgana poussa Benden du coude et lui chuchota :

— Pour improbable que ça paraisse, je viens de comprendre comment l'organisme d'Oort aurait pu atteindre Pern. Mais il faudra que je sois sûre et certaine de ma théorie avant d'en parler.

— Les fresques, disait Kimmer d'un ton de propriétaire, étaient destinées à nous rappeler nos origines.

— Aviez-vous des excavatrices ? demanda brusquement Nev, passant la main sur les murs lisses.

L'un des trois hommes aux cheveux noirs fit un pas en avant.

— Mes parents, Kenjo et Ito Fusaiyuki, ont conçu et excavé les pièces principales. Je m'appelle Shensu, et voilà mes frères, Jiro et Kimo, et notre sœur Chio.

Il montra une femme qui prenait révérencieusement une bouteille sur une étagère.

Gratifiant Shensu d'un regard furibond, Kimmer reprit vivement l'initiative.

— Voilà mes filles, Foi et Espérance. Charité est en train de sortir les verres.

Puis, montrant Shensu, il fit claquer ses doigts et ajouta :

— Tu peux maintenant présenter mes petits-enfants.

— Pompeux vieux bouc, marmonna Ni Morgana à Benden.

Mais elle sourit quand même quand on lui présenta Meishun, Alun et Pat, les deux garçons ayant entre quinze et vingt ans.

— Cette concession aurait pu nourrir bien plus de familles si ceux qui nous avaient promis de s'y installer avaient tenu parole, poursuivit Kimmer avec amertume.

Puis, d'un geste impérieux, il dirigea ses hôtes vers la table et leur offrit un verre d'un vin rouge et fruité.

— Soyez les bienvenus, hommes et femmes de *l'Amherst*, dit-il, trinquant avec chacun à tour de rôle.

Benden remarqua, comme Ni Morgana, que Meishun servait aux autres un vin d'un rouge plus pâle. Coupé d'eau, se dit Benden. Ils devraient être sur un pied d'égalité avec nous en un jour pareil ! Shensu dissimula sa rancœur mieux que ses deux frères. Les femmes,

qui passaient à la ronde des petits cubes de fromage et de savoureux crackers, semblèrent ne rien remarquer. Benden adressa un signe discret aux deux marines, qui s'assirent au bout de la table, surveillant tout d'un œil vigilant et se contentant de tremper leurs lèvres dans le vin cérémoniel.

— Par où commencer ? dit Kimmer, posant son verre d'un air définitif.

— Par le commencement, dit Ross Benden, ironique, espérant apprendre ce qui était arrivé à son oncle avant de révéler son identité.

Quelque chose chez Kimmer – pas sa colère, ni ses manières dictatoriales – éveillait instinctivement sa méfiance. Mais un homme parvenu à survivre si longtemps dans un environnement hostile avait peut-être droit à quelques manies.

— Ou par la fin ?

Et l'air malveillant de Kimmer ne fit qu'accroître l'antipathie de Benden.

— Si vous parlez de l'époque où vous et Tubberman avez lancé la capsule, oui, répondit Benden d'un ton engageant.

— Effectivement, et notre situation était désespérée, mais peu étaient assez réalistes pour le reconnaître, surtout Benden et Boll.

— Auriez-vous pu alors rejoindre les astronefs de la colonie ? demanda Ni Morgana, poussant du coude Ross Benden qui s'agitait nerveusement.

— Impossible, grogna Kimmer avec dédain. Ils avaient gaspillé le carburant qui nous restait pour envoyer Fusaiyuki en reconnaissance. Ils pensaient pouvoir détourner le vecteur inconnu qui nous envoyait les Fils. C'était avant qu'ils réalisent que la planète errante traînait après elle une queue de spores qui arroseraient cette misérable planète pendant cinquante ans. Et comme si ça ne suffisait pas, ils laissèrent Avril voler une navette, ce qui mit fin à tout espoir d'envoyer quelqu'un de compétent chercher des secours.

Le visage de Kimmer s'était congestionné de colère à ces souvenirs datant de quarante ans.

— Il était établi avec certitude que l'organisme venait du nuage d'Oort ? demanda Ni Morgana, d'un ton très excité, contrairement à son habitude.

Kimmer la gratifia d'un regard réprobateur.

— C'est même la seule chose qu'ils ont découverte, malgré le gaspillage de carburant et d'énergie.

— Il ne restait plus que trois navettes sur le site d'arrivée. Pensez-vous que certains s'en soient servis pour se sauver ? demanda Ni Morgana d'un ton volontairement conciliant.

Elle sirotait calmement son vin, les yeux brillants d'excitation.

Kimmer la foudroya avec dédain.

— Où pouvaient-ils se sauver ? Il n'y avait plus de carburant ! Et les batteries pour les aéro-traîneaux se faisaient rares.

— A part le manque de carburant, les navettes étaient-elles encore opérationnelles ?

— J'ai dit qu'il n'y avait plus de carburant. Plus de carburant ! dit-il, abattant son poing sur la table.

Benden, détournant les yeux pour ne plus voir sa rancœur, remarqua l'air légèrement amusé de Shensu.

— Il n'y avait plus de carburant, répéta Kimmer, plus calme. Et sans carburant, les navettes n'étaient que des tas de ferraille. C'est pourquoi je ne m'explique pas qu'il n'y ait que trois navettes au Terminus. J'ai quitté la colonie peu après le vol de la navette par cette mégère.

Il foudroya du regard tous les officiers, avec une belle impartialité.

— J'avais tous les droits de les quitter, pour fonder ma propre concession et faire tout mon possible pour sauver ma peau. Et tous ceux qui avaient un peu de bon sens auraient dû faire la même chose. Peut-être qu'ils l'ont fait. Qu'ils se sont terrés pour attendre la fin des cinquante ans. Ou peut-être qu'ils ont hissé les voiles et sont partis vers le soleil levant. Ils avaient des bateaux, vous savez. Oui, c'est ça. Jim Tilleg est sorti de la Baie de Monaco à la tête de la flottille, naviguant vers le soleil levant ! termina-t-il en aboyant un rire.

— Ils sont partis vers l'ouest ? demanda Benden.

Kimmer le gratifia d'un regard méprisant et se mit à gesticuler.

— Comment voulez-vous que je le sache ? Je n'étais pas là !

— Et vous vous êtes installé ici, reprit Ni Morgana d'un ton neutre, dans cette grotte aménagée par Kenjo et Ito Fusaiyuki.

La formulation, pensa Benden, était un peu regrettable, car la question raviva la colère de Kimmer. Les veines de ses tempes saillirent, son visage se convulsa.

— Oui, je me suis installé ici quand Ito m'en a supplié. Kenjo était mort. Avril l'avait tué pour voler la navette. La naissance de Chio s'était mal passée, et ses fils étaient trop jeunes pour l'aider. Alors Ito m'a demandé de prendre la relève.

Une respiration sifflante l'interrompt, et il fusilla du regard les trois fils, sans pouvoir repérer le coupable.

— Vous seriez tous morts sans moi ! dit-il d'un ton neutre et pourtant menaçant.

— Assurément, dit Shensu, sa courtoisie de commande dissimulant mal sa rancœur.

— Vous avez survécu, non ? Et mon fanal a attiré des secours, non ?

Kimmer tambourina des deux poings sur la table et se leva d'un

bond.

— Reconnaissez-le ! Mon signal et mon fanal ont attiré des secours !

— Effectivement, c'est ce qui nous a conduits jusqu'à vous, monsieur Kimmer, dit Benden, d'un ton impudemment emprunté au Capitaine Fargoe quand elle engueulait un subordonné. Toutefois, mes ordres stipulent que je dois rechercher *tous* les survivants de la planète. Vous n'êtes peut-être pas les seuls.

— Oh si ! Par tous les dieux, si ! dit Kimmer, une nuance paniquée dans la voix. Et vous ne pouvez pas nous laisser ici !

— Ce que veut dire le Lieutenant, intervint Ni Morgana d'un ton conciliant, c'est que nous devons rechercher s'il y a d'autres survivants.

— Personne d'autre n'a survécu, dit Kimmer d'un ton définitif. Je peux vous le certifier.

Il remplit son verre et le vida à moitié, s'essuyant la bouche d'une main tremblante.

Comme Ross Benden ne regardait pas le vieillard, mais les trois frères assis de l'autre côté de la table, il remarqua une petite lueur dans les yeux de Shensu et Jiro. Il attendit qu'ils interviennent, mais ils restèrent muets et impénétrables. A l'évidence, ils savaient quelque chose qu'ils ne voulaient pas communiquer à leurs sauveteurs devant Kimmer. Eh bien, il les verrait plus tard en particulier. En attendant, Kimmer prenait de plus en plus l'allure d'un opportuniste peu fiable. Il avait beau affirmer son droit à fonder une concession alors que la colonie était à l'évidence dans une situation critique, Benden trouvait plutôt qu'il avait fui comme un lâche. Était-ce seulement par chance qu'il savait où trouver Ito et la concession de Kenjo ?

— Mon aéro-traîneau avait une unité-comm puissante, poursuivit Kimmer, ranimé par le vin. Et après avoir installé mon fanal ici, sur le plateau, j'ai écouté leurs communications. Pas très intéressantes : où se produirait la prochaine Chute ; combien de batteries avaient été rechargées ; s'ils auraient assez de traîneaux pour combattre la prochaine attaque des Fils. A l'époque, beaucoup de concessionnaires étaient revenus au Terminus pour centraliser les ressources. Puis, après l'éruption, j'ai capté leurs messages quand tout le monde évacuait le Terminus. Il y avait beaucoup de parasites et les transmissions étaient si mauvaises que je ne comprenais pas grand-chose. Ils étaient hystériques, ça je peux vous le dire, quand ils ont quitté le village. Puis les signaux sont devenus trop faibles et je n'ai plus réussi à les capter. Je n'ai jamais découvert où ils avaient l'intention d'aller. Ça pouvait être vers l'est. Ça pouvait être vers l'ouest.

« Oh, dit-il, agitant une main impuissante, j'ai essayé quand le

dernier signal s'est éteint. Mais alors, il ne me restait plus qu'une batterie. Je ne pouvais pas la gaspiller à des recherches futiles, non ? J'avais Ito et quatre jeunes enfants. Puis, quand Ito est tombée malade, je suis retournée au Terminus pour voir s'ils avaient laissé des médicaments. Tout était couvert de cendres, avec des coulées de lave encore chaudes et rougeoyantes. J'ai failli brûler le plastique de la coque.

« J'ai visité toutes les concessions du Jourdain, de la Rivière Paradis, de Malaisie, et même de Boca où vivait Benden. Personne. Mais d'épouvantables pertes de matériel, rejeté en un point de la côte par la mer. Pour moi, ils avaient perdu des bateaux au cours d'une tempête. On en avait des redoutables de temps en temps. Ou alors, c'était la conséquence d'un tsunami provoqué par l'éruption. On en avait eu un quand un volcan sous-marin était entré en éruption quelque part dans l'Est. Mais il avait raté l'Ile de Bitkim où on était à l'époque.

« Le dernier message que j'ai capté, et encore pas en entier, c'était Benden qui disait à tout le monde d'économiser le courant, de rester à l'intérieur et d'attendre la fin d'une saloperie de Chute. Je suppose que les Fils ont fini par l'avoir, lui aussi. »

Ni Morgana pressa sa cuisse contre celle de Benden, ce qu'il interpréta comme une marque de sympathie. Les divagations du vieillard étaient souvent confuses et parfois contradictoires, mais elles avaient incontestablement le ton de la vérité.

Pendant quelques instants, Kimmer contempla son verre en silence. Il sortit enfin de sa stupeur, levant l'index pour appeler Chio. Elle le resservit. Puis, avec un sourire d'excuse, elle offrit du vin à leurs hôtes, qui avaient à peine touché leur verre.

— Nous avons eu huit bonnes années sur Pern avant la catastrophe, dit Kimmer, remontant plus loin dans ses souvenirs. Benden et Boll juraient leurs grands dieux qu'ils vaincraient les Fils. A part Ted Tubberman et quelques autres, ils avaient tous les colons derrière eux, trop impressionnés par la réputation de l'amiral et du gouverneur – les titres furent prononcés avec dénigrement – pour penser qu'ils pouvaient échouer. Tubberman voulait demander des secours. La colonie vota contre.

« Nous, sur l'Ile de Bitkim, on ne recevait pas beaucoup de Fils, mais je savais ce qu'ils faisaient : ils annihilaient des concessions entières. Ils dévoraient tout, les Fils ; ils se gorgeaient à éclater. Mais ils pouvaient aussi s'enfouir dans le sol, et donner naissance à une nouvelle génération. Le feu les arrêtaient, et le métal. Ils se noyaient dans l'eau. Les poissons, et même les dauphins, s'en régalaient. Du moins, c'est ce que disaient les dolphineurs. Pouah ! Ces saloperies ont disparu il y a deux ans. Sinon, ça nous est tombé dessus tous les dix

jours pendant cinquante ans, bon Dieu. »

— C'est un exploit d'avoir survécu pendant cinquante longues années dans ces conditions, monsieur Kimmer, roucoula Ni Morgana d'un ton flatteur, se penchant pour lui tirer d'autres confidences. Mais comment avez-vous fait ? Ça a dû être très dur.

— Kenjo avait démarré des cultures hydroponiques. Il avait du bon sens, cet homme, malgré son obsession du vol. Il était dingue d'aviation. Mais moi, je m'y entendais mieux que lui à bricoler les trucs dont on a besoin pour vivre. Je leur ai appris à tous tout ce que je savais – non qu'ils m'en soient reconnaissants, ajouta-t-il, posant un regard méprisant sur les trois Fusaiyuki. On a sauvé les chevaux, les moutons, le bétail, les poules et les poulets avant que les Fils les dévorent. J'avais récupéré une des vieilles machines à faire le fourrage, dont ils se servaient la première année, avant qu'ait poussé l'herbe de la Terre et l'hybride d'Altaïr.

Il fit une pause, étrécissant les yeux.

— Tubberman avait créé un autre type d'herbe avant qu'ils l'excluent du groupe. Je n'en avais pas de semence, mais assez pour attendre jusqu'à ce qu'on puisse replanter. Tant que j'ai eu des batteries, j'ai fureté partout et récupéré tout ce que je pouvais. C'est comme ça qu'on a survécu, et bien.

— Alors, d'autres auraient pu survivre aussi, dit doucement Ni Morgana.

— *Non !* tonna Kimmer, abattant son poing sur la table pour souligner sa dénégation. Personne d'autre que nous n'a survécu. Vous ne me croyez pas ? Shensu, dis-lui.

Semblant se demander s'il allait obéir, Shensu regarda d'abord Kimmer, puis les trois officiers. Enfin, il haussa les épaules.

— Trois mois après l'arrêt des Fils, Kimmer nous a envoyés voir si nous trouvions des survivants. On est allés de la Rivière Jourdain, à l'ouest, jusqu'au Grand Désert. On a vu des ruines envahies par la végétation, là où les colons avaient établi des concessions. On a vu beaucoup d'animaux domestiques. J'ai été étonné d'en voir tant, parce que la terre était dévastée. On a voyagé pendant huit mois. On n'a vu aucun humain ni aucune trace d'entreprise humaine. Alors on est revenus à notre Fort.

Il lança un regard de défi à Kimmer, puis reprit son air impénétrable.

Benden pensa à part lui : Kimmer ne les a pas envoyés en expédition pour chercher des survivants, mais dans l'espoir qu'ils ne reviendraient pas.

— Nous sommes mineurs également, reprit inopinément Shensu.

Kimmer se redressa, incapable de prononcer un mot car la rage l'étouffait. Shensu sourit à cette réaction.

— Nous avons extrait des minerais et des gemmes dès que nous avons été assez grands pour manier le pic et la pelle. Tous, les demi-sœurs et nos enfants aussi. Kimmer nous a appris à tailler les pierres précieuses. Il disait que, comme ça, nous serions assez riches pour payer notre retour à la civilisation.

— Imbécile ! Sinistre imbécile ! Tu n'aurais rien dû leur dire. Maintenant ils vont nous tuer pour tout nous prendre. Tout !

— Ce sont des officiers de la Flotte, Kimmer, dit Shensu, s'inclinant poliment devant Benden, Ni Morgana et Nev, éberlué. Comme l'Amiral Benden, dit-il, regardant brièvement Ross Benden dans les yeux. Jamais ils ne commettraient l'infamie de nous voler pour nous abandonner après. Ils ont ordre de sauver les survivants.

— Vous allez nous emmener, hein ? dit Kimmer, qui n'était plus en cet instant qu'un vieillard terrifié. Vous *devez* nous emmener avec vous ! Vous le devez !

Et il se mit à pleurnicher, ce qui embarrassa beaucoup Benden.

— Il le faut, il le faut, il le faut ! répétait-il, agrippant la tunique de Benden.

— Stev, tu vas encore te rendre malade, dit Chio, s'approchant et détachant ses mains de la tunique de Ross.

Elle le regarda avec une soumission servile, qui lui demandait d'excuser la faiblesse d'un vieillard et le suppliait de le rassurer. Les autres femmes fixaient les officiers avec appréhension.

— Nos ordres stipulent que nous devons rechercher tous les survivants, dit Benden, se réfugiant derrière le règlement.

— Lieutenant, intervint Nev, le visage crispé d'anxiété, nous aurions un problème de poids pour emmener onze personnes à bord de *l'Erica*.

Kimmer gémit.

— Nous en discuterons plus tard, Enseigne, dit sèchement Benden.

Ah, on pouvait faire confiance à Nev pour parler mal à propos !

— C'est l'heure du changement de quart, dit-il.

Il gratifia Nev d'un regard sévère, et fit signe à Greene de l'accompagner. Greene, l'air écœuré, emboîta le pas à Nev, penaud d'avoir gaffé une fois de plus.

Comme Kimmer continuait à sangloter : « Vous devez m'emmener, vous devez m'emmener », Benden se tourna vers Shensu et ses frères.

— Nous devons respecter nos ordres, mais je vous assure que, si nous ne trouvons pas d'autres survivants pour rendre vivable la poursuite de votre séjour ici, ou bien nous vous emmènerons avec nous sur *l'Erica*, ou bien nous trouverons un autre moyen de vous sauver.

— Je comprends vos contraintes et votre respect du devoir, dit Shensu, dont le sang-froid contrastait avec l'effondrement de Kimmer.

Il s'inclina légèrement du haut du corps.

— Toutefois, reprit-il avec un imperceptible sourire, mes frères et moi, nous avons déjà exploré sans succès toutes les anciennes concessions. Vous trouvez donc que nos investigations ne sont pas concluantes ?

Sa dignité était beaucoup plus difficile à ignorer que les divagations de Kimmer.

Benden resta très réservé.

— Je ne manquerai pas de prendre cela en considération, Shensu.

En même temps, il essayait de calculer comment faire tenir onze personnes de plus sur l' *Erica*. Son réservoir était encore aux trois quarts plein : en ne gardant à bord que l'équipement strictement nécessaire, cela suffirait-il pour décoller et conserver une réserve au cas où des manœuvres de dernière minute s'avèreraient nécessaire pour effectuer le rendez-vous avec l' *Amherst* ? Au diable ce maudit Nev ! Leurs ordres étaient de rechercher des survivants, pas de les sauver ! Une chose était certaine : Shensu lui inspirait davantage confiance que Kimmer.

— Cette mission avait un autre but, monsieur Fusaiyuki, dit Ni Morgana, et, malgré votre pénible situation, vous pourrez peut-être nous aider.

— Certainement. Si je peux.

De nouveau, il s'inclina avec dignité.

— Avez-vous des preuves documentées que les Fils viennent de cette planète errante, comme le dit monsieur Kimmer ? demanda-t-elle, montrant du doigt la fresque représentant le système de Rukbat. Ou n'était-ce qu'une théorie ?

— Une théorie que mon père avait prouvée à sa satisfaction, tout au moins, car il était monté dans la stratosphère et avait observé les débris que la planète errante avait arrachés au nuage d'Oort et entraînés vers notre monde. Il avait déjà remarqué ce nuage quand nous avons traversé ce système à notre arrivée. Il me disait qu'il lui aurait accordé plus d'attention s'il avait eu une idée du danger que présenteraient les Fils.

Les lèvres fermes de Shensu s'incurvèrent en un sourire.

— A l'évidence, le rapport des EEE ne mentionnait qu'en passant la planète erratique. J'ai encore les notes de mon père.

— J'aimerais les consulter, dit Ni Morgana, contenant son excitation. Pour bizarre que ça paraisse, dit-elle à Benden, c'est plausible – et unique. Bien sûr, cette planète erratique pourrait n'être qu'un gros astéroïde, ou même une comète. En tout cas, son orbite est

cométaire.

— Non, répliqua Benden, secouant la tête. Le rapport des EEE fait positivement état d'une planète, quoique sans doute captée récemment par Rukbat. Son orbite traverse l'écliptique.

— Notre père avait trop d'expérience pour commettre une telle erreur, dit Jiro, prenant la parole pour la première fois, et aussi passionné que Shensu était froid. C'était un pilote chevronné, et un observateur critique et impartial lors de ses missions. Nous avons des témoignages de l'Amiral Benden, du Gouverneur Boll et du Capitaine Keroon, lui exprimant leur gratitude pour ses investigations et son attachement désintéressé à son devoir.

Jiro lança un regard méprisant à Kimmer, qui sanglotait toujours, la tête dans ses bras, tandis que Chio s'efforçait de le reconforter.

— Notre père est mort pour découvrir ces vérités.

Saraidh murmura quelques paroles de condoléances.

— Si vous vouliez bien coopérer avec nous, d'autres informations sur ce phénomène seraient inappréciables.

— Pourquoi ? demanda brutalement Shensu. Il ne peut pas y avoir d'autres mondes infestés de ce fléau, non ?

— Pas à notre connaissance, monsieur Fusaiyuki, mais toute information peut toujours être utile à quelqu'un. J'ai ordre de découvrir tout ce qui est possible sur cet organisme.

Shensu haussa les épaules.

— Vous arrivez quelques années trop tard pour les observer sur le terrain, dit-il avec ironie.

— Nous avons vu quelques – Saraidh chercha le mot juste pour désigner les « tunnels » qu'ils avaient vus au village. Des vestiges, des coquilles vides de ces Fils. Y en aurait-il dans les parages que nous pourrions examiner ?

— Il y en a quelques-uns, en bas, dans la plaine, dit-il, haussant de nouveau les épaules.

— A quelle distance ?

— A un jour de marche.

— Pourriez-vous m'y conduire ?

— Vous ? fit Shensu, étonné.

— Le Lieutenant Ni Morgana est l'officier scientifique de l'*Amherst*, intervint Benden avec fermeté. Vous devez l'aider dans ses investigations, monsieur Fusaiyuki.

Shensu eut un geste d'acceptation.

— Jiro, Kimo, dit Chio.

Kimmer avait sombré dans le sommeil.

— Aidez-moi à le porter dans sa chambre.

Les deux hommes se levèrent, impassibles, le soulevèrent

comme ils auraient fait d'un sac, et le transportèrent vers une arche voilée d'un rideau derrière lequel ils disparurent, Chio les suivant anxieusement.

— Je vais dire deux mots à Nev, pendant que vous organiserez l'expédition de demain avec Shensu, Lieutenant.

— Bonne idée, Lieutenant.

Benden fit signe aux derniers marines de ne pas bouger, et traversa la superbe salle, les yeux fixés sur les fresques magnifiques racontant le triomphe de l'humanité sur une nature hostile.

— Je souhaiterais, Enseigne Nev, que vous appreniez à réfléchir avant de parler, dit sévèrement Benden au jeune homme mortifié quand il retourna sur *l'Erica*.

— Je m'excuse, Lieutenant, dit Nev, le visage ravagé d'anxiété. Mais on ne peut quand même pas les laisser là, non ? Pas si nous avons la possibilité de les sauver ?

— Vous avez fait les calculs ?

— Oui, Lieutenant, dès que je suis remonté à bord. Il appela vivement des chiffres sur son clavier.

— Bien sûr, ce n'est qu'une estimation, parce que je n'ai pas leur poids exact, mais ils ne doivent pas peser bien lourd, et nous n'avons utilisé qu'un quart du carburant à l'aller.

— Nous avons une planète à explorer, Enseigne, dit sèchement Benden, se penchant sur ses chiffres.

En tant que commandant, c'était à lui de décider : ou bien ils abandonnaient les recherches sur la foi de quelques témoins locaux, ou bien il s'en tenait scrupuleusement à ses ordres.

— Nous n'étions pas censés trouver des survivants, non ? demanda Nev d'un ton hésitant. Benden fronça les sourcils.

— Que voulez-vous dire par là, exactement ?

— Eh bien, Lieutenant, si le Capitaine Fargoe pensait que nous trouverions des survivants, ne nous aurait-elle pas donné une navette de troupes ? Elles peuvent transporter jusqu'à deux cents personnes.

Benden regarda Nev, exaspéré.

— Vous connaissez nos ordres aussi bien que moi : découvrir s'il y a des survivants et leur situation actuelle. Personne n'a jamais supposé que nous n'en trouverions pas. Ou qu'ils seraient incapables de poursuivre leur effort colonisateur.

— Mais ce groupe en est incapable, non ? Ils sont trop peu. Je me méfie du vieux, mais Shensu paraît bien.

— Quand j'aurai besoin de votre avis, Enseigne Nev, je vous le demanderai, dit sèchement Benden.

Nev s'enferma dans un silence maussade pendant que Benden continuait à étudier les chiffres sur l'écran, souhaitant à moitié qu'ils se modifient magiquement pour résoudre son dilemme.

— Établissez ce que nous devons abandonner ici sans affecter sérieusement la sécurité pendant le rendez-vous. Étudiez la possibilité de prendre onze passagers, et dans vos estimations de poids, n'oubliez pas celui des rembourrages et harnais supplémentaires dont nous aurons besoin pour le décollage.

— A vos ordres, Lieutenant.

L'enthousiasme et le regard admiratif que Nev lui lança furent presque plus durs à supporter que ses airs de chien battu.

Benden retourna au sas et sortit de la navette, respirant à pleins poumons le bon air de la planète, comme si cela pouvait l'aider à réfléchir. En un sens, Nev avait raison : le capitaine ne s'attendait pas à ce qu'ils trouvent des survivants à ramener. Elle avait supposé ou bien qu'ils avaient surmonté la catastrophe, ou bien qu'ils y avaient tous succombé. Pourtant, par simple devoir d'humanité, on ne pouvait pas laisser ces onze-là sur la planète.

Le combustible qui leur restait suffirait à peine à effectuer ce sauvetage. Et il ne permettrait certainement pas aux colons d'emporter quoi que ce soit pour financer leur établissement ailleurs – comme des métaux précieux. Peut-être aussi une partie des gemmes dont avait parlé Shensu. Réduits à l'allocation aux naufragés, ils seraient sérieusement handicapés dans les sociétés de haute technologie de la plupart des planètes de la Fédération, et incapables de s'installer dans une économie agraire. Il fallait qu'ils aient *quelque chose*.

Si l'on pouvait en croire Kimmer – et, les trois frères qui le détestaient manifestement corroborant ses déclarations, il était vraisemblable qu'ils étaient les seuls survivants de l'expédition coloniale –, les recherches subséquentes resteraient infructueuses, ne servant qu'à gaspiller du carburant dont ils pouvaient faire meilleur usage. Les frères avaient-ils une raison de mentir ? Non, pensa Benden, pas alors qu'ils haïssaient si manifestement Kimmer. Ah, mais eux aussi voulaient quitter cette planète, même s'il fallait qu'ils se parjurent pour ça, non ?

Des bruits insolites attirant son attention, il s'avança jusqu'au bord du plateau. A une vingtaine de mètres au-dessous de lui, il vit quatre personnes, Jiro et les trois plus jeunes, montées sur des bêtes ressemblant à des chevaux, et poussant divers animaux à quatre pattes vers une immense ouverture dans la falaise. Il entendit un cri bizarre, et vit une forme brune et ailée les poursuivre. Sous ses yeux, une lourde porte métallique tourna sur ses gonds bien huilés et referma l'ouverture. La brise du soir lui apporta des odeurs curieuses. Il éternua en retournant vers la porte de cette résidence inusitée. Ils seraient obligés de relâcher ces animaux. Impossible de les prendre à bord, ça, c'était sûr.

Quand Benden rentra dans la grande salle, Shensu et Ni

Morgana étudiaient une carte, penchés sur une petite table à gauche de l'entrée. Le long du mur, s'alignaient des caisses de cassettes et autres documents.

— Lieutenant, nous avons ici les relevés cartographiques originels des EEE, et ceux faits par les colons après des explorations approfondies, lui cria Saraidh. Dommage que cette entreprise ait eu la vie si courte. Ils avaient une situation agréable. Voyez...

De son scripto, elle toucha une aire ombrée sur la carte de l'hémisphère Sud, puis une autre.

— Fermes fertiles produisant tout ce qui leur était nécessaire avant la catastrophe, pêcheries viables, mines avec fonderies sur le site. Et puis...

Elle eut un haussement d'épaules éloquent.

— L'Amiral Benden avait magnifiquement relevé le défi, dit Shensu, ses yeux brillants altérant son apparence et le rendant beaucoup plus sympathique. Il avait appelé à la centralisation de tous les talents et matériels. Mon père commandait la défense aérienne. Il avait fait monter des lance-flammes sur les traîneaux, deux à l'avant, un à l'arrière, et établi des plans de vol pour couvrir le plus de terrain possible et détruire de grandes quantités de Fils en plein ciel. Des équipes au sol, également munies de lance-flammes, calcinaient tous ceux qui avaient échappé, avant qu'ils puissent s'enfouir dans le sol et se reproduire. C'était une résistance héroïque.

La voix vibrante et admirative de Shensu accéléra le pouls de Benden ; il vit que Saraidh était émue, elle aussi. Toute l'attitude de Shensu était pleine d'une admiration révérencielle.

— Nous étions petits, mais notre père venait aussi souvent qu'il le pouvait pour nous raconter ce qui se passait. Il était toujours en contact avec notre mère. Il lui avait parlé juste... juste avant sa mission finale.

Toute son animation disparut, et il reprit son air impassible.

— Il a été sauvagement assassiné juste au moment où il aurait pu faire la découverte qui aurait mis fin aux Chutes de Fils et sauvé la colonie.

— Assassiné par cette Avril ? demanda doucement Saraidh.

Shensu hocha la tête, le visage fermé.

— Et alors, il est arrivé !

— Et maintenant, nous sommes arrivés, dit Saraidh, s'interrompant un instant avant de reprendre avec plus d'entrain : Et nous devons rassembler toute la documentation possible sur ce phénomène. On a échafaudé de nombreuses théories sur les nuages d'Oort et ce qu'ils contiennent. C'est la première occasion que nous avons d'observer une telle créature qui s'est développée dans l'espace, et les désastres qu'elle provoque sur une planète habitée. Vous avez

dit que cet organisme s'enfouissait dans le sol et s'y reproduisait ? J'aimerais l'observer au dernier stade de son cycle de vie. Pourriez-vous me montrer où ?

Son excitation la rendait très séduisante, pensa Benden. Shensu, lui, avait l'air écoeuré.

— Vous ne voudriez le voir à aucun stade de son cycle. Ma mère disait qu'il n'était que voracité. Qu'on l'évitait à tout prix.

— N'importe quelle sorte de résidu serait précieux pour la recherche, Shensu, dit-elle, lui posant la main sur le bras. Nous avons besoin de votre aide.

— Voilà longtemps que nous avons besoin de la vôtre, dit-il, avec tant d'amertume que Saraidh retira sa main en rougissant.

— Cette expédition a été montée dès que nous avons eu connaissance de votre message, Shensu. Le délai ne dépend pas de nous, dit Benden d'un ton tranchant. Mais nous sommes là, maintenant, et nous aimerions bénéficier de votre coopération.

Shensu eut un ricanement cynique.

— Et la coopération nous garantit-elle que vous nous emmènerez ?

Benden le regarda droit dans les yeux.

— En conscience, je ne pourrais pas vous laisser là, dit-il, sachant qu'il venait de prendre sa décision. Et d'autant moins que je suis pas en mesure de vous assurer qu'un autre vaisseau viendra vous recueillir dans un proche avenir. Mais j'aurai besoin de connaître le poids exact de chacun de vous, et franchement, il faudra ne garder que l'indispensable sur l'*Erica* pour pouvoir vous prendre.

Benden sentit l'approbation discrète de Ni Morgana. Shensu ne baissa pas les yeux, mais conserva son air impénétrable à l'annonce de cette décision.

— Vous manquez de carburant ?

— Pour emmener des passagers supplémentaires, ce sera juste.

— Et si vous n'aviez pas à dégarnir l'*Erica* pour compenser notre poids ?

Shensu observa la réaction de Benden, l'air amusé.

— Si vous aviez, disons, un réservoir plein, pourrions-nous emporter suffisamment de richesses pour nous établir ailleurs ? Parce que, nous sauver pour nous condamner à une existence misérable, ce ne serait pas un sauvetage.

Benden indiqua son accord de la tête.

— Mais Kimmer a dit qu'il n'y avait plus de carburant. Il a même beaucoup insisté là-dessus.

Shensu se pencha à travers la table, et murmura, ses yeux noirs luisant d'une intense satisfaction :

— Kimmer ne sait pas tout. Il croit simplement tout savoir.

— Que savez-vous que Kimmer ne sait pas ? demanda Benden, baissant aussi la voix.

— Le carburant pour astronef n'a pas changé au cours des six dernières décennies, non ? chuchota Shensu.

— Pas pour les vaisseaux de la classe de *l'Amherst* et du *Yokohama*, répondit Saraidh, réprimant son impatience.

— Puisque ça vous intéresse, reprit Shensu à haute voix en se levant, je vous ferai visiter volontiers le reste du Fort. Nous avons une place pour chaque chose. Je crois que mon regretté père avait l'intention de fonder une dynastie. Ma mère disait que, si les Fils n'étaient pas venus, il y en avait d'autres de notre type ethnique qui nous auraient rejoints ici, à Honshu.

Shensu les conduisit devant une tapisserie, qu'il écarta, leur faisant signe de passer sous l'arche.

— Ils avaient beaucoup accompli avant la venue des Fils.

Il laissa retomber la tapisserie et se retrouva avec eux sur un petit palier carré d'où partaient deux escaliers en spirale taillés dans la pierre, l'un montant, l'autre descendant. Il leur fit signe qu'ils allaient monter.

Saraidh attaqua l'escalier.

— Ouah ! Quel travail, dit-elle, terminant la première révolution.

— Je dois vous prévenir que la salle commune présente quelques particularités, dont un effet d'écho, dit Shensu. On y entend tout ce qui se dit dans les passages supérieurs. Je ne pense pas *qu'il* soit déjà remis de... son indisposition, mais Chio ou l'une de ses filles sont tout le temps en train d'espionner pour son compte. Alors il vaut mieux ne pas prendre de risque. Non, continuez à monter. Je sais, les marches deviennent irrégulières. Tenez-vous contre le mur.

Les marches étaient non seulement irrégulières, mais inégales, certaines à peine assez larges pour y poser l'orteil.

— C'est fait exprès ? demanda Saraidh, qui commençait à se ressentir de ses efforts. Ah, un puits gravitationnel, quel rêve !

Benden était bien d'accord, car il sentait se raidir les muscles de ses cuisses et de ses mollets. Et lui qui pensait avoir passé assez de temps au gymnase pour affronter toutes les fatigues !

— Où, maintenant ? demanda Saraidh, s'arrêtant sur un très étroit palier.

Une mince fente dans la paroi n'éclairait guère autour d'eux.

Shensu s'excusa en se faufilant devant les deux officiers, un petit sourire aux lèvres ; à leur consternation, il ne montrait aucun signe de fatigue. Il posa la main à plat sur une déclivité apparemment naturelle de la paroi, et soudain, toute une section du mur pivota vers l'intérieur. Une lumière s'alluma, éclairant une grotte profonde et

basse. Benden siffla entre ses dents, stupéfait. La caverne était pleine de sacs, chacun pourvu d'une étiquette codée. Des sacs de carburant. Des rangées et des rangées de sacs de carburant.

— C'est plus qu'il ne nous en faut, dit Saraidh après un rapide calcul. Plus qu'il ne nous en faut. Mais...

Elle se tourna vers Shensu, l'air sévère.

— Je peux comprendre que vous ayez caché ça à Kimmer, mais les autres navettes auraient pu utiliser ce carburant, non ? Mais elles en ont peut-être profité ? ajouta-t-elle, remarquant que les premières rangées étaient moins fournies, des sacs ayant été prélevés dessus.

Shensu l'arrêta de la main.

— Mon père était un homme honorable. Et quand le besoin s'en fit sentir, il prit le nécessaire dans cette grotte et le donna volontairement à l'Amiral Benden pour aider à combattre cette menace tombée du ciel. S'il n'avait pas été assassiné...

Il s'interrompt, serrant les dents, le visage morne.

— Je ne sais pas où sont passées les trois navettes, mais, avec le carburant que mon père avait donné à l'Amiral Benden, elles auraient tout juste pu décoller. Maintenant, je donne le reste de ce carburant à un homme aussi nommé Benden, dit-il, regardant le lieutenant d'un air entendu.

— Paul Benden était mon oncle, reconnut-il, curieusement consterné de cet héritage inattendu. Avec le plein, nous pouvons tous vous emmener, et vous autoriser à emporter quelques effets personnels. Mais pourquoi ce carburant est-il là ?

— Mon père ne l'a pas volé, dit Shensu, indigné.

— Je n'ai jamais dit ça, répondit Benden d'un ton conciliant.

— Mon père avait accumulé ce carburant durant les transferts des astronefs à la surface de la planète. C'était le meilleur pilote de tous. Et le plus économe. Il ne prélevait que ce que son habileté lui permettait d'économiser à chaque voyage, sans nuire à personne. Il m'avait dit tout ce que les autres gaspillaient en pilotant à la diable. Il était commanditaire et avait le droit de prendre ce qu'il économisait.

— Mais... commença Benden, dans l'intention de rassurer Shensu.

— Il l'avait gardé pour voler. Il fallait absolument qu'il vole.

Il continua son plaidoyer passionné, les yeux légèrement dans le vague.

— C'était sa vie. Ne pouvant plus aller dans l'espace, il avait conçu un petit avion atmosphérique. Je peux vous le montrer. Il le pilotait ici, à Honshu, où personne ne pouvait le voir à part nous. Mais il nous emmenait à tour de rôle.

Le visage de Shensu s'adoucit à ce souvenir.

— C'était la récompense pour laquelle nous travaillions. Et je

comprenais sa fascination pour le vol.

Il prit une profonde inspiration et regarda les deux officiers de son air impénétrable.

— Je ne suis pas sûr que je pourrais être heureux si je devais à jamais rester sur le plancher des vaches, moi non plus, dit Benden avec sérieux. Et nous vous remercions de nous mettre dans la confiance, Shensu.

— Mon père serait content que ses économies permettent à un Benden de sauver ses enfants, dit Shensu, avec un fin sourire au lieutenant. Mais nous attendrons la nuit, quand personne ne pourra observer nos activités. Vos marines ont l'air costaud. Mais n'amenez pas l'enseigne. Il parle trop. Je ne veux pas que Kimmer soit au courant de notre marché. C'est assez qu'il puisse quitter Pern.

— Avez-vous vérifié ces sacs récemment, Shensu ? demanda Saraidh.

Il secoua la tête, et, se baissant pour entrer dans la grotte, elle examina le plus proche.

— Votre père avait tout prévu, dit-elle par-dessus son épaule, scrutant le sac qu'elle avait renversé sur la tête. J'avais peur que le carburant soit contaminé par le plastique au bout de cinquante et quelques années. Mais il est clair, sans dépôts, bien conservé.

— Quelles gemmes seraient les plus intéressantes à emporter ? demanda Shensu avec désinvolture.

— La technologie industrielle utilise beaucoup le saphir, le quartz pur, le diamant, lui dit Sarah en sortant de la grotte, s'étirant pour détendre ses muscles crispés par la posture accroupie. Mais les gemmes naturelles servent essentiellement à la parure – pour les animaux de compagnie, les hommes et les femmes de haut rang.

— Les diamants noirs ? demanda Shensu, les lèvres entrouvertes d'anticipation.

— Des diamants noirs ! s'écria Saraidh, stupéfaite.

— Venez, je vais vous montrer, dit Shensu avec un sourire satisfait. Je vais d'abord fermer la grotte, puis nous descendrons aux ateliers. Et je vous montrerai le reste du Fort, comme je vous l'ai promis.

Benden ne savait pas si la descente était moins pénible que la montée. Non seulement il avait le vertige dans l'étroit escalier, mais il avait l'impression qu'il allait d'un instant à l'autre piquer du nez dans cette interminable spirale. Il se considérait compétent en chute libre ou lors des sorties dans l'espace, mais ça, c'était différent. Shensu descendait devant lui, ce qui le rassurait un peu – mais si Saraidh tombait derrière lui, Shensu serait-il assez solide pour les retenir tous les deux ?

Ils passèrent plusieurs paliers que Shensu ignore, et, au bout

d'une descente interminable, ils débouchèrent dans une autre grande salle, qui devait se trouver sous la salle commune. Elle n'était pas aussi haute de plafond ni aussi bien meublée, mais aménagée en vue d'activités différentes. Benden reconnut un grand four à céramique, un foyer de forge, et trois métiers à tisser. Des établis se trouvaient près de râteliers pleins d'outils soigneusement rangés – des outils manuels. Pas un seul outil électrique.

Shensu les amena devant une petite armoire de plastique, d'un mètre de haut et de large, pourvue de nombreux petits tiroirs. Il en tira deux au hasard, et répandit leur contenu sur la table la plus proche, les facettes des pierres luisant de mille feux à la lumière. Saraidh poussa un cri de surprise, prenant une poignée de ces pierres jetées avec tant de désinvolture. Benden en prit une grosse et la leva dans la lumière. Il n'avait jamais rien vu de pareil, noir mais étincelant.

— Diamants noirs. Il y en a tant qu'on veut en bas d'un volcan éteint, dit Shensu, s'appuyant contre la table, les bras croisés, un sourire amusé aux lèvres. Nous en avons des tiroirs pleins, sans compter les émeraudes, les saphirs et les rubis. Nous sommes tous bons lapidaires, mais Foi est la plus habile pour la taille. On ne s'intéresse pas aux pierres semi-précieuses, quoique Kimmer ait quelques grosses turquoises de grand prix, selon lui.

— Sans doute, dit Saraidh distraitemment, toujours occupée à faire couler les diamants entre ses doigts.

Absorbée, nota Benden, mais pas cupide.

— C'est à cause des noirs que je sais que vous ne trouverez aucun survivant dans le Nord, dit Shensu, les yeux fixés sur Benden.

— Ah ! Pourquoi ?

— Avant que les batteries ne soient plus rechargeables, Kimmer est allé deux fois à l'Île de Bitkim, où lui et Avril Bitra avaient extrait des diamants noirs et des émeraudes. Les deux fois, il nous a emmenés avec lui, Jiro et moi, pour l'aider à ramasser les diamants bruts. Très tard, un soir, je l'ai vu quitter notre camp et je l'ai suivi. Il a disparu dans une grande caverne. C'est lui qui avait la lumière. Je n'osais pas aller plus loin. Mais dans le lagon de la caverne, il y avait trois bateaux amarrés, leurs mâts couchés sur le pont. Ils avaient des coques en plastique, et les ponts étaient roussis par les Fils, qui n'avaient pas pu pénétrer le plastique, mais qui y avaient creusé des sillons. Je suis descendu dans l'un d'eux, tout était bien rangé, même dans la cambuse, où il y avait encore des vivres dans des conteneurs scellés – tout était prêt pour appareiller.

Shensu fit une pause théâtrale. Il avait le sens de l'effet, se dit Benden. Mais ce n'était pas nécessairement un défaut.

— Trois ans plus tard, nous sommes revenus pour un dernier

chargement. Personne n'avait touché aux bateaux. Sauf qu'il y avait beaucoup plus d'algues sur les coques, et plus de débris apportés par le vent sur les ponts. Trois ans ! A mon avis, parce qu'il n'y avait plus personne pour les piloter.

Saraidh fit couler les diamants entre ses doigts et soupira.

— Vous avez dit que c'était une île volcanique ? Le volcan était-il toujours actif quand vous y êtes allé ? Cela expliquerait cette émission de chaleur que nous avons relevée, dit-elle, se tournant vers Benden.

— Kimmer déformerait la vérité dans tous les sens pour se montrer à son avantage, dit Shensu. Mais il désirait désespérément avoir un pool génétique plus important – pour son plaisir sinon pour le nôtre, dit-il avec une malice bien compréhensible. Si seulement quelques autres avaient survécu, nous aurions eu plus d'avenir.

Cela donna à réfléchir à Benden et Saraidh pendant que Shensu terminait la visite : les étables et les écuries, les granges, les réserves bien fournies. Il s'arrêta devant une porte fermée à clé du niveau inférieur.

— Kimmer conserve la clé de ce hangar, alors je ne peux pas vous faire voir l'avion de mon père.

Shensu leur montra l'escalier menant aux niveaux supérieurs, et Benden constata avec soulagement que les marches étaient larges et régulières.

Quand ils revinrent dans la salle commune du Fort de Honshu, les femmes s'affairaient à préparer un festin – en tout cas, un festin pour ceux qui étaient en mission depuis cinq ans. Non que les repas fussent mauvais sur *l'Amherst*, mais il n'avait rien à offrir de comparable à de l'agneau rôti à la broche, accompagné de tous les légumes et tubercules hybrides de Pern. Foi et Charité portèrent des assiettes débordantes et des boissons non alcoolisées aux deux marines assignés à la garde de l'*Erica*, malgré les assurances sarcastiques de Kimmer qu'aucun ennemi ne rôdait au Fort de Honshu. Au Fort, la soirée fut joyeuse, Kimmer se révélant un hôte aimable et disert après un verre ou deux. Il avait retrouvé son calme après un bon somme, et tout le monde s'abstint avec tact de faire allusion à son effondrement de l'après-midi.

Comme convenu, Benden, le Sergent Greene et Vartry, le quatrième marine, rejoignirent Shensu, ses deux frères et les deux adolescents, Alun et Pat. Même à neuf pour transporter les sacs, il fallut quatre voyages pour remplir le réservoir de l'*Erica*. Les deux garçons, encore assez petits pour entrer dans la caverne sans se baisser, sortaient les sacs et les donnaient à ceux qui attendaient sur le palier. Les marines, munis de harnais, transportaient huit sacs à la fois. Ross Benden décida qu'il n'avait aucune raison de concurrencer

les marines, et que quatre sacs à la fois suffisaient. Les frères Fusaiyuki en transportaient six sans effort. Quand le plein fut fait, il y avait encore des sacs dans la caverne.

Le lendemain, Benden se réveilla au bruit joyeux des ablutions de Nev. Il remua, puis s'immobilisa aussitôt, raide et courbatu des fatigues de la nuit.

— Ça ne va pas, Lieutenant ?

— Si, si, dit Benden. Terminez vite et laissez-moi la place, voulez-vous ?

Nev prit cela du bon côté et sortit peu après de la minuscule cabine. Remuant précautionneusement et gémissant sous ses courbatures, Benden parvint à se mettre sur pieds. Genoux fléchis, il boitilla jusqu'au lavabo et ouvrit l'armoire à pharmacie. Malgré une fouille en règle, il n'y trouva rien contre les douleurs musculaires. Il prit une aspirine et l'avalait, rejetant la tête en arrière, s'apercevant alors qu'il avait également mal au cou. Il but un verre d'eau, se disant qu'il ne faudrait pas oublier de vider la citerne de *l'Erica* et de la remplir ensuite avec de la bonne eau de Pern. A un grattement à la porte, Benden se redressa, malgré les douleurs que ce mouvement déclencha dans ses jambes, mais pas question d'afficher sa faiblesse.

— C'est moi, annonça Ni Morgana en entrant.

D'un coup d'œil, elle évalua son état.

— Ça ne m'étonne pas. Je n'ai fait que monter et descendre une fois ce maudit escalier, et j'ai mal aux jambes. Foi m'a donné cette pommade – elle veut savoir si elle a une valeur médicale. C'est un remède indigène. Non, allongez-vous, Ross, je vais vous en mettre. Il paraît qu'elle a des propriétés analgésiques. Hum, c'est vrai, ajouta-t-elle, considérant ses doigts et la grosse noix de baume qu'elle venait de prendre dans le pot.

Ross était assez mal en point pour essayer n'importe quoi, fût-ce bizarre ou nocif. Il ne pouvait pas se présenter devant Kimmer dans cet état.

— Oh, ça engourdit. Ouah... oh... ahh... un peu plus sur le mollet droit, s'il vous plaît, dit Benden, ridiculement soulagé par l'effet analgésique de la pommade.

La douleur semblait s'écouler de ses mollets et de ses cuisses, les laissant curieusement frais, mais pas froids, et plus du tout douloureux.

— J'en ai encore pour plus tard, et Foi dit qu'elle en a de pleins seaux. Ils en font tous les ans. Et ça sent assez bon, en plus. Une vague odeur de pin.

Elle finit de soigner Benden, puis se lava soigneusement les mains.

— Il vaut mieux sauter la douche aujourd'hui, si vous ne voulez pas en perdre le bénéfice.

Puis elle se retourna vers lui, l'air perplexe.

— Ross, commença-t-elle, s'appuyant contre le lavabo et croisant les bras, combien diriez-vous que pèse Kimmer, à vue de nez ?

— Oh... fit-il, réfléchissant à la taille et à la corpulence du colon. Je dirais, dans les soixante-douze, soixante-quatorze kilos.

— Je l'ai pesé, et j'arrive à quatre-vingt-quinze. Bien sûr, il était habillé, et ses vêtements sont plutôt lourds, mais je n'aurais jamais cru qu'il avait tant de muscle sur les os.

— Moi non plus.

— Et je me suis trompée aussi sur les femmes. Elles pèsent toutes soixante-dix kilos, un peu plus, un peu moins. Et pourtant aucune n'est ni grande ni grosse.

Nev marmonna des chiffres entre ses dents.

— Tous, mêmes les gosses ?

— Non, les trois frères pèsent soixante-treize, soixante-douze et soixante-quinze kilos, ce qui me paraît normal. Mais la fille et les deux garçons font deux ou trois kilos de plus que je ne pensais.

— Avec un réservoir plein, nous pouvons nous permettre quelques kilos supplémentaires, dit Benden.

— Ils m'ont aussi demandé quel poids ils pouvaient emporter, poursuivit Saraidh, et je leur ai dit qu'il fallait additionner leurs poids et autres fournitures avant de leur indiquer leur allocation-bagages. Je suppose que j'ai bien fait ?

— Je vais dire à Nev de faire les calculs, dit Benden. En tenant compte du poids des rembourrages et des harnais supplémentaires, pour qu'ils ne rebondissent pas dans tous les azimuts au décollage.

Dépliant le clavier de la cabine, Benden se livra à quelques rapides calculs.

— Vous avez leur poids total ?

Ni Morgana lui donna le chiffre. Il ajouta un kilo pour le rembourrage et le harnais, et considéra le résultat.

— Je ne voudrais pas avoir l'air mesquin, mais nous ne pourrions leur accorder que vingt-trois kilos cinq à chacun.

— C'est ce qu'on est autorisé à emporter comme effets personnels sur l' *Amherst*, dit Ni Morgana. Est-ce qu'il y aura aussi la place pour vingt-trois kilos cinq de médicaments ? Je trouve cette pommade très efficace.

— Sans aucun doute, dit Benden, fléchissant les genoux sans aucune douleur.

— Alors, je vais en pommader aussi les marines, dit Ni Morgana.

— Ha ! rigola Benden.

— On voit que vous n'avez pas vu le Sergent Greene aller à la cambuse ! Je crois... Elle se tut, pensive.

— ... que je fais quelques tests empiriques sur ce truc, et qu'ils ont de la veine de servir de cobayes. Oui, ça devrait admirablement sauver la face. Il ne faut pas donner à Kimmer des raisons de soupçonner quelque chose, non ?

Puis elle sortit en gloussant.

A 8 h 35, quand Benden sortit de la cambuse et se dirigea vers le Fort, il trouva Kimmer et les femmes dans la salle commune, l'air assez abattu.

— Nous avons fait nos calculs, Kimmer, et nous ne pouvons vous permettre que vingt-trois kilos cinq de bagages à chacun, enfants compris. C'est l'allocation normale du personnel de la Flotte, et je ne pense pas que le Capitaine Fargoe aura d'objections.

— Vingt-trois kilos cinq, c'est généreux, Lieutenant, dit Kimmer, à la surprise de Benden.

Il se tourna vers les femmes et ajouta d'un ton grondeur :

— C'est plus que nous n'avions sur le *Yoko* en venant.

— Et, dit Benden se tournant vers Foi, c'est sans compter le même poids de médicaments et de semences médicinales. Le Lieutenant Ni Morgana pense que ce sont des denrées intéressantes.

— Pour lesquelles nous serons remboursés ? demanda Kimmer d'un ton tranchant.

— Bien sûr, répondit Benden d'une voix égale. Nous devons prendre en compte le poids des rembourrages et des harnais qui assureront votre sécurité pendant la chute libre dans le puits gravitationnel du primaire.

Espoir et Charité émirent des glapissements nerveux.

— Rien d'inquiétant, mesdemoiselles, poursuivit Benden avec un sourire rassurant. Nous nous servons tout le temps des puits gravitationnels pour nous arracher à l'attraction d'un système.

— Remerciez-le de vous emporter loin de ce maudit tas de boue, gronda Kimmer avec colère en se levant. Bon, disparaïssez maintenant ; allez choisir ce que vous voulez emporter. Et en restant dans la limite de poids, vous m'entendez ?

Les femmes se retirèrent, Foi lançant un regard désespéré à son père par-dessus son épaule. Benden se demanda pourquoi il les avait trouvées gracieuses. Elles se dandinaient lourdement de la plus disgracieuse façon.

— Vous avez été extrêmement généreux, Lieutenant, dit aimablement Kimmer, se rasseyant dans le fauteuil sculpté qu'il occupait généralement au haut bout de la table. Je pensais que nous aurions encore de la chance de partir avec ce que nous avons sur le dos.

— Vous êtes absolument certain qu'il n'y a pas d'autres survivants sur Pern ? demanda Benden, se décidant à attaquer de front. D'autres que vous auraient pu se tailler des refuges dans les falaises et s'y abriter de ce fléau tombé du ciel.

— Oui, ils auraient pu, mais premièrement, il n'y a pas de systèmes de grottes ici, dans l'hémisphère Sud. Et je vais vous dire pourquoi je pense qu'ils ont péri après que j'ai perdu le contact radio avec ceux du Lac de Drake et de Dorado. A l'époque, je croyais encore qu'on nous enverrait des secours, et j'avais encore assez de batteries pour mon traîneau, alors j'ai fait un dernier voyage à l'Île de Bitkim, où j'avais extrait quelques belles émeraudes.

Il fit une pause, les coudes sur la table, secouant un index nouveau devant Benden.

— Et des diamants noirs.

— Des diamants *noirs* ! s'écria Benden, feignant assez bien la surprise – à son avis.

— Des diamants noirs. La plage en était couverte. C'est ça que j'ai l'intention d'emporter.

— Vingt-trois kilos cinq de diamants noirs ?

— Et quelques belles turquoises.

— Vraiment ?

— Quand j'ai rassemblé assez de pierres, je suis allé dans une grotte naturelle, sur la côte sud-est de l'île. Assez grande pour y amarrer des bateaux, si on couche le mât. Et c'est là que je l'ai vu.

— Pardon ?

— Le bateau de Jim Tillek était là, mât et tout, avec des trous et des sillons de Fils par-ci, par-là.

— Jim Tillek ?

— Le bras droit de l'amiral. Et il l'aimait, son bateau. Il l'aimait comme d'autres aiment une femme – ou comme Chichis-Fusi aimait voler.

La malveillance de Kimmer fit brièvement surface.

— Mais Jim Tillek n'aurait jamais laissé son bateau ramasser la poussière et les algues, ça je vous le dis, s'il était vivant quelque part sur Pern. Et ce bateau était amarré là depuis trois ou quatre ans. C'est pour ça que je sais que personne n'a survécu. Avez-vous relevé des traces d'occupation humaine ? poursuivit Kimmer, les yeux presque moqueurs, quand vous avez survolé l'hémisphère Nord ?

— Non, aucune radiation infrarouge, ni électrique, avoua Benden.

Kimmer ouvrit tout grands les deux bras.

— Alors vous voyez, c'est qu'il n'y a personne. Inutile de gaspiller vos réserves de carburant pour faire des recherches. Nous sommes les derniers vivants sur Pern, et ce n'est pas une planète pour

les hommes, c'est moi qui vous le dis.

— L'Autorité Coloniale vous demandera un rapport complet quand nous rentrerons à la base, Kimmer. Moi, en tout cas, je vais tout consigner dans mon journal de bord.

— Alors, faites une faveur à l'humanité, Lieutenant, et collez-lui l'étiquette d'inhabitable, à ce monde pourri.

— Ce n'est pas à moi d'en décider. Kimmer eut un grognement dédaigneux et se renfonça dans son fauteuil.

— Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, je vais rejoindre le Lieutenant Ni Morgana pour participer à sa reconnaissance scientifique. Il y a suffisamment de ceintures de sustentation si vous avez envie de nous accompagner.

— Non, merci, Lieutenant, refusa Kimmer d'un geste méprisant. J'ai assez vu cette planète pour le restant de mes jours.

Benden bouclait sa ceinture de sustentation quand Kimmer surgit du Fort, les yeux exorbités.

— Lieutenant ! hurla-t-il, courant vers le petit groupe.

De la main, Benden retint un marine qui s'apprêtait à l'intercepter.

— Lieutenant, quelle énergie utilisez-vous dans ces ceintures ? Quelle énergie ? cria-t-il, de plus en plus excité.

— Des batteries, naturellement.

— Des batteries de la Flotte ?

Et, sans s'excuser, il saisit le lieutenant par l'épaule et le tourna vers lui, en même temps que le marine l'attrapait par le bras.

— Repos ! aboya Benden au marine, avec, toutefois, un signe de tête rassurant, car il comprenait ce que, dans son excitation, Kimmer n'expliquait pas.

— Oui, les batteries standard, et nous en avons assez pour ranimer votre fameux traîneau s'il est à peu près en état de marche.

— Il l'est, Lieutenant, il l'est ! s'écria Kimmer, l'agitation faisant place à la satisfaction. Comme ça, vous pourrez voir *de visu* les vestiges de la colonie, et rapporter honnêtement à votre capitaine que vous avez suivi vos ordres, *monsieur* Benden, aussi strictement que l'aurait fait votre auguste parent.

Ross fit la grimace, mais sa parenté avec l'amiral serait devenue publique tôt ou tard.

— Je pensais bien que vous aviez un air de famille, ajouta Kimmer d'un air suffisant.

Benden et Ni Morgana se consultèrent brièvement, et elle tomba d'accord avec lui que la recherche de survivants était sa première obligation. Elle était prête à effectuer son enquête scientifique avec Shensu pour guide, et deux marines pour assistants. Elle lui souhaite

donc bonne chance, puis, s'élevant avec grâce au-dessus du sol, descendit vers les vestiges de Fils les plus proches, à environ dix clics sur l'autre rive de la rivière.

Cela réglé, Kimmer tira Benden par la manche, telle était son impatience, et le ramena dans le Fort, Nev sur les talons. Les cartes consultées la veille étaient encore étalées sur la table.

— J'ai fait des recherches au Terminus et à Cardiff, dit Kimmer, tapotant la carte d'un index arthritique.

Puis il suivit du doigt le Jourdain.

— Toutes ces concessions étaient vides – et ravagées par les Fils ; mais Calusa, l'ancienne concession de Ted Tubberman, était indemne.

Kimmer fronça les sourcils, puis écarta cette énigme d'un haussement d'épaules, et son doigt remonta vers la côte qu'il suivit en direction de l'ouest.

— La Rivière Paradis doit avoir servi de dépôt quelconque, parce qu'il y avait des conteneurs entourés de filets dans la végétation le long du rivage ; mais tous les bâtiments étaient barricadés. A Malaisie aussi, et à Boca.

Il montra ces points sur la carte.

— De Boca, je suis allé vers le nord jusqu'à Bitkim, mais j'avoue que je ne me suis pas arrêté à Thessalie et Roma, où ils avaient des maisons et des granges en bonne pierre solide. Et je ne suis pas allé plus loin vers l'ouest. La jauge de ma batterie était trop basse, et je ne voulais pas risquer de tomber en panne.

— Il pourrait donc y avoir des survivants dans l'Ouest...

Benden se pencha sur la carte, avec un frisson d'excitation et d'espoir. Puis il se demanda pourquoi Kimmer prenait ce risque, car s'ils trouvaient assez de survivants, ils le laisseraient sur la planète. Peut-être que l'idée de tout abandonner derrière lui, y compris la propriété par défaut d'une planète entière, le faisait réfléchir à deux fois. S'il devait comprimer cinquante années de sa vie dans un sac de vingt-trois kilos cinq, vivre ses dernières années dans le confort qu'il avait organisé avait peut-être plus de charme pour le vieillard qu'un avenir incertain, et peut-être misérable, dans les cages à lapins d'un linéaire.

— Il pourrait effectivement y rester des colons, mais pourquoi n'ont-ils pas cherché à établir des contacts ? demanda Kimmer avec défi, et quelque chose d'autre qu'il réprima immédiatement. La dernière communication que j'ai reçue venait de l'ouest, mais ça peut s'expliquer par plusieurs raisons. Maintenant, si vous avez une unité portative qu'on pourrait emporter avec nous, on arrivera peut-être à contacter quelqu'un quand on sera plus près des concessions de l'Ouest.

— Voyons d’abord ce traîneau, dit Benden.

Il ne mentionna pas qu’ils avaient ouvert tous leurs canaux de communication pendant la descente, sans obtenir aucune réaction sur aucune fréquence.

Kimmer les conduisit devant une porte fermée à clé, l’ouvrit, et les fit descendre au niveau inférieur, qui était un vaste hangar, avec, au bout, une grande porte à deux battants ouvrant sur une terrasse située au-dessous du plateau de l’entrée. Le traîneau occupait le centre de la vaste salle, le petit avion atmosphérique de Kenjo se trouvait au fond, pas vraiment caché. Mais Benden n’avait d’yeux que pour le traîneau, emmailloté comme d’habitude dans un film de plastique inaltérable, dont les quatre hommes se mirent en devoir de le débarrasser. Le plasdôme était un peu noirci par l’âge et les impacts de Fils, mais, quand Benden appuya sur le bouton d’ouverture, la porte se rétracta en douceur, comme si elle avait été ouverte la veille.

C’était un modèle beaucoup plus ancien que ceux dont Benden avait l’habitude, aussi se livra-t-il à une inspection minutieuse. Mais le solide petit appareil était en bon état. Il reconnut le tableau de bord, qu’il avait vu sur des cassettes. Quand il abaissa la manette de démarrage, la jauge tressauta, puis retomba à zéro. Il alla à l’arrière, ouvrit le compartiment moteur, sortit la grosse batterie et en examina les plombs. Les ceintures de sustentation utilisaient des batteries beaucoup plus petites, mais il ne voyait aucune difficulté à en monter plusieurs en série.

Revenant vers l’avant – Kimmer s’effaça pour le laisser passer, contenant mal son excitation –, Benden testa le manche à balai, qui remua facilement.

— Nous allons monter les batteries et voir comment il réagit. Enseigne Nev, emmenez Kimo et Jiro, et rapportez douze batteries et l’unité-comm portative. Nous allons faire un petit tour.

Une heure plus tard, le vieux traîneau sortait en douceur sur la terrasse.

Quand Benden retourna à *l’Erica* chercher des rations et un sac de couchage, Ned l’accosta, anxieux, lui demandant de participer à l’expédition.

— Vous ne savez pas ce que ce vieux manigance, Lieutenant. Il ne m’inspire pas confiance.

— Ecoutez-moi bien, dit Benden avec une violence contenue qui réduisit Nev au silence. Je me soucie moins de ma sécurité que de celle de *l’Erica*. Kimmer m’accompagne. Moi aussi, je me méfie de lui. J’emmène aussi Jiro, et le Sergent Greene. Même à eux deux, ils ne pourraient pas réduire Greene à l’impuissance pour me mettre à mal. Vous, vous n’aurez qu’à surveiller Kimo, et il me paraît trop placide pour tenter quelque chose de sa propre initiative. Shensu est un allié

déclaré. Présentez mes compliments au Lieutenant Ni Morgana à son retour, et transmettez-lui cet ordre : l'un de vous deux devra toujours se trouver sur *l'Erica*, quelle que soit l'heure. Et les marines devront monter le quart normalement jusqu'à mon retour. Compris ?

— A vos ordres, Lieutenant Benden. Reçu cinq sur cinq, Lieutenant, dit Nev, les yeux dilatés, presque claquant des dents.

— Je vous contacterai de temps en temps, alors, mettez des unités-comm en service pour vous et Vartry.

— A vos ordres, Lieutenant.

— Nous reviendrons dans deux jours. Ross ordonna à Greene de prendre les rations et le matériel et d'emporter le tout dans le traîneau.

— Si vous me permettez une suggestion, Lieutenant, dit Kimmer d'un ton doux et agréable quand il monta dans l'appareil avec Jiro, je crois que nous pourrions facilement atteindre le Camp de Karachi aujourd'hui, en nous arrêtant au passage à Suweto et à Yukon. Karachi est une vraie possibilité, parce que, maintenant que les Fils ne tombent plus, ils auraient pu vouloir remettre les mines en service.

Se surprenant lui-même, Benden fit signe à Kimmer de s'asseoir dans le fauteuil du pilote.

— A vous de jouer, monsieur Kimmer.

C'était un moyen aussi bon qu'un autre de juger de sa compétence passée, et de savoir s'il avait vraiment fait ce qu'il disait.

— Après tout, vous connaissez ce modèle mieux que moi, et vous savez où nous allons.

Et ce serait plus facile aussi pour le surveiller.

Benden s'assit donc à côté de Kimmer, tandis que Greene, avec un regard de reproche à son officier, s'asseyait à l'arrière à tribord à côté de Jiro.

Le vieux traîneau ronronnait, comme ravi de sortir de son long emprisonnement. Kimmer vira sur bâbord, et l'appareil réagit avec la souplesse d'un véhicule bien entretenu. Il se débrouille pas mal, Kimmer, pensa Benden, se demandant une fois de plus pourquoi le vieillard avait proposé ces recherches. Était-ce vraiment pour prouver à Benden qu'ils étaient les seuls survivants, lui et sa famille ? Ou bien Kimmer avait-il un autre motif ? Et Kimmer serait-il étonné s'ils trouvaient quelqu'un ? Après avoir survolé les immensités neigeuses de l'hémisphère Nord, et les ravages de l'hémisphère Sud, Benden aurait été surpris que certains aient survécu. Et il était peu probable que l'Amiral Benden, qui serait dans sa douzième décennie, vécût encore.

Ils descendirent des contreforts vers la rivière, obliquant pour laisser sur tribord Ni Morgana et son groupe, puis traversèrent une plaine stérile, couverte de grands cercles de poussière. Par-ci, par-là,

quelques plantes revenaient à la vie, et Benden se demanda si le vent disperserait la terre arable avant que la végétation ait eu le temps de se réimplanter et de prévenir l'érosion. Et ce modèle se répéta pendant les heures suivantes : grandes bandes stérilisées par les Fils, d'une cinquantaine de klicks d'un bord à l'autre, puis larges ceintures de prairies, de forêts et d'arbustes, à travers lesquels ils apercevaient parfois le miroitement d'étangs ou de ruisseaux.

Le vieux traîneau filait à environ 220 klicks à l'heure. Benden ouvrit des rations et les passa à la ronde. Kimmer modifia sa course, et ils virent un grand lac bleu scintillant au soleil. Quand ils approchèrent, Kimmer se mit obligeamment en rase-mottes, et ils virent les tumulus couverts de végétation indiquant les ruines d'un établissement considérable.

— Le Lac de Drake, dit Kimmer avec un rire acerbe. Arrogant imbécile, grommela-t-il entre ses dents. Aucun signe de vie, mais il y en aura peut-être aux mines d'Andiyar.

Ils survolèrent d'autres concessions désertes, et effrayèrent un troupeau en train de brouter, dont les bêtes détalèrent au ronronnement assourdi de l'appareil.

— Le bétail semble avoir survécu, remarqua Benden. Relâchez-vous le vôtre ?

— Qu'est-ce que je pourrais faire d'autre ? dit-il, aboyant un rire. Même si Chio pleurniche parce qu'elle devra abandonner son petit dragon de feu.

— Dragon de feu ? demanda Benden, étonné.

— Certains colons trouvaient qu'ils ressemblaient à des dragons, expliqua Kimmer, hésitant. Moi, je trouve plutôt qu'ils ressemblent à des lézards. Complètement inutile, si vous voulez mon avis, mais Chio l'aime bien.

Il regarda Benden par-dessus son épaule.

— Il ne prendrait pas beaucoup de place, dit Jiro, parlant pour la première fois. C'est un mâle bronze.

Benden secoua la tête.

— Les humains, oui ; les animaux, non, dit-il avec fermeté.

Le capitaine n'allait déjà pas apprécier qu'il lui impose onze survivants, mais elle allait sûrement disjoncter s'il ramenait un animal.

Ils arrivèrent sur le site de la mine et atterrirent près des galeries d'accès. A l'intérieur, ils trouvèrent du matériel soigneusement emballé dans du plasfilm – wagonnets à minerais, piques, pelles, toutes sortes d'outils manuels, et un vaste assortiment de pieux en plastique pour étayer les tunnels.

— Vous en étiez vraiment revenus au plus bas niveau technologique, non ? dit Benden, soupesant un pic. Mais vous aviez pourtant des excavatrices, non ?

— Quand ces saloperies de Fils ont commencé à tomber, votre oncle a réquisitionné toutes les batteries pour les traîneaux. C'était la priorité absolue pour Benden, et il n'y avait pas à discuter.

Contrairement à ceux du lac, les quartiers d'habitation avaient été emmaillotés dans du plasfilm. Regardant par une fenêtre à travers le plasfilm, Benden vit que les meubles étaient toujours en place.

— Vous voyez ce que je veux dire, Lieutenant ? Cet endroit est prêt à redémarrer. Ça fait près de deux ans que les Fils ont cessé de tomber. S'ils étaient encore vivants, ils seraient revenus.

C'est là qu'ils passèrent la nuit, à Karachi, dans un camp de fortune. Pendant que Kimmer allumait un feu – « pour éloigner les serpents de tunnel », dit-il à Benden – le lieutenant contacta Honshu et parla avec Nev : Ni Morgana rédigeait ses observations, et il n'y avait rien à signaler.

Comme Benden coupait la communication, Jiro vint chercher une corde dans le traîneau et s'éloigna. Il revint peu après avec un énorme oiseau trapu, qu'il avait pris au lasso et étranglé. Il l'écorcha prestement, disant que c'était un wherry, puis il l'embrocha sur un bâton et le fit cuire sur le feu, dégageant des odeurs alléchantes et aiguisant les appétits. Il se révéla très savoureux.

— Les wherries de forêt sont meilleurs que ceux de la côte, dit Kimmer, se taillant une nouvelle portion. Ils ont un goût de poisson.

Greene hocha la tête avec approbation en se léchant les doigts. Puis il s'excusa et disparut dans les bois. Juste au moment où Benden commençait à s'inquiéter de sa longue absence, il reparut.

— Rien ne bouge nulle part, sauf ce qui rampe, dit-il à voix basse. Je ne crois pas qu'on ait besoin d'établir un quart, Lieutenant. Mais j'ai le sommeil léger.

Comme Kimmer dormait déjà et que Jiro s'allongeait près du feu, Benden décida qu'il était superflu de monter la garde. Les ennemis de ce monde déserté s'étaient retirés dans l'espace.

— Moi aussi, j'ai le sommeil léger, Greene.

Et c'était vrai, car il s'éveilla au moindre bruit inaccoutumé, aux ronflements intermittents de Kimmer, ou quand Jiro ajoutait du bois dans le feu.

Au matin, il contacta Honshu et parla avec Ni Morgana. Son expédition était un succès du point de vue scientifique. Elle passerait la journée avec les femmes à cataloguer les plantes médicinales et leurs propriétés. Benden lui donna leur plan de vol pour la journée et coupa la communication.

Ils revinrent un peu vers l'est et légèrement au nord des mines et du Lac de Drake, puis suivirent une assez large rivière en direction de la mer. Ils atteignirent enfin les solides bâtisses de pierre qui avaient abrité les habitants de Thessalie et Roma. Ils virent des

troupeaux de bœufs et de moutons dans les champs avoisinants, mais les maisons avaient été vidées de tout leur mobilier. Des feuilles mortes et autres détritiques jonchaient les pièces spacieuses dont les volets s'étaient ouverts, affaissés sur leurs gonds rouillés.

— Lieutenant, dit Greene, l'attirant à l'écart des deux autres. Nous n'avons pas vu les traîneaux qu'ils utilisaient, d'après Kimmer, ni les trois autres navettes. Alors, si on les retrouvait, on retrouverait aussi les hommes, non ?

— Oui, sans doute, dit Benden avec lassitude. Kimmer, combien de temps ont duré les batteries de votre traîneau ?

Les yeux de Kimmer étincelèrent, comprenant ce que Benden ne disait pas.

— Une fois à Honshu, je n'ai plus du tout utilisé le traîneau, sauf comme source d'énergie pour l'unité-comm, pendant cinq ou six ans. Quand Ito est tombée malade, je suis retourné au Terminus pour voir si j'y trouvais un toubib. Ils étaient tous partis et avaient tout emporté avec eux. J'ai essayé d'autres concessions, comme je vous l'ai déjà dit, mais elles étaient abandonnées. Ito est morte, et après j'ai eu trop à faire avec les gosses et Chio pour m'en aller. Puis je suis allé à Bitkim, et quatre ans plus tard, j'y suis retourné. Ce fut mon dernier voyage, car je n'avais plus de batteries. Mais, ajouta-t-il, levant un doigt nouveau, comme je vous l'ai dit, juste avant de perdre le contact avec Benden, je l'ai entendu recommander d'économiser l'énergie. Ils ne devaient donc pas avoir beaucoup de traîneaux opérationnels. Je crois...

Kimmer fit une pause, fouillant dans ses souvenirs. Ses yeux rencontrèrent ceux de Benden.

— Je crois qu'ils n'avaient plus assez de batteries pour combattre les Fils, et qu'ils allaient attendre.

Il soupira.

— Ça faisait quarante ans à attendre pour voir la fin des Fils. Lieutenant, je ne crois pas qu'ils aient réussi.

— Oui, mais où étaient-ils ?

Kimmer haussa les épaules.

— Sapristi, Lieutenant, si je le savais, j'aurais traversé le continent à pied pour les trouver après la fin des Fils. Si j'avais eu le moindre indice, je les aurais retrouvés.

Il pivota vers l'ouest.

— D'après la direction de leurs signaux, ils sont allés quelque part vers l'ouest. Mais... Son visage s'éclaira.

— Peut-être qu'ils sont allés à l'Île de Ierne. Elle aurait été plus facile à protéger que toutes ces concessions vulnérables.

Benden prévint donc l'*Erica* de leur nouvelle destination.

— Je serai de retour demain soir...

— Vous avez intérêt, dit Ni Morgana, ironique. La fenêtre de lancement ne vous attendra pas.

Et Benden savait qu'elle ne retarderait en aucun cas le départ. Mais il n'était pas inquiet. Il fallait qu'il soit certain – et il semblait que la conscience de Kimmer le poussait aussi à s'assurer qu'il n'y avait pas d'autres survivants sur Pern.

Le voyage à l'Île de Ierne prit la plus grande partie de la journée, et fut aussi infructueux que les autres. Kimmer proposa un dernier détour, par la pointe de la province de Dorado, jusqu'aux concessions de Seminole et Key Largo. Parmi les ruines d'un bâtiment détruit par une tempête, ils trouvèrent les vestiges d'un mât de communications, et des signes de départ précipité des habitants. Dans un hangar, encore partiellement couvert de son toit, ils découvrirent les restes de deux traîneaux, dépouillés de toutes les pièces pouvant servir à d'autres. Les dômes et les coques étaient sillonnés d'impacts de Fils. Benden se dit que Kimmer avait eu une chance incroyable de survivre à ce fléau.

C'est là qu'ils dressèrent leur camp pour la nuit, et mangèrent au dîner le poisson que Jiro avait pêché, sur les vestiges d'une jetée, dont les dix derniers mètres avaient été emportés par quelque terrible tempête, ou peut-être plusieurs. Il avait fallu des forces terribles pour casser les massifs piliers de plastique.

Quand Ross contacta l'*Erica*, ce fut un Nev endormi qui lui répondit, car il avait oublié le décalage horaire entre les deux extrémités du continent.

— Tout va bien, dit Nev en bâillant. Mais le Lieutenant est sûre qu'il y a anguille sous roche. Les femmes se conduisent bizarrement.

— Elles sont sur le point de quitter ce qu'elles ont connu toute leur vie, sans parler d'une vie confortable, répondit Benden.

— Ce n'est pas ça. Le Lieutenant vous en parlera à votre retour.

Nev ne semblait pas très intéressé, mais Benden faisait confiance à l'instinct de Ni Morgana et se demanda ce que les femmes mijotaient.

Cette nuit-là, il ne dormit guère, s'interrogeant sur ce qui avait pu se passer. Il se rongea les sangs pendant tout le voyage de retour à Honshu, ce qui ne servait absolument à rien. Mais il avait remarqué que les gens qui anticipent les problèmes ont souvent plus de facilité à les résoudre.

De retour à Honshu, et malgré la nuit qui tombait, Kimmer insista pour rentrer lui-même le traîneau au garage, afin de prouver son habileté de pilote.

— Cet appareil en a fait bien plus que ne l'avaient prévu ses concepteurs, alors, Benden, faites plaisir à un vieillard qui veut le remercier de ses services de la seule façon à sa disposition.

Benden et Greene laissèrent Kimmer et Jiro à une séance d'entretien rituelle. Benden monta en courant l'escalier menant à la salle commune, où il trouva Ni Morgana, qui rangeait de petits paquets dans une caisse. Il remarqua que certaines tapisseries avaient été enlevées, et que la salle paraissait nue. Bon dieu, ils ne pouvaient emporter que vingt-trois kilos cinq chacun !

— Contente de vous revoir, Ross, dit Ni Morgana, avec un sourire de bienvenue. Tout est emballé et on est prêts à partir.

Rien dans ses manières n'annonçait la moindre anxiété.

— Voilà, Charité. Vous pouvez enfermer ça dans le placard de la cambuse ; c'est la dernière.

Elle consulta ses notes, lisant la dernière entrée tandis que Charité sortait avec la petite caisse.

— A votre attitude rien moins que jubilatoire, Lieutenant, j'en conclus que vous avez perdu votre temps.

— C'est ce qu'on peut conclure, Saraidh, dit Benden, s'efforçant de réprimer son irritation. En certains endroits, le matériel était soigneusement emballé, comme si les propriétaires avaient l'intention de revenir ; en d'autres endroits, tout était ouvert à tous vents, ou affichait tous les signes d'un départ précipité. Ils ont relâché tous leurs animaux, qui ont proliféré – je dirai donc que les humbles ont hérité de cette planète. Vous avez eu plus de succès que moi, paraît-il ?

Elle continua à revoir ses notes quelques instants, puis referma son carnet et le mit dans sa poche de hanche. Elle fit un signe de tête à Benden, et ils se dirigèrent vers la porte. Benden fut soulagé de voir le marine de garde à la rampe de l'*Erica* arrêter Charité avant qu'elle entre.

— Quand j'aurai rédigé mon enquête, dit-elle avec une satisfaction considérable, il y en a beaucoup qui auront à rougir. Irréfutablement, le nuage d'Oort contient un organisme vivant, que j'ai observé dans tous ses états métaboliques – visqueux, activé et mort. Vraiment fascinant, même s'il est parvenu à dévaster tout un monde et à le rendre impropre à la colonisation.

Elle conduisit Benden à l'autre bout de l' *Erica*, levant le bras comme pour lui montrer quelque chose.

— Je ne sais pas ce qui se passe, mais il y a anguille sous roche, Ross. Je ne crois pas que ce soit le chagrin de quitter leur planète natale qui rende ces femmes nerveuses, stressées, et provoque des insomnies de masse. Les enfants ont l'air normal, et Shensu et Kimo m'ont beaucoup aidée.

— Je pensais qu'emmener Kimmer et Jiro avec moi était une précaution sensée.

— Sensée, oui, mais Kimmer a sans doute donné ses ordres à ces femmes avant son départ. Je ne sais pas de quoi il retourne. Nous

n'avons jamais laissé l' *Erica* sans surveillance, mais celui qui était de garde, quel qu'il soit, a été tourmenté de maux de tête terribles. Et je vous avoue, Ross, que je me suis une fois endormie pendant mon quart. Pas plus de dix à douze minutes, mais j'ai dormi. Je n'arrive pas à faire avouer à Nev et aux marines qu'ils ont eu la même défaillance, mais Nev avait cet air de chien battu que je connais bien chez les enseignes. Bref, après mon petit somme, j'ai fouillé à fond l' *Erica* avec Nev, de la proue à la poupe, et nous n'avons rien trouvé d'illégalement embarqué. Et pourtant, je crois qu'ils ont embarqué quelque chose. Oh, nous avons mis à bord les vingt-trois kilos cinq de chacun, après les avoir soigneusement fouillés et pesés. Rien de caché dans aucun sac.

« Et les femmes... »

Ni Morgana fit une pause, profondément plongée dans ses réflexions, puis elle secoua lentement la tête.

— Elles sont épuisées, même si elles jurent leurs grands dieux qu'elles se sentent parfaitement bien, que c'est juste la rapidité des événements. Chio a relâché son petit dragon de feu, et elle pleure chaque fois qu'on la regarde.

Elle gloussa.

— Nev et moi, on s'est efforcés de les égayer, et il est une vraie mine d'anecdotes humoristiques sur la vie en société high-tech. Il est issu d'une famille coloniale, alors il les a admirablement rassurées. Vous auriez dû entendre son laïus sur la vie dans un monde « civilisé » et tous les avantages que ça comporte, ça les a un peu consolées un moment, puis elles se sont remises à pleurer.

Brusquement, elle se fit très professionnelle.

— Nous avons des harnais de sécurité supplémentaires pour tous, et des paillasses remplies d'une éponge végétale locale légère, amortissant bien les chocs. Je pense qu'on devrait attacher les femmes sur les couchettes des marines ; les jeunes et les trois frères pourront s'attacher sur les paillasses dans le carré, et les marines occuperont les sièges libres dans la cabine avec nous. On sera serrés, mais il faut faire avec ce qu'on a. Où est Kimmer ? demanda-t-elle. Je crois que l'un de nous devrait garder l'œil sur ses mouvements, ce soir.

Puis, contemplant le soleil qui se couchait dans une gloire de rouges et d'orange, elle ajouta :

— Dommage. C'est une planète si belle.

Le soir, on leur servit un dîner somptueux – sauf au marine de quart sur l' *Erica*. Kimmer encouragea les officiers et les trois marines à consommer autant qu'ils le pouvaient de ses bons vins, prétendant que c'était dommage de les laisser aux serpents de tunnel. Constatant que la Flotte répugnait à dépasser les bornes, il harcela les filles et les trois frères, leur conseillant de « boire, manger et rire ». Mettant son

propre conseil en pratique, il s'effondra avant la fin du repas.

— Il faudra qu'il ait dessoûlé demain matin avant...Benden consulta son digital, 9 h, ou il aura la nausée au décollage, et je n'ai pas envie de nettoyer derrière lui quand nous serons en apesanteur. Bonne nuit, et merci, Chio, pour ce repas somptueux.

Saraidh la remercia également, puis l'équipage de l'*Erica* alla se coucher.

Le lendemain, quand il se présenta avec les siens pour embarquer, Kimmer ne semblait pas se ressentir de sa cuite. Nev boucla leurs harnais, mais Benden fit lui-même la vérification finale. Toutes les femmes avaient les yeux rouges, et Chio était si nerveuse qu'il faillit demander à Ni Morgana de lui donner un sédatif.

A la seconde exacte calculée par le Lieutenant Zane, l'*Erica* se souleva au-dessus du plateau, et monta à la verticale dans le tonnerre de ses roquettes.

Un pêcheur de quart sur son chalutier, au large de la côte de Fort, vit la traînée de feu et la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle disparaisse. Il se demanda ce que c'était, puis il n'y pensa plus, car il avait très froid, et aurait bien voulu une bonne chope de klah si le cuistot l'avait déjà fait.

— La vitesse est trop basse ! cria Benden par-dessus le bruit des moteurs, s'efforçant de ne pas s'énerver. Elle n'avance pas !

Soudain, Benden réalisa que cette lenteur ne pouvait avoir qu'une seule cause.

— La navette est trop lourde ; nous avons trop de poids à bord, grommela-t-il.

Il regarda Nev sur sa droite, ceinturé dans le siège du copilote. Morgana était dans la rangée de derrière, à côté de Greene, tandis que les autres marines encaissaient stoïquement l'accélération de plusieurs « g », allongés sur des couches improvisées.

— Il faut accroître la poussée. Mais ça va prendre trop de carburant, bon Dieu !

Benden procéda aux ajustements nécessaires, jurant entre ses dents à cette folle dépense de carburant. La navette était maintenant trop loin pour qu'ils puissent retourner sur la planète, et s'ils y étaient retournés, ils n'avaient aucun moyen de contacter l' *Amherst* pour fixer un nouveau rendez-vous. Comment l' *Erica* pouvait-elle être si lourde, sapristi ?

— Nev, calculez ce que ça va nous coûter en carburant et l'importance du surpoids.

— A vos ordres, Lieutenant, dit Nev, activant lentement le clavier de son accoudoir d'une main alourdie par l'accélération.

Benden se força à tourner la tête pour lire les chiffres verts sur l'écran minuscule.

— Vingt et une minutes et cinq secondes de poussée, c'est ce qui aurait dû suffire, Lieutenant, répondit Nev d'une voix inquiète. On en est à vingt-neuf minutes vingt secondes, et nous ne nous sommes toujours pas arrachés à l'attraction de la planète. Et on a... euh... quatre cent quatre-vingt-quinze kilos cinquante-six de surpoids ! Apesanteur dans dix secondes !

Ces dix secondes leur parurent une éternité avant qu'ils se retrouvent en apesanteur. Benden jura devant la position inquiétante de la jauge de carburant. Toujours jurant, il modifia la trajectoire d'une courte poussée des jets de bâbord, tournant la navette vers le soleil. Il savait déjà qu'ils n'avaient plus assez de carburant pour effectuer le rendez-vous prévu avec l' *Amherst*. Et le croiseur, sur sa trajectoire hyperbolique autour de Rukbat, était dans l'ombre radio.

Il appela le système de Rukbat sur le moniteur de la console. Impossible d'utiliser l'attraction de la seconde planète pour se relancer. Mais... il eut une moue pensive. Il y avait des chances que ça marche avec la première, tas de cendres calcinées par sa proximité du primaire. Ils passeraient dangereusement près de Rukbat, et encore plus de la planète Numéro Un pour utiliser sa poussée gravitationnelle.

Ça économiserait le carburant, mais il faudrait quand même fixer un nouveau rendez-vous – s'il y avait possibilité qu'ils arrivent en même temps au même endroit que l'*Amherst* en un point plus proche de son orbite hyperbolique autour de Rukbat.

— Nev, calculez une trajectoire autour de la première planète. C'était la seule option qui lui restait.

— A vos ordres, Lieutenant, dit Nev, d'un ton soulagé.

Puis, d'une voix tendue, Benden ajouta :

— Greene, amenez-moi Kimmer. Les autres ne bougent pas.

Détachant son harnais, il flotta doucement hors de son siège, se demandant comment Kimmer avait pu embarquer clandestinement quatre cent quatre-vingt-quinze kilos de marchandises, quelles qu'elles fussent. Et quand ? D'autant plus que Benden ne l'avait pas quitté d'une semelle, ces trois derniers jours.

— Lieutenant, dit Nev d'un ton d'excuse, nous ne pouvons pas orbiter autour de la première planète – pas avec le poids que nous avons à bord.

— Oh, mais on sera plus légers dans peu, Nev, répliqua Benden avec un sourire entendu. Plus légers de quatre cent quatre-vingt-quinze kilos. Calculez la trajectoire avec ce poids en moins.

— Ce que je n'arrive pas à comprendre, dit Ni Morgana d'une voix blanche, c'est ce qu'ils ont pu embarquer en contrebande. Et

comment ?

— Et vos migraines, Saraidh ? dit Benden, bouillant de colère en songeant à la duplicité de Kimmer. Et ces petits sommes que personne d'autre n'a eu le courage de m'avouer ?

— Mais qu'est-ce qu'ils pouvaient faire en dix ou vingt minutes, Ross ? demanda Ni Morgana. Nev et moi, on a fouillé partout à la recherche de chargements clandestins.

Sans répondre, Benden se passa la main sur le visage, frustré.

— Oh, je ne vous reproche rien, Saraidh. Kimmer a été plus malin que moi, c'est tout. Je croyais que l'éloigner de Honshu supprimerait le problème.

Il éleva la voix.

— Vartry, Scag et Hemlet, vous allez fouiller à fond les endroits les plus improbables : les silos à missiles, les toilettes, l'intérieur de la coupe, le sas. Il faut absolument trouver ce qu'ils ont embarqué et s'en débarrasser.

Il se tourna vers Nev.

— Essayez de contacter *l'Amherst*. Je crois que c'est trop tôt, mais on peut toujours tenter la chance.

Kimmer entra alors dans la cabine, souriant de l'air furieux des trois marines qu'il croisa.

— Kimmer, qu'est-ce que vous avez embarqué, et où est-ce ? Nous avons moins d'une heure pour rectifier notre trajectoire et, grâce à vous, nous avons perdu beaucoup de carburant au décollage.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, Lieutenant, dit Kimmer, le regardant droit dans les yeux. Vous ne m'avez pas quitté pendant trois jours. Comment aurais-je pu embarquer quoi que ce soit ?

— Assez de baratin, mon vieux. C'est aussi votre vie qui est en jeu.

— Je suis flatté que vous m'ayez demandé mon avis, Lieutenant, mais je suis certain que vous savez mieux que moi quels équipements vous pouvez jeter par-dessus bord pour délester la navette.

Benden finit par lui faire baisser les yeux, surpris de la malveillance de son regard.

— Vous savez exactement de quel poids je parle, poids embarqué à Honshu. Si vous ne me dites pas ce que c'est, Kimmer, vous serez le premier à alléger l'appareil.

Soudain, ils entendirent des pleurs hystériques venant de l'arrière, et Vartry se propulsa dans la cabine.

— Lieutenant, elles ont commencé à chialer dès que j'ai dit qu'on fouillait pour trouver le surpoids. Elles savent quelque chose.

Se tenant à la paroi de la coursive, Benden gagna lentement le quartier des marines, les pleurs se transformant en ululations animales

qui lui donnèrent la chair de poule.

— Silence ! rugit Benden, sans résultat, sauf que Chio hurla encore plus fort.

Les autres étaient un peu moins bruyantes, mais tout aussi affolées, terrifiées, et bien trop hystériques pour répondre à ses demandes d'explications.

Ni Morgana arriva avec la trousse médicale, et fit à Chio une piqûre sédatrice qui la calma un peu, mais sans lui desserrer les dents.

— Elles ne vous diront pas ce qu'elles ont fait, dit Shensu, entrant comme un boulet de canon.

Se frictionnant distraitement le bras qu'il s'était cogné en s'arrêtant, il baissa les yeux sur Chio.

— Kimmer l'a toujours dominée, et les autres aussi. Si vous voulez qu'elles parlent, il faut que Kimmer leur en donne l'ordre, dit Shensu d'une voix haineuse.

— Je crois que Kimmer le donnera, ou il fera un très long plongeon dans l'espace, dit Benden, croisant Shensu pour sortir.

Pas le temps de jouer au plus fin ou de bluffer, avec l'*Erica* qui fonçait vers la première planète. Il fallait effectuer bientôt la correction de trajectoire – et sans surcharge, ou ils étaient perdus. Il saurait la vérité, même s'il fallait pour ça larguer Kimmer et les femmes une par une jusqu'à ce qu'elles lui disent ce qu'il devait savoir.

— Lieutenant ! tonitrua Greene d'un ton pressant.

Benden retourna aussi vite qu'il le put dans la cabine, où Greene fouillait Kimmer à fond.

— Lieutenant, il a du métal sur lui. Je l'ai senti en le tâtant.

Il ouvrit la combinaison de vol, révélant un gilet – composé de plaques d'or !

— Merde !

— Vous trouvez ? remarqua Kimmer, avec un sourire suffisant.

— Mettez-le à poil ! ordonna Benden.

Kimmer n'avait pas seulement un gilet en or, mais aussi une ceinture en or, et un caleçon pourvu de poches remplies d'or. Continuant sa fouille, Greene trouva d'autres plaques d'or, plus petites, dans les semelles et les talons de ses bottes.

— Saraidh, rugit Benden. Fouillez les femmes. Greene, fouillez les gosses, mais sans brutalité, compris ? Shensu, Kimo et Jiro, amenez-vous, et au trot !

Les trois hommes n'avaient rien sur eux, ce qui réconforta un peu Benden.

Un cri de Ni Morgana confirma les soupçons de Benden sur les femmes. Elle dut se faire aider à Vartry pour lui apporter les plaques d'or découvertes sur elles. Et Kimmer conserva son sourire amusé

pendant toute l'opération.

— J'estime qu'il y a dix à quinze kilos d'or par femme, et cinq par enfant, dit Saraidh, contemplant le tas d'or.

Benden branla du chef.

— Quarante-cinq kilos, c'est une goutte d'eau dans la mer ! Rien à voir avec quatre cent quatre-vingt-quinze kilos cinquante-six !

Il se tourna vers Kimmer, qui, nu comme un ver, lui adressa un sourire innocent.

— Kimmer, le temps presse. Où est le reste ? A moins que vous n'ayez envie de devenir partie intégrante de Rukbat ?

— Vous ne me faites pas peur, Lieutenant Benden, dit Kimmer, les yeux brillants d'une haine virulente. Cette navette n'est pas en danger. Votre croiseur viendra à votre secours.

Benden le fixa, éberlué.

— Le croiseur se trouve derrière Rukbat, dans l'ombre radio. Nous ne pouvons pas fixer un rendez-vous différent. A moins d'alléger la navette, nous ne pouvons pas effectuer la correction de trajectoire indispensable pour sauver notre peau !

Prenant Kimmer par le bras, Benden le traîna jusqu'à la console et lui montra le diagramme sur l'écran, et le petit point qu'était *l'Erica* se dirigeant sereinement vers sa première destination, maintenant non viable.

— Nous n'avons plus assez de carburant pour le rendez-vous prévu.

Il tapa la séquence, pour lui montrer le plan de vol originel. Puis, du doigt, Benden suivit la trajectoire inexorable que suivait maintenant *l'Erica*.

— Dites-nous ce que vous avez caché, et où, Kimmer !

Kimmer se contenta de ricaner, et Benden se retint pour ne pas lui faire rentrer son ricanement dans la gorge d'un coup de poing.

— Très bien, vous l'aurez voulu, Kimmer. Sergent, ramassez la camelote et suivez-nous.

Benden poussa le colon tout nu dans la coursive, jusque devant le sas. Il ouvrit la porte intérieure et le poussa dedans, fit signe à Greene d'y jeter les plaques d'or, puis referma.

— Je ne plaisante pas, Kimmer. Ou bien vous me dites ce que vous avez embarqué, ou bien on vous largue.

Kimmer se retourna, croisant les bras avec mépris, vieillard décharné vêtu de sa seule arrogance.

— Vous avez plus de carburant qu'il n'en faut, Benden. Chio a vérifié la jauge. Les réservoirs de *l'Erica* étaient pleins au décollage. Comme il vous en avait fallu au moins un tiers pour la descente, je suis maintenant certain, ce dont je me suis toujours douté, que Shensu savait où Kenjo avait caché le fruit de ses rapines, dit-il, portant les

yeux sur Shensu qui les avait suivis.

Kimmer se redressa.

— Non, Lieutenant, votre coup de bluff ne m'impressionne pas.

— Ce n'est pas du bluff, Kimmer, et si vous aviez l'expérience de l'espace, vous sentiriez qu'on se traîne. La navette est lourde, beaucoup trop lourde. On a brûlé trop de carburant au décollage. Ce tas d'or ne suffit pas à faire la différence. Bon Dieu, Kimmer, votre vie est en jeu comme la nôtre.

— Alors, j'aurai entraîné un Benden dans la mort avec moi, gronda-t-il, le visage convulsé de haine.

— Mais Chio, et vos filles et vos petits-enfants...

— Ils ne valent pas la peine que je me suis donnée pour eux, répliqua Kimmer avec arrogance. Je suis obligé de partager ma richesse avec eux, mais je ne la partagerai pas avec vous.

— Partager ?

Benden le regarda sans bien comprendre.

— Vous croyez que je vous fais chanter ? dit-il enfin. Pour avoir ma part de votre magot ?

Le ton écœuré ébranla un instant le vieillard, mais Benden ne le remarqua même pas.

— Dans *mon* monde, il y a beaucoup de gens qui ne sont pas motivés par la cupidité.

Il montra d'un geste méprisant les plaques d'or aux pieds de Kimmer.

— Tout ça ne vaut pas le risque que vous nous faites courir. Qu'avez-vous caché sur l'Erica, et où ?

A cet instant, Ni Morgana lui fit signe. Il s'écarta du sas avec soulagement. Sa main s'arrêta brièvement sur le bouton d'évacuation. Kimmer pouvait rester où il était, séparé du vide par un mince vitrage, et réfléchir à sa situation.

— En cherchant des tranquillisants, dit Saraidh à voix basse, je suis tombée par hasard sur de la scopolamine. C'est un anesthésique, mais, avec un dosage approprié, c'est un peu comme le sérum de vérité. Et Chio a craché le morceau. Ce sont des feuilles de platine et de germanium, qu'elles ont fourré partout chaque fois qu'elles avaient une bonne raison de monter à bord, et quand elles nous ont drogués pendant nos quarts. C'est pour ça qu'on avait tous la migraine.

Benden en resta pantois.

— Du platine ? Du germanium ? répéta-t-il tout haut pour que tout le monde entende.

— Kimmer était ingénieur des mines. Il a découvert des minerais et on a tous dû mettre la main à la pâte, dit Shensu en s'approchant. Je me demandais, aussi, pourquoi l'atelier sentait le métal chauffé. Il a dû ordonner aux filles de fondre et de laminier les

lingots. Pas étonnant qu'elles aient eu l'air aussi crevé. Je n'ai jamais pensé à regarder les métaux, parce qu'ils étaient trop lourds pour qu'on puisse les embarquer.

— Où est-ce ? demanda Benden, embrassant la courbure du regard, accablé à l'idée de tous les endroits où de minces feuilles de métal pouvaient être dissimulées. Il faut fouiller la navette de fond en comble ! Sergent, commencez par l'arrière avec vos marines. Shensu, fouillez les placards avec vos frères.

— Il en savait un rayon sur l'intérieur des navettes, remarqua Nev, presque admiratif, quand les marines découvrirent que les silos à missiles étaient bourrés de plaques métalliques, qui furent immédiatement larguées dans l'espace.

— Et dire qu'elle a fait ça sous mon nez, Lieutenant, dit Vartry devant l'armoire à pharmacie entièrement tapissée de fines feuilles de platine. Je la regardais, et elle me disait qu'elle voulait être sûre que les médicaments ne risquaient rien, et pendant ce temps, elle collait partout ses saloperies.

Les placards dans lesquels ils avaient mis les sacs de vingt-trois kilos cinq étaient eux aussi tapissés de métal.

— Vous savez, remarqua Ni Morgana, décollant une mince feuille sous la couchette de Benden, prises individuellement, elles ne sont pas lourdes, mais elles en ont recouvert pratiquement tout l'intérieur de la navette. Très ingénieux !

Il y en avait partout, et ils n'arrêtaient pas d'en découvrir de nouvelles qu'ils empilaient devant le sas.

Nev, se rappelant qu'il avait fait visiter la cabine à Espérance et Charité pour les distraire, trouva du métal collé aux couchettes de décollage, à l'intérieur du tableau de bord, et au bas des parois. L'inspection d'un hublot révéla que sa monture était plaquée platine, après quoi Nev et Scag les visitèrent tous.

Quand la pile de métaux devant le sas arriva à hauteur de la fenêtre, Benden réalisa brusquement que le sas était vide.

— Kimmer ? Où est Kimmer ? cria-t-il. Qui l'a fait sortir ? Où est-il ?

Mais Kimmer resta introuvable. Faisant signe aux marines de le suivre, il se rendit dans la cambuse, où les trois frères continuaient les recherches.

— Lequel d'entre vous a enfoncé le bouton d'évacuation ? demanda Benden, bouillant d'une colère impuissante.

— Enfoncé ? fit Shensu, avec un air surpris qui parut sincère à Benden.

Mais il ne vit aucun regret sur son visage ni sur ceux de ses frères.

— Je ne peux guère vous le reprocher, Shensu, mais c'est quand

même un meurtre. Ce n'est pas les occasions qui vous ont manqué pendant les fouilles.

— Nous aussi nous avons fouillé, dit Shensu avec dignité. Nous étions aussi occupés que vous, pour tenter de sauver nos vies.

— Peut-être qu'il s'est suicidé, dit doucement Jiro, plutôt que d'admettre l'échec de son idée géniale.

— C'est une possibilité, dit calmement Ni Morgana, mais Benden savait qu'elle n'était pas plus dupe que lui.

— Nous approfondirons la question quand nous aurons le temps, leur promit Ross Benden, foudroyant tour à tour les trois frères. Je ne me ferai pas le complice d'un meurtre, ajouta-t-il, quoique, en cet instant, il en eût volontiers commis quelques-uns lui-même.

Retournant au sas, il trouva Nev qui s'affairait sur la porte avec un ciseau à bois, et qui poussa un cri de triomphe en décollant une mince feuille de platine.

— Je suis sûr que le Capitaine Fargoe aimerait bien avoir une navette entièrement plaquée platine...

Sa voix mourut devant l'air furieux de Benden. Il déglutit avec effort.

— Ça doit bien faire vingt kilos de plus, dit-il, en se remettant au travail.

Benden fit signe à deux marines de venir aider Nev à entasser feuilles, plaques, losanges et rouleaux dans le sas.

— Étonnant ! dit Ni Morgana, secouant la tête avec lassitude. Ça devrait compléter les quatre cent quatre-vingt-quinze kilos cinquante-six.

Sortant du sas, elle fit un signe à Benden qui était aux contrôles. Avec un sentiment d'intense soulagement, il enfonça le bouton d'évacuation et vit le métal glisser lentement dans l'espace, formant une traînée étincelante dans le sillage de *l'Erica*, encore visible quand la porte se referma.

— J'ai presque envie d'y ajouter leur allocation-bagages individuelle, commença Benden, plus furieux et vindicatif qu'il n'aurait jamais pensé pouvoir l'être. Ce qui nous allégerait encore d'une centaine de kilos.

— Plus que ça, dit Nev, pratique, puis regardant le lieutenant, bouche bée, il ajouta : Ah, vous parlez seulement des femmes ?

— Non, soupira Ni Morgana. Elles ont assez souffert avec Kimmer. Inutile de les punir davantage.

— Si on n'avait pas eu le carburant supplémentaire, on n'aurait pas pu décoller, remarqua soudain Nev.

— Si on n'avait pas eu le carburant supplémentaire, on n'aurait pas eu ces ennuis avec Kimmer, dit Ni Morgana, sardonique.

— Il aurait tenté autre chose, dit Benden. Voilà des années qu'il

préparait ce sauvetage. Les vestes et les pantalons truffés de poches, ils ne les ont pas fabriqués en une nuit. Pas avec tout ce que les femmes avaient à faire.

— C'est possible, dit pensivement Ni Morgana. C'était une vieille canaille. Dès le début, il a parié sur notre compassion. Et il devait savoir qu'on vérifierait leur poids personnel.

— Vous croyez qu'il nous a trompés aussi sur l'existence d'autres survivants ? demanda anxieusement Nev.

Cette idée rongait Benden depuis qu'il avait réalisé la duplicité de Kimmer. Et pourtant... il n'y avait pas trace d'autres survivants dans l'hémisphère Sud. Et leurs instruments n'avaient pas enregistré des signes de présence humaine pendant le survol de l'hémisphère Nord. Et puis, il y avait le témoignage de Shensu, qui, lui, n'avait aucune raison de mentir. Benden secoua la tête avec lassitude, puis consulta une fois de plus la pendule. Cette fouille avait exigé plus de temps qu'il ne l'avait réalisé.

— Haut les cœurs, dit-il, se levant avec autant d'énergie qu'il put en rassembler. Nev, essayez de nouveau de contacter l' *Amherst*.

Il savait d'avance que l' *Amherst* ne pouvait pas les recevoir. Il savait aussi qu'il fallait modifier la trajectoire *immédiatement*, avant de trop s'éloigner de leur route. Il n'avait pas d'autre option. Il calcula la poussée nécessaire pour mettre l' *Erica* sur une autre trajectoire. On verrait plus tard comment contacter l' *Amherst*. Une poussée de trois secondes à un « g » ferait l'affaire. Ça ne brûlerait pas beaucoup de carburant. Et il remercia mentalement le ciel.

— Nev, Greene, Vartry, allez vous occuper de nos passagers. On va modifier le cap dans deux minutes quarante-cinq secondes.

Il se sentit mieux après. La navette avait retrouvé sa souplesse de réaction. Comme le pur-sang qu'elle était, elle avait pris avec aisance son nouveau cap. Et il avait fait quelque chose de positif pour les sortir de cette situation périlleuse.

— Maintenant, vérifions que nous avons bien enlevé tout ce que Kimmer avait collé à bord, dit-il, débouclant son harnais.

Il allait aussi tâcher de sélectionner le matériel qu'ils pourraient larguer au besoin. Mais ils avaient un long voyage devant eux, dans un confort rudimentaire.

— Je vais d'abord m'occuper des femmes, dit Ni Morgana, se levant de sa couchette et se tenant à la rampe pour avancer dans la coursive. Et chercher quelque chose à manger. Le petit déjeuner est loin.

C'était vrai, réalisa Benden, mais quand il était stressé, il ne sentait jamais la faim. Il la sentait maintenant.

— Bonne idée, dit-il, lui adressant un sourire raisonnablement réconfortant.

Les femmes étaient encore bouleversées par toutes ces émotions, et elles l'aidèrent à la cuisine sans sortir de leur apathie. Chio versait des larmes silencieuses, ignorant ce que Foi s'efforçait de lui faire avaler. Elle semblait si dépressive que Saraidh en parla à Benden.

— Elle ne survivra pas au voyage dans cet état, Ross, dit Saraidh. Elle est profondément perturbée, et à mon avis, pas seulement par la disparition de Kimmer.

— C'est peut-être juste parce qu'elle était très dépendante de lui. Vous avez entendu ce qu'a dit Shensu.

— Si c'est ça, il faudrait en parler. De toute façon, on ne pourra pas éviter de discuter de la disparition de Kimmer.

— Je le sais, et je n'en ai pas l'intention. Sa disparition, dit-il, insistant sur l'euphémisme, est accidentelle. J'aurais préféré le conserver vivant pour qu'il puisse être jugé pour sa tentative de sabotage de *l'Erica*, répondit-il sombrement. Ce que je voudrais bien savoir, c'est comment il a obtenu de ces femmes qu'elles nous sabotent. Elles devaient savoir d'après nos conversations qu'un surpoids handicaperait sérieusement la navette.

Shensu qui était arrivé pendant cette dernière phrase hocha la tête.

— Vous devez expliquer à mes sœurs que les gemmes suffiront à les faire vivre, dit-il. Qu'elles ne seront pas confisquées par la Flotte pour payer notre sauvetage.

— Quoi ? s'exclama Ni Morgana. Où ont-elles été chercher cette idée ?

Levant la main, elle ajouta :

— Non, je sais. Kimmer. Mais quel ver lui rongea le cerveau ?

— Le ver de la cupidité, dit Shensu. Venez les rassurer. Elles sont terrifiées. Elles n'ont coopéré avec lui pour les métaux précieux que parce qu'il leur avait dit que ce serait leur seule richesse.

— Et comment Kimmer avait-il l'intention de récupérer toute cette fortune collée dans l' *Erica* ? demanda Benden, sachant que, dans sa frustration, il criait, mais incapable de se maîtriser. Il avait l'esprit dérangé !

— C'est probable, dit Shensu, haussant les épaules. Pendant des décennies, il s'est raccroché à l'espoir qu'on répondrait à son S.O.S. Sinon, tout ce qu'il avait accumulé – gemmes, métaux précieux – ne servait à rien.

Ils étaient arrivés au quartier des marines, et entendirent les pleurs assourdis de Chio.

— Emmenez les enfants, Nev, dit Benden à voix basse, et amusez-les. Shensu, demandez à vos sœurs de nous rejoindre ici, et, pour l'amour du ciel, dites-leur que nous ne leur voulons aucun mal.

Ils mirent des heures à rassurer les quatre femmes, Benden

faisant valoir des arguments de bon sens.

— Je vous assure que la Flotte a un règlement spécial concernant les naufragés, dit-il, sincèrement inquiet devant l'effondrement de Chio. Et vous êtes des naufragés retrouvés par hasard. Ce serait tout différent si l'Autorité Coloniale avait organisé une expédition spéciale pour vous rechercher – dans ce cas, les frais seraient astronomiques. Mais l' *Amherst* se trouvait dans les parages et a aperçu par hasard le fanal orange...

— Et parce que je fais des recherches sur le nuage d'Oort, renchérit Ni Morgana, le Capitaine Fargoe a ordonné de lancer une navette pour enquêter. Ce qui, comme elle vous le dira elle-même, vous exonère de tous frais.

Chio marmonna quelque chose.

— Vous voulez bien répéter ? demanda doucement Ni Morgana avec un sourire rassurant.

— Kimmer a dit qu'on serait des pauvres.

— Avec des diamants noirs ? Les plus rares de tous ? dit Ni Morgana, d'un ton si incrédule que Benden en fut surpris. Et vous en avez des kilos à vous tous. Et ces médicaments, Foi, ajouta-t-elle, se tournant vers la seule qui l'écoutait avec attention. Surtout cette pommade analgésique. Rien que les droits que vous toucherez dessus vous permettront d'acheter une demeure somptueuse dans n'importe quelle ville de la Fédération. Si vous choisissez de vivre dans une ville.

— La pommade ? répéta Foi, stupéfaite. Mais elle est très commune...

— Sur Pern, peut-être. Mais j'ai un diplôme en pharmacologie extraplanétaire, et je n'ai jamais rien trouvé de si efficace, l'assura Ni Morgana. Heureusement que vous avez emporté des semences ; parce que je ne crois pas qu'on puisse synthétiser le principe actif.

— On devait cueillir les feuilles et les faire bouillir pendant des heures, dit Espérance d'un ton dubitatif. C'était vraiment désagréable, parce que ça sentait très mauvais, mais il nous forçait à en faire tous les ans.

— Et la pommade calmante peut nous rendre riches ? dit Charité, pas du tout convaincue.

— Je n'ai aucune raison de vous mentir, dit Ni Morgana avec une telle dignité que la jeune fille en rougit.

— Mais Kimmer est mort, sanglota Chio d'une voix étranglée, les épaules secouées de sanglots.

— Il est mort de cupidité, dit Kimo d'un ton implacable. Et nous sommes vivants, Chio. Nous pouvons repartir de zéro et faire ce dont nous avons envie.

— Ce serait bien, dit Foi avec nostalgie.

— Nous ne serons plus les esclaves de Kimmer, reprit Kimo.

— Nous serions tous morts, sans Kimmer, après la mort de maman, rétorqua Chio, maîtrisant ses larmes, et défendant jusqu'au bout l'homme qui l'avait dominée si longtemps.

— Morte parce qu'elle avait fait trop de fausses couches, dit Kimo. Tu l'oublies. Et tu oublies aussi que tu étais enceinte deux mois après tes premières règles. Tu as oublié comme tu pleurais. Pas moi.

Chio fixa son frère, le visage ravagé de douleur. Puis elle se tourna vers Ni Morgana et Benden, les yeux étrécis.

— Et vous parlerez de la mort de Kimmer à votre capitaine ?

— Naturellement, nous devons mentionner ce regrettable incident dans notre rapport, dit Benden.

— Et dire qui l'a tué ? lança-t-elle.

— Nous ne savons pas qui l'a tué, ou s'il a ouvert le sas lui-même.

Chio en resta stupéfaite, comme si cette possibilité ne lui était jamais venue à l'idée. Elle tira Kimo par la manche.

— C'est possible ?

Kimo haussa les épaules.

— Il s'était mis à croire à ses propres mensonges, Chio. Une fois les métaux précieux découverts, il devait se considérer comme pauvre. Au moins, il a été assez honorable pour se suicider.

— Oui, honorable, murmura Chio, presque inaudible. Je suis fatiguée. Je vais dormir.

Elle se tourna vers le mur.

Kimo lança un regard triomphant aux deux officiers. Foi étendit une couverture sur elle, et leur fit signe de sortir.

Au cours des jours suivants, passagers et équipage s'installèrent dans des rapports amicaux et confiants. Les jeunes passaient des heures devant l'écran trois-D, visionnant toutes les cassettes de la bibliothèque. Saraidh, à force de cajoleries, persuada Chio et les trois sœurs d'en regarder quelques-unes, pour s'initier aux merveilles de la civilisation moderne de haute technologie.

— Je ne peux pas dire si elles sont rassurées ou anesthésiées par la terreur, dit Ni Morgana à Benden, de quart de pilotage.

Ils n'avaient toujours pas contacté l' *Amherst*, mais il n'y avait pas lieu de s'en inquiéter – pour le moment.

— Combien de fois avez-vous calculé ces équations, Ross ? demanda-t-elle, remarquant ce qu'il y avait sur son bloc.

— Assez souvent pour savoir qu'il n'y a pas d'erreur *mathématique*, dit-il avec un sourire ironique. *Il ne faudra pas rater notre chance, car elle ne se présentera qu'une seule fois.*

— Je ne me fais pas de souci là-dessus, dit-elle, haussant les épaules en souriant. Bon, dégagez. C'est mon quart. Et elle le poussa hors de la cabine.

— Lieutenant, résonna la voix excitée de Nev dans la coursive, l'après-midi suivant. J'ai contacté *l'Amherst* !

Tout le monde acclama, tandis que Ross se propulsait dans la cabine.

— Ça n'est ni très fort ni très clair, Lieutenant, mais le contact est indiscutable, dit Nev avec un grand sourire.

Ross, soulagé, lui rendit son sourire et enfonça le bouton réception sur son accoudoir.

— Ross Benden au rapport, Capitaine. Nous devons fixer un nouveau rendez-vous.

Fargoe lui répondit, et, bien que la transmission fût hachée, il n'avait pas besoin de recevoir toutes ses paroles pour savoir ce qu'elle disait.

— Capitaine, nous avons dû abandonner notre trajectoire originelle. A l'heure actuelle, nous nous dirigeons vers la première planète pour profiter de la poussée gravitationnelle.

— Vous avez envie d'attraper un coup de soleil, Benden ?

— Non, Capitaine, mais il ne nous reste que deux virgule trois KP de Delta V.

— Pourquoi êtes-vous si juste ?

— Par raison humanitaire, nous nous sommes sentis contraints de sauver les dix seuls survivants de l'expédition.

— Dix ?

Il y eut un silence qui n'avait rien à voir avec les parasites.

— Je serais très intéressée par votre rapport, Benden. Enfin, si vos sentiments humanitaires vous permettent de nous rejoindre. Quel poids supplémentaire transportez-vous ?

Nev tendit son bloc et Benden lut le chiffre.

— Hum. A première vue, je ne crois pas que nos orbites puissent se couper. Vous n'avez pas cinq KP ?

— Non, Capitaine.

— Parfait. Restez en ligne pendant que nous recalculons votre trajectoire et le point de rendez-vous.

Benden s'efforça de ne pas regarder Nev et Ni Morgana, qui l'avaient rejoint devant le tableau de bord. Il s'efforça de ne pas avoir l'air trop nerveux, mais différentes parties de son corps tressautaient toutes seules, chose inusitée en gravité normale, et diablement désagréable en apesanteur. Il se cramponna au bord de sa console aussi discrètement que possible pour ne pas être éjecté de son siège par ces soubresauts intempestifs.

— *Erica* ? Ici le Capitaine Fargoe. Qu'est-ce que vous pouvez larguer ?

— Combien faut-il larguer ?

Benden pensa à la fortune qu'ils avaient déjà jetée dans l'espace.

— Quarante-neuf kilos zéro cinq. Vous allez remettre les gaz à dix « g » pendant une seconde virgule trois autour de la première planète, commençant à quatre-vingt-onze degrés d'ascension droite. Cela vous donnera les bonnes trajectoire, vitesse et direction, et, nous l'espérons ardemment, vous amènera à temps au nouveau rendez-vous possible. Bonne chance, Lieutenant.

Et, à son tour, il allait en avoir besoin.

Dix « g », ça ne lui disait rien, même pendant 1,3 seconde. Ils allaient tous perdre connaissance. Ce serait dur pour les gosses. Mais ce serait encore plus dur d'être calcinés.

— Vous avez entendu le capitaine, dit-il, se tournant d'abord vers Saraidh, puis vers Nev. Allons-y.

— Qu'est-ce qu'on largue, Lieutenant ? demanda Nev.

— Pratiquement tout ce qui n'est pas soudé au sol, répondit Saraidh. Et encore, il faudra peut-être dessouder. Je commence par la cambuse.

Ils parvinrent quand même à trouver quarante-neuf kilos à larguer parmi des matériels facilement remplaçables par les magasins de l' *Amherst* – batteries de réserve, bouteilles à oxygène qui constituèrent une grande partie du poids, la table du mess, et toutes les fusées de détresse sauf une.

— Si le Capitaine Fargoe décide que vous n'avez pas fait preuve de négligence, dit Saraidh, pince-sans-rire, regardant avec lui les articles glisser du sas dans le vide, vous n'aurez pas à les rembourser.

— Quoi ?

Puis il vit qu'elle le taquinait et sourit.

— J'ai assez de comptes à rendre sur cette expédition, merci, sans avoir encore à payer pour !

Il ne cessait de penser à la disparition de Kimmer, se demandant comment il aurait pu l'empêcher.

— Allons, allons, Ross, dit Saraidh, le menaçant de l'index. Ils étaient seuls dans la course.

— N'allez pas vous reprocher la mort de Kimmer. J'adhère totalement à la théorie du suicide. Folie temporaire due à l'échec de son plan. Et il était capable de se suicider juste pour nous compromettre.

— Je ne suis pas sûr que le Capitaine Fargoe se laissera convaincre par cette dernière raison.

— Ah, mais c'est qu'elle n'a pas connu Kimmer, alors que moi, si.

Saraidh leva le pouce d'un air encourageant.

La minute de vérité survint deux longues semaines plus tard. A

l'approche de Rukbat, la température s'éleva à la limite du supportable. Benden transpirait à profusion en observant l'approche menaçante qu'était le tas de cendres noir constituant la première planète. La pauvre n'avait eu aucune chance de survivre. Benden, lui, en avait bien l'intention.

— Mise à feu dans soixante secondes, annonça-t-il à l'interphone.

Il n'avait pas prévenu ses passagers de la rigueur de l'accélération. Ils allaient tous perdre connaissance. Si quelque chose ne marchait pas, ils ne le sauraient jamais. Et il n'aurait plus à endurer les soupçons de Chio ou les reproches éplorés des trois sœurs. Il avait déjà effectué des manœuvres semblables, dans la réalité et en simulation. Il fallait simplement minuter la mise à feu pour l'instant où l'ascension droite de quatre-vingt-onze degrés paraîtrait sur l'écran. Mais l'idée de perdre connaissance, de ne plus contrôler la situation pendant quelques minutes ou secondes, lui faisait horreur.

— Neuf, huit, sept, psalmodiait Nev, les yeux brillants.

C'était la première fois qu'il participait à ce genre de manœuvre.

— Cinq, quatre, trois, deux... un !

Benden enfonça le bouton « Mise à Feu », et *l'Erica* bondit de l'avant. Brutalement plaqué dans les rembourrages de son fauteuil, il sut que la manœuvre avait réussi, et s'abandonna aux forces de l'accélération qu'il venait de déchaîner.

Benden reprit connaissance dans le silence bienheureux de l'espace et le soulagement de l'apesanteur. Son premier regard fut pour la jauge de carburant. Il leur restait zéro quatre-vingt-dix-huit KP. Ça devrait suffire – pourvu que les corrections de trajectoire soient précises. Il aurait encore besoin d'une mise à feu quand ils couperaient la trajectoire de l'*Amherst* puis feraient demi-tour pour le rejoindre.

— Compliments, Lieutenant, dit Ni Morgana avec entrain, en débouclant son harnais. On semble bien partis, maintenant. Et je crois que la cuisinière nous a fait quelque chose de spécial pour le déjeuner.

Benden la regarda, battant des paupières. Elle eut un grand sourire.

— La même chose qu'hier.

Benden ne fut pas le seul à gémir. Ils avaient embarqué des provisions à Honshu, mais les produits frais avaient disparu depuis longtemps, et ils n'avaient plus que les rations d'urgence – nourrissantes mais insipides. Et c'était tout ce qui leur restait pour les deux dernières semaines. Quand il aurait retrouvé l'*Amherst*, Benden commanderait un repas somptueux à la cambuse bien approvisionnée de l'astronef. *Quand* – et il sourit à part lui. C'était penser positivement.

Quand les capteurs de l'*Erica* enregistrèrent la traînée de radiation ionique du croiseur, Benden se trouvait dans la cabine de commandement, en train d'enseigner à Alun et Pat les rudiments de la navigation spatiale. Les deux garçons étaient très intelligents et si impatients de se préparer à leur nouvelle vie que c'était un plaisir de les instruire.

— Retournez à vos couchettes, les enfants. On a une autre mise à feu.

— Comme la dernière ? demanda plaintivement Alun.

— Non, petit. Pas comme la dernière. Juste une toute petite poussée sur le bouton.

Rassurés, ils sortirent, croisant Saraidh et Nev à la porte.

— Une petite poussée qui brûlera tout le carburant qui nous reste, murmura Saraidh en s'asseyant dans son fauteuil.

Elle se pencha vers le hublot, scrutant les ténèbres de l'espace.

— Vous ne verrez rien pour le moment, dit Nev.

— Je sais, répondit-elle en haussant les épaules. Je regarde, c'est tout.

— Mais l'*Amherst* est là.

— Et il n'est pas passé depuis longtemps, à en juger par l'intensité des radiations, dit Benden.

Il ouvrit l'intercom.

— Maintenant, écoutez-moi bien. Courte mise à feu, pas comme la dernière, juste pour virer de bord et rejoindre l'*Amherst*.

Il ajouta en aparté pour Saraidh :

— J'ai l'impression d'être aux commandes d'un vaisseau touristique.

— Vous y feriez merveille, répondit-elle, pince-sans-rire. Surtout si vous êtes forcé de changer votre branche d'activité.

— Ma quoi ?

Benden ne savait jamais quand l'humour capricieux de Saraidh allait sévir.

— Du courage, Ross. On est presque arrivés.

— Correction de trajectoire dans quinze minutes.

Il fit signe à Nev de surveiller le digital, pendant qu'il contactait l'*Amherst*.

— *Erica* à *Amherst*. Vous me recevez ?

— Cinq sur cinq, dit la voix du Capitaine Fargoe. Prêt à nous rejoindre, Lieutenant ?

— C'est mon objectif, Capitaine. Espérons que vous viserez aussi bien que d'habitude. Terminé.

— Vous surveillez le compte à rebours, Nev ?

— Oui, Lieutenant. Encore dix minutes quatorze secondes avant la mise à feu.

Pourquoi le temps était-il si élastique ? se demanda Benden, ces dix minutes semblant durer une éternité. A moins une minute, il fléchit les doigts et remua les épaules pour se détendre les muscles du cou. A zéro, il enfonça le bouton utilisant les zéro virgule quatre-vingt-dix-huit KP qui leur restaient pour incliner sur tribord. Il sentit l' *Erica* réagir. Puis, tout à coup, les moteurs se turent, tout le carburant épuisé.

La correction de trajectoire était-elle terminée ? Ou les moteurs s'étaient-ils arrêtés trop tôt ? Sa marge de manœuvre était si faible ! La réponse, ce serait maintenant la vision réconfortante de la masse de l' *Amherst*. Si la manœuvre avait été terminée avant l'épuisement du carburant.

Comme les deux autres officiers à ses côtés, Benden se pencha, scrutant l'immensité de l'espace devant lui.

— J'ai un contact radar, Lieutenant, dit Nev, d'un ton indéniablement soulagé. Ce ne peut être que l' *Amherst*. Je crois qu'on va réussir.

— Tout ce qu'il nous faut, c'est nous approcher assez près pour qu'ils nous jettent une ligne magnétique, grommela Benden.

Nev poussa un « hurra ».

— Le voilà !

Il tendit le bras. Benden cligna des yeux, pour être sûr que c'étaient bien les feux de position de l' *Amherst* qu'il voyait. Il faillit ajouter un « hurra » de soulagement et de triomphe à celui de Nev.

Juste à cet instant, une voix sardonique sortit de l'unité-comm.

— C'était vraiment très juste, Lieutenant. Le visage du capitaine parut sur l'écran, tête penchée, haussant un sourcil dubitatif.

— Vous essayez d'égaler la finesse de votre oncle ?

— Pas consciemment, ma'ame, je vous assure, mais je serais heureux d'entendre confirmation de notre trajectoire pour un rendez-vous réussi.

— Il ne vous reste plus une goutte de carburant, hein ?

— Non, ma'ame.

Elle regarda sur sa gauche, puis se retourna face à l'écran, un petit sourire aux lèvres.

— Vous avez réussi. Et je veux votre rapport et celui du Lieutenant Ni Morgana dès que vous aurez abordé. Vous avez eu le temps, je pense.

— Capitaine, nous aurons nos passagers à installer.

— Ils seront installés par les toubibs, Ross. Vous avez fait votre part en les amenant jusqu'ici. Je veux ces rapports immédiatement.

L'écran s'assombrit.

— Le vôtre est prêt, Ross ? demanda Ni Morgana avec un sourire malicieux, pivotant vers lui dans son fauteuil.

— Et le vôtre ?

— Il est prêt. J'y écris qu'à mon avis, Kimmer s'est suicidé.

Benden hocha la tête, content qu'elle le soutienne.

— Il faut que ce soit de l'autodestruction, Saraidh. Il devait beaucoup mieux connaître les sas que Shensu ou ses frères, dit-il lentement, réfléchissant à ses paroles. Il est très probable qu'il s'est suicidé après avoir perdu tous ses métaux précieux. Quel imbécile ! Il devait savoir qu'il surchargeait dangereusement la navette. Il aurait pu nous faire crever tous.

Cette idée le mettait en fureur.

— Oui, et il a bien failli réussir. Il espérait sans doute que les trois frères seraient soupçonnés de sa mort, car c'étaient les coupables les plus probables, dit Ni Morgana. Il aurait aimé ruiner leur avenir. Et discréditer un autre Benden par la même occasion.

L'entendant ravalier bruyamment sa salive, elle lui toucha la main, lui faisant tourner les yeux vers elle.

— Vous pouvez toujours être fier de votre oncle, Ross. Vous avez entendu ce que Shensu en a dit et comme il admirait la façon dont l'amiral avait utilisé toutes les défenses possibles.

Benden pencha la tête, l'air nostalgique.

— Il a combattu jusqu'au bout... et il a fallu toute une planète pour le vaincre.

— Pauvre Pern, dit tristement Saraidh. Ce n'est pas sa faute, mais je vais recommander qu'on interdise ce système. Je me suis livrée à quelques calculs – que je vérifierai sur les ordinateurs de l'Amherst – et j'ai revérifié le rapport originel des EEE. Ce n'était pas la première fois que cet organisme tombait sur la planète. Et ce n'est pas la dernière. Cela se reproduira tous les deux cent cinquante ans, à une décennie près. De plus, il faut empêcher qu'un astronef traverse le nuage d'Oort, au risque de transporter cet organisme dans d'autres systèmes.

Elle frissonna à cette pensée.

— Le voilà ! dit Benden, soulagé de voir la masse réconfortante de l'Amherst remplir le hublot. Tout compte fait, mission sauvetage réussie !

FIN